COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
Publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

PLUTARQUE

ŒUVRES MORALES

TOME IX

DEUXIÈME PARTIE

PROPOS DE TABLE

LIVRES IV-VI

TEXTE ÉTABLI ET TRADUIT

PAR

FRANÇOIS FUHRMANN

Professeur à l'Université de Clermont II



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION « *LES BELLES LETTRES* »

95, BOULEVARD RASPAIL

1978

Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé, ce volume a été soumis à l'approbation de la commission technique, qui a chargé M. R. Klaerr d'en faire la révision et d'en surveiller la correction en collaboration avec M. F. Fuhrmann.

AVANT-PROPOS

Faisant droit à certaines suggestions, je m'étais résolu, pour ce second volume, à distinguer les trois auteurs des annotations marginales de l'exemplaire aldin de Turnèbe (B.N. J. 94 : Turn. 1, Turn. 2, Turn. 3, selon que l'écriture est fine, moyenne ou grande), bien que la répartition ne soit pas toujours aisée, ni d'ailleurs, m'avait-il semblé, exclusive. L'article de M. Cuvigny : « Giannotti, Turnèbe, Amyot : résultats d'une enquête sur quelques éditions annotées des *Moralia* de Plutarque », *Rev. Hist. Text.* III, 1973, p. 57-77, m'en a dissuadé. Puisqu'il est décidément impossible de « dire combien d'écritures il y a » dans les marges du fameux exemplaire et de « désigner exactement ce qui revient ou non à la main de Turnèbe », j'ai rangé sous le nom de Turnèbe (Turn.), comme dans le premier volume — mais je reconnais que j'aurais dû naguère m'en expliquer davantage —, et comme le fait déjà l'édition de Francfort, les leçons de toutes les mains, « pratique qui n'offre aucun inconvénient si l'on veut bien se souvenir que ce sigle signifie « trouvé dans les marges de l'exemplaire de Turnèbe et rien de plus » (*id.* p. 65). Comme le constate encore M. Cuvigny, il est également difficile de décider, en l'occurrence, s'il s'agit de conjectures ou de variantes. Du point de vue chronologique, il semble assuré, toujours d'après M. Cuvigny, que l'écriture fine, au moins, est antérieure à 1552 ; je me demande, pour ma part, s'il n'est pas possible de remonter nettement plus haut, dans la mesure où certaines corrections de l'édition de Bâle même (1542) paraissent dues à ces

intermédiaires, ἐλέγχοντες de 692 B, par exemple. Il est sûr, en tout cas, que les mêmes leçons se retrouvent le plus souvent, et exclusivement, dans l'exemplaire de Turnèbe et dans l'édition de Bâle. J'ai donc cru devoir maintenir, pour l'apparat, le principe de mon premier volume : ne point citer Amyot, Estienne, Xylander, Vulcob, lorsque nous avons affaire en même temps à Turnèbe.

Le même article de M. Cuvigny m'oblige d'autre part à tempérer l'éloge que j'ai fait d'Amyot à la p. XXXII du premier volume. Non que je tienne désormais l'apport de cet humaniste pour moins précieux. Mais il faut admettre qu'aussitôt après la parution de l'édition aldine (1509), nombre d'humanistes se sont jetés avec empressement « pour corriger ses erreurs, sur les manuscrits qui étaient à leur portée [et qui sont aujourd'hui perdus], si bien que, lorsque Amyot se mit au travail, la plupart des leçons que pouvaient lui fournir les manuscrits figuraient déjà dans les marges d'exemplaires imprimés où elles constituaient ce qu'il faut bien considérer comme les premiers apparats critiques ». Aussi bien Amyot fait-il parfois précéder la leçon nouvelle qu'il apporte d'un « alii » qui reste naturellement pour nous fort vague.

Je me dois également de réparer une omission : parmi les traductions latines des *Œuvres Morales* (vol. I, p. XXXIII), il convenait de mentionner celle de Iunius, parue en 1547.

Je signale enfin que l'index des noms propres et celui des principaux thèmes traités se trouvera, pour l'ensemble des *Propos de Table*, à la fin du troisième et dernier volume.



Tandis que cet ouvrage était sous presse, il a été soutenu, à l'Université de Clermont II, une thèse de doctorat de 3e cycle consacrée à l'établissement du texte du *De animae procreatione in Timaeo* de Plutarque, dans le cadre de laquelle l'auteur, Micheline Decorps-

Foulquier, s'est livré à une nouvelle étude du problème des trois écritures marginales et interlinéaires de l'exemplaire de Turnèbe. Il semble bien que M. D.-F. ait pu prouver que ce sont les annotations de l'écriture la plus grande et la plus irrégulière, et elles seules, qui sont de la main de Turnèbe. Cette conclusion serait, de plus, confirmée par la collation d'un manuscrit latin de Turnèbe, apparemment inutilisé à ce jour. M. D.-F. compte exposer son argumentation dans un article prochain.

***

La révision de ce deuxième volume devait être assurée, comme elle l'avait été pour le premier, par Jean Defradas. Notre ami n'eut malheureusement le temps que de connaître le stade préparatoire de mon travail. Je dédie ce volume à sa mémoire.

F. F.

LIVRE IV

NOTICE

Après les trois premiers *Livres* des *Συμποσιακά*, que Plutarque avait envoyés, d'abord, à Sosius Sénécion[1], nous pouvions attendre, au début du quatrième *Livre*[2], une sorte de nouveau prologue collectif valable pour la suite. Or il n'y a rien de tel dans le prologue de ce *Livre*. Peut-être celui-ci fut-il joint au cinquième, puisque le sixième, ensuite, devait être expédié seul, comme Plutarque le déclare en 686 E. La publication de l'ouvrage fut, en tout état de cause, échelonnée.

La première *Question* du *Livre* se rapporte au « banquet » offert à Hyampolis par le médecin Philon, à l'occasion de la fête des Élaphèbolies[3]. La date en est indéterminée ; tout au plus peut-on remarquer que Philinos, l'un des assistants, qui était sans doute à peu près du même âge que Plutarque, a encore un fils très

1. Voir en 612 E.

2. Pour ce *Livre*, j'ai pu utiliser la thèse complémentaire inédite, présentée par Jean Casabona en 1967, pour le Doctorat ès Lettres, à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Paris. M. Robert Flacelière a eu l'amabilité de me prêter son exemplaire personnel : je l'en remercie. A la traduction de J. Casabona j'ai emprunté un certain nombre de tournures ou d'expressions ; je lui dois également — en dehors des renvois que je signale à l'occasion — la substance de plusieurs notes.

3. Voir le vol. I de la présente édition, p. 8 et 58. Dans les notices du présent volume je ne parlerai, en principe, des banquets dont il a déjà été question dans les notices des *Livres* I-III que dans la mesure où j'y rencontrerai des personnages nouveaux.

jeune[1]. Au banquet participe également un certain Marcion, qui défend longuement — même avec quelques redites —, contre l'austère pythagoricien (Philinos, précisément), les avantages de la nourriture sagement variée, en se fondant principalement sur une sorte d'aimable naturalisme, tout en faisant preuve, du reste, de sérieuses connaissances en matière de biologie et même de physiologie.

La deuxième *Question* nous transporte à Élis, au repas offert par Agémachos, peut-être — mais non assurément, comme l'affirme K. Ziegler[2] — à l'occasion de la célébration des jeux olympiques. Devant l'admiration de ses hôtes, suscitée par la taille extraordinaire des truffes servies, et devant leur perplexité au sujet de la naissance de ces tubercules, Agémachos se donne des airs d'esprit fort, que rien, dans la nature, n'étonne. — Du groupe des comparses anonymes se détache Dorothéos, le « rhéteur », également inconnu par ailleurs. Il prétend confirmer les explications de nature météorologique fournies par un interlocuteur (il s'agit de Plutarque lui-même) à l'aide de plusieurs exemples de phénomènes étranges dus à la foudre ; le caractère confus et embarrassé de sa conclusion correspond à la timidité de son intervention.

Du repas de noces d'Autoboulos, qui est donné — avec quelque détachement — comme ayant été l'occasion de la discussion de la troisième *Question*[3], je dirai simplement qu'il dut avoir lieu chez Plutarque

1. Sur Philinos et sur sa famille, des précisions nouvelles ont été apportées, grâce, notamment, à l'utilisation des plus récentes découvertes épigraphiques, par C. P. Jones, *Plut. and Rome*, Oxford, 1971, p. 10 et « A Leading Family of Roman Thespiae », *Harv. Stud. in Class. Philol.* LXXIV, 1970, p. 223-55 : il appartenait à une noble lignée de Thespies (T. Flavius Phileinos) et était parent d'Ariston, cousin, peut-être, du père de Plutarque (voir le vol. I, p. 4). Cf. encore *Hesperia* XI, 1942, p. 71, n° 37, sur un de ses lointains descendants.
2. *Plut. v. Chair.*, col. 33.
3. Voir le vol. I, p. 4 et 8.

lui-même, à Chéronée[1], et que l'événement devait être, lors de la composition de la *Question*, relativement, voire tout à fait, récent. Car si Plutarque s'est marié au plus tôt vers l'âge de trente-cinq ans[2], et même si Autoboulos est son fils aîné, quoique son deuxième enfant seulement[3], il semble que ce mariage puisse difficilement s'imaginer avant la fin de la première décennie du IIe siècle[4].

Les trois dernières *Questions* du *Livre* (IV-V-VI : les suivantes sont perdues) ont toutes trois pour cadre le « banquet » offert à Aïdepsos par le « sophiste » Callistrate, qui n'intervient d'ailleurs personnellement que dans la cinquième. Ce Callistrate était un homme apparemment fort riche, dont le plus grand plaisir, quand il se trouvait à la station, consistait à tenir continuellement table ouverte pour toutes sortes de personnes, mais de préférence, tout de même, pour les gens distingués. Aussi bien, le repas en question doit-il se placer au moment où la saison thermale bat son plein, c'est-à-dire « au plus haut du printemps », sans que la date puisse par ailleurs être précisée davantage. Et c'est Callistrate lui-même qui, profitant d'une simple remarque d'un interlocuteur, lance l'intéressante discussion sur l'abstention de la viande de porc pratiquée par les Juifs. Sa propre argumentation le montre vivement préoccupé des pratiques religieuses ou mystiques des Juifs et de divers peuples, notamment des Égyptiens, sur lesquels il apparaît comme particulièrement informé, ou de diverses sectes, Pythagoriciens

1. Voir *infra*, la n. 1 pour la p. 31.
2. Voir le vol. I, p. 5.
3. R. Flacelière, éd. des *Vies* I, p. XIV-XV.
4. Sur Sosius Sénécion, protagoniste de la discussion, on trouvera également des précisions complémentaires chez C. P. Jones, *Plut. a. Rome*, p. 55-7, *passim* et *Journ. of Rom. Stud.* LX, 1970, p. 98 sqq., notamment sur son origine (il était vraisemblablement issu — et cela explique son amour des lettres joint à sa valeur guerrière — de la Grèce orientale), son âge (inférieur, en fait, d'une vingtaine d'années à celui de Plutarque), sa mort (qui intervint avant celle de Plutarque) et sa descendance.

ou Zoroastriens. Il reparaîtra de même, en VII, 5 — où nous apprenons que son père s'appelait Léon —, tout à son avantage : présidant les jeux pythiques en qualité d'épimélète des Amphictyons, à une date incertaine, mais que tous les commentateurs prétendent fort ancienne[1], il avait exclu du concours, conformément au règlement, un joueur de flûte, pourtant son compatriote et son ami, qui ne s'était pas inscrit à temps ; pour lui témoigner cependant ses bons sentiments, il l'invite avec son chœur, en grand apparat, comme s'il s'agissait du concours, au repas qu'il offre ; et, en vue d'éviter un esclandre, il s'empresse de prendre la parole pour défendre, en termes mesurés, la musique et le plaisir qu'elle procure. Callistrate était donc un homme fort sociable (ἄμαχος... ἡ φιλοφροσύνη, selon l'expression de Plutarque, 667 D), d'une probité digne d'admiration et d'une grande délicatesse. — Parmi ses invités, nous trouvons Polycrate (*Q.* 4 et 5), Symmachos (*Q.* 4 et 6) et Moeragénès (*Q.* 6). Le premier, Tib. Claudius Polycrates, dont Plutarque fit peut-être la connaissance précisément à Aïdepsos[2], était originaire de Sicyone et descendait du célèbre stratège Aratos, dont Plutarque lui dédia la *Vie*, afin qu'elle pût servir, dit-il, de modèle familial à ses deux fils, Polycrate et Pythoclès. Vanté par Plutarque pour sa noblesse et ses mérites, il fut helladarque et grand-prêtre, c'est-à-dire président de l'assemblée provinciale d'Achaïe chargé de la prêtrise pour l'ensemble de la province[3], et il contribua à la restauration, dans toute sa magnificence, du sanctuaire

1. Voir R. Flacelière, éd. des *Dial. Pythiques*, Paris, 1974, n. 4 pour la p. 100 ; l'entretien du *De def. orac.* est censé se dérouler au cours de la même année pythique. Le nom de Callistrate, ainsi d'ailleurs que celui de Léon, apparaît fréquemment dans la liste des fonctionnaires delphiques au cours des premières siècles a. et p. C.n. : K. Ziegler, *op. c.*, col. 41.

2. K. Ziegler, *op. c.*, col. 47.

3. Cf. *Arat.* I ; *Prosopogr. Imp. Rom.*[2] C 969 ; *Syll.*[3] 846. Sur la charge en question, voir *infra*, p. 50, n. 3.

de Delphes sous l'impulsion de l'empereur Hadrien[1]. Ici, par contre, rien de bien remarquable de sa part : il célèbre les avantages, par rapport à la nourriture que fournit le continent, des produits de la mer et notamment du poisson, et il saisit au vol la question de Callistrate sur l'abstinence de la viande de porc pratiquée par les Juifs, pour fournir le plan de ce nouveau débat. — Symmachos de Nicopolis, que Plutarque rencontra peut-être au conseil des Amphictyons, où les Nicopolitains déléguaient six hiéromnémons[2], se livre, de même, à un vigoureux éloge, mêlé d'arguments biologiques, de la mer et de ses produits, notamment du sel ; et, ainsi que Callistrate dans la cinquième *Question*, il lance le débat dans la sixième, en s'étonnant de l'assurance d'un des interlocuteurs au sujet d'une prétendue identité du dieu des Juifs et de Dionysos. Peut-être, en effet, prenait-il pour une secte juive la communauté chrétienne qu'il pouvait observer à Nicopolis, assez importante pour que l'apôtre Paul ait manifesté l'intention d'y passer un hiver[3]. — Quant à Moeragénès d'Athènes, autrement inconnu[4], il intervient avec beaucoup d'autorité et même de suffisance, initié qu'il est, lui, « aux grands mystères triennaux », pour établir l'identité en question par une démonstration fort suivie et malheureusement interrompue du fait de la mutilation des manuscrits[5].

Dans les première, troisième et quatrième *Questions*, qui peuvent être plus ou moins considérées comme

1. Cf. *De Pyth. orac.* 409 B, avec l'éd. de R. Flacelière, p. 40.
2. K. Ziegler, *op. c.*, col. 49.
3. N.T., *Tit.* III, 12 ; J. Casabona, p. 193.
4. Philostrate cite un Moeragénès comme l'une de ses sources dans la *Vie d'Apoll. de Thyane* I, 3.
5. Le médecin Zénon, pris à témoin en 669 C, ne mérite d'être cité que pour mémoire, tout comme Craton (voir le vol. I, p. 4-5), à propos duquel j'ajouterai toutefois qu'un médecin de ce nom, originaire d'Athènes, est mentionné en *I.G.* III, 1327, mais sans qu'il y ait beaucoup de chance pour qu'il s'agisse du même personnage, vu l'apparente ancienneté de l'inscription.

des συμποτικά[1] (Sur la nourriture variée et la nourriture simple — Sur les repas de noces — Sur les produits de la mer), ainsi que dans la deuxième, de nature plus « scientifique » (Sur les truffes et sur la foudre), nous reconnaissons l'influence d'Aristote, à propos de la théorie physiologique du souffle vital (2, 666 AB) et de la théorie de la correspondance entre la complexité fondamentale de notre corps et la variété de la nourriture (1, 663 AB), et à propos de l'analyse des phénomènes météorologiques (2, 664 EF, 665 C, 665 E-666 A), l'influence de Théophraste à propos du problème de la naissance des truffes, de celui de l'apparition des escargots et de la théorie des sens (2, 664 BC, 666 C), et celle des Stoïciens, avec la réutilisation de l'image de l'âme, sel du corps (4, 669 A)[2], et la comparaison entre les animaux terrestres et les animaux marins (4, 669 DE). W. Capelle considère par ailleurs que les première et troisième de ces *Questions* se rattachent dans leur ensemble au même ouvrage médical, celui qui se trouve à la base de nombreux passages des *Propos de Table*[3] ; il est possible, toutefois, que, sur le point particulier de la défense de la nourriture la plus simple (1, 661 B-662 A), une partie de l'argumentation remonte au médecin Antiphane de Délos, auteur, au Iᵉʳ s. a.C.n., d'un *Πανόπτης*[4]. Au reste, le thème de la frugalité et de la simplicité dans l'alimentation était un lieu commun de la prédication philosophique ; mais sans ce radicalisme, auquel peu de diététiciens devaient adhérer. En tout cas, ce qui est présenté ici comme une antithèse, à savoir la nécessité naturelle de varier la nourriture dans de saines mesures, correspond à la tendance fondamentale du tempérament de Plutarque. Quant à la comparaison des avantages

1. Voir le vol. I, p. XV.
2. La même image se retrouve dans la dernière *Question* du *Livre* suivant : voir *infra*, 685 BC.
3. « Auf Spuren alter ΦΥΣΙΚΟΙ », *Hermes*, XLV, 1910, p. 328 ; cf. le vol. I, p. XXI.
4. Voir *infra*, la n. 4, p. 19.

respectifs des produits de la terre et des produits de la mer, elle a quelque chance d'avoir constitué un thème traditionnel de la rhétorique, comme le constituait assurément l'éloge du sel[1]. Parmi les sources historiques ou anecdotiques, enfin, il vaut la peine de mentionner Hécatée[2].

Les cinquième et sixième *Questions*, de nature éthico-religieuse, sont les plus remarquables : l'une traite de l'abstention de la viande de porc pratiquée par les Juifs, l'autre de l'assimilation de leur dieu à Dionysos. Plutarque a pu rencontrer, au cours de ses voyages à Athènes, à Rome, à Alexandrie, où vivaient des communautés juives importantes, des membres de ces communautés. Dans la dernière de ces villes surtout, les Juifs, installés de longue date, avaient accédé à de hautes charges, mais les Alexandrins cultivés n'en méprisaient pas moins une race qui n'avait produit ni génies, ni artistes, ni philosophes[3] ; généralement, d'ailleurs, l'origine et les lois si particulières des Juifs excitaient la curiosité. Or il est significatif que l'on se soit moqué aussi de ce peuple dans la famille de Plutarque[4], et que celui-ci ait mentionné avec dédain la superstition des Juifs dans son traité de jeunesse consacré à cette forme d'aberration. C'est donc peut-être à certains contacts directs que renvoie l'expression « ce qu'on en dit chez eux » (669 F). Il n'est pas impossible non plus que Plutarque ait connu cette littérature plus ou moins mystificatrice par laquelle des Juifs s'efforçaient, depuis quelque trois siècles, d'adapter et de soumettre la culture grecque au judaïsme et dont plusieurs factums circulaient sous le nom d'Hécatée précisément, sans préjudice, évidemment, de la littérature juive sérieuse représentée par un Philon ou par un Josèphe. « Si Plutarque a eu

1. Cf. Platon, *Conv.* 177 B.
2. Voir *infra*, la n. 3 pour la p. 31.
3. Cf. Fl. Josèphe, *C. Ap.* II, 2 ; J. Casabona, p. 38.
4. Voir en 669 C.

quelque contact direct avec des Israélites ou avec leurs œuvres, écrit J. Casabona[1], ce n'est pas du côté de la Bible[2], ni dans le judaïsme orthodoxe qu'il faut chercher, mais dans les milieux hellénisés, parfois assez aberrants, et particulièrement d'Alexandrie ... Et s'il n'y a pas eu contact direct, reconnaissons que les propos colportés étaient dus souvent, au moins en partie, aux intéressés eux-mêmes ». Cela vaut peut-être pour la *Question* traitant des interdits alimentaires ; mais au sujet de la description des fêtes et des cérémonies juives, ainsi que des précisions concernant l'aspect du temple de Jérusalem, qui constituent l'essentiel de la sixième *Question*, il faut insister sur le caractère inactuel de cette description et de ces précisions. Car, au moment où Plutarque écrit, le temple n'existe plus depuis près d'un demi-siècle, et la destruction, en 70, du grandiose sanctuaire construit par Hérode avait été suivie d'une diaspora accompagnée, à l'inverse, de l'arrivée de nombreux païens ; l'orthodoxie, à Jérusalem, dans la mesure où elle pouvait encore exister — avant la seconde et presque définitive destruction de la ville par Hadrien — était plus que jamais battue en brèche par des cultes syncrétistes et précisément par celui de Dionysos, dont on peut penser, d'ailleurs, qu'une fête marginale avait existé déjà auparavant, au moins depuis la persécution d'Antiochus Épiphane ; des monnaies portaient l'effigie de Bacchus et des grappes de raisin, alors que la feuille de vigne était courante sur les monnaies juives d'avant 70[3]. Le rapprochement était donc facile, et l'on comprend qu'il ait pu faire l'objet d'exposés diffusés soit par des Grecs, soit par des Juifs hellénisés[4]. Or si Plutarque s'était exprimé sur ce point d'après des

1. P. 39-40.
2. La traduction des Septante était certainement inconnue à Plutarque.
3. J. Casabona, p. 71.
4. Une phrase de Tacite le confirme, à mes yeux, fort nettement: voir *infra*, la n. 4 pour la p. 44.

renseignements oraux, juifs ou même romains — songeons qu'il séjourna à Rome dès avant 79, lorsque le souvenir du siège et de la prise de Jérusalem était encore vivace, magnifié par des monnaies et par l'érection de l'arc fameux —, il se serait mis à l'abri, d'une façon ou d'une autre, de l'anachronisme. L'utilisation de sources écrites, par contre, justifie en quelque sorte ce dernier, et place le développement de Plutarque dans le contexte littéraire et, par certains côtés, artificiel qui est celui des *Συμποσιακά*[1]. Nous ne pouvons donc admettre qu'une source livresque, elle-même tributaire de la littérature judéo-hellénique dont j'ai parlé plus haut, de la *Lettre d'Aristée*, par exemple, lorsqu'elle décrit les atours du grand-prêtre (92-9), mais non, toutefois, de Fl. Josèphe, semble-t-il, pour des raisons chronologiques[2]. Aussi bien voyons-nous Plutarque s'en tenir, dans sa démonstration, à des éléments que l'on peut qualifier d'extérieurs[3], un peu comme pour l'assimilation Dionysos-Osiris en *De Is. et Osir.* 364 D-F[4]. Il laisse, certes, entendre qu'il existe des arguments plus forts que ceux qu'il fournit (mais n'est-ce pas une figure de style?) et que les Juifs ont des rites secrets, de sorte que le judaïsme a bien l'air d'être à ses yeux une religion à mystères[5] ; et l'on sait d'autre part que sa philosophie religieuse se caractérise par un syncré-

1. Voir le vol. I, p. XIII-XX.

2. Bien que l'on puisse fréquemment en appeler, comme nous verrons, au témoignage de ce dernier, une utilisation directe de ses œuvres par Plutarque paraît, en l'occurrence, exclue.

3. Je ne crois pas que la fin, perdue, de la *Question* 6 était d'inspiration différente.

4. J'insiste à ce propos, pour rendre compte des nombreux détails que Plutarque apporte dans la cinquième *Question* au sujet de l'Égypte, sur les riches connaissances qu'il avait de ce pays, ou sur l'ample documentation — nous reconnaîtrons au passage Hérodote — dont il disposait sur lui.

5. Ce que pourrait confirmer encore le fait que, pour lui, le dieu des Juifs est en réalité Adonis, dont le culte a toujours un caractère plus ou moins personnel (J. Casabona, p. 72-7).

tisme en profondeur aboutissant à une sorte de monothéisme. Cependant, de telles conceptions ne sont que sous-jacentes au texte présent ; malgré l'originalité indiscutable qu'il garde pour nous, celui-ci se situe — tout naturellement, vu la différence des genres — à un niveau inférieur à celui des dialogues théologiques, voire par certains aperçus, métaphysiques que Plutarque a composés également dans sa pleine maturité.

LIVRE IV

Cher Sosius Sénécion, lorsque Polybe recommande à Scipion l'Africain de ne pas quitter le Forum avant de s'être fait un ami de quelqu'un de ses concitoyens[1], il ne faut pas entendre le mot au sens strict, comme le veulent les sophistes[2], de l'amitié indéfectible et sûre, mais simplement au sens de sympathie. C'est ainsi que Dicéarque pensait qu'il fallait se ménager la sympathie de tous, mais ne se faire des amis que des gens de bien[3]. En effet, la conquête de l'amitié demande beaucoup de temps et de la vertu[4] ; la sympathie, au contraire, naît des relations, des rencontres ou des divertissements entre membres de la cité[5], car ce sont autant d'occasions où peuvent s'exercer la persuasion bienveillante et l'amabilité[6]. Cependant, pour ce qui est de la recommandation de Polybe, vois si elle ne vaut pas aussi bien pour les banquets que pour la place publique ; et si l'on ne peut pas dire de la même façon qu'il ne faut pas sortir de table avant d'avoir acquis la sympathie et l'amitié de quelqu'un des convives présents. Car on se rend à la place pour s'occuper de ses affaires ou pour d'autres obligations, mais on vient aux banquets, quand on a du jugement, pour se faire de nouveaux amis tout autant que pour réjouir les anciens : ce serait vil et grossier de chercher à emporter quelque autre chose[7], mais il est aussi méritoire qu'agréable de s'en aller en ayant davantage

1-7. Voir *Notes complémentaires*, p. 125-6.

ΣΥΜΠΟΣΙΑΚΩΝ 659 E

ΒΙΒΛΙΟΝ ΤΕΤΑΡΤΟΝ

Ὦ Σόσσιε Σενεκίων, τοῦ Πολυβίου Σκηπίωνι παραινοῦντος Ἀφρικανῷ μὴ πρότερον ἐξ ἀγορᾶς ἀπελθεῖν ἢ φίλον τινὰ ποιήσασθαι τῶν πολιτῶν, φίλον [δὲ] δεῖ μὴ F
πικρῶς μηδὲ σοφιστικῶς ἀκούειν ἐκεῖνον τὸν ἀμετάπτωτον καὶ βέβαιον, ἀλλὰ κοινῶς τὸν εὔνουν· ὥσπερ ᾤετο χρῆναι Δικαίαρχος εὔνους μὲν αὑτῷ παρασκευάζειν ἅπαντας, φίλους δὲ ποιεῖσθαι τοὺς ἀγαθούς. | Φιλία γὰρ ἐν χρόνῳ 660 A
πολλῷ καὶ δι' ἀρετῆς ἁλώσιμον· εὔνοια δὲ καὶ χρείᾳ καὶ ὁμιλίᾳ καὶ παιδιᾷ πολιτικῶν ἀνδρῶν ἐπάγεται, καιρὸν λαβοῦσα πειθοῦς φιλανθρώπου καὶ χάριτος συνεργόν. Ἀλλ' ὅρα τὸ τῆς παραινέσεως, εἰ μὴ μόνον ἔχει δεξιῶς πρὸς ἀγορὰν ἀλλὰ καὶ πρὸς συμπόσιον· ὥστε δεῖν μὴ πρότερον ἀναλύειν ἢ κτήσασθαί τινα τῶν συγκατακειμένων καὶ παρόντων εὔνουν ἑαυτῷ καὶ φίλον. Εἰς ἀγορὰν μὲν γὰρ ἐμβάλλουσι πραγμάτων εἵνεκεν καὶ χρειῶν ἑτέρων, εἰς δὲ συμπόσιον οἵ γε νοῦν ἔχοντες ἀφικνοῦνται κτησόμενοι φίλους οὐχ ἧττον ἢ τοὺς ὄντας εὐφρανοῦντες. Διότι τῶν B
μὲν ἄλλων ζητεῖν ἐκφορὰν ἀνελεύθερον ἂν εἴη καὶ φορτικόν, τὸ δὲ φίλων πλέον ἔχοντας ἀπιέναι καὶ ἡδὺ καὶ

659 E 3 Ὦ : antea lac. ind. Bases Ἐμνήσθημέν ποτ' Uhde (*Rhein. Mus.* 1926, p. 231) || F 1 δὲ del. Xyl. adnot. || 660 A 1 Φιλία T : φιλίαν E || 2 εὔνοια (α s. l.) : εὔνοιαν Steph. || 2-3 χρείᾳ ... ὁμιλίᾳ ... παιδιᾷ Vulc. : χρεία ... ὁμιλία ... παιδιὰ || 5 ἔχει Méz. : ἔχῃ || B 3 ἀπιέναι Emp. : ἄπεῖναι.

d'amis. Celui qui, au contraire, néglige ce soin se prive du charme et du fruit de la réunion et s'en va comme un convive qui ne le fut que par le ventre et non par le cœur ; le convive, en effet, ne vient pas seulement partager les plats, le vin, les desserts, mais aussi la conversation, les divertissements, et cette atmosphère de prévenance qui s'achève en sympathie[1]. Les attaques et les tractions des lutteurs ont besoin de poussière[2], mais dans le domaine de l'amitié c'est le vin qui facilite les prises, quand la conversation s'y mêle ; car la conversation détourne et fait passer du corps dans l'âme l'influence adoucissante qu'il exerce ; faute de quoi, il se répand dans le corps sans autre effet que de le remplir[3]. Et, de même que le marbre rend, par refroidissement, le fer incandescent moins fluide et moins coulant, et lui donne la résistance voulue quand on le modèle et le façonne[4], de même la conversation, à table, empêche que les buveurs ne tombent, sous l'effet du vin, dans un relâchement complet ; elle les contient, et, si l'on y prend part harmonieusement, fait qu'au laisser-aller se mêlent la gaîté, la prévenance et l'amabilité, vu qu'ils se trouvent, à cause du vin[5], assez souples et malléables pour recevoir en quelque sorte le sceau de l'amitié[6].

Question I

Si la nourriture variée est plus digestible que la nourriture simple[7].

1 Dans la quatrième décade de ces Questions de Table nous verrons d'abord la discussion qui eut lieu sur la variété de la nourriture. C'était pendant la célébration des Élaphèbolies ; nous venions d'arriver à Hyampolis pour la fête[8], et le médecin Philon avait

1. Idée fréquemment exprimée, d'une manière plus ou moins semblable, dans les *Propos de Table* : 614 E, 643 B, *infra* 679 A et 697 D, 708 D ; cf. encore *De tu. san.* 133 DE, *Sept. sap. conv.* 147 EF.

2-8. Voir *Notes complémentaires*, p. 126-7.

σεμνόν ἐστιν. Καὶ τοὐναντίον ὁ τούτου παραμελῶν ἄχαριν
αὑτῷ καὶ ἀτελῆ τὴν συνουσίαν ποιεῖ καὶ ἄπεισι τῇ γαστρὶ
σύνδειπνος οὐ τῇ ψυχῇ γεγονώς· ὁ γὰρ σύνδειπνος οὐκ
ὄψου καὶ οἴνου καὶ τραγημάτων μόνον, ἀλλὰ καὶ λόγων
κοινωνὸς ἥκει καὶ παιδιᾶς καὶ φιλοφροσύνης εἰς εὔνοιαν
τελευτώσης. Αἱ μὲν γὰρ παλαιόντων ἐπιβολαὶ καὶ ἕλξεις
κονιορτοῦ δέονται, ταῖς δὲ φιλικαῖς λαβαῖς ὁ οἶνος ἁφὴν
ἐνδίδωσι μιγνύμενος λόγῳ· λόγος γὰρ αὐτῷ τὸ φιλάν-
θρωπον καὶ ἠθοποιὸν ἐπὶ τὴν ψυχὴν ἐκ τοῦ σώματος
ἐποχετεύει καὶ συνδιαδίδωσιν· εἰ δὲ μή, πλανώμενος ἐν C
τῷ σώματι πλησμονῆς οὐδὲν σπουδαιότερον παρέσχεν.
Ὅθεν ὥσπερ ὁ μάρμαρος, τοῦ διαπύρου σιδήρου τῷ κατα-
ψύχειν τὴν ἄγαν ὑγρότητα καὶ ῥύσιν ἀφαιρῶν, εὔτονον
ποιεῖ τὸ μαλασσόμενον αὐτοῦ καὶ τυπούμενον, οὕτως ὁ
συμποτικὸς λόγος οὐκ ἐᾷ διαφορεῖσθαι παντάπασιν
ὑπὸ τοῦ οἴνου τοὺς πίνοντας, ἀλλ' ἐφίστησι καὶ ποιεῖ
τῇ ἀνέσει τὸ ἱλαρὸν καὶ φιλάνθρωπον ἐγκέραστον καὶ
⟨τὸ⟩ κεχαρισμένον, ἄν τις ἐμμελῶς ἅπτηται, καθάπερ
σφραγῖδι φιλίας εὐτυπώτων καὶ ἁπαλῶν διὰ τὸν οἶνον
ὄντων.

ΠΡΟΒΛΗΜΑ Α D

Εἰ ἡ ποικίλη τροφὴ τῆς ἁπλῆς εὐπεπτοτέρα.

1 Τῆς οὖν τετάρτης τῶν συμποτικῶν ζητημάτων δεκάδος ἡμῖν πρῶτον ἔσται τὸ περὶ τῆς ποικίλης τροφῆς ζητηθέν. Ἐλαφηβολίων γὰρ ὄντων εἰς Ὑάμπολιν ἐπὶ τὴν ἑορτὴν ἀφικνουμένους ἡμᾶς εἱστία Φίλων ὁ ἰατρὸς ἐκ

660 B 8 παιδιᾶς Xyl. interpr. : παιδείας || C 1 συνδιαδίδωσιν Hub. : συνδίδωσιν || C 4 ἄγαν T : ἄκραν E || 9 τὸ add. Hub. || 10 εὐτυπώτων Rei. : εὐτυπώτατον || D 5 Ὑάμπολιν Basil. : υἱάμπ. T ἰάμπ. E.

que les aliments trop variés[1], et en outre plus aisés à se procurer[2] ». Là-dessus Marcion dit en s'adressant à Philon : « Philinos rend tous tes efforts inutiles, en décourageant et en effrayant ainsi tes hôtes ; mais si tu me le demandes, je serai ta caution auprès d'eux, pour leur garantir que la nourriture variée est plus digestible que la nourriture simple, afin qu'ils jouissent sans crainte de ce qui leur est servi ». Philon pria Marcion d'en faire ainsi.

2 Quand le repas fut terminé[3], nous appelâmes Philinos à développer son accusation contre la nourriture variée. « « La fable, dit-il, n'est pas de moi »[4] ; c'est Philon, ici présent, qui nous répète à toute occasion, premièrement, que les animaux, qui usent de nourritures simples et uniformes, sont plus sains que les hommes ; et que ceux qu'on enferme pour les engraisser sont au contraire sujets aux maladies et facilement pris d'indigestion, précisément parce qu'ils absorbent une nourriture mêlée que l'on veut plus attirante[5]. En second lieu, aucun d'entre les médecins n'est assez téméraire dans l'innovation ni assez audacieux pour vouloir donner une nourriture variée à un fiévreux ; ils donnent au contraire la nourriture simple et sans apprêts[6], parce qu'elle se plie le mieux à la digestion. La nourriture doit en effet se soumettre à l'action des propriétés qui sont en nous et se laisser transformer par elles[7]. La teinture prend davantage sur les couleurs simples, et c'est l'huile la plus neutre[8] qui est le plus rapidement convertie par les drogues des parfumeurs[9] ; ainsi, en fait de nourriture, c'est ce qui est uniforme et sans recherche qui est le plus apte à subir les transformations de la digestion. Au contraire, un grand nombre de qualités diverses, comportant des oppositions et profondément incompatibles, se détruisent dès qu'elles se rencontrent[10] ; comme une tourbe confuse d'inconnus rassemblés dans une même ville, elles ont peine à établir entre elles un état d'unité et de solidarité, chacune au contraire tire de son côté vers ce qui lui

1-10. Voir *Notes complémentaires*, p. 128-9.

μᾶλλον εὔπεπτ' ἐστὶν καὶ δὴ καὶ εὐπόριστα.» Καὶ ὁ Μαρκίων πρὸς τὸν Φίλωνα «Διαφθείρει σου Φιλῖνος» ἔφη «τὴν παρασκευήν, ἀποτρέπων καὶ δεδιττόμενος τοὺς δαιτυμόνας· ἀλλ' ἂν ἐμοῦ δεηθῇς, ἐγγυήσομαι πρὸς αὐτοὺς ὑπὲρ σοῦ τὴν ποικίλην τροφὴν εὐπεπτοτέραν εἶναι τῆς ἁπλῆς, ὥστε θαρροῦντας ἀπολαύειν τῶν παρακειμένων.» Ὁ μὲν οὖν Φίλων ἐδεῖτο τοῦ Μαρκίωνος οὕτω ποιεῖν.

2 Ἐπεὶ δ' ἡμεῖς παυσάμενοι τοῦ δειπνεῖν προσεκαλούμεθα τὸν Φιλῖνον ἐπιθέσθαι τῇ κατηγορίᾳ τῆς ποικίλης τροφῆς, «' Οὐκ ἐμός, εἶπεν, ὁ μῦθος ', ἀλλ' οὑτοσὶ Φίλων B ἑκάστοτε λέγει πρὸς ἡμᾶς ὅτι πρῶτον μὲν τὰ θηρία τροφαῖς μονοειδέσι καὶ ἁπλαῖς χρώμενα μᾶλλον ὑγιαίνει τῶν ἀνθρώπων· ὅσα δὲ σιτεύουσι καθείρξαντες, ἐπισφαλῆ πρὸς τὰς νόσους ἐστὶν καὶ ῥᾳδίως ταῖς ὠμότησιν ἁλίσκεται διὰ τὸ μικτήν τινα καὶ συνηδυσμένην τροφὴν προσφέρεσθαι. Δεύτερον ⟨δ'⟩ οὐδεὶς γέγονεν οὕτω τῶν ἰατρῶν παράτολμος ἐν καινοτομίᾳ καὶ ἀνδρεῖος, ὥστε ποικίλην τροφὴν πυρέττοντι προσενεγκεῖν· ἀλλὰ τὴν ἁπλῆν καὶ ἄκνισον ὡς ὑπήκοον μάλιστα τῇ πέψει προσφέρουσιν. Δεῖ γὰρ παθεῖν τὴν τροφὴν καὶ μεταβαλεῖν κρατηθεῖσαν ὑπὸ τῶν ἐν ἡμῖν δυνάμεων· κρατεῖ δὲ καὶ βαφὴ τῶν ἁπλῶν C χρωμάτων μᾶλλον, καὶ μυρεψικοῖς φαρμάκοις τρέπεται τάχιστα τὸ ἀωδέστατον ἔλαιον, καὶ τροφῆς εὐπαθέστατον ὑπὸ πέψεως μεταβάλλειν τὸ ἀφελὲς καὶ μονοειδές. Αἱ δὲ πολλαὶ καὶ ποικίλαι ποιότητες ὑπεναντιώσεις ἔχουσαι καὶ δυσμαχοῦσαι φθείρονται πρότερον προσπίπτουσαι, καθάπερ ἐν πόλει μιγάδων καὶ συγκλύδων ἀνθρώπων

661 A 3 καὶ δὴ καὶ coni. Hoffleit : ἢ T καὶ Wytt. || B 6-7 προσφέρεσθαι Amyot, Steph. : προφέρ. || 7 δ' add. dubit. Bern. || C 3 ἀωδέστατον Turn. : εὐωδέστ. || 4 μεταβάλλειν Wytt. : -βάλλει.

est apparenté[1] et répugne à s'associer avec ce qui lui est étranger[2]. Une preuve évidente en est fournie par le vin ; l'usage simultané de plusieurs d'entre eux — ce que l'on appelle *alloïnia* — enivre très rapidement ; or l'ivresse, c'est comme une indigestion de vin ; aussi les buveurs évitent-ils autant que possible ces mélanges, et ceux qui mêlent les vins s'efforcent-ils de se cacher, comme s'ils avaient de mauvais desseins[3]. Car le changement et l'irrégularité sont source de déséquilibre[4]. C'est sans doute aussi ce qui explique que les musiciens prennent beaucoup de précautions pour jouer les accords, lesquels ne peuvent souffrir que du mélange et de la confusion. Pour ma part, j'ajouterai que des propositions contradictoires sont plus capables d'entraîner foi et adhésion que des qualités différentes, la digestion. Mais si j'ai l'air de plaisanter, je m'arrête, et je reviens aux principes de Philon. Nous l'entendons souvent dire également que l'indigestion est une affaire de quantité de nourriture et que c'est l'accumulation qui est nuisible et qui engendre des qualités différentes, que chacun doit donc savoir par expérience ce qui lui convient, pour en user et s'en contenter[5]. Or, si rien n'est indigeste par nature et si l'abondance seule des aliments est ce qui trouble et provoque le mal, c'est une raison de plus, je pense, pour fuir cette variété de mets de toutes sortes dont le cuisinier de Philon, comme par réaction contre l'art de son maître, nous empoisonnait tout à l'heure, en cherchant à raviver notre appétit par la nouveauté et le changement ; et celui-ci, sans se lasser, mais toujours mené vers d'autres objets, ne pouvait qu'outrepasser au milieu de cette diversité les limites de la modération, au lieu de se contenter du nécessaire, ressemblant ainsi au nourrisson d'Hypsipylè,

1-2. Voir *Notes complémentaires*, p. 129.

3. Cf. Aristote, *Rhet.* 1404 B 21-2 : ὡς γὰρ πρὸς ἐπιβουλεύοντα διαβάλλονται, καθάπερ πρὸς τοὺς οἴνους τοὺς μεμιγμένους, et Pline, *H.N.* XXIII, 45 : misceri plura genera (uinorum) omnibus inutile.

4-5. Voir *Notes complémentaires*, p. 129.

πλῆθος οὐ ῥᾳδίως μίαν οὐδ' ὁμοπαθοῦσαν ἴσχουσαι
κατάστασιν, ἀλλ' ἑκάστη πρὸς τὸ οἰκεῖον ἀντιτείνουσα
καὶ δυσσύμβατος οὖσα πρὸς τὸ ἀλλόφυλον. Ἐμφανὲς δὲ
τεκμήριον τὸ περὶ τὸν οἶνον· αἱ γὰρ ἀλλοινίαι λεγόμεναι D
τάχιστα μεθύσκουσιν, ἀπεψίᾳ δ' οἴνου προσέοικεν ἡ μέθη·
διὸ φεύγουσι τὸν μεμιγμένον οἶνον οἱ πίνοντες, οἱ δὲ
μιγνύοντες πειρῶνται λανθάνειν ὡς ἐπιβουλεύοντες, ἐκστα-
τικὸν γὰρ ἡ μεταβολὴ καὶ ⟨τὸ⟩ ἀνώμαλον. Ὅθεν που καὶ
τὰς πολυχορδίας μετὰ πολλῆς οἱ μουσικοὶ κινοῦσιν
εὐλαβείας, ⟨αἷς⟩ οὐδὲν ἄλλο κακὸν ἢ τὸ μικτόν ἐστι καὶ
ποικίλον. Ἐγὼ δ' ἐκεῖν' ἔχω εἰπεῖν, ὅτι μᾶλλον ἂν ἐκ
λόγων ὑπεναντίων γένοιτ' ἂν πίστις καὶ συγκατάθεσις ἢ
πέψις ἐκ διαφόρων ποιοτήτων. Εἰ δὲ δὴ δοκῶ παίζειν,
ταῦτ' ἐάσας ἐπὶ τὰ Φίλωνος ἄνειμι. Πολλάκις γὰρ ἀκού-
ομεν ⟨καὶ τοῦτ'⟩ αὐτοῦ λέγοντος, ὡς ἐπὶ ποσότητι E
τροφῆς γίνεται τὸ δύσπεπτον, ἡ ⟨δὲ⟩ πολυμιγία βλαβερὸν
καὶ γόνιμον ἀλλοκότων ποιοτήτων, καὶ δεῖ τὸ σύμφυλον
ἐκ πείρας λαβόντα χρῆσθαι καὶ στέργειν. Εἰ δὲ φύσει
δύσπεπτον οὐδέν, ἀλλὰ πλῆθός ἐστι τὸ ταράσσον καὶ
φθεῖρον, ἔτι μᾶλλον οἶμαι τὰ παντοδαπὰ ταῦτα καὶ
ποικίλα φευκτέον, οἷς ἀρτίως ἡμᾶς ὁ Φίλωνος ὀψοποιὸς
ὥσπερ ἀντίτεχνος αὐτοῦ κατεφάρματτεν, ἐξαλλάττων τῇ
καινότητι καὶ μεταβολῇ τὴν ὄρεξιν οὐκ ἀπαγορεύουσαν,
ἀλλ' ἀγομένην ἐπ' ἄλλα καὶ παρεκβαίνουσαν ἐν τῷ
ποικίλῳ ⟨τὸ μέτριον⟩ καὶ αὔταρκες, ὥσπερ ⟨ὁ τῆς
Ὑψι⟩πύλης τρόφιμος ⟨ἐκεῖ⟩νος

661 D 5 τὸ add. Xyl. interpr. || 7 αἷς add. Xyl. : καὶ Méz. ὧν Rei. || 8 ἂν : postea nulla lac. E lac. 2-3 litt. T ἀνοις (= ἀνθρώποις) coni. Bern. || 9 συγκατάθεσις Turn. : κατάθεσις || 10 δὴ Rei. : μὴ || E 1 καὶ τοῦτ' addidi || ποσότητι scripsi coll. etiam Macr. VII, 4, 30 : ποιότητι || 2 δὲ add. [ἡ πολυμ. δὲ Turn.] Madvig. || 11 τὸ μέτριον suppl. Turn. : lac. 4 litt. τὸ εὔτακτον Casabona || ὥσπερ E : ὡς T || 11-12 ὁ τῆς Ὑψι[πύλης suppl. Turn. cf. 93 C : lac. 1-2 litt. || 12 ἐκεῖ[νος suppl. Kronenberg : lac. 3-4 litt.

« qui, fleur après fleur, recueille son butin, le cœur en joie, avec son insatiabilité enfantine »

et dépouille de cette façon la plus grande partie de la prairie[1]. C'est l'occasion aussi de rappeler la recommandation de Socrate, de se garder des mets tels qu'ils excitent à manger quand on n'a pas faim[2] : il ne conseille par là que de se méfier du mélange et de la variété des aliments, et de les redouter. C'est en effet ce qui pousse notre satisfaction bien au-delà du nécessaire dans les spectacles, les auditions, dans la jouissance sexuelle, dans tous les amusements et passe-temps, ranimée qu'elle est sans cesse par cet apport superflu et ses multiples stimulants. Alors que les plaisirs simples et uniformes charment sans outrepasser les lois de la nature[3]. Bref, je crois qu'on pardonnerait plutôt à un musicien de prôner la dissonance dans les accords, ou à un maître de gymnase, l'emploi d'huiles aromatiques, qu'à un médecin, la multiplication des aliments ; car les diversions et changements nous détournent du droit chemin de la santé. »[4]

3 Après ce discours de Philinos, Marcion dit qu'à son avis l'imprécation de Socrate ne s'adressait pas seulement à ceux qui séparent l'utile du beau[5], mais aussi à ceux qui distinguent le plaisir de la santé, comme s'il s'opposait à elle et la combattait, au lieu de l'aider plutôt. « Nous nous servons peu, poursuivit-il, et malgré nous, de la douleur, parce que c'est le moyen le plus violent ; mais de tous les autres, personne, même s'il le voulait, ne saurait exclure le

1-3. Voir *Notes complémentaires*, p. 130.

4. Cf. *Quaest. nat.* 912 B. Le médecin Antiphane de Délos considérait effectivement, au Ier siècle a.C.n., la grande variété des mets comme une des causes des maladies : Clément d'Alexandrie, *Paed.* II, 2, 3. Mais il faut dire que le thème de la frugalité et de la simplicité dans l'alimentation resta dans toute l'Antiquité un lieu commun de la prédication philosophique.

5. Voir *Notes complémentaires*, p. 130.

ἕτερον ἐφ' ἕτερον αἱρόμενος F
ἄγρευμ' ἀνθέων ἡδομένᾳ ψυχᾷ,
⟨τὸ⟩ νήπιον ἄπληστος ἐών

ἐπὶ πλεῖστον ἐξανθίζεται τοῦ λειμῶνος. Ἐνταῦθα δὲ καὶ τοῦ Σωκράτους ἅμα μνημονευτέον, παρακελευομένου φυλάττεσθαι τῶν βρωμάτων οἷα τοὺς μὴ πεινῶντας ἐσθίειν ἀναπείθει, ὡς οὐδὲν ἀλλ' ἢ τὸ παντοδαπὸν καὶ ποικίλον εὐλαβεῖσθαι καὶ δεδιέναι τῶν σιτίων παραινοῦντος. | Τοῦτο γὰρ πορρωτέρω ἐξάγει τῆς χρείας τὴν ἀπό- 662 A
λαυσιν ἐν θεάμασιν, ἐν ἀκροάμασιν, ἐν ἀφροδισίοις, ἐν παιδιαῖς ἁπάσαις καὶ διατριβαῖς, ἀναλαμβανομένην ὑπὸ τοῦ περιττοῦ πολλὰς ἀρχὰς ἔχοντος· ἐν δὲ ταῖς ἁπλαῖς καὶ μονοτρόποις ἡδοναῖς οὐ παρεκβαίνει τὴν φύσιν ἡ θέλξις. Ὅλως δέ μοι δοκεῖ μᾶλλον ἄν τις ὑπομεῖναι πολυχορδίαν μουσικὸν ἐπαινοῦντα καὶ μυραλοιφίαν ἀλείπτην ἢ πολυοψίαν ἰατρόν· αἱ γὰρ ἐκτροπαὶ καὶ μεταβολαὶ τῆς εἰς ὑγίειαν εὐθείας ἐκβιβάζουσιν. »

3 Τοῦ δὲ Φιλίνου ταῦτ' εἰπόντος, ὁ Μαρκίων ἔφη δοκεῖν αὐτῷ τῇ Σωκράτους ἐνέχεσθαι κατάρᾳ μὴ μόνον B
τοὺς τὸ λυσιτελὲς ἀπὸ τοῦ καλοῦ χωρίζοντας, ἀλλὰ καὶ τοὺς ἡδονὴν διιστάντας ἀπὸ τῆς ὑγιείας, ὡς ἀντιταττομένην αὐτῇ καὶ πολεμοῦσαν οὐχὶ μᾶλλον συνεργοῦσαν. « Σμικρὰ γάρ, ἔφη, καὶ ἄκοντες ὡς βιαιοτάτῳ τῶν ὀργάνων

661 F 1 ἐφ' ἕτερον αἱρόμενος Turn. cf. 93 D : εφ [ἀφ E] ετέρας (sic) ἱέμενος T ἐφ' ἑτέρῳ δ' αἱρόμενος [ἐφ' ἑτέρῳ iam Steph.] von Arnim, ap. Hub. || 2 ἄγρευμ' — ψυχᾷ Turn. cf. 93 D : ἄγρευμα ἀν συνηδομεναι ψυχαι (sic) || 3 τὸ νήπιον suppl. emend. Amyot [ὁ νήπιος Turn.] cf. 93 D : lac. 3-4 litt. μηπιον || ἄπληστος ἐών [ἐῶν T] : ἄπληστον ἔχων Amyot cf. 93 D, ubi ἄχρηστον codd. || 662 A 3 ἀναλαμβανομένην Basil. Turn. : -μένη || 7 μυραλοιφίαν E : -λειφίαν T || 9 ὑγίειαν Bern. : ὑγειαν || ἐκβιβάζουσιν Rei. : ἐκβιάζουσιν.

plaisir[1] ; quand nous mangeons et quand nous dormons, que nous nous baignions, nous enduisions d'onguents ou nous étendions pour prendre du repos, toujours il est présent, toujours il contribue à soulager l'homme fatigué et à rétablir sa vigueur ; par sa parfaite convenance à notre nature, il efface et fait disparaître ce qui est étranger à celle-ci. Quel genre de douleur, quelle privation, quel genre de poison ont-ils jamais dissipé une maladie aussi aisément et simplement qu'un bain pris à propos ou du vin donné à qui en a besoin? Une nourriture prise avec plaisir dissipe aussitôt tous les malaises et remet la nature en son état, comme à la tempête succèdent le beau temps et le calme. Tandis que les soins dispensés par des moyens douloureux ne réussissent que difficilement et avec lenteur, car ils heurtent la nature en la forçant et en lui faisant violence. Philinos ne peut donc pas nous incriminer, s'il se trouve qu'au lieu de fuir le plaisir toutes voiles dehors[2], nous essayons au contraire d'associer le « plaisant »[3] et le « sain »[4] avec plus d'harmonie que certains philosophes, le « plaisant » et le « beau »[5]. Déjà le premier de tes arguments, Philinos, me paraît erroné, quand tu supposes que les bêtes usent d'aliments plus simples que les hommes et qu'elles sont en meilleure santé : ni l'un ni l'autre n'est exact. Le premier point est démenti par les chèvres d'Eupolis, qui chantent le grand mélange et la variété de leur nourriture, à peu près en ces termes :

« Nous nous repaissons de plantes de toutes sortes, de sapin, de kermès et d'arbousier, broutant des

1. Cf. Platon, *Leg.* 732 E : ἔστι δὴ φύσει ἀνθρώπειον μάλιστα ἡδοναὶ καὶ λῦπαι καὶ ἐπιθυμίαι, ἐξ ὧν ἀνάγκη τὸ θνητὸν πᾶν ζῷον ἀτεχνῶς οἷον ἐξηρτῆσθαι καὶ ἐκκρεμάμενον εἶναι σπουδαῖς ταῖς μεγίσταις ...

2-5. Voir *Notes complémentaires*, p. 130-1.

ἀλγηδόνι προσχρώμεθα· τῶν δ' ἄλλων οὐδεὶς ἂν οὐδὲ
βουλόμενος ἀπώσαιτο τὴν ἡδονήν, ἀλλὰ καὶ τροφαῖς
καὶ ὕπνοις καὶ περὶ λουτρὰ καὶ ἀλείμματα καὶ κατακλίσεις
ἀεὶ πάρεστιν καὶ συνεκδέχεται καὶ συνεκτιθηνεῖται τὸν
κάμνοντα, πολλῷ τῷ οἰκείῳ καὶ κατὰ φύσιν ἐξαμαυροῦσα
τὸ ἀλλότριον. Ποία γὰρ ἀλγηδών, τίς ἔνδεια, ποῖον C
δηλητήριον οὕτω ῥᾳδίως καὶ ἀφελῶς νόσον ἔλυσεν ὡς
λουτρὸν ἐν καιρῷ γενόμενον καὶ οἶνος δοθεὶς δεομένοις;
Καὶ τροφὴ παρελθοῦσα μεθ' ἡδονῆς εὐθὺς ἔλυσε τὰ
δυσχερῆ πάντα καὶ κατέστησεν εἰς τὸ οἰκεῖον τὴν φύσιν,
ὥσπερ εὐδίας καὶ γαλήνης γενομένης. Αἱ δὲ διὰ τῶν
ἐπιπόνων βοήθειαι μόγις καὶ κατὰ μικρὸν ἀνύουσι, χαλε-
πῶς ἐκμοχλεύουσαι καὶ προσβιαζόμεναι τὴν φύσιν. Οὐκ
ἂν οὖν ἡμᾶς διαβάλοι Φιλῖνος, εἰ μὴ τὰ ἱστία ἑκάτερ' ἐπα-
ράμενοι τὴν ἡδονὴν φεύγοιμεν, ἀλλὰ πειρῴμεθα τὸ ἡδέως
καὶ ὑγιεινῶς ἐμμελέστερον ἢ ὡς ἔνιοι φιλόσοφοι τὸ D
ἡδέως καὶ καλῶς συνοικειοῦν. Εὐθὺς οὖν περὶ τὸ πρῶτον,
ὦ Φιλῖνε, τῶν ἐπιχειρημάτων δοκεῖς μοι διεψεῦσθαι, τὰ
θηρία τῶν ἀνθρώπων ἁπλουστέραις τροφαῖς χρῆσθαι καὶ
μᾶλλον ὑγιαίνειν ὑποτιθέμενος. Οὐδέτερον γὰρ ἀληθές
ἐστιν· ἀλλὰ τῷ μὲν αἱ παρ' Εὐπόλιδος αἶγες ἀντιμαρ-
τυροῦσιν, ὑμνοῦσαι τὴν τροφὴν ὡς παμμιγῆ καὶ ποικίλην
οὖσαν, οὕτως πως λέγουσαι·

Βοσκόμεθ' ὕλης ἀπὸ παντοδαπῆς, ἐλάτης, πρίνου,
[κομάρου τε
πτόρθους ἁπαλοὺς ἀποτρώγουσαι, καὶ πρὸς
[τούτοισιν ἔτ' ⟨ἄλλα⟩,

662 B 10 ἐξαμαυροῦσα Turn. : -ροῦντα || C 3 γενόμενον E : γενό ras. 4-5 litt. μενον T || 9 διαβάλοι T : -βάλλοι E || D 11 πτόρθους Amyot, Steph. coll. Macr. : πόρθους || ἔτ'] ἄλλα suppl. Xyl. Steph. : lac. 3-4 litt. ἐγαλλοην codd. Macr. (τούτοισί) γε θαλλὸν Meineke cf. 30 CD Athen. 582 F 587 A Harpocration (s. v. Νάννιον) (τούτοις) τιθύμαλλον Bergk ἀλόην τε Warmington, ap. Hoffleit.

pousses tendres, et d'autres avec elles, le chèvrefeuille et la sauge odorante, et le liseron feuillu, l'olivier sauvage, le lentisque, le frêne, le peuplier blanc, le chêne-liège et le rouvre, le lierre et la bruyère, le saule, le nerprun, la molène, l'asphodèle, le ciste, le chêne à glands, le thym et la sarriette »[1] ;

les espèces énumérées présentent, j'imagine, une infinie diversité de sucs, d'odeurs et de propriétés ; et encore en est-il omis un plus grand nombre qu'il n'en est mentionné. Quant au second point, Homère le récuse en se conformant davantage à la simple expérience, lorsqu'il montre que les affections contagieuses touchent d'abord les animaux[2]. D'ailleurs la brièveté de la vie de ces derniers dénonce également leur nature périssable et maladive ; car aucun, pour ainsi dire, n'a une longue existence, tout au plus pourrait-on citer le corbeau et la corneille, dont nous constatons précisément qu'ils sont omnivores et mangent de toute espèce de nourriture[3]. Pourtant, tu as été bien inspiré de distinguer ce qui est digestible de ce qui est indigeste du point de vue du régime des malades : de la même façon, en effet, l'effort et l'exercice, s'ils favorisent la digestion[4] en divisant la nourriture[5], ne conviennent cependant pas aux fiévreux[6]. Mais c'est à tort que tu craignais cette bataille et ce conflit dans la nourriture variée. Car, ou bien la nature pourvoit à ses besoins à partir d'éléments adéquats, et, dans ce cas, la nourriture variée, en transmettant à l'organisme les nombreuses qualités qui se trouvent en elle, apporte à chaque partie ce qui lui est nécessaire, en sorte que se réalise ce que dit Empédocle :

1-3. Voir *Notes complémentaires*, p. 131-2.

4. L'analogie de λύσιμος et de ἄλκιμος (669 B), signalée par H. B. Hoffleit, p. 308, appar. 10, ne saurait, je crois, faire admettre ici un sens actif pour l'adjectif εὔπεπτα que présentent les manuscrits (voir l'app. crit.).

5. Car ils augmentent la chaleur intérieure : cf. *infra* 687 A, *De tu. san.* 130 B. Sur la division de la nourriture, voir *infra* 689D.

6. Voir *Notes complémentaires*, p. 132.

κύτισόν τ' ἠδὲ σφά⟨κον⟩ εὐώδη καὶ σμίλακα ⟨τὴν⟩ [πολύφυλλον,
κότινον, σχῖνον, μελίαν, ⟨λεύκην, ἀρίαν⟩, δρῦν, κιττόν, [ἐρίκην, E
πρόμαλον, ῥάμνον, φλόμον, ἀνθέρικον, κισθόν, φηγόν, [⟨θύμα⟩, θύμβραν·

τὰ γὰρ κατηριθμημένα μυρίας δήπου διαφορὰς ἔχει χυμῶν καὶ ὀδμῶν καὶ δυνάμεων· πλείονα δὲ τῶν εἰρημένων παραλέλειπται. Τὸ δὲ δεύτερον Ὅμηρος ἀθετεῖ μᾶλλον ἐμπείρως, τὰ λοιμικὰ πάθη πρῶτον ἅπτεσθαι τῶν ἀλόγων ἀποφαινόμενος. Κατηγορεῖ δ' αὐτῶν καὶ ἡ βραχύτης τοῦ βίου τὸ ἐπίκηρον καὶ νοσῶδες· οὐδὲν γὰρ ὡς εἰπεῖν πολυχρόνιόν ἐστιν, πλὴν εἰ φαίη τις κόρακα καὶ ⟨κορώνην⟩, ἃ δὴ παμφάγα τ' ὄντα καὶ πάσης ἁπτόμενα τροφῆς ὁρῶμεν. Καὶ μὴν καὶ τῇ τῶν νοσούντων διαίτῃ F καλῶς ἐποίεις τὰ εὔπεπτα καὶ δύσπεπτα τεκμαιρόμενος· καὶ γὰρ πόνος καὶ γυμνάσια κατὰ τὸ διαιρεῖν τὴν τροφὴν | πεπτικὰ μέν ἐστιν, οὐχ ἁρμόζει δὲ τοῖς πυρέττουσι. 663 A Τὴν δὲ μάχην καὶ τὴν διαφορὰν τῆς ποικίλης τροφῆς ἀλόγως ἐδεδίεις. Εἴτε γὰρ ἐξ ὁμοίων ἀναλαμβάνει τὸ οἰκεῖον ἡ φύσις καὶ εἰς τὸν ὄγκον αὐτόθεν ἡ ποικίλη τροφὴ πολλὰς μεθιεῖσα ποιότητας ἐξ ἑαυτῆς ἑκάστῳ μέρει τὸ πρόσφορον ἀναδίδωσιν, ὥστε γίνεσθαι τὸ τοῦ Ἐμπεδοκλέους

662 D 13 σφά]κον emend. suppl. Bodaeus a Stapel, ap. Hub., Steph. : φα et lac. 5-8 litt. φασ. κον codd. Macr. || τὴν add. Steph. coll. Macr. || E 1 σχῖνον Turn. cf. Macr. : ἐχῖνον || λεύκην add. Kock : πεύκην Macr. || ἀρίαν add. Lobeck, ap. Hub. coll. (ἀλίαν codd.) Macr. : ἐλάαν Bentley (*Rhein. Mus.* 1881, p. 326) || ἐρίκην (fort. legend. ἐρείκην) Xyl. cf. Macr. : μυρίκην || 2 φλόμον Turn. : φλῶμον || θύμα add. Xyl. Steph. coll. Macr. || 9 φαίη Turn. : φαίαι T φαίεν E || 10 κορώνην suppl. Basil. Turn. cf. Macr. : lac. 3-4 litt. || F 3 κατὰ Post, ap. Hoffleit : καὶ || 663 A 1 πεπτικὰ coni. Hub. : εὔπεπτα.

> « ainsi le doux saisissait le doux, l'amer se jeta sur l'amer, l'acide chevaucha l'acide, et le salé couvrait le salé »[1] ;

et comme tout le reste aspire de même à recevoir ce qui lui est nécessaire, les éléments adéquats rejoignent — lorsque le mélange a été dissous par la chaleur du souffle vital[2] — ceux qui leur sont apparentés[3] ; car il est normal qu'un corps composé, comme le nôtre, de tant d'éléments hétérogènes demande sa contribution à un ensemble de matières variées plutôt qu'à une matière simple, pour satisfaire à sa complexité[4]. Ou bien, si les choses ne se passent pas ainsi, et que ce qu'on appelle la digestion soit essentiellement altération et transformation de la nourriture[5], cette opération s'effectuera mieux et plus rapidement dans la variété ; car le semblable n'est pas affecté par le semblable[6] ; c'est plutôt l'opposition et la différence qui dénaturent les qualités en les mêlant à leur contraire de sorte qu'elles s'affaiblissent[7]. En somme, Philinos, si vraiment tu condamnes le mélange et la variété, ne te contente pas de venir reprocher à Philon ses repas et sa cuisine, mais bien plutôt, lorsqu'il prépare ces antidotes royaux qu'Érasistrate appelait « les mains des dieux »[8], prouve-lui combien son ingéniosité est absurde et vaine, de vouloir associer ensemble le minéral, le végétal et l'animal, ce qui vient de la terre et ce qui vient de la mer ; car ce serait beau de laisser tout

1. Diels-Kranz, *Vorsokr.* I B, p. 343, frg. 90 ; J. Bollack, *Emped.* II, Paris, 1969, p. 199, frg. 543 (III, p. 463-4). C'est à l'analyse de J. Bollack que je me suis conformé pour l'établissement du texte de ces deux vers, dont les verbes avaient, chez Empédocle, un sens érotique. Il ne semble pas, d'après la confrontation de Macrobe, qui doit rester ici le point de départ, qu'on puisse admettre, de la part de Plutarque, une importante adaptation de la citation d'Empédocle. Remarquons, d'ailleurs, une certaine couleur empédocléenne dans le vocabulaire du contexte (cf., p. ex., ὄγκον, μίγματος, 663 A 5 et 12).

2-8. Voir *Notes complémentaires*, p. 132-3.

ὦς γλυκὺ μὲν [ἐπὶ] γλυκὺ μάρπτε πικρὸν δ' ἐπὶ
[πικρὸν ὄρουσεν,
ὀξὺ δ' ἐπ' ὀξύ ⟨ἔβη⟩, ἁλερὸν ⟨δ' ἐποχεύεθ'⟩ ἀληρῷ
[λαβετως]·

⟨οὕτω⟩ δὲ καὶ ἄλλου ⟨τινὸς⟩ τὸ πρόσφορον ἐπιμένοντος, τῇ θερμότητι ⟨τῇ γ'⟩ ἐν τῷ πνεύματι τοῦ μίγματος σκεδασθέντος τὰ οἰκεῖα τοῖς συγγενέσιν ἕπεται· τὸ γὰρ B
οὕτως παμμιγὲς σῶμα καὶ πανηγυρικόν, ὡς τὸ ἡμέτερον, ἐκ ποικίλης ὕλης λόγον ἔχει μᾶλλον ἢ ἁπλῆς συνερανίζεσθαι καὶ ἀναπληροῦν τὴν κρᾶσιν. Εἴτε μὴ τοῦτ' ἔστιν, ἀλλ' ἡ καλουμένη πέψις ἀλλοιοῦν πέφυκεν καὶ μεταβάλλειν τὴν τροφήν, ἐν τῷ ποικίλῳ τοῦτο συμβήσεται θᾶττον καὶ κάλλιον· ἀπαθὲς γὰρ ὑπὸ τοῦ ὁμοίου τὸ ὅμοιον, ἡ δ' ἀντίταξις καὶ διαφορὰ μᾶλλον ἐξίστησι τῇ πρὸς τὸ ἐναντίον μίξει τὰς ποιότητας ἀπομαραινομένας. Εἰ δ' ὅλως τὸ μικτὸν ἀθετεῖς καὶ ποικίλον, ὦ Φιλῖνε, μὴ δειπνίζοντα μηδ' ὀψοποιοῦντα μόνον λοιδόρει Φίλωνα τοῦτον, ἀλλὰ πολὺ μᾶλλον, ὅταν μιγνύῃ τὰς βασιλικὰς C
καὶ ἀλεξιφαρμάκους ἐκείνας δυνάμεις, ἃς 'θεῶν χεῖρας' ὠνόμαζεν Ἐρασίστρατος, διέλεγχε τὴν ἀτοπίαν καὶ περιεργίαν, ὁμοῦ μεταλλικὰ καὶ βοτανικὰ καὶ θηριακὰ καὶ τὰ ἀπὸ γῆς καὶ θαλάττης εἰς τὸ αὐτὸ συγκεραννύντος·

663 A 8 ὦς Diels : ὡς || ἐπὶ del. Turn. cf. Macr. || 9 ἔβη add. Turn. cf. Macr. : σπεῦδ' (ἁλερὸν) add. Paton || ἁλερὸν] δ' ἐποχεύεθ' [ἀληρῷ emend. add. Bollack uid. adnot. : δαλερὸν δαλεροῦ T θερμὸν δ' ἐποχεύετο θερμῷ Macr. || λαβετως [-τω E] del. Macr. || 10 οὕτω suppl. Rei. : lac. 4 litt. E nulla lac. T || τινὸς suppl. dubit. Bern. : lac. 4 litt. || τὸ ... ἐπιμένοντος scripsi : ἐπὶ ... μένοντος T τὸ ... ἐπιμενόντων Post ap. Hoffleit || 11 τῇ γ' [τῇ Rei.] addidi || B 3 ἁπλῆς Basil. Turn. : απλῆι (sic) T ἁπλῆ E || 4 Εἴτε Amyot : εἴ γε T Εἰ δὲ Turn. || C 3 διέλεγχε Leon. : δ' ἐλέγχει || 5 συγκεραννύντος Turn. : -ντας.

cela de côté, et de limiter le champ de la médecine à l'usage des bouillies d'orge[1] et des ventouses, et à celui de l'eau huilée[2] ! Tu dis, par Zeus, que la variété excite et charme l'appétit, incapable de se maîtriser? Mais la propreté, mon très cher, la fraîcheur des aliments, leur parfum, en un mot n'importe quel agrément nous entraînent de même et nous incitent à manger et à boire davantage. Pourquoi donc ne pétrissons-nous pas du son au lieu de farine[3], et au lieu d'asperges n'apprêtons-nous pas des oignons et des bulbes sauvages[4]? Pourquoi ne pas rejeter ce vin doux au bouquet suave, pour boire directement de la jarre[5] une piquette grossière toute bourdonnante d'un chœur de moucherons?[6] C'est que le régime sain, me répondras-tu, ne consiste pas à fuir ou à éviter le plaisir, mais à observer dans les plaisirs l'ordre et la modération, qui soumettent l'appétit à ce qui est profitable. Mais, de même que les pilotes ont maint moyen de se soustraire à un vent impétueux, et que, quand il est tombé et qu'il s'est calmé, personne n'a le pouvoir de le ranimer et de le remettre en branle, de même, résister à l'appétit et en modérer l'excès n'est pas une grande affaire, tandis que s'il s'émousse avant le temps, s'il s'alanguit et trahit sa fonction propre, lui redonner de l'intensité et de la vigueur, c'cst alors, mon ami, une entreprise bien malaisée et fort laborieuse[7]. C'est pourquoi la nourriture variée est préférable à la nourriture simple et qui entraîne la satiété par l'uniformité, tant il est plus facile de contenir la nature quand elle s'emporte que de la stimuler quand elle a perdu son élan. Au reste, ce que disent certains, que la réplétion est plus à éviter que le vide, n'est pas exact non plus, bien au contraire[8] ; car il faut admettre que la réplétion ne devient nuisible que quand elle aboutit à quelque trouble grave ou quelque maladie, tandis que le vide, même sans autre effet pernicieux, est en lui-même déjà contraire à la nature[9]. Voilà sur quel ton je répondrai

1-9. Voir *Notes complémentaires*, p. 133-4.

καλὸν γὰρ ταῦτ' ἐάσαντας ἐν πτισάνῃ καὶ σικύᾳ καὶ ἐν ὑδρελαίῳ τὴν ἰατρικὴν ἀπολιπεῖν. Ἀλλὰ νὴ Δία τὸ ποικίλον ἐξάγει καὶ γοητεύει τὴν ὄρεξιν οὐ κρατοῦσαν ἑαυτῆς· καὶ γὰρ τὸ καθάριον, ὦ δαιμόνιε, καὶ τὸ εὐστόμαχον καὶ τὸ εὐῶδες καὶ ὅλως τὸ ἥδιον ἐφέλκεται καὶ ποιεῖ βρωτικωτέρους ἡμᾶς καὶ ποτικωτέρους. Τί οὖν οὐχὶ κρίμνον μὲν ἡμεῖς ἀντὶ πόλτου μάττομεν, ἀντὶ D
δ' ἀσπαράγου γήτεια καὶ σκολύμους παρασκευάζομεν, τὸν δ' ἀνθοσμίαν ἀπωσάμενοι τουτονὶ καὶ ἡμερίδην ἀγριώτερον πίνομεν ἐκ πίθου, κωνώπων χορῷ περιᾳδόμενον; Ὅτι φαίης ἂν οὐ φυγὴν οὐδ' ἀπόδρασιν ἡδονῆς εἶναι τὴν ὑγιεινὴν δίαιταν, ἀλλὰ περὶ ἡδονὰς μετριότητα καὶ τάξιν ὑπηκόῳ χρωμένην ὀρέξει τοῦ συμφέροντος. Ὡς δὲ λάβρον πνεῦμα κυβερνῆται πολλαῖς μηχαναῖς ὑποφεύγουσιν, παυσάμενον δὲ καὶ μαρανθὲν οὐδεὶς πάλιν ἐκριπίσαι καὶ διασεῖσαι δυνατός ἐστιν, οὕτως πρὸς ὄρεξιν ἐνστῆναι μὲν καὶ κολοῦσαι τὸ πλεονάζον αὐτῆς οὐ E
μέγ' ἔργον, ἤδη δὲ κάμνουσαν πρὸ καιροῦ καὶ μαλθακιζομένην καὶ ἀπολείπουσαν τὸ οἰκεῖον ἐντεῖναι καὶ ἀναζωπυρῆσαι παγχάλεπον, ὦ ἑταῖρε, καὶ δύσεργον. Ὅθεν ἡ ποικίλη τροφὴ βελτίων τῆς ἁπλῆς καὶ τὸ μονοειδὲς ἐχούσης πλήσμιον, ὅσῳ ῥᾷον ἱστάναι φερομένην τὴν φύσιν ἢ κινεῖν ἀπειποῦσαν. Καὶ μὴν ὅ γε λέγουσί τινες, ὡς πλησμονὴ φευκτότερον ἐνδείας, οὐκ ἀληθές ἐστιν ἀλλὰ τοὐναντίον· εἴ γε πλησμονὴ μέν, ὅταν εἰς φθοράν τινα τελευτήσῃ καὶ νόσον, ἔβλαψεν, ἔνδεια δέ, κἂν ἄλλο μηδὲν ἐξεργάσηται κακόν, αὐτὴ καθ' αὑτὴν παρὰ φύσιν ἐστίν. F

663 C 9 καθάριον Basil. Turn. : κιθάριον ‖ D 2 σκολύμους E : σκολύμβους T ‖ 3 ἀνθοσμίαν E : ἀσθοσμίαν T ‖ E 1 κολοῦσαι [ου T¹ in ras., ut uid.] : κολάσαι Ald. ‖ 6 πλήσμιον Turn. : πλησίον ‖ 9 εἴ E : ἤ T.

aux airs de tes propres spéculations. Comment, d'autre part, ne voyez-vous pas, vous, « les amis du sel et de la fève »[1], que ce qui est varié est plus agréable et que ce qui est plus agréable excite davantage l'appétit, et, parbleu, se digère mieux, pourvu qu'on proscrive la démesure et l'exagération ? Car une telle nourriture s'assimile d'autant plus aisément qu'elle pénètre dans un corps plus avide de la recevoir, la vue jouant à cet égard le rôle du premier stimulant[2] ; par contre, ce qui n'excite point d'envie erre et s'égare dans l'organisme, et la nature ou bien le rejette purement et simplement, ou bien se résigne, par nécessité, à s'en contenter. Retiens-moi seulement ceci, et grave-le dans ta mémoire, que la variété dont je parle ne consiste pas en sauces épicées, en ragoûts et en civets lydiens[3] ; ce ne sont là que des raffinements superflus et des gourmandises dues à la frivolité[4]. Tandis que la véritable variété, Platon lui-même l'offre à ses bons et nobles citoyens, en leur faisant servir des oignons, des olives, des légumes, du fromage, toutes sortes de mets, et en plus il ne veut même pas qu'ils dînent sans leur part de desserts[5]. »

Question II

Pourquoi les truffes semblent être produites par le tonnerre, et pourquoi on pense que les personnes endormies ne sont pas frappées par la foudre.

1 Des truffes énormes nous furent servies par Agémachos lors d'un dîner à Élis. Devant l'admiration de l'assistance, quelqu'un déclara avec un sourire qu'elles étaient « vraiment dignes des coups de tonnerre entendus récemment », se moquant ainsi de ceux qui

1. C'est-à-dire : de la nourriture la plus simple. L'explication de cette expression proverbiale, sur le sens de laquelle Plutarque joue ici, constitue le début de la *Question* V, 10 : voir *infra* 684 EF.
2-5. Voir *Notes complémentaires*, p. 134.

Καὶ ταῦτα μὲν ὡς ἀντίχορδα κείσθω τοῖς ὑπὸ σοῦ πεφιλοσοφημένοις. Ἐκεῖνο δὲ πῶς ὑμᾶς λέληθεν ‘τοὺς περὶ ἅλα καὶ κύαμον’, ὅτι τὸ μὲν ποικίλον ⟨ἥδιόν⟩ ἐστι, τὸ δ’ ἥδιον εὐο⟨ρεκτότερον, καὶ νὴ Δί’ εὐπεπτό⟩τερον, ἂν τὴν ὑπερ⟨βολὴν καὶ τἄγ⟩αν ἀφέλῃς ; Προσφύεται γὰρ ὀργῶντι καὶ δεχομένῳ τῷ σώματι, τῆς ὄψεως προοδοποιούσης · | τὸ δ’ 664 A
ἀνόρεκτον ⟨πλανώμενον⟩ καὶ ῥεμβόμενον ἢ παντάπασιν ἐξέβαλεν ἡ φύσις ἢ μόλις ὑπ’ ἐνδείας ἔστερξεν. Ἐκεῖνό μοι μόνον φύλαττε καὶ μέμνησο, τὸ ποικίλον ὡς οὐκ ἐν ἀβυρτάκαις καὶ κανδύλοις καὶ καρύκαις ἐστίν · ἀλλὰ ταῦτα μὲν περίεργα καὶ σπερμολογικά, ποικιλίαν δὲ καὶ Πλάτων παρέχει τοῖς καλοῖς καὶ γενναίοις ἐκείνοις πολίταις, παρατιθεὶς βολβούς, ἐλαίας, λάχανα, τυρόν, ἑψήματα παντοδαπά, πρὸς δὲ τούτοις οὐδὲ τραγημάτων ἀμοίρους περιορᾷ δειπνοῦντας. »

ΠΡΟΒΛΗΜΑ Β

Διὰ τί τὰ ὕδνα δοκεῖ τῇ βροντῇ γίνεσθαι, καὶ διὰ τί τοὺς καθεύδοντας οἴονται μὴ κεραυνοῦσθαι.

1 Ὕδνα παμμεγέθη δειπνοῦσιν ἡμῖν Ἀγέμαχος B
παρέθηκεν ἐν Ἤλιδι. Θαυμαζόντων δὲ τῶν παρόντων, ἔφη τις ὑπομειδιάσας « ἄξιά γε τῶν βροντῶν τῶν ἔναγχος γενομένων », ὡς δὴ καταγελῶν τῶν λεγόντων τὰ ὕδνα τὴν

663 F 2 ἀντίχορδα Basil. Turn. : ἀντιχορδῆς ‖ 3 πῶς E : πως T ‖ 4 κύαμον Amyot : κύμινον ‖ ἥδιόν add. (post ἐστι) Turn. ‖ 5 εὐο]ρεκτότερον καὶ νὴ Δί’ εὐπεπτό[τερον suppl. Casabona : lac. 8 litt. εὐορεκτότερον καὶ εὐπεπτότερον Turn. εὐορεκτότερον Amyot ‖ 5-6 ὑπερ]βολὴν καὶ τἄγ[αν suppl. Bern. : lac. 6 litt. ὑπερβολὴν καὶ πολυφαγίαν Turn. ‖ ἀφέλῃς : postea καὶ λίαν add. Casabona (fort. lac. 1-3 litt. prope mg.) ‖ 664 A 2 πλανώμενον suppl. Amyot : lac. 6 litt. ‖ 5 ἀβυρτάκαις Basil. Turn. : -τάκοις P αβυρτάκις T ‖ 8 ἑψήματα Turn., cf. Plat. : ὀψίματα.

disent que les truffes doivent leur naissance au tonnerre[1]. Or il y en avait qui prétendaient que la terre s'ouvrait sous l'effet du tonnerre, l'air jouant le rôle d'un coin, et qu'ensuite on se guidait sur les fentes pour chercher les truffes ; que pour cela les gens avaient conçu l'opinion selon laquelle les coups de tonnerre ne mettaient pas au jour, mais engendraient la truffe, tout comme si l'on s'imaginait que l'averse crée les escargots, au lieu simplement de les faire sortir et apparaître[2]. Agémachos, quant à lui, s'en rapportait à la théorie populaire, et demandait qu'on ne tînt pas l'étonnant pour incroyable : il y avait quantité d'autres effets merveilleux du tonnerre, de la foudre et des phénomènes[3] du même ordre, dont il était malaisé ou même tout à fait impossible de pénétrer les causes[4]. Ainsi, dit-il, ce bulbe-ci, à propos duquel on plaisante et qui est devenu proverbial[5], échappe aussi à la foudre non pas grâce à sa petite taille, mais parce qu'il possède une force d'opposition, au même titre que le figuier ou la peau du phoque, à ce que l'on dit, ou celle de l'hyène, dont les matelots enveloppent la pointe des mâts[6] ; de même, les paysans appellent fertilisantes les pluies accompagnées d'éclairs et les considèrent comme telles[7]. Il est tout à fait naïf de s'étonner de cela, quand on voit, dans ce genre de phénomènes, la chose la plus incroyable de toutes, des flammes sortir d'éléments humides et des détonations violentes, de nuées si légères[8]. Si je bavarde ainsi, ajouta-t-il, c'est pour vous inviter à rechercher la cause : je ne voulais pas avoir l'air de mettre trop de rigueur à vous faire payer votre écot en échange de mes truffes[9]. »

2 Pour ma part, je dis qu'Agémachos tendait en quelque sorte lui-même la main à la solution du problème[10] ; car je ne voyais pour l'instant aucune explication plus vraisemblable que celle du tonnerre accompagné, comme il arrive souvent, de pluies fécondantes. « La raison en est que celles-ci sont mêlées de

1-10. Voir *Notes complémentaires*, p. 134-6.

γένεσιν ἐκ βροντῆς λαμβάνειν. Ἦσαν οὖν οἱ φάσκοντες
ὑπὸ βροντῆς τὴν γῆν διίστασθαι καθάπερ ἥλῳ τῷ ἀέρι
χρωμένην, εἶτα ταῖς ῥωγμαῖς τεκμαίρεσθαι τοὺς τὰ ὕδνα
μετιόντας· ἐκ δὲ τούτου δόξαν ἐγγενέσθαι τοῖς πολλοῖς
ὅτι τὸ ὕδνον αἱ βρονταὶ γεννῶσιν, οὐ δεικνύουσιν, ὥσπερ C
εἴ τις οἴοιτο τοὺς κοχλίας ποιεῖν τὸν ὄμβρον ἀλλὰ μὴ
προάγειν μηδ' ἀναφαίνειν. Ὁ δ' Ἀγέμαχος ἰσχυρίζετο τῇ
ἱστορίᾳ καὶ τὸ θαυμαστὸν ἠξίου μὴ ἄπιστον ἡγεῖσθαι. Καὶ
γὰρ ἄλλα πολλὰ θαυμάσια βροντῆς ἔργα καὶ κεραυνοῦ
καὶ τῶν περὶ ταῦτα διοσημιῶν εἶναι, χαλεπὰς καταμαθεῖν
ἢ παντελῶς ἀδυνάτους τὰς αἰτίας ἔχοντα. « Καὶ γὰρ ὁ
γελώμενος οὑτοσὶ καὶ παροιμιώδης, ἔφη, βολβὸς οὐ
μικρότητι διαφεύγει τὸν κεραυνόν, ἀλλ' ἔχων δύναμιν
ἀντιπαθῆ, καθάπερ ἡ συκῆ καὶ τὸ δέρμα τῆς φώκης ὥς
φασι καὶ τὸ τῆς ὑαίνης, οἷς τὰ ἄκρα τῶν ἱστῶν οἱ ναύκληροι
καταδιφθεροῦσιν· τὰ δ' ἀστραπαῖα τῶν ὑδάτων εὐαλδῆ D
καλοῦσιν οἱ γεωργοὶ καὶ νομίζουσιν. Καὶ ὅλως εὔηθές ἐστιν
ταῦτα θαυμάζειν, τὸ πάντων ἀπιστότατον ἐν τοῖς πάθεσι
τούτοις καθορῶντας, ἐκ μὲν ὑγρῶν φλόγας, ἐκ δὲ μαλακῶν
⟨νεφῶν⟩ ψόφους σκληροὺς ἀναδιδομένους. Ταῦτα δ',
εἶπεν, ἀδολεσχῶ παρακαλῶν ὑμᾶς ἐπὶ τὴν ζήτησιν τῆς
αἰτίας, ἵνα μὴ πικρὸς γένωμαι συμβολὰς τῶν ὕδνων πρασσόμενος. »

2 Αὐτὸν οὖν ἐγὼ ἔφην τρόπον τινὰ τῷ λόγῳ δεξιὰν ὀρέγειν τὸν Ἀγέμαχον· οὐδὲν γὰρ ἔν γε τῷ παρόντι φαίνεσθαι πιθανώτερον ⟨ἢ⟩ ὅτι ταῖς βρονταῖς πολλάκις ὕδωρ συνεκπίπτει γόνιμον. « Αἰτία δ' ἡ τῆς θερμότητος

664 B 6 ἥλῳ Amyot : ἡλίωι || C 6 διοσημιῶν Bern. : διοσημείων || 8 παροιμιώδης Basil. : παρομοιώδης || 11 ὑαίνης Basil. : ὑιαίνης || ἱστῶν coni. Reichardt (*Plut. Werke. Moral. Schrift.* XVI, p. 2006) : ἱστίων || D 5 νεφῶν suppl. Turn. : lac. 3 litt. || 6 ἀδολεσχῶ Ald. : -χῶι || 11 ἢ add. Amyot Steph. Xyl.

chaleur ; la partie intense et pure du feu se dégage sous forme d'éclair, tandis que la partie lourde et vaporeuse, enveloppée dans le nuage dont elle partage la transformation, lui enlève sa fraîcheur et en même temps assimile[1] son humidité, de sorte que cette dernière profite énormément aux pousses dans lesquelles elle s'introduit et les fait rapidement grossir. Toute humidité de ce genre confère à ce qu'elle imprègne un caractère particulier aussi bien qu'une saveur différente, comme les rosées, par exemple, rendent l'herbe plus douce pour les bestiaux[2] et comme les nuées où s'épanouit l'arc-en-ciel *(irin)* remplissent d'odeur suave le bois des arbres soumis à leur contact[3] — et les gens de chez nous, qui reconnaissent ces derniers à cette odeur, les appellent précisément «iriskèpta», parce qu'ils croient que l'arc-en-ciel y prend son point d'appui *(épiskèpteīn)*[4] — ; il est donc encore beaucoup plus vraisemblable que les eaux, les vents et les chaleurs qui accompagnent l'éclair et la foudre retournent la terre en y pénétrant profondément, et y forment ainsi de tels agglomérats et des dépôts spongieux[5], tout comme dans les corps certaines chaleurs jointes à des épanchements sanguinolents provoquent les humeurs scrofuleuses et glanduleuses. En effet, la truffe ne ressemble pas à une plante ; et pourtant elle ne peut naître sans eau ; elle est dépourvue de racine, de tige, indépendante[6], du fait qu'elle se constitue spontanément dans le sol sous l'effet d'une transformation subie par celui-ci[7]. Si l'explication vous paraît peu convaincante, dis-je, la plupart des phénomènes liés au tonnerre et à la foudre sont du même ordre ; c'est pourquoi précisément il s'y attache une réputation de surnaturel. »

1. Voir *Notes complémentaires*, p. 136.
2. Cf. Virgile, *Bucol.* VIII, 14-15.
3-7. Voir *Notes complémentaires*, p. 136.

ἀνάμιξις· τὸ μὲν γὰρ ὀξὺ καὶ καθαρὸν τοῦ πυρὸς ἄπεισιν E ἀστραπὴ γενόμενον, τὸ δ' ἐμβριθὲς καὶ πνευματῶδες ἐνειλούμενον τῷ νέφει καὶ συμμεταβάλλον ἐξαιρεῖ τὴν ψυχρότητα καὶ συνεκπέττει τὸ ὑγρόν· ὥστε μάλιστα [τὸ] προσηνὲς ἐνδύεσθαι τοῖς βλαστάνουσι καὶ ταχὺ παχύνειν. Ἐπεὶ δὲ καὶ κράσεων ἰδιότητα καὶ χυμοῦ διαφορὰν ἐμποιεῖ τὰ τοιαῦτα τοῖς ἀρδομένοις, ὥσπερ αἵ τε δρόσοι γλυκυτέραν ποιοῦσι τοῖς θρέμμασι τὴν πόαν καὶ ⟨τὰ⟩ τὴν ἶριν ἐξανθοῦντα νέφη, καθ' ὧν ἂν ἐπερείσῃ ξύλων, εὐωδίας ἀναπίμπλησι (καὶ ταύτῃ γνωρίζοντες οἱ παρ' ἡμῖν ἰρίσκηπτα καλοῦσι, τὴν ἶριν ὑπολαμβάνοντες F ἐπισκήπτειν), πολλῷ γε μᾶλλον εἰκός ἐστι τοῖς ἀστραπαίοις καὶ κεραυνίοις ὕδασι καὶ πνεύμασι καὶ θερμότησιν εἰς βάθος ἐλαυνομέναις τὴν γῆν στρέφεσθαι καὶ συστροφὰς ἴσχειν τοιαύτας καὶ χαυνότητας, ὥσπερ ἐν τοῖς σώμασι τὰ χοιραδώδη καὶ ἀδενώδη φύματα θερμότητές τινες καὶ ὑγρότητες αἱματώδεις ἐνδημιουργοῦσιν· οὐ γὰρ ἔοικε ⟨φυ⟩τῷ τὸ ὕδνον οὐδ' ἄνευ ὕδατος ἔχει τὴν γένεσιν, | ἀλλ' ἄρριζον καὶ ⟨ἀβλασ⟩τές ἐστι καὶ ἀπολελυμένον, 665 A τῷ καθ' ἑαυτὸ τὴν σύστασιν ἐκ τῆς γῆς ἔχειν παθούσης τι καὶ μεταβαλούσης. Εἰ δέ γε γλίσχρος, ἔφην, ὁ λόγος ὑμῖν δοκεῖ, τοιαῦτά τοι τὰ πλεῖστα τῶν βρονταῖς καὶ κεραυνοῖς συνεπομένων· διὸ καὶ μάλιστα τοῖς πάθεσι τούτοις δόξα θειότητος πρόσεστι. »

664 E 3 ἐξαιρεῖ Emp. : ἐξαίρει || 4 συνεκπέττει coni. Wytt. : συνεκπίνει T συνεκπονεῖ Bern. || 5 τὸ del. Rei. || 7 ἐμποιεῖ Rei. : -εῖν || ἀρδομένοις Amyot Steph. : ἀρχομένοις || 9 τὰ add. Wytt. || ἐπερείσῃ Turn. : ἐπερισῃ (sic) || F 1 ἰρίσκηπτα Bern. : ἱερεῖς αὐτὰ T ἐρίσκηπτα, ex errore Hesychii, Saumaise, ap. Rei. || 2 πολλῷ Amyot Xyl. : πολλῶν || γε Hub. : δὲ || 8 φυ[τῷ suppl. Turn. : lac. 3-4 litt. || 665 A 1 ἄρριζον Turn. : ἄριζον || ἀβλασ[τές ἐστι suppl. emend. Turn. : lac. 7 litt. τές ἔτι || 2 σύστασιν Turn. : στάσιν || 6 θειότητος Basil. Turn. : θειότης.

3 Le rhéteur Dorothéos, qui était présent, répondit : « Tu as parfaitement raison ; car non seulement les gens du commun, les profanes, partagent ce sentiment, mais même certains philosophes. Pour ma part, je sais que, la foudre étant un jour tombée chez nous sur une maison et y ayant accompli de nombreux prodiges (répandant, par exemple, le vin des jarres sans que la poterie eût subi aucun dommage[1], parcourant le corps d'un homme endormi sans lui faire de mal et sans toucher son vêtement, mais fondant au contraire, car il était ceint d'une bourse contenant de la monnaie de cuivre, toutes les pièces en un bloc[2]), je sais que cet homme[3] s'adressa à un philosophe pythagoricien de passage dans le pays et qu'il s'informa auprès de lui ; que celui-ci, par scrupule religieux, invita simplement l'autre à ne voir que ce qui était à son propre niveau et à prier les dieux. J'ai entendu dire aussi que, la foudre étant tombée près d'un soldat qui montait la garde dans un sanctuaire à Rome, elle brûla complètement les courroies de ses sandales, mais ne causa aucun autre préjudice ; par ailleurs, que, de petites lampes[4] d'argent ayant été placées dans des coffrets de bois, l'argent fondit en un bloc, tandis que le bois fut retrouvé indemne et parfaitement intact. De tels faits[5] peuvent être crus ou non ; mais le plus étonnant de tout, et nous le savons pour ainsi dire tous, c'est que les corps de ceux qui ont péri par la foudre se conservent sans se corrompre[6] ; en effet, beaucoup de gens ne les brûlent ni ne les enterrent, mais les laissent après les avoir entourés d'une barrière, de sorte qu'on peut voir le cadavre rester non corrompu[7] — démentant ainsi la Clymène d'Euripide, qui dit en parlant de Phaéthon :

> « celui qui m'est cher pourrit, cadavre non lavé, au fond de la vallée »[8].

C'est ce qui a valu, je pense, son nom au soufre[9], à cause de la similitude de l'odeur, car tout ce qui est frappé de la foudre dégage une âcre et violente odeur

1-9. Voir *Notes complémentaires*, p. 136-7.

3 Παρὼν δ' ὁ ῥήτωρ Δωρόθεος « Ὀρθῶς » ἔφη « λέγεις·
οὐ γὰρ μόνον οἱ πολλοὶ καὶ ἰδιῶται τοῦτο πεπόνθασιν,
ἀλλὰ καὶ τῶν φιλοσόφων τινές. Ἐγὼ γοῦν οἶδα, κεραυνοῦ
παρ' ἡμῖν εἰς οἰκίαν ἐμπεσόντος καὶ πολλὰ θαυμαστὰ
δράσαντος (οἶνόν τε γὰρ ἐκ πίθων διεφόρησε τοῦ κεράμου
μηδὲν παθόντος, ἀνθρώπου τε καθεύδοντος διαπτάμενος B
οὔτ' αὐτὸν ἠδίκησεν οὔτε τῆς ἐσθῆτος ἔθιγεν, ζώνην δὲ
χαλκοῦς ἔχουσαν ὑπεζωσμένου διέτηξεν τὸ νό⟨μισ⟩μα πᾶν
καὶ συνέχεεν), φιλοσόφῳ δὴ παρεπιδημοῦντι Πυθαγορικῷ
προσελθόντα καὶ διαπυνθανόμενον· τὸν δ' ἀφοσιωσά-
μενον καὶ κελεύσαντα ⟨τὰ⟩ καθ' ἑαυτὸν ὁρᾶν καὶ προσεύ-
χεσθαι τοῖς θεοῖς. Ἀκούω δὲ καὶ στρατιώτου φυλάττοντος
ἱερὸν ἐν Ῥώμῃ κεραυνὸν ἐγγὺς πεσόντα διακαῦσαι τῶν
ὑποδημάτων τοὺς ἱμάντας, ἄλλο δὲ μηδὲν κακὸν ἐργά-
σασθαι· καὶ λυχνίων ἀργυρῶν ξυλίνοις ἐγκειμένων
ἐλύτροις τὸν μὲν ἄργυρον συνιζῆσαι τακέντα, τὸ δὲ ξύλον
ἄθικτον καὶ ἀπαθὲς εὑρεθῆναι. Καὶ ταῦτα μὲν ἔξεστι C
πιστεύειν καὶ μή· πάντων δὲ θαυμασιώτατον, ὃ πάντες
ὡς ἔπος εἰπεῖν ἴσμεν, ὅτι τῶν ὑπὸ κεραυνοῦ διαφθαρέντων
ἄσηπτα τὰ σώματα διαμένει· πολλοὶ γὰρ οὔτε καίουσιν
οὔτε κατορύττουσιν, ἀλλ' ἐῶσι περιφράξαντες, ὥσθ' ὁρᾶ-
σθαι τοὺς νεκροὺς ἀσήπτους ἀεί, τὴν Εὐριπίδου Κλυμένην
ἐλέγχοντες ἐπὶ τοῦ Φαέθοντος εἰποῦσαν

φίλος δέ μοι
ἄλουτος ἐν φάραγξι σήπεται νέκυς.

Ὅθεν οἶμαι καὶ τὸ θεῖον ὠνομάσθαι τῇ ὁμοιότητι τῆς ὀσμῆς, ἣν τὰ παιόμενα τοῖς κεραυνοῖς ἀφίησιν ἐκτριβο-

665 B 3 ὑπεζωσμένου Turn. : -μένους || νό]μισ[μα suppl. Turn. : lac. 3-4 litt. || 4 δὴ coni. Herwerden : δὲ T del. Bern. || 6 τὰ add. Méz. || ὁρᾶν Ald. : ὁρᾶιν T δρᾶν (« sacrificare ») coni. Doe. || 10 λυχνίων : κυλιχνίων Basil. || ἐγκειμένων Basil. Turn. : -μένοις || 11 τὸν E : τὸ T || C 7 ἐλέγχοντες scripsi : -ντας || 9 ἄλουτος Musgrave, ap. Wytt. : ἀλλ' οὗτος || φάραγξι Turn. : φάραξι.

de feu[1] ; c'est cette dernière, me semble-t-il, qui fait qu'aussi bien les chiens que les oiseaux s'écartent des corps que Zeus a atteints de la sorte[2]. Mais qu'il me suffise, pour ma part, d'avoir jusque-là mâché mon laurier, je veux dire le problème en question[3] ; pour le reste, dit-il, faisons appel à celui que voici — puisqu'il a déjà été si brillant au sujet des truffes[4] —, afin de ne pas nous exposer au même sort qu'Androcyde : en peignant la plus réaliste et la plus belle de toutes ses œuvres, les poissons de Skylla, ce dernier passa pour s'être laissé guider par sa passion plutôt que par les règles de l'art, car il était d'un naturel gourmand[5]. De même on dira qu'après avoir, nous aussi, philosophé par plaisir sur les truffes et leur origine controversée, nous ne montrons tant de hardiesse dans cette matière-ci que parce que nous ne demandons qu'à nous laisser convaincre à la faveur de la discussion et à croire que l'explication sera de toutes façons mise en lumière[6]. »

4 Tandis que l'on m'invitait à répondre, je dis qu'il n'était pas opportun de faire comme dans les comédies, où l'on dresse des machines et où l'on fait éclater des coups de tonnerre[7], et de discourir à table sur la foudre ; tous me l'accordèrent et laissèrent donc de côté le reste, mais ils persistèrent à vouloir m'entendre sur le cas des personnes non foudroyées durant leur sommeil. Je n'étais pas plus avancé si je me lançais dans cette question particulière, vu qu'elle relève d'une raison commune[8]. Je leur dis cependant que le feu de la foudre était d'une finesse et d'une légèreté extraordinaires, parce qu'il naît directement d'une substance pure et sans mélange et que la rapidité de son mouvement le débarrasse et le purifie entièrement de tout ce qu'il peut contenir d'humide et de terreux. « Nul objet

1. L'odeur de soufre qui accompagne la foudre est souvent mentionnée : Homère, *Il.* VIII, 133-5 ; *Od.* XIV, 306-7 ; Lucain VII, 158 ; Perse II, 25 ; Sénèque, *Quaest. nat.* II, 53. En fait, il s'agit bien, peut-être, d'une odeur « de feu », mais nullement de soufre.

2-8. Voir *Notes complémentaires*, p. 137-8.

μένην πυρώδη καὶ δριμεῖαν· ὑφ’ ἧς ἐμοὶ δοκοῦσι καὶ D
κύνες καὶ ὄρνιθες ἀπέχεσθαι τῶν διοβλήτων σωμάτων.
⟨’Αλλ’⟩ ἐμοὶ γὰρ ἄχρι τούτου τῆς αἰτίας ὥσπερ δάφνης
παρατετρώχθω· τὰ δὲ λοιπὰ τοῦτον, ἔφη, παρακαλῶμεν,
ἐπεὶ καὶ τοῖς ὕδνοις ἐνευημέρηκεν, ἵνα μὴ πάθωμεν τὸ
τοῦ ’Ανδροκύδους· ἐκεῖνος γὰρ ὧν ἐποίησε πάντων
ἐναργέστατα καὶ κάλλιστα τοὺς περὶ τὴν Σκύλλαν ἰχθῦς
ζωγραφήσας ἔδοξε τῷ πάθει μᾶλλον ἢ τέχνῃ κεχρῆσθαι,
φύσει γὰρ ἦν φίλοψος· οὕτω φήσει τις καὶ ἡμᾶς ὑφ’ ἡδονῆς
φιλοσοφήσαντας περὶ τῶν ὕδνων ἀμφισβητήσιμον ἐχόν-
των τὴν γένεσιν ὡς θρασ⟨υνόμεθ’⟩ ἐν [δὲ] τούτοις ὑπο-
κειμένης τῷ λόγῳ τῆς εὐπειθείας καὶ τὴν αἰτίαν... † προ- E
δήλῳ τῷ εἶναι † πειθούσης. »

4 ’Εμοῦ δὲ παρακελευομένων οὐ λέγοντος καιρὸν
εἶναι καθάπερ ἐν κωμῳδίᾳ μηχανὰς αἴροντα καὶ βροντὰς
ἐμβάλλοντα παρὰ πότον διαλέγεσθαι περὶ κεραυνῶν, τὰ
μὲν ἄλλα παρίεσαν συνομολογοῦντες, περὶ δὲ τῶν ἐν
ᾧ καθεύδουσιν μὴ κεραυνουμένων ἀκοῦσαί τι βουλόμενοι
λιπαρεῖς ἦσαν. ’Εμοὶ δὲ πλέον οὐδὲν ἐγίνετο τῆς αἰτίας
ἁψαμένῳ κοινὸν ἐχούσης τὸν λόγον· ὅμως δ’ οὖν ἔφην
ὡς τὸ κεραύνιον πῦρ ἀκριβείᾳ καὶ λεπτότητι θαυμαστόν
ἐστιν, αὐτόθεν [περὶ] τὴν γένεσιν ἐκ καθαρᾶς καὶ ἁγνῆς
ἔχον οὐσίας, καὶ πᾶν εἴ τι συμμίγνυται νοτερὸν ἢ γεῶδες F
αὐτῷ τῆς περὶ τὴν κίνησιν ὀξύτητος ἀποσειομένης καὶ

665 D 3 ’Αλλ’ add. Hub. || 4 παρατετρώχθω Rei. : -τετάχθω T -τετάσθω Turn. || 7 ἐναργέστατα Méz. : ἐνεργέστερα || κάλλιστα Basil. Turn. : μάλιστα || 9 φήσει Turn. : φησί || 11 θρασ]υνόμεθ’ emend. suppl. Casabona : ὁρᾷς et lac. 3 litt. θρασύτατ’ coni. Hub. || δὲ deleui : γε coni. Hub. || E 1 lac. 2-3 litt. || 3 παρακελευομένων οὐ Herwerden : -ομένου καὶ || 4 ἐν κωμῳδίᾳ Turn. : εἰ κωμῳδία T ἡ κωμῳδία Ald. || 4-5 αἴροντα ... ἐμβάλλοντα : -ντας ... -ντα (pro -ντας ex errore, ut uid.) Ald. || 6 παρίεσαν Turn. : πάρεισι || 7 ᾧ καθεύδουσιν Emp. : τοῖς καθεύδουσιν T τῷ καθεύδειν Amyot || 11 περὶ del. Turn. cf. F 2 περὶ τὴν κίνησιν.

que Zeus vient frapper, comme le dit Démocrite, ne peut se défendre du flamboiement ... qui vient du ciel »[1]. Les corps denses, le fer, le cuivre, l'argent et l'or, lui défendent le passage, se détruisent et fondent, subissant ainsi la conséquence de leur opposition et de leur résistance ; mais ceux qui sont d'une contexture molle, poreuse et lâche, il les traverse sans les toucher par suite de cette absence de compacité ; ainsi les vêtements et les bois secs[2] ; s'il brûle le bois vert, c'est parce que l'humidité qui l'intercepte s'enflamme à son contact[3]. Si donc il est vrai que les personnes endormies ne meurent pas sous l'atteinte de la foudre, c'est là, et non ailleurs, qu'il faut en chercher la cause. Car dans l'état de veille, le corps est plus robuste, plus ferme et plus résistant, parce qu'il est rempli dans toutes ses parties du souffle vital ; en bandant nos sens, comme on accorde un instrument, sous une pression vigoureuse, ce dernier communique à tout l'être sa véritable tension, sa cohésion interne et sa densité. Pendant le sommeil, au contraire, le corps se relâche, inconsistant, inégal, atone et languissant, il s'ouvre, à mesure que le souffle baisse et s'affaiblit, de pores nombreux, que les sons et les odeurs traversent sans se laisser aucunement percevoir[4]. Car les agents extérieurs qui se présentent n'y rencontrent pas de résistance ni ne subissent l'effet de la résistance, surtout pas ceux qui, légers et rapides comme est la foudre, jaillissent de cette manière. En effet, si la nature se défend par l'impassibilité contre les assauts moins violents, en se protégeant au moyen de parties plus dures et plus compactes, en revanche, quand il s'agit d'assauts tels que leur puissance ne peut être combattue, ce qui cède devant eux en reçoit

1-2. Voir *Notes complémentaires*, p. 138-9.

3. L'humidité est, en effet, considérée comme un parfait aliment du feu : voir *infra* 687 A et C. Remarquons toutefois que Sénèque enseigne le contraire : *Quaest. nat.* II, 52 : [fulmen] in arbore quod aridissimum est urit ; *id.* II, 25 : ubi ualentior ignis quam umor est uincit ; rursus, cum copia umoris exsuperat, tunc ignis sine effectu est ; itaque non ardent uirentia ».

4. Voir *Notes complémentaires*, p. 139.

διακαθαιρούσης. « Διόβλητον μὲν οὐδέν, ὥς φησι Δημό-
κριτος, ... παρ' αἰθρίης στέγειν ... σέλας. » Τὰ μὲν οὖν
πυκνὰ τῶν σωμάτων, ⟨σίδηρος⟩, χαλκός, ἄργυρος,
⟨χρυσός⟩, ἀποστέγει καὶ φθείρεται καὶ τήκεται, πάσχοντα
τῷ προσμάχεσθαι καὶ ⟨ἀν⟩τερείδειν· τῶν δ' ἀραιῶν καὶ
πολυπόρων καὶ χαλώντων ὑπὸ μανότητος ἀψαυστὶ
διεκθεῖ, | καθάπερ ἱματίων καὶ ξύλων αὔων· τὰ δὲ χλωρὰ 666 A
καίει, τῆς ὑγρότητος ἀντιλαμβανομένης καὶ συνεξαπτο-
μένης. Εἴπερ οὖν τὸ τοὺς καθεύδοντας μὴ ἀποθνῄσκειν
ὑπὸ κεραυνῶν ἀληθές ἐστιν, ἐνταῦθα δεῖ ζητεῖν, οὐκ
ἀλλαχόθι, τὴν αἰτίαν. Μᾶλλον γὰρ ἔρρωται καὶ συνέ-
στηκεν καὶ ἀντερείδει τὰ σώματα τῶν ἐγρηγορότων, ἅτε
δὴ πᾶσι τοῖς μέρεσι πεπληρωμένα πνεύματος· ὑφ' οὗ
καὶ τὰς αἰσθήσεις ἐπιστρέφοντος ὥσπερ ἐν ὀργάνῳ καὶ
σφίγγοντος εὔτονον γέγονε καὶ συνεχὲς αὑτῷ καὶ πυκνὸν
τὸ ζῷον. Ἐν δὲ τοῖς ὕπνοις ἐξανεῖται καὶ μανὸν καὶ
ἀνώμαλον καὶ ἄτονον καὶ διακεχυμένον, καὶ πόρους
ἔσχηκε πολλούς, τοῦ πνεύματος ἐνδιδόντος καὶ ἀπολεί- B
ποντος, δι' ὧν φωναί τε καὶ ὀσμαὶ διεκθέουσιν μηδεμίαν
αἴσθησιν ἑαυτῶν παρέχουσαι. Τὸ γὰρ ἀντερεῖδον καὶ τῷ
ἀντερείδειν πάσχον οὐκ ἀπαντᾷ τοῖς προσφερομένοις,
ἥκιστα δὲ τοῖς ὑπὸ λεπτότητος καὶ ὠκύτητος τοιαύτης
ὥσπερ ὁ κεραυνὸς διιπταμένοις. Τὰ μὲν γὰρ ἧττον ἰσχυρὰ
δυσπαθείαις ἡ φύσις ἀμύνεται, σκληρότητας προβαλ-
λομένη καὶ πυκνότητας· ὧν δ' ἄμαχος ἡ δύναμίς ἐστιν,
ὑπὸ τούτων ἧττον ἀδικεῖται τὰ εἴκοντα τῶν ἀνθισταμένων.
« Πρόσλαβε δὲ τούτοις, ἔφην, οὔτι μικρὰν ἔκπληξιν πρὸς

665 F 4 lac. 5-6 litt. || παρ' Ald. : περ || lac. 4-5 litt. || 5 σίδηρος suppl. Turn. : lac. 6 litt. || 6 χρυσός suppl. Turn. : lac. 4-5 litt. || 7 ἀν[τερείδειν suppl. Basil. Turn. : lac. 3-4 litt. || 666 A 1 καθάπερ Turn. : καθαρ (sic) || 10 μανὸν T : μανικὸν E || B 3 τῷ Basil. Turn. : τὸ || 6 διιπταμένοις Turn. : διισταμένοις || 10 Πρόσλαβε Turn. : προσέλαβε || οὔτι μικρὰν Turn. : ἔτι μικρὰν T οὐ μικρὰν Wytt. ἔτι ἄκραν Doe.

moins de dommage que ce qui veut tenir contre. « Ajoute à cela, poursuivis-je, la vive émotion causée en pareil cas, la peur, l'effroi, qui ont souvent fait que, sans être autrement affectés en rien, des gens sont morts de la crainte même qu'ils avaient de mourir. C'est ainsi que les bergers apprennent à leurs bêtes à courir en un même endroit, au premier coup de tonnerre, et à se serrer en groupe ; car la peur de l'orage fait avorter celles qui restent isolées. D'ailleurs on peut voir que d'innombrables personnes sont déjà mortes à cause du tonnerre, sans porter aucune trace de coup ni de brûlure : tel un oiseau, leur âme, à ce qu'il semble, s'est envolée de leur corps sous l'effet de la peur[1]. Car,

> « nombreux sont ceux que le souffle non sanglant du tonnerre a détruits »,

comme le dit Euripide[2]. En effet, si l'ouïe est sans conteste déjà le plus réceptif de nos sens[3], ce sont la frayeur et l'émoi causés par le bruit qui apportent le trouble le plus grand ; or le dormeur en est protégé par son inconscience. Au contraire, ceux qui sont éveillés ne périssent pas seulement par les appréhensions qu'ils éprouvent[4] : parce que la peur *(déous)*, comme un parfait lien *(sundéontos)*, resserre et contracte leur corps, ils donnent encore, par leur résistance, de la force au coup qui les frappe. »

Question III

Pourquoi l'on invite aux noces tant de personnes pour le repas.

1 Aux noces de mon fils Autoboulos[5], nous avions, présent à Chéronée et participant à la fête, Sosius Sénécion ; ce dernier suscita diverses discussions tout à fait appropriées à la circonstance et posa notamment

1-5. Voir *Notes complémentaires*, p. 139.

τὰ τοιαῦτα καὶ φόβον καὶ τάρβος, ὑφ' ὧν πολλοὶ μηδὲν ἄλλο παθόντες αὐτῷ τῷ δεῖσαι τὸ θανεῖν ἀπέθανον. Καὶ γὰρ τὰ θρέμματα διδάσκουσι βροντῆς γενομένης οἱ C ποιμένες εἰς ταὐτὸ συνθεῖν καὶ συννεύειν· τὰ γὰρ σποράδην ἀπολειφθέντα διὰ τὸν φόβον ἐκτιτρώσκει. Καὶ μυρίους ἤδη τεθνηκότας ἰδεῖν ἔστιν ὑπὸ βροντῆς, οὐδὲν οὔτε πληγῆς ἴχνος οὔτε καύσεως ἔχοντας, ἀλλ' ὑπὸ φόβου τῆς ψυχῆς ὡς ἔοικεν ὄρνιθος δίκην ἀποπταμένης τοῦ σώματος·

πολλοὺς γάρ, ὡς ὁ Εὐριπίδης φησί, βροντῆς πνεῦμ'
[ἄναιμον ὤλεσε.

Καὶ γὰρ ἄλλως τῶν αἰσθητηρίων ἡ ἀκοὴ παθητικώτατόν ἐστιν, καὶ μεγίστας οἱ διὰ ψόφου θόρυβοι καὶ φόβοι ταραχὰς ἐπιφέρουσιν· ὧν τῷ καθεύδοντι πρόβλημα τὸ ἀναίσθητόν ἐστιν. Οἱ δ' ἐγρηγορότες καὶ ταῖς προπαθείαις ἀναλίσκονται καί, τοῦ δέους τὸ σῶμα συνδέοντος ὡς D ἀληθῶς καὶ συνάγοντος καὶ πυκνοῦντος, ἰσχυρὰν ποιοῦσι τὴν πληγὴν τῷ ἀντερείδειν. »

ΠΡΟΒΛΗΜΑ Γ

Διὰ τί πλείστους ἐν γάμοις ἐπὶ δεῖπνον καλοῦσιν.

1 Ἐν τοῖς Αὐτοβούλου τοῦ υἱοῦ γάμοις συνεώρταζεν ἡμῖν παρὼν ἐν Χαιρωνείᾳ [ὁ] Σόσσιος Σενεκίων, καὶ πολλῶν ⟨λόγων⟩ ἄλλων τε τῇ τόθ' ἑορτῇ μάλα πρεπόν-

666 B 12 τὸ θανεῖν [θανεῖν Bern.] coni. Casabona : ἀποθανεῖν T τὸ ἀποθανεῖν Benseler || C 8 γάρ : δὲ Theo Smyrn. uid. adn. || πνεῦμ' : τραῦμ' Theo Smyrn. πλῆγμ' Schmidt (*Krit. Stud.* 2, p. 504) || ἄναιμον T : ἄνεμον E || 9 ἄλλως Basil. Turn. : ἄλλους || D 8 ἐν Χαιρωνείᾳ coni. Amyot : ἐκ Χαιρωνείας T εἰς Χαιρώνειαν coni. Hub. || ὁ del. Volkmann (*Plut.* p. 39) || 9 λόγων suppl. Wytt. : lac. 3 litt.

la question de savoir pourquoi l'on recevait aux repas de noces[1] plus de personnes qu'à aucun autre. Et en effet, ceux des législateurs qui avaient le plus vigoureusement fait la guerre au luxe avaient avant tout limité le nombre des invités aux noces[2]. « Celui qui traita vraiment la question, continua-t-il, parmi les anciens philosophes, n'a rien dit — autant du moins que j'en puisse juger — de convaincant, Hécatée d'Abdère[3] ; il prétend que ceux qui prennent femme invitent au festin beaucoup de personnes afin que beaucoup puissent voir et témoignent qu'ils sont libres et qu'ils épousent une femme de condition libre[4]. Car les comiques raillent au contraire ceux qui se marient dans le luxe et l'ostentation des repas et des apprêts somptueux[5], disant qu'ils bâtissent sur le sable et manquent de confiance en l'avenir ; ainsi Ménandre, à l'homme qui ordonnait que l'on entourât ... du rempart des plats[6],

« rudement ... ce n'est pas un acte de jeune épousée,
que celui dont tu parles ! »[7].

2 Mais pour que nous n'ayons pas l'air — et ce serait tout naturel — de faire des reproches à d'autres sans rien dire nous-mêmes, je déclare le premier, dit-il, que nulle occasion de festin n'est aussi publique, aussi largement connue de tous, que celle que donne le mariage. Lorsqu'on sacrifie aux dieux, lorsqu'on traite un ami sur le départ ou qu'on le reçoit à l'occasion d'un retour, bien des personnes parmi vos relations peuvent

1. Voir *Notes complémentaires*, p. 140.
2. Ainsi Aristote (cf. *Nic.* 1169 B) et Platon (cf. *Leg.* 775 A : en dehors de la famille, il ne doit pas y avoir plus de dix invités des deux sexes, cinq de chaque côté). Démétrius de Phalère tenta de mettre ces principes en pratique à Athènes (avec un maximum de trente convives) et en confia l'application aux gynéconomes ; ce règlement, souvent tourné, probablement, fit la joie des poètes comiques. Cf. encore Athénée 245 A-D, 685 B, et voir C. Vatin, *op. c.*, p. 209-10.
3-7. Voir *Notes complémentaires*, p. 140.

των ⟨παρέσχεν⟩ ἀφορμὰς καὶ περὶ τῆ⟨ς αἰτί⟩ας δι' ἣν
πλεῖστοι τῶν ἄλλων ἐπὶ τὰ γαμικὰ δεῖπνα παραλαμ-
βάνονται διηπόρησε· καὶ γὰρ τῶν νομοθετῶν τοὺς τῇ E
πολυτελείᾳ κατὰ κράτος πολεμήσαντας ὁρίσαι μάλιστα
τῶν εἰς τοὺς γάμους καλουμένων τὸ πλῆθος. « Ὁ γὰρ
εἰπών, ἔφη, περὶ τῆς αἰτίας αὐτῆς τῶν παλαιῶν φιλο-
σόφων οὐδέν, ἐμοὶ γοῦν κριτῇ, πιθανὸν εἴρηκεν, Ἑκαταῖος
ὁ Ἀβδηρίτης· λέγει δὲ τοὺς ἀγομένους γυναῖκας πολλοὺς
παρακαλεῖν ἐπὶ τὴν ἑστίασιν ἵνα πολλοὶ συνειδῶσι
καὶ μαρτυρῶσιν ἐλευθέροις οὖσι καὶ παρ' ἐλευθέρων
γαμοῦσι. Τοὐναντίον γὰρ οἱ κωμικοὶ τοὺς πολυτελῶς καὶ
σοβαρῶς λαμπρότητι δείπνων καὶ παρασκευῆς γαμοῦντας
ὡς οὐ βεβαίως οὐδὲ θαρραλέως ἐπισκώπτουσιν· ὡς
Μένανδρος πρὸς τὸν κελεύοντα ταῖς λοπάσι περιφράτ-
τειν ... ωπον F

δεινῶς ... οὐ πρᾶγμα νύμφης λέγεις.

2 Ἀλλ' ὅπως μή, ⟨τὸ ῥᾷ⟩στον, ἐγκαλεῖν ἑτέροις δοκῶμεν αὐτοὶ μηδὲν λέγοντες, ἀποφαίνομαι πρῶτος, εἶπεν, ἐγὼ οὐδεμίαν ἑστιάσεως πρόφασιν οὕτως ἔκδηλον εἶναι καὶ περιβόητον ὡς τὴν τῶν γαμούντων· καὶ γὰρ θύοντας θεοῖς καὶ προπέμποντας φίλον καὶ ξενίζοντας ἔστι πολλοὺς διαλαθεῖν τῶν ἐπιτηδείων, ἡ δὲ γαμήλιος

666 D 10 παρέσχεν suppl. [παρεῖχεν Turn.] Amyot Steph. : lac. 3-4 litt. προεῖτ' Bolkestein ‖ τῆ]ς αἰτί[ας suppl. Turn. : lac. 5 litt. ‖ E 6 Ἀβδηρίτης Xyl. : ἀβαρρήτης T ἀβαρρίτης E ‖ 10 παρασκευῆς Rei. : παρασκευῆι ‖ 11 ἐπισκώπτουσιν coni. Amyot : ἐπισυνάπτουσιν ‖ F 1 lac. 4-5 litt. ωπον : τὴν ἄσωτον [ἄσωτον Thierfelder, *Men. Rel.* II, 1959] Paton τὸ τῆς νύμφης πρόσωπον Thierfelder (*op. c.* I, 1953) τὸν γάμον Post, ap. Hoffleit ‖ δεινῶς et lac. 3-5 litt. οὐ : δεινῆς -ου Paton δεινῶς ἀσώτου Casabona δεινὸν σὺ Scaliger, ap. Rei. ‖ πρᾶγμα : φράγμα Buttmann, ap. Kock φράγμα κοὐ Paton περίφραγμα (δεινόν γε σὺ περ.) Herwerden ‖ 3 ὅπως Rei. : ὅμως ‖ τὸ ῥᾷ[στον suppl. Rei. : lac. 4-5 litt. T τὸ λεγόμενον ῥᾷστον Amyot ‖ 4 ἀποφαίνομαι Rei. : ἀποφαῖνον ‖ 7 θύοντας Basil. Turn. : -ντες.

ne pas en être informées ; mais la table nuptiale trouve son dénonciateur dans l'hyménée — un dénonciateur qui se fait entendre ! —, ainsi que dans la torche et dans la flûte[1], et les femmes mêmes, au dire d'Homère, debout sur le pas des portes, admirent et contemplent le spectacle[2]. Aussi, comme personne n'ignore cette fête et ces invitations, on fait venir, par crainte d'en omettre, la totalité de ses parents, de ses familiers et de ceux avec qui l'on a la moindre relation. »

3 Après que nous eûmes marqué notre approbation, Théon prit la parole. « Admettons cette raison, dit-il, car elle n'est pas invraisemblable ; cependant, ajoutes-en une autre, si tu veux[3], à savoir que les festins de ce genre ne sont pas qu'une affaire d'ordre amical, mais vraiment d'ordre familial, avec l'assimilation par la famille d'un nouveau système d'alliances. Et ce qui est encore plus important, c'est que quand deux[4] maisons s'unissent, celle qui accueille se fait un devoir de témoigner sa bienveillance aux amis et aux familiers de celle qui donne, et celle qui donne, à ceux de celle qui accueille[5] ; ainsi doublent-elles la liste des convives. D'ailleurs, beaucoup d'obligations relatives aux noces, sinon la plupart d'entre elles, sont exécutées par des femmes[6] ; et là où des femmes sont présentes, il faut bien que leurs maris soient conviés également. »

Question IV

Si la mer fournit de meilleurs aliments que la terre.

1 Les thermes d'Aïdepsos en Eubée[7] sont un lieu qui possède de nombreux avantages naturels permettant d'y jouir de plaisirs honnêtes, mais aussi parfaitement aménagé en moyens d'habitation et de séjour, de sorte que la ville est devenue une espèce de résidence commune de la Grèce ; il s'y prend une grande quantité de gibier, tant à plume qu'à poil, et la mer n'y approvi-

1-7. Voir *Notes complémentaires*, p. 140-1.

τράπεζα κατήγορον ἔχει τὸν ὑμέναιον | μέγα βοῶντα καὶ τὴν δᾷδα καὶ τὸν αὐλόν, ἅ φησιν Ὅμηρος καὶ τὰς γυναῖκας ἱσταμένας ἐπὶ ταῖς θύραις θαυμάζειν καὶ θεᾶσθαι. Διὸ μηδενὸς ἀγνοοῦντος τὴν ὑποδοχὴν καὶ τὴν κλῆσιν, αἰσχυνόμενοι παραλιπεῖν πάντας τοὺς συνήθεις καὶ οἰκείους καὶ ἁμωσγέπως προσήκοντας αὐτοῖς παραλαμβάνουσιν.» 667 A

3 Ἀποδεξαμένων δ' ἡμῶν, ὑπολαβὼν ὁ Θέων «Καὶ τοῦτ'» ἔφη «κείσθω, οὐκ ἀπίθανον γάρ ἐστι, κἀκεῖνο πρόσθες, εἰ βούλει, τὰς τοιαύτας ἑστιάσεις μὴ μόνον φιλικὰς ἀλλὰ καὶ συγγενικὰς εἶναι, καταμιγνυμένης εἰς τὸ γένος ἑτέρας οἰκειότητος. Ὃ δὲ τούτου μεῖζόν ἐστιν, B
οἴκων εἰς τὸ αὐτὸ συνιόντων δυεῖν ὅ τε λαμβάνων τοὺς τοῦ διδόντος οἰκείους καὶ φίλους ὅ τε διδοὺς τοὺς τοῦ λαμβάνοντος οἰόμενοι δεῖν φιλοφρονεῖσθαι διπλασιάζουσιν τὴν ὑποδοχήν. Ἐπεὶ πολλὰ τῶν γαμικῶν ἢ τὰ πλεῖστα δρᾶται διὰ γυναικῶν· ὅπου δὲ γυναῖκες πάρεισι, καὶ τοὺς ἄνδρας ἀναγκαῖόν ἐστι παραλαμβάνεσθαι.»

ΠΡΟΒΛΗΜΑ Δ

Εἰ ἡ θάλασσα τῆς γῆς εὐοψοτέρα.

1 Τῆς Εὐβοίας ὁ Αἰδηψός, οὗ τὰ θερμὰ χωρίον ἐστὶν C
αὐτοφυῆ πολλὰ πρὸς ἡδονὰς ἔχον ἐλευθερίους καὶ κατεσκευασμένον οἰκήσεσι καὶ διαίταις, κοινὸν οἰκητήριον ἀποδέδεικται τῆς Ἑλλάδος· πολλῶν δὲ καὶ πτηνῶν καὶ χερσαίων ἁλισκομένων, οὐχ ἧττον ἡ θάλαττα παρέχει τὴν

667 B 2 δυεῖν Bern. : δυσὶν T δυοῖν Basil. Turn. || 5 Ἐπεὶ : ἐπὶ E || C 1 Αἰδηψός Turn. : γαληψος || 2 αὐτοφυῆ Rei. : αὐτοφυὲς T αὐτοφυῶς coni. Madvig.

sionne pas moins largement le marché, car elle nourrit en abondance un poisson de première qualité dans les profondeurs, toutes proches, d'une eau limpide. C'est au plus haut du printemps[1] que l'endroit est particulièrement animé ; car beaucoup de gens y viennent au cours de cette saison, ils se convient mutuellement à des banquets où tout est à profusion, et, comme ils en ont le loisir, passent le plus clair de leur temps à discuter. Quand le sophiste Callistrate était là, il était difficile de dîner ailleurs ; car sa gentillesse est irrésistible, et il savait se rendre extrêmement agréable en réunissant ensemble d'une manière générale tous les gens distingués ; souvent il faisait comme Cimon autrefois, et recevait une foule de convives divers fort aimablement[2], mais toujours, pour ainsi dire, il imitait Céléos, dont on rapporte qu'il fut le premier à organiser une réunion quotidienne d'hommes respectés et éminents, qu'il appela le Prytanée[3].

2 On y traitait des sujets appropriés, chaque fois, à une telle société[4]. Un jour, la grande diversité des plats fournit l'occasion de rechercher, au sujet des aliments, lesquels étaient plus avantageux, ceux qui viennent de la terre ou ceux qui viennent de la mer. Tout le monde, ou presque, vanta les produits de la terre, si abondants et si variés qu'on n'en saurait dénombrer les genres et les espèces ; mais Polycrate dit en s'adressant à Symmachos : « Et toi qui es enfant d'un pays cerné des eaux et qui as été nourri par tant de mers, lesquelles, tout à l'entour, baignent votre ville sacrée de Nicopolis[5], tu ne prends pas la défense[6] de Poseidon ? » — « J'en ai bien l'intention, parbleu, répondit Symmachos, et même je t'invite à te ranger à mon côté et à m'assister, toi qui bénéficies des succulents produits de la mer d'Achaïe[7] ». — « Bon, reprit Polycrate, alors référons-nous d'abord à l'usage

1. La saison la plus saine, d'après Hippocrate, *Aph.* III, 9.
2-7. Voir *Notes complémentaires*, p. 141-2.

ἀγορὰν εὐτράπεζον, ἐν τόποις καθαροῖς καὶ ἀγχιβαθέσι γενναῖον ἰχθὺν καὶ πολὺν ἐκτρέφουσα. Μάλιστα δ' ἀνθεῖ τὸ χωρίον ἀκμάζοντος ἔαρος· πολλοὶ γὰρ ἀφικνοῦνται τὴν ὥραν αὐτόθι καὶ συνουσίας ποιοῦνται μετ' ἀλλήλων ἐν ἀφθόνοις πᾶσι καὶ πλείστας περὶ λόγους ὑπὸ σχολῆς διατριβὰς ἔχουσι. Καλλιστράτου δὲ τοῦ σοφιστοῦ παρόν- D
τος ἔργον ἦν ἀλλαχόθι δειπνεῖν· ἄμαχος γὰρ ἡ φιλοφροσύνη, καὶ τὸ πάντας εἰς τὸ αὐτὸ συνάγειν ἐπιεικῶς τοὺς χαρίεντας ἥδιστον παρεῖχε· πολλάκις μὲν γὰρ ἐμιμεῖτο τῶν παλαιῶν τὸν Κίμωνα πολλοὺς καὶ παντοδαποὺς ἑστιῶν ἡδέως, ἀεὶ ⟨δ'⟩ ὡς ἔπος εἰπεῖν τὸν Κελεόν, ὃν πρῶτον ἱστοροῦσιν εὐδοκίμων καὶ ἀγαθῶν ἀνδρῶν κατασκευάσαντα σύνοδον καθημερινὴν ὀνομάσαι πρυτανεῖον.

2 Ἐγίνοντο δὴ λόγοι τοιαύτῃ συνουσίᾳ πρέποντες ἑκάστοτε· καί ποτε παρέσχον αἱ τράπεζαι ποικιλώταται γινόμεναι ζήτησιν ὑπὲρ ὄψων, πότερον τὰ ἐκ γῆς ἢ τὰ E
ἐκ θαλάττης ἐπιτηδειότερα· καὶ τῶν ἄλλων σχεδὸν ἁπάντων ὑμνούντων τὰ ἐκ γῆς πολλὰ καὶ παντοδαπὰ καὶ δυσεξαρίθμητα τοῖς γένεσι καὶ ταῖς διαφοραῖς, τὸν Σύμμαχον ὁ Πολυκράτης προσαγορεύσας «Σὺ δ'» εἶπεν «ἀμφίαλον ὢν ζῷον καὶ τοσαύταις ἐντεθραμμένος θαλάτταις, αἳ τὴν ἱερὰν πέριξ ὑμῶν ἑλίττουσι Νικόπολιν, οὐκ ἀμύνεις τῷ Ποσειδῶνι;» — «Βούλομαί γε νὴ Δί', ὁ Σύμμαχος εἶπεν, καὶ σὲ παραλαμβάνω καὶ παρακαλῶ, τὰ ἥδιστα τῆς Ἀχαϊκῆς καρπούμενον θαλάττης.» — «Οὐκοῦν, ἔφη, πρῶτον, ὁ Πολυκράτης, ἴωμεν ἐπὶ τὴν

667 D 6 δ' add. Amyot Steph. Xyl. || E 5 Σύμμαχον (et 9 Σύμμαχος) Ald.: σίμαχον (9 -ος) T σύμαχον (9 -ος) E || Σὺ (fuerat σοί) T p.c. σοὶ E || 7 πέριξ Turn. : περὶ || 8 ἀμύνεις : ἀμυνεῖς Ziegler (*Plut.*, col. 49).

de la langue. De même qu'il existe un grand nombre de poètes, mais que nous appelons l'un d'entre eux, qui les surpasse tous, par excellence, « le poète »[1], de même il existe un grand nombre de mets, dont le poisson, seul, ou du moins par préférence, a mérité d'être appelé « le mets » *(opson)*, parce qu'il l'emporte de beaucoup sur tous en qualité[2]. Car nous traitons de gourmands *(opsophagous)*, ou de gourmets *(philopsous)*, non pas ceux qui sont friands de bœuf, comme Hèraklès, lequel « après la viande mangeait des figues fraîches »[3], ni l'amateur de figues, tel que l'était Platon ; non pas un amateur de raisin, tel Arcésilas[4], mais ceux que l'on voit surgir à chaque fois lors de la vente du poisson[5] et dont l'oreille est fine pour entendre la cloche[6]. De même, Démosthène dit qu'avec l'argent de sa trahison Philocrate « achetait au marché des prostituées et des poissons »[7], pour accuser l'homme de gourmandise et de libertinage. Ctésiphon, pour sa part, répliqua non sans à-propos, tandis qu'un gourmand bien connu criait au Conseil qu'il allait éclater[8] : « Non, mon vieux ! Tu vas nous faire dévorer par les poissons[9] ! ». Et l'auteur de ce simple vers :

« Tu vis de câpres[10], alors que tu peux vivre de serrans[11] »,

que veut-il donc signifier ? Que veut-on, par les dieux, signifier communément, quand on dit pour s'inviter mutuellement à une partie de plaisir : « Aujourd'hui dînons au bord de la mer ! »[12] ? N'est-ce pas reconnaître que le repas qu'on prend au bord de la mer est le plus agréable — comme il l'est en effet ? Non point à cause des vagues et des galets, mais (car enfin, au bord de la mer, mange-t-on avec son pain de la purée ou des câpres ?) parce que la table dressée près du littoral trouve toujours à se garnir d'un poisson abondant et frais. Ce qu'il y a de sûr aussi, c'est que les produits de la mer se vendent, contre toute raison, à un prix plus élevé que tous les autres[13]. C'est ainsi que Caton,

1-13. Voir *Notes complémentaires*, p. 142-3.

συνήθειαν. Ὡς γὰρ πολλῶν ὄντων ποιητῶν ἕνα τὸν κράτιστον ἐξαιρέτως ποιητὴν καλοῦμεν, οὕτως πολλῶν ὄντων ὄψων ἐκνενίκηκεν ὁ ἰχθὺς μόνος ἢ μάλιστά γ' ὄψον καλεῖσθαι διὰ τὸ πολὺ πάντων ἀρετῇ κρατεῖν. Καὶ γὰρ ὀψοφάγους καὶ φιλόψους λέγομεν οὐχὶ τοὺς βοείοις χαίροντας ὥσπερ Ἡρακλῆς, | ὃς 'τοῖς κρέασι χλωρὰ σῦκ' ἐπήσθιεν', οὐδὲ τὸν φιλόσυκον οἷος ἦν Πλάτων, οὐ φιλόβοτρυν οἷος Ἀρκεσίλαος, ἀλλὰ τοὺς περὶ τὴν ἰχθυοπωλίαν ἀναδιδόντας ἑκάστοτε καὶ τοῦ κώδωνος ὀξέως ἀκούοντας. Καὶ ὁ Δημοσθένης τὸν Φιλοκράτην φησὶν ἐκ τοῦ προδοτικοῦ χρυσίου 'πόρνας καὶ ἰχθῦς ἀγοράζειν', ἐπ' ὀψοφαγίᾳ καὶ ἀσελγείᾳ τὸν ἄνδρα λοιδορῶν. Ὁ δὲ Κτησιφῶν οὐ κακῶς, ὀψοφάγου τινὸς ἐν τῇ βουλῇ βοῶντος ῥαγήσεσθαι, 'Μηδαμῶς' εἶπεν, 'ὦ ἄνθρωπε, ποιήσῃς ἡμᾶς ἰχθυοβρώτους.' Ὁ δὲ τὸ στιχίδιον τοῦτο ποιήσας

F

668 A

πρὸς καππάριον ζῇς δυνάμενος πρὸς ἀνθίαν

τί ποτε βούλεται; Τί δ' οἱ πολλοὶ βούλονται, πρὸς θεῶν, B
ὅταν ἡδέως γενέσθαι παρακαλοῦντες ἀλλήλους λέγωσι 'Σήμερον ἀκτάσωμεν'; Οὐχὶ τὸ παρ' ἀκτῇ δεῖπνον ἥδιστον ἀποφαίνουσιν ὥσπερ ἔστιν; Οὐ διὰ τὰ κύματα καὶ τὰς ψηφῖδας (τί γάρ; ἐπ' ἀκτῆς τις λέκιθον ὀψᾶται καὶ κάππαριν;), ἀλλ' ὡς ἰχθύος ἀφθόνου καὶ νεαροῦ τὴν παράλιον τράπεζαν εὐποροῦσαν. Καὶ μέντοι καὶ πιπράσκεται παρὰ λόγον ἁπάντων τιμιώτατον τὸ θαλάττιον ὄψον· ὁ γοῦν Κάτων οὐχ ὑπερβολικῶς ἀλλ' ἀληθῶς πρὸς τὴν τρυφὴν καὶ πολυτέλειαν τῆς πόλεως δημηγορῶν

667 F 3 μόνος Bern. coll. Athen. : μόνον || γ' Turn. : τε || 5 φιλόψους Basil. Turn. : ὁλοψύχους || 668 A 1 ὃς 'τοῖς κρέασι : ὅστις κρέας Turn. || 2 ἐπήσθιεν Xyl., cf. Athen. : ἔχων ἤσθιεν || φιλόσυκον Basil. Turn. : φιλόσοφον || 4 κώδωνος Basil. Turn. : κόνωνος (pr. ο in ras.) || B 4 ἔστιν Bern. : ἐστίν || 5 τις T : τίς E || 8 παρὰ Basil. Turn. : περι (sic).

déclamant contre le luxe et la mollesse de la capitale, put affirmer, sans exagération, mais en toute vérité, qu'un poisson se vendait à Rome plus cher qu'un bœuf et qu'on y demandait pour un pot de salaison de ce genre un prix que n'apporterait pas une hécatombe solennelle[1], une fois débitée[2]. Si le médecin le plus expert est le meilleur juge de la vertu des remèdes, et le mélomane le plus compétent, de la qualité des mélodies, c'est aussi le gourmet le plus fin qui est le meilleur juge de la qualité des mets[3]. Il ne faut certes pas prendre Pythagore ni Xénocrate comme arbitres en cette matière[4], mais le poète Antagoras[5], et Philoxène, le fils d'Éryxis[6], et le peintre Androcyde, dont on dit que, peignant le rocher de Skylla, ce sont les poissons, à l'entour, qu'il rendit avec le plus de sensibilité et de vie, à cause de sa gourmandise[7]. Quant à Antagoras, il était en tablier, au camp, occupé à faire cuire une marmite de congres ; le roi Antigone s'approcha et lui dit : « Est-ce que tu crois qu'Homère relatait les exploits d'Agamemnon en faisant bouillir des congres ? »[8] — « Et toi, répartit fort plaisamment le poète, crois-tu qu'Agamemnon ait accompli ces exploits en s'occupant de savoir qui, au camp, faisait cuire des congres ? »[9]. Voilà, ajouta Polycrate, ce que je puis vous apporter pour ma part[10], à vous et aussi, par Zeus, aux marchands de poisson, d'après les témoignages et l'usage de la langue. »

3 « Quant à moi, répondit Symmachos, je traiterai le sujet plutôt en profondeur et davantage selon la méthode dialectique. Si par *opson* nous entendons bien ce qui rend la nourriture plus agréable, c'est-à-dire un assaisonnement[11], il faut admettre que le meilleur assaisonnement est celui qui est le plus capable d'aviver notre appétit, lorsque nous mangeons. Or, de même que les philosophes qui furent appelés elpistiques professent que l'espérance *(to elpizeïn)* est le principal ressort de la vie, parce que, si l'espérance n'est point là pour lui

1-11. Voir *Notes complémentaires*, p. 143-4.

εἶπεν ὅτι πλείονος πιπράσκεται ἐν Ῥώμῃ ἰχθὺς ἢ βοῦς C
κεράμιόν τε ταρίχους πωλοῦσι τιμῆς ὅσην οὐκ ἂν ἑκα-
τόμβη βούπρῳρος ἄλφοι κατακοπεῖσα. Καίτοι φαρμάκων
δυνάμεως ὁ ἰατρικώτατος ἄριστος κριτὴς καὶ μελῶν
ἀρετῆς ὁ φιλομουσότατος, οὐκοῦν καὶ ἀρετῆς ὄψων ὁ
φιλοψότατος. Οὐ γὰρ Πυθαγόρᾳ γε τούτων οὐδὲ Ξενοκράτει
διαιτητῇ χρηστέον, Ἀνταγόρᾳ δὲ τῷ ποιητῇ καὶ Φιλοξένῳ
τῷ Ἐρύξιδος καὶ τῷ ζωγράφῳ Ἀνδροκύδῃ, ὅν φασι τὴν
Σκύλλαν ζωγραφοῦντα τοὺς περὶ αὐτὴν ἰχθῦς ἐμπαθέστατα
καὶ ζωτικώτατα δι' ὀψοφαγίαν ἐξεργάσασθαι. Ἀνταγόρᾳ
δ' ὁ βασιλεὺς Ἀντίγονος ἐν τῷ στρατοπέδῳ λοπάδα
γόγγρων ἕψοντι περιεζωσμένῳ παραστάς 'Ἀρά γ'' εἶπε D
'τὸν Ὅμηρον οἴει τὰς τοῦ Ἀγαμέμνονος πράξεις ἀναγρά-
φειν γόγγρους ἕψοντα;' Κἀκεῖνος οὐ φαύλως 'Σὺ
δ' οἴει' ἔφησε 'τὸν Ἀγαμέμνονα τὰς πράξεις ἐκείνας
ἐργάσασθαι πολυπραγμονοῦντα τίς ἐν τῷ στρατοπέδῳ
γόγγρον ἕψει;' Ταῦτ', εἶπεν ὁ Πολυκράτης, ἔγωγε
συμβάλλομαι ⟨καὶ ὑμῖν⟩ καὶ νὴ Δία τοῖς ἰχθυοπώλαις
ἀπὸ τῶν μαρτύρων καὶ τῆς συνηθείας. »

3 « Ἐγὼ δ', ὁ Σύμμαχος ἔφη, τῷ πράγματι μετὰ
σπουδῆς πρόσειμι καὶ διαλεκτικώτερον. Εἰ γὰρ ὄψον
ἐστὶ τὸ τὴν τροφὴν ἐφηδῦνον, ἄριστον ἂν ὄψον εἴη τὸ
μάλιστα [τὸ] τὴν ὄρεξιν ἐπὶ τῷ σίτῳ κατασχεῖν δυνά-
μενον. Ὥσπερ οὖν οἱ προσαγορευθέντες Ἐλπιστικοὶ E
φιλόσοφοι συνεκτικώτατον εἶναι τοῦ βίου τὸ ἐλπίζειν
ἀποφαί⟨νονται⟩ τῷ ἀπούσης ἐλπίδος οὐδ' ἡδυνούσης

668 C 2 ταρίχους Rei. coll. Athen. : γὰρ || ὅσην T : ὅσον E || 6 Οὐ T : Οὐδὲ E || 8 Ἐρύξιδος T : Ἐρρύξ. E || Ἀνδροκύδῃ : -δει Bern., cf. 665 D || D 6 ἔγωγε Méz. : ἐγὼ δὲ || 7 καὶ ὑμῖν [ὑμῖν Wytt.] add. Madvig || 9 Σύμμαχος Ald. : σίμαχος T συμ̄α-χος E || 12 τὸ del. Basil. Turn. || E 3 ἀποφαί]νονται suppl. Turn. : lac. 4-5 litt. || ἀπούσης Xyl. : πάσης || οὐδ' Rei. : οὐχ.

donner de l'agrément, la vie n'est plus supportable[1], de même nous devons supposer que le ressort de l'appétit envers la nourriture, c'est ce dont l'absence rend toute nourriture fade et rebutante[2]. Or, parmi les produits tirés de la terre, tu ne trouveras rien de tel, mais parmi ceux de la mer, en premier lieu le sel[3], sans lequel rien, pour ainsi dire, n'est mangeable ; ce dernier est employé, au contraire, tant pour le pain, dont il contribue à agrémenter le goût (et c'est pourquoi Poseidon partage des temples avec Dèmèter[4]), que pour les divers « assaisonnements »[5], dont le sel constitue lui-même un assaisonnement fort agréable[6]. Ainsi les héros, pourtant habitués, tels des athlètes, à un régime simple et frugal, et qui bannissaient de leur nourriture tout agrément inutile et superflu, au point même de ne pas recourir au poisson alors qu'ils campaient au bord de l'Hellespont[7], ne supportaient pas d'absorber les viandes sans sel, prouvant que c'était là le seul assaisonnement dont on ne pouvait se passer[8]. Car, comme les couleurs ont besoin de la lumière[9], ainsi les saveurs ont besoin du sel pour exciter la sensation ; sinon, leur contact est lourd au goût et écœurant. « Les cadavres sont à rejeter plus encore que le fumier », d'après Héraclite[10] ; or, toute chair est cadavre et partie de cadavre[11] : la vertu du sel, telle une âme qu'on lui insuffle, lui confère de l'attrait et de l'agrément[12]. C'est pourquoi l'on prend avant n'importe quelle autre nourriture les aliments piquants, salés, tous ceux, en un mot, qui tiennent le plus du sel ; ce sont autant de moyens de séduction qui entraînent l'appétit vers les autres mets, et celui-ci, ainsi appâté, se porte vers ces derniers avec ardeur et vivacité[13] ; si, au contraire, il commence par ceux-ci, il se lasse rapidement. En vérité, le sel n'est pas seulement un assaisonnement pour la nourriture solide, il l'est aussi pour la boisson.

1-13. Voir *Notes complémentaires*, p. 144-6.

⟨οὐκ ἀ⟩νεκτὸν εἶναι τὸν βίον, οὕτω καὶ τῆς ἐπὶ τὴν τροφὴν
ὀρέξεως συνεκτικὸν θετέον οὗ μὴ παρόντος ἄχαρις γίνεται
τροφὴ πᾶσα καὶ δυσπρό⟨σφορος⟩. Τῶν μὲν οὖν ἐκ γῆς
τοιοῦτον οὐδὲν εὑρήσεις, τῶν δὲ θαλαττίων τὸν ἅλα πρῶ-
τον, ⟨οὗ χωρὶς⟩ οὐδὲν ὡς ἔπος εἰπεῖν ἐστιν ἐδώδιμον·
ἀλλὰ καὶ τὸν ἄρτον οὗτος ἐμμιγνύμενος συνηδύνει (διὸ
καὶ Δήμητρος σύνναος ὁ Ποσειδῶν) καὶ τῶν ἄλλων ὄψων
οἱ ἅλες ἥδιον ὄψον εἰσίν. Οἱ γοῦν ἥρωες εὐτελοῦς καὶ F
λιτῆς ἐθάδες ὥσπερ ἀσκηταὶ διαίτης ὄντες καὶ τῆς τροφῆς
πᾶσαν ἡδονὴν ἐπίθετον καὶ περίεργον ἀφελόντες, ὡς
μηδ' ἰχθύσι χρῆσθαι παρὰ τὸν Ἑλλήσποντον στρατοπε-
δεύοντες, οὐχ ὑπέμενον τὰ κρέα χωρὶς ἁλῶν προσφέρεσθαι,
μαρτυροῦντες ὅτι τοῦτο τῶν ὄψων μόνον ἀπαραίτητόν
ἐστιν. Ὡς γὰρ τὰ χρώματα ⟨τοῦ φω⟩τός, οὕτως οἱ χυμοὶ
⟨τοῦ ἁ⟩λὸς δέονται πρὸς τὸ ⟨κινῆ⟩σαι τὴν αἴσθησιν·
| εἰ δὲ μή, βαρεῖς τῇ γεύσει προσπίπτουσι καὶ ναυτιώδεις. 669 A
'Νέκυες γὰρ κοπρίων ἐκβλητότεροι' καθ' Ἡράκλειτον,
κρέας δὲ πᾶν νεκρόν ἐστιν καὶ νεκροῦ μέρος· ἡ δὲ τῶν
ἁλῶν δύναμις, ὥσπερ ψυχὴ παραγενομένη, χάριν αὐτῷ
καὶ ἡδονὴν προστίθησι. Διὸ καὶ προλαμβάνουσι τῆς
ἄλλης τροφῆς τὰ δριμέα καὶ τὰ ἁλμυρά, καὶ ὅλως ὅσα
μάλιστα τῶν ἁλῶν μετέσχηκε· γίνεται γὰρ φίλτρα ταῦτα
τῇ ὀρέξει πρὸς τὰ ἄλλ' ὄψα, καὶ δελεασθεῖσα διὰ τούτων
ἐπ' ἐκεῖνα πρόσεισιν νεαλὴς καὶ πρόθυμος· ἐὰν δ' ἀπ'
ἐκείνων ἄρξηται, ταχέως ἀπαγορεύει. Οὐ μόνον τοίνυν
πρὸς τὴν τροφὴν ἀλλὰ καὶ πρὸς ⟨τὸ⟩ ποτὸν ὄψον εἰσὶν οἱ B

668 E 4 οὐκ ἀ[νεκτὸν suppl. Turn. : lac. 4-5 litt. || 5 οὗ ... παρόντος Turn. : οὐ ... παντὸς T οὗ ἄνευ ... πάντως Basil. || 6 δυσπρό]σφορος suppl. Hub. [δυσπρόφορον uitiose Xyl.] : lac. 1-2 litt. || 8 οὗ χωρὶς add. Amyot Steph. || F 7 τοῦ φω[τός [φωτός Turn.] suppl. Benseler : lac. 6-7 litt. || 8 τοῦ ἁ[λὸς [ἁλὸς Turn.] suppl. Benseler : lac. 2-3 litt. || κινῆ[σαι suppl. Turn. : lac. 4-5 litt. || 669 A 1 εἰ δὲ μή Turn. : εμὴ (sic) T εἰμὴ (sic) Basil. || B 1 τὸ add. coni. Bern. : σ in ras.

L'expression homérique : « de l'oignon pour accompagner le breuvage[1] » convenait sans doute pour des matelots et des rameurs[2] plutôt que pour des rois ; mais les aliments modérément salés, parce qu'ils flattent le palais, font paraître n'importe quelle sorte de vin agréable et moelleux au goût, rendent n'importe quelle eau délectable et tonique[3] ; et ils sont tout à fait étrangers à la sensation désagréable et pénible que donne l'oignon[4] ; ils dissolvent au contraire le reste de la nourriture et font qu'elle accepte aisément la digestion et s'y soumette davantage[5] ; ainsi le sel apporte au corps tout à la fois la saveur de l'assaisonnement et la force du remède[6]. J'ajoute au sujet des autres produits de la mer que ce sont les mets non seulement les plus agréables, mais aussi les moins nocifs ; ils ont le caractère de la viande, mais sans être aussi lourds, et ils se digèrent et se dissolvent au contraire facilement. Zénon que voici en témoignera, ainsi, par Zeus, que Craton, qui conseillent aux personnes affaiblies le poisson, de préférence à tout autre mets, comme étant le plus léger. Au reste, on comprend que la mer nourrisse des produits sains et parfaitement adaptés[7] à notre corps, puisqu'elle nous dispense aussi un air bienfaisant par sa légèreté et sa pureté.[8] »

4 « Tu as raison, dit Lamprias, mais ajoutons encore un peu de notre philosophie à tes propos. Mon grand-père avait l'habitude de répéter à chaque occasion, pour se moquer des Juifs, qu'ils ne mangeaient pas la viande qui est précisément la plus recommandée[9] ; nous affirmerons, pour notre part, que le mets le plus recommandé est celui qui provient de la mer. Car, pour ce qui est de ces animaux-ci qui vivent sur la terre ferme, même si rien d'autre ne nous les recommande, nous voyons qu'ils se nourrissent des mêmes aliments que nous et respirent le même air, que leurs bains et leurs boissons sont les nôtres ; si bien que certains ont eu honte de les égorger malgré les cris

1-9. Voir *Notes complémentaires*, p. 146-7.

ἅλες. Τὸ μὲν γὰρ Ὁμηρικὸν ἐκεῖνο ' κρόμυον ποτῷ ὄψον ' ναύταις καὶ κωπηλάταις μᾶλλον ἢ βασιλεῦσιν ἐπιτήδειον ἦν · τὰ δ' ὑφαλμυρίζοντα μετρίως τῶν σιτίων δι' εὐστομίαν πᾶν μὲν οἴνου γένος ἡδὺ τῇ γεύσει καὶ λεῖον ἐπάγει, πᾶν δ' ὕδωρ προσφιλὲς παρέχει καὶ ἄλκιμον · ἀηδίας δὲ καὶ δυσχερείας ἣν ἐμποιεῖ τὸ κρόμμυον οὐδ' ὀλίγον μετέσχηκεν · ἀλλὰ καὶ διαφορεῖ τὴν ἄλλην τροφὴν καὶ παραδίδωσιν εὐπειθῆ καὶ μαλακωτέραν τῇ πέψει, χάριν μὲν [γὰρ] ὄψου, δύναμιν δὲ φαρμάκου τῷ σώματι τῶν ἁλῶν προσφερομένων. Καὶ μὴν τά γ' ἄλλα θαλάττης ὄψα πρὸς τῷ ἡδίστῳ καὶ τὸ ἀβλαβέστατον ἔχει · κρεώδη μὲν C γάρ ἐστιν, οὐ βαρύνει δ' ὁμοίως ἀλλὰ καταπέττεται καὶ διαφορεῖται ῥᾳδίως. Μαρτυρήσει δ' οὑτοσὶ Ζήνων καὶ νὴ Δία Κράτων, οἳ τοὺς ἀσθενοῦντας πρὸ τῶν ἄλλων ἁπάντων ἐπὶ τὸν ἰχθὺν ἄγουσιν ὡς κουφότατον ὄψων. Καὶ λόγον ἔχει τὴν θάλατταν ὑγιεινὰ καὶ διαπεπονημένα τοῖς σώμασιν ἐκτρέφειν, εἴ γε καὶ ἡμῖν ἀέρα λεπτότητι καὶ καθαρότητι πρόσφορον ἀναδίδωσιν. »

4 « Ὀρθῶς » ἔφη « λέγεις » ὁ Λαμπρίας, « ἀλλ' ἔτι τῷ λόγῳ προσφιλοσοφήσωμεν. Ὁ γὰρ ἐμὸς πάππος εἰώθει λέγειν ἑκάστοτε τοὺς Ἰουδαίους ἐπισκώπτων ὅτι τὸ δικαιότατον κρέας οὐκ ἐσθίουσιν · ἡμεῖς δὲ φήσομεν D δικαιότατον ὄψον εἶναι τὸ ἐκ θαλάττης. Πρὸς μὲν γὰρ ταυτὶ τὰ χερσαῖα κἂν ἄλλο μηδὲν ἡμῖν ᾖ δίκαιον, ἀλλὰ τρέφεταί γε τοῖς αὐτοῖς καὶ λαμβάνει τὸν αὐτὸν ἀέρα, καὶ λουτρὰ καὶ ποτὸν αὐτοῖς ἅπερ ἡμῖν ἔστιν · ᾗ καὶ σφάττοντες ἐδυσωποῦντο φωνὴν ἀφιέντα γοερὰν καὶ τὰ πλεῖστα

669 B 3 κωπηλάταις Ald. : -λάτες ‖ 6 παρέχει καὶ Amyot : παρέχεσθαι ‖ 9 πέψει Basil. Turn. : ὄψει ‖ χάριν Post, ap. Hoffleit : εὔχαριν ‖ 10 γὰρ del. Basil. : χάριν Bern. ‖ ἁλῶν Basil. Turn. : ἄλλων ‖ C 11 ἐπισκώπτων E : -σκόπτων T ‖ D 2 γὰρ Turn. : γε ‖ 5 ἔστιν · ᾗ καὶ Turn. : ἔστι νίκαι.

lamentables qu'ils poussent et après les avoir admis pour la plupart à partager leur mode de vie et à cohabiter avec eux. Au contraire, les animaux qui peuplent la mer forment une espèce tout à fait étrangère et séparée de nous, comme s'ils étaient nés et vivaient dans quelque autre monde[1] ; aucun regard, aucun cri, aucun service rendu ne leur épargnent la mort[2] (car nul animal n'est en mesure de disposer de ces moyens, qui ne vit pas du tout près de nous), et il n'existe aucun devoir d'affection à leur égard ; au contraire, ce lieu que nous habitons est pour eux comme l'Hadès ; car, lorsqu'ils y viennent, ils sont morts aussitôt[3]. »

Question V

Si c'est par vénération pour le porc, ou par aversion, que les Juifs s'abstiennent de cette viande.

1 Ces arguments exposés, quelques-uns voulurent développer la thèse contraire, mais Callistrate les interrompit en demandant : « Que pensez-vous de ce qui a été dit des Juifs, qu'ils ne mangent pas la viande qui est précisément la plus recommandée[4] ? » — « Que c'est extraordinaire, répondit Polycrate, mais je me pose en outre la question de savoir si c'est par une manière de respect pour les porcs, ou parce que cet animal leur inspire du dégoût que ces gens-là s'abstiennent d'en manger ; car ce qu'on en dit chez eux ressemble fort à des fables, à moins, bien sûr, qu'ils aient des raisons sérieuses qu'ils ne divulguent point[5]. »

2 « Pour ma part, reprit Callistrate, je crois que cet animal jouit d'un certain respect auprès de ces gens[6]. Car, s'il est vrai que le porc est une créature difforme et sale, il n'est pas d'un aspect plus étrange ni d'un naturel plus grossier que le bousier, le vautour[7],

1-7. Voir *Notes complémentaires*, p. 147-8.

πεποιημένοι συνήθη καὶ σύντροφα ταῖς διαίταις. Τὸ δὲ
τῶν ἐναλίων γένος ἔκφυλον ὅλως καὶ ἄποικον ἡμῶν, ὥσπερ
ἐν ἄλλῳ τινὶ κόσμῳ γεγονότων καὶ ζώντων, οὔτ' ὄψις οὔτε
φωνή τις οὔθ' ὑπουργία παραιτεῖται τῆς προσ⟨φορ⟩ᾶς
(οὐδὲν γὰρ αὐτοῖς ἔχει χρήσασθαι ζῷον, ὃ μηδ' ὅλως
ζῇ παρ' ἡμῖν), οὐδὲ δεῖ τινος ἐπ' αὐτὰ στοργῆς, ἀλλ' E
ὥσπερ Ἅιδης αὐτοῖς ἐστιν οὗτος ὁ παρ' ἡμῖν τόπος·
ἐλθόντα γὰρ εἰς αὐτὸν εὐθέως τέθνηκεν. »

ΠΡΟΒΛΗΜΑ Ε

Πότερον οἱ Ἰουδαῖοι σεβόμενοι τὴν ὗν ἢ δυσχεραίνοντες ἀπέχονται τῶν κρεῶν.

1 Ἐπεὶ δὲ ταῦτ' ἐρρήθη, βουλομένων τινῶν ἀντικατα-
τείνειν τὸν ἕτερον λόγον ἐκκρούων ὁ Καλλίστρατος
ἔφη « Πῶς ὑμῖν δοκεῖ λελέχθαι τὸ πρὸς τοὺς Ἰουδαίους,
ὅτι τὸ δικαιότατον κρέας οὐκ ἐσθίουσιν ; » — « Ὑπερφυῶς, F
ἔφη ὁ Πολυκράτης, ἐγὼ δὲ καὶ προσδιαπορῶ πότερον
οἱ ἄνδρες τιμῇ τινι τῶν ὑῶν ἢ μυσαττόμενοι τὸ ζῷον
ἀπέχονται τῆς βρώσεως αὐτοῦ· τὰ γὰρ παρ' ἐκείνοις
λεγόμενα μύθοις ἔοικεν, εἰ μή τινας ἄρα λόγους σπου-
δαίους ἔχοντες οὐκ ἐκφέρουσιν. »

2 « Ἐγὼ μὲν τοίνυν, εἶπεν ὁ Καλλίστρατος, οἶμαί
τινα τιμὴν τὸ ζῷον ἔχειν παρὰ τοῖς ἀνδράσιν· | εἰ γὰρ 670 A
δύσμορφον ἡ ὗς καὶ θολερόν, ⟨ἀλλ' οὐ⟩ κανθάρου καὶ
γυ⟨πὸς⟩ καὶ κροκοδείλου καὶ ⟨σιλο⟩ύρου τὴν ὄψιν ἀτο-

669 D 10 προς] φορ[ᾶς suppl. Anon., ap. Wytt. : lac. 2-3 litt. || E 2 Ἅιδης Turn. : ἀΐδης || 670 A 1 γὰρ scripsi : δὲ || 2 ἀλλ' οὐ suppl. Turn. : lac. 5 litt. || 3 γυ]πὸς emend. suppl. Wytt. : γρυ et lac. 5 litt. μυγαλῆς (μυγάλις ex errore) coni. Xyl. adn. || pr. καὶ Basil. Turn. : ἐκ || σιλο[ύρου supplevi : lac. 5-7 litt. αἰλούρου Basil. Turn.

le crocodile ou le poisson-chat[1], lesquels ont chacun, en Égypte, des prêtres qui les traitent comme des animaux très saints[2]. Le porc est tenu en considération, dit-on, pour un motif d'ordre utilitaire : en fendant la terre, à ce que l'on affirme, de son groin proéminent, il fut le premier à y mettre les marques du labourage et il ouvrit la voie au travail du soc *(hyneos)* ; c'est d'ailleurs pourquoi on dit que cet outil a pris son nom du porc *(hyos)*[3]. Au reste, les Égyptiens qui cultivent les sols mous des parties basses de leur pays n'ont même pas besoin de labourer du tout : lorsque le Nil se retire après avoir inondé les champs, ils suivent immédiatement en faisant descendre dans ces derniers leurs porcs, lesquels ont tôt fait, en piétinant et en fouillant, de retourner la terre profondément et de recouvrir la semence[4]. Il ne faut pas s'étonner si, à cause de cela[5], certains ne mangent pas les porcs, alors que d'autres animaux reçoivent pour des motifs futiles, voire quelquefois tout à fait ridicules, des honneurs plus grands chez les barbares. La musaraigne, dit-on, a été divinisée par les Égyptiens parce qu'elle est aveugle, et qu'ils considéraient l'obscurité comme plus ancienne que la lumière[6] ; ils croyaient en outre qu'elle était engendrée par des rats à la cinquième génération, au commencement d'un nouveau mois ; et aussi, que le volume de son foie diminuait lors des disparitions[7] de la lune[8]. Ils associent le lion au soleil, parce que, seul des quadrupèdes griffus, il met au monde des petits qui voient aussitôt, qu'il ne dort qu'un instant, et que ses yeux brillent de dessous la paupière pendant son sommeil[9] ; leurs fontaines déversent l'eau par des orifices en gueule de lion[10], parce que le Nil apporte une eau nouvelle aux champs d'Égypte quand le soleil traverse le signe du Lion[11]. Pour l'ibis, ils affirment qu'à son éclosion il pèse deux drachmes[12], autant que le cœur d'un enfant nouveau-né ; et que

1-12. Voir *Notes complémentaires*, p. 148-50.

πώτερον ἢ τὴν φύσιν ἀμουσότερον· οἷς ὡς ἁγιωτάτοις ἱερεῖς Αἰγυπτίων ⟨ἄλλοις⟩ ἄλλοι προσφέρονται. Τὴν δ' ὗν ἀπὸ χρηστῆς αἰτίας τιμᾶσθαι λέγουσι· πρώτη γὰρ σχίσασα τῷ προὔχοντι τοῦ ῥύγχους, ὥς φασι, τὴν γῆν ἴχνος ἀρόσεως ἔθηκεν καὶ τὸ τῆς ὕνεως ὑφηγήσατ' ἔργον· ὅθεν καὶ τοὔνομα γενέσθαι τῷ ἐργαλείῳ λέγουσιν ἀπὸ τῆς ὑός. Οἱ δὲ τὰ μαλθακὰ καὶ κοῖλα τῆς χώρας Αἰγύπτιοι γεωργοῦντες οὐδ' ἀρότου δέονται τὸ παράπαν· ἀλλ' ὅταν ὁ Νεῖλος ἀπορρέῃ καταβρέξας τὰς ἀρούρας, ἐπακολου- B θοῦντες τὰς ὗς κατέβαλον, αἱ δὲ χρησάμεναι πάτῳ καὶ ὀρυχῇ ταχὺ τὴν γῆν ἔστρεψαν ἐκ βάθους καὶ τὸν σπόρον ἀπέκρυψαν. Οὐ δεῖ δὲ θαυμάζειν, εἰ διὰ τοῦτό τινες ὗς οὐκ ἐσθίουσιν, ἑτέρων ζῴων μείζονας ἐπ' αἰτίαις γλίσχραις, ἐνίων δὲ καὶ πάνυ γελοίαις, τιμὰς ἐχόντων παρὰ τοῖς βαρβάροις. Τὴν μὲν γὰρ μυγαλῆν ἐκτεθειάσθαι λέγουσιν ὑπ' Αἰγυπτίων τυφλὴν οὖσαν, ὅτι τὸ σκότος τοῦ φωτὸς ἡγοῦντο πρεσβύτερον· τίκτεσθαι δ' αὐτὴν ἐκ μυῶν πέμπτῃ γενεᾷ νουμηνίας οὔσης· ἔτι δὲ μειοῦσθαι τὸ ἧπαρ ἐν τοῖς ἀφανισμοῖς τῆς σελήνης. Τὸν ⟨δὲ⟩ λέοντα τῷ ἡλίῳ συνοικειοῦσιν, ὅτι τῶν γαμψωνύχων τετραπόδων C βλέποντα τίκτει μόνος, κοιμᾶται δ' ἀκαρὲς χρόνου καὶ ὑπολάμπει τὰ ὄμματα καθεύδοντος· κρῆναι δὲ [καὶ] κατὰ χασμάτων λεοντείων ἐξιᾶσι κρουνούς, ὅτι Νεῖλος ἐπάγει νέον ὕδωρ ταῖς Αἰγυπτίων ἀρούραις ἡλίου τὸν λέοντα παροδεύοντος. Τὴν δ' ἶβίν φασιν ἐκκολαφθεῖσαν εὐθὺς ἕλκειν δύο δραχμάς, ὅσον ἄρτι παιδίου γεγονότος

670 A 3-4 ἀτοπώτερον Basil. Turn. : ἀτοπωτάτην || 5 ἄλλοις add. Basil. || 6 ἀπὸ χρηστῆς αἰτίας Madvig : ἀποχρηστῆσαι καὶ καὶ (sic) || 7 τοῦ ῥύγχους Rei. : τῆς ὀρυχῆς || 11 ἀρότου : ἀρότρου Ald. || B 1 ἀπορρέῃ Turn. : ἀπορέῃ || 3 ἔστρεψαν Ald. : ἔτρεψαν || 11 δὲ add. Rei. || C 3 καὶ del. Turn. || 4 κατὰ χασμάτων Turn. : κατασχάμματα τῶν || 7 δραχμάς Ald. : δαχμάς.

ses pieds écartés forment entre eux et avec son bec un triangle équilatéral[1]. Pourquoi reprocherions-nous aux Égyptiens de telles absurdités[2], alors qu'on rapporte de même que les Pythagoriciens vénèrent le coq blanc[3], et que, de ce qui vit dans la mer, ils s'abstiennent surtout du mulet[4] et de l'ortie[5] ; que les Mages qui se réclament de Zoroastre[6] honorent tout particulièrement le hérisson terrestre, mais ont les rats d'eau en horreur et regardent celui qui en tue le plus grand nombre comme un homme heureux et aimé des dieux[7] ? Je crois donc aussi que les Juifs, s'ils éprouvaient du dégoût pour le porc, le tueraient, comme les Mages tuent les rats ; or il leur est interdit de le faire périr[8], tout autant que de le manger. Il paraît logique qu'ils vénèrent le porc, parce qu'il a enseigné les procédés de l'ensemencement et du labourage, de la même façon qu'ils honorent l'âne, parce qu'il leur a découvert l'eau d'une source[9] ; à moins, par Zeus, qu'on aille prétendre aussi que les Juifs s'abstiennent du lièvre par aversion, comme d'un animal répugnant et impur.[10] »

3 « Certes non, dit Lamprias, prenant la parole ; s'ils évitent le lièvre, c'est à cause de son analogie avec celle des bêtes qu'ils honorent le plus. Car le lièvre a l'air d'être un âne auquel il ne manque que la taille et la grosseur ; le pelage, les oreilles, l'éclat et la pétulance des yeux sont étonnamment semblables, si bien qu'il n'y a aucune chose qui, en réduction, soit à ce point

1. La même affirmation se retrouve en *De Is. et Osir.* 381 D. Horapollon, *op. c.*, X, 36 et le scholiaste de Platon, *Phaedr.* 356 C mentionnent la ressemblance entre la forme de l'ibis et un cœur, c'est-à-dire un triangle ; Élien, *N.A.* X, 29 ajoute que cette ressemblance se constate quand l'oiseau cache sa tête sous les plumes de son cou : la remarque de Plutarque n'en devient pas plus claire. Sur le symbolisme ibis-cœur et ses rapports avec Thot, dieu de l'intelligence et du cœur, dont cet oiseau était précisément l'animal sacré, voir J. Hani, *op. c.*, p. 400-404.

2. Ce n'en sont que pour qui méconnaît le caractère allégorisant de la mythologie égyptienne ; tel n'était pourtant pas le cas de Plutarque, comme le montre le *De Is. et Osir.*, et notamment 353 E, où il est affirmé que les Égyptiens n'introduisent dans leur culte aucun principe déraisonnable (οὐδὲν ἄλογον).

3-10. Voir *Notes complémentaires*, p. 150-1.

καρδίαν · ποιεῖν δὲ τῇ τῶν ποδῶν ἀποτάσει πρὸς ἀλλή-
λους καὶ πρὸς τὸ ῥύγχος ἰσόπλευρον τρίγωνον. Καὶ τί
ἄν τις Αἰγυπτίους αἰτιῷτο τῆς τοσαύτης ἀλογίας, ὅπου
καὶ τοὺς Πυθαγορικοὺς ἱστοροῦσιν καὶ ἀλεκτρυόνα
λευκὸν σέβεσθαι καὶ τῶν θαλαττίων μάλιστα τρίγλης καὶ D
ἀκαλήφης ἀπέχεσθαι, τοὺς δ' ἀπὸ Ζωροάστρου μάγους
τιμᾶν μὲν ἐν τοῖς μάλιστα τὸν χερσαῖον ἐχῖνον, ἐχθαίρειν
δὲ τοὺς ἐνύδρους μῦς καὶ τὸν ἀποκτείνοντα πλείστους θεο-
φιλῆ καὶ μακάριον νομίζειν ; Οἶμαι δὲ καὶ τοὺς Ἰουδαίους,
εἴπερ ἐβδελύττοντο τὴν ὗν, ἀποκτείνειν ἄν, ὥσπερ οἱ
μάγοι τοὺς μῦς ἀποκτείνουσι · νῦν δ' ὁμοίως τῷ φαγεῖν
τὸ ἀνελεῖν ἀπόρρητόν ἐστιν αὐτοῖς. Καὶ ἴσως ἔχει λόγον,
ὡς τὸν ὄνον [δὲ] ἀναφήναντα πηγὴν αὐτοῖς ὕδατος τιμῶσιν,
οὕτως καὶ τὴν ὗν σέβεσθαι σπόρου καὶ ἀρότου διδάσκαλον
γενομένην · ⟨εἰ μή⟩, νὴ Δία, καὶ τοῦ λαγωοῦ φήσει τις
ἀπέχεσθαι τοὺς ἄνδρας ὡς μυσερὸν καὶ ἀκάθαρτον δυσχε- E
ραίνοντας τὸ ζῷον. »

3 « Οὐ δ⟨ῆτ', εἶπεν⟩ ὁ Λαμπρίας ὑπολαβών, ἀλλὰ
τοῦ μὲν λαγωοῦ ⟨φείδον⟩ται διὰ τὴν πρὸς τὸ τιμώμενον
ὑπ' αὐτῶν μά⟨λι⟩στα θηρίων ἐμφέρειαν. Ὁ γὰρ λαγὼς
μεγέθους ἔοικε καὶ πάχους ἐνδεὴς ὄνος εἶναι · καὶ γὰρ ἡ
χρόα καὶ τὰ ὦτα καὶ τῶν ὀμμάτων ἡ λιπαρότης καὶ τὸ
λαμυρὸν ἔοικε θαυμασίως · ὥστε μηδὲν οὕτω [μηδὲ]

670 C 8 καρδίαν Ald. : καρδία || ποδῶν Basil. Turn. : πόνων || 8-9 ἀλλήλους Basil. Turn. : ἄλλους || D 9 δὲ del. Basil. Turn. || 11 εἰ μή add. Xyl. adn. || φήσει Rei. : φησί || E 3 δ]ῆτ', εἶπεν [δῆτ', ἔφη Rei.] suppl. Hub. : lac. 7-8 litt. || ὑπολαβών E : ὑπολ et lac. 4-6 litt. T || 4 φείδον[ται suppl. Doe. : lac. 2-3 litt. || τὸ τιμώμενον Turn.[a] : τὸν μένον T τὸν ὄνον Turn.[1] τὸν ὄνον τιμώμενον Franke τὸν ὄνον μυστικῶς τιμώμενον Amyot || 5 ὑπ' αὐτῶν : postea μυσαχθέντα add. Scaliger (*Ep.* 232) || μά]λι[στα emend. suppl. Turn. : μυ et lac. 4-5 litt. || θηρίων Vulc. : -ρίον || ἐμφέρειαν Scaliger, ap. Wytt. : ἐμφερέστατον || 6 πάχους ἐνδεὴς ὄνος Doe. : τάχους ἐν δεινοῖς || 8 λαμυρὸν Turn. : ἀλμυρὸν || μηδὲ del. Doe.

conforme à une plus grande. A moins, par Zeus, qu'ils ne jouent aussi les Égyptiens à l'égard des qualités des êtres, et n'attribuent un caractère divin à l'agilité de cet animal et à l'acuité de ses sens[1]. L'œil est infatigable, en effet, chez les lièvres, au point même qu'ils dorment les yeux ouverts, et, de même, ils passent pour posséder une ouïe d'une finesse incomparable ; c'est d'ailleurs en raison de l'admiration qu'ils en ont que les Égyptiens désignent l'ouïe, dans leurs hiéroglyphes, au moyen d'une oreille de lièvre[2]. Mais pour ce qui est de la viande de porc, il semble que ces gens-là l'aient en abomination[3] parce que les barbares ont une horreur extrême ... de la lèpre[4] et des pustules blanchâtres, et croient que de telles affections, quand elles s'attaquent aux hommes, les rongent complètement[5], alors que nous voyons précisément que le porc est toujours couvert, sous le ventre, d'une espèce de lèpre et d'efflorescences galeuses, lesquelles ne peuvent[6], s'il survient à l'intérieur un mal quelconque ou une corruption, que s'étendre rapidement sur tout le corps[7]. A cela s'ajoute que la saleté où cette bête a coutume de vivre suppose aussi quelque dépravation ; car nous n'en voyons aucune autre se plaire ainsi dans la fange et dans les endroits souillés et malpropres[8] — si nous ne tenons pas compte de celles qui trouvent là-même le principe de leur naissance et de leur existence[9]. On prétend aussi que le champ de vision des porcs est tellement limité et infléchi qu'ils ne peuvent jamais rien apercevoir de ce qui est au-dessus d'eux ni regarder vers le ciel, à moins qu'étant renversés sur le dos, leur pupille ne soit ainsi tournée dans un sens contraire à la nature ; que c'est la raison pour laquelle cet animal, d'ordinaire si bruyant, reste tranquille lorsqu'on le met dans cette position, et se tait, paralysé à la vue, nouvelle pour lui, de la voûte céleste et saisi d'une frayeur qui l'empêche de crier[10]. Mais s'il faut en plus faire appel à la mythologie, on rapporte qu'Adonis

1-10. Voir *Notes complémentaires*, p. 152.

μικρὸν μεγάλῳ τὴν μορφὴν ὅμοιον γεγονέναι. Εἰ μὴ νὴ
Δία καὶ πρὸς τὰς ποιότητας αἰγυπτιάζοντες τὴν ὠκύτητα
τοῦ ζῴου θεῖον ἡγοῦνται καὶ τὴν ἀκρίβειαν τῶν αἰσθητη-
ρίων· ὅ τε γὰρ ὀφθαλμὸς ἄτρυτός ἐστιν αὐτῶν, ὥστε καὶ F
καθεύδειν ἀναπεπταμένοις τοῖς ὄμμασιν, ὀξυηκοΐᾳ δὲ
δοκεῖ διαφέρειν, ἣν Αἰγύπτιοι θαυμάσαντες ἐν τοῖς ἱεροῖς
γράμμασιν ἀκοὴν σημαίνουσιν οὖς λαγωοῦ γράφοντες.
Τὸ δ' ὕειον κρέας οἱ ἄνδρες ἀφοσιοῦσθαι ⟨δο⟩κοῦσιν
ὅτι μάλιστα... οἱ βάρβαροι τὰς ἐπιλευκίας καὶ λέπρας
δυσχεραίνουσι καὶ τῇ προσβολῇ τὰ τοιαῦτα καταβόσ-
κεσθαι πάθη τοὺς ἀνθρώπους οἴονται, | πᾶσαν δ' ὗν ὑπὸ 671 A
τὴν γαστέρα λέπρας ἀνάπλεων καὶ ψωρικῶν ἐξανθημάτων
ὁρῶμεν, ἃ δή, καχεξίας τινὸς ἐγγενομένης τῷ σώματι
καὶ φθορᾶς, ἐπιτρέχειν δοκεῖ τοῖς σώμασιν. Οὐ μὴν
ἀλλὰ καὶ τὸ θολερὸν περὶ τὴν δίαιταν τοῦ θρέμματος ἔχει
τινὰ πονηρίαν· οὐδὲν γὰρ ἄλλο βορβόρῳ χαῖρον οὕτω
καὶ τόποις ῥυπαροῖς καὶ ἀκαθάρτοις ὁρῶμεν, ἔξω λόγου
τιθέμενοί γε τὰ τὴν γένεσιν καὶ τὴν φύσιν ἐν αὐτοῖς
ἔχοντα τούτοις. Λέγουσι δὲ καὶ τὰ ὄμματα τῶν ὑῶν οὕτως
ἐγκεκλάσθαι καὶ κατεσπάσθαι ταῖς ὄψεσιν ὥστε μηδενὸς
ἀντιλαμβάνεσθαι μηδέποτε τῶν ἄνω μηδὲ προσορᾶν τὸν B
οὐρανόν, ἂν μὴ φερομένων ὑπτίων ἀναστροφήν τινα παρὰ
φύσιν αἱ κόραι λάβωσιν· διὸ καὶ μάλιστα κραυγῇ χρώ-
μενον τὸ ζῷον ἡσυχάζειν ὅταν οὕτω φέρηται, καὶ σιωπᾶν
κατατεθαμβημένον ἀηθείᾳ τὰ οὐράνια καὶ κρείττονι
φόβῳ τοῦ βοᾶν συνεχόμενον. Εἰ δὲ δεῖ καὶ τὰ μυθικὰ

670 E 10 ποιότητας Rei. : ὁμοιότητας || F 4 σημαίνουσιν οὖς λαγωοῦ Rei. : σημαίνουσι τοὺς λαγωοὺς || 5 δο[κοῦσιν suppl. Turn. : lac. 4-5 litt. || 6 lac. 2-3 litt. : πάντων Amyot σιαν (μάλιστ' Ἀσιανοὶ βάρβαροι) (sec. Doe.) Casabona || ἐπιλευκίας Ald. : ἐπι et lac. 2+4 litt. in 2 uers. λευκίας || 671 A 1 πᾶσαν Turn. : ἐς ἂν || 2 ἐξανθημάτων Turn. : -θησάντων || 3 ἐγγενομένης Turn. : ἐκγεν. || 8 γε τὰ coni. Casabona : μετὰ T τὰ Amyot || B 5 ἀηθείᾳ Ziegler, ap. Hub. : ἀηθίαι.

fut mis à mort par le sanglier[1] ; or, on pense qu'Adonis n'est autre que Dionysos[2], et cette opinion est confirmée par plusieurs des rites que l'on accomplit aux fêtes de chacun d'eux[3] ; selon d'autres, il est le mignon de Dionysos[4], et Phanoclès[5], un homme qui se connaissait en amour, n'a sans doute pas écrit inconsidérément les vers :

'ou comme Dionysos, le coureur de montagnes, lorsqu'il visitait Chypre la sacrée, enleva le divin Adonis[6]'. »

Question VI

Quel est le dieu des Juifs.

1 Étonné de ce dernier propos, Symmachos reprit : « Comment, Lamprias, ce dieu qui est ton compatriote[7], « Dionysos de l'évohé, ardent meneur de femmes, superbe d'honneurs rendus en délire »[8], tu veux l'inscrire au registre, l'introduire dans le domaine des dogmes secrets des Hébreux? Ou alors existe-t-il vraiment une tradition selon laquelle il s'identifie à ce dieu-là[9]? » Mais Moeragénès prit la parole et dit : « Laisse Lamprias tranquille ; je te réponds, moi qui suis Athénien, et je déclare qu'il lui est absolument identique. La plupart des preuves à cet égard ne peuvent être communiquées et enseignées qu'à ceux qui, chez nous, sont initiés aux grands mystères triennaux[10] ; mais ce qu'il n'est pas défendu d'exposer à des amis, notamment à une table de banquet devant les présents du dieu, si l'on m'y invite, je suis prêt à le dire[11]. »

1. Les Juifs s'abstenaient aussi, bien évidemment, du sanglier. Celui qui blessa mortellement Adonis, au cours d'une chasse, fut suscité, selon la tradition la plus courante, par Artémis, on ne sait au juste pour quelles raisons, ou, selon d'autres traditions, par Arès, jaloux, ou même par Apollon.

2-11. Voir *Notes complémentaires*, p. 153-4.

προσλαβεῖν, λέγεται μὲν ὁ Ἄδωνις ὑπὸ τοῦ συὸς διαφθαρῆναι, τὸν δ᾽ Ἄδωνιν οὐχ ἕτερον ἀλλὰ Διόνυσον εἶναι νομίζουσιν, καὶ πολλὰ τῶν τελουμένων ἑκατέρῳ περὶ τὰς ἑορτὰς βεβαιοῖ τὸν λόγον· οἱ δὲ παιδικὰ τοῦ Διονύσου γεγονέναι· καὶ Φανοκλῆς, ἐρωτικὸς ἀνήρ, οὐ⟨κ εἰκῇ⟩ δήπου πεποίηκεν

ἠδ᾽ ὡς θεῖον Ἄδωνιν ὀρειφοίτης Διόνυσος C
ἥρπασεν, ἠγαθέην Κύπρον ἐποιχόμενος. »

ΠΡΟΒΛΗΜΑ ϛ

Τίς ὁ παρ᾽ Ἰουδαίοις θεός.

1 Θαυμάσας οὖν τὸ ἐπὶ πᾶσι ῥηθὲν ὁ Σύμμαχος « Ἆρ᾽ » ἔφη « σὺ τὸν πατριώτην θεόν, ὦ Λαμπρία, ‘ εὔιον ὀρσιγύναικα μαινομέναις ἀνθέοντα τιμαῖσι Διόνυσον ’, ἐγγράφεις καὶ ὑποποιεῖς τοῖς Ἑβραίων ἀπορρήτοις ; Ἦ τῷ ὄντι λόγος ἔστι τις ὁ τοῦτον ἐκείνῳ τὸν αὐτὸν ἀποφαίνων ; ». Ὁ δὲ Μοιραγένης ὑπολαβὼν « Ἔα τοῦτον » εἶπεν· « ἐγὼ γὰρ Ἀθηναῖος ὢν ἀποκρίνομαί σοι καὶ λέγω μηδέν᾽ ἄλλον εἶναι· καὶ τὰ μὲν πολλὰ τῶν εἰς τοῦτο τεκμηρίων μόνοις ἐστὶ ῥητὰ καὶ διδακτὰ τοῖς μυουμένοις παρ᾽ ἡμῖν εἰς τὴν τριετηρικὴν παντέλειαν· ἃ δὲ λόγῳ D διελθεῖν οὐ κεκώλυται πρὸς φίλους ἄνδρας, ἄλλως τε καὶ παρ᾽ οἶνον ἐπὶ τοῖς τοῦ θεοῦ δώροις, ἂν οὗτοι κελεύωσι, λέγειν ἕτοιμος. »

671 B 12 οὐ]κ εἰκῇ coni. Hub. : lac. 2 litt. ‖ C 2 Κύπρον Amyot : κύπριν ‖ 4 Tit. ex indice suppl. et spatium interiec. Casaubon *Com. ad Theophr. Char.* IV) : nullum spatium, nul. tit. ‖ 5 πᾶσι Amyot : πᾶν ‖ Σύμμαχος E : σίμαχος.

2 Tout le monde l'y invita et l'en pria. « Tout d'abord, dit-il, l'époque et le caractère de la fête, chez les Juifs, la plus grande et la plus solennelle conviennent à Dionysos. En effet, après ce qu'ils appellent leur jeûne, lorsque les vendanges battent leur plein, ils dressent des tables avec toutes sortes de fruits sous des tentes et des cabanes faites principalement de sarments de vigne et de lierre entrelacés, et ils appellent le premier des deux jours de la fête « jour des tentes »[1]. Peu de jours après, ils en célèbrent une autre, qui n'est plus nommée par énigmes, mais, directement, fête de Bacchus[2]. Et ils ont encore comme fête une sorte de procession des rameaux ou de procession des thyrses, au cours de laquelle ils entrent dans leur sanctuaire en portant des thyrses. Ce qu'ils font après y être entrés, nous ne le savons pas, mais il est vraisemblable qu'il s'agit d'une cérémonie bachique ; ils se servent en effet de petites trompettes, comme les Argiens aux Dionysies[3], pour invoquer le dieu, pendant que d'autres s'avancent en jouant de la cithare ; eux-mêmes donnent à ces derniers le nom de Lévites[4], et ils les appellent ainsi par référence soit à Lysios, soit plutôt à Évios[5]. Je pense aussi que la fête des Sabbats[6] n'est pas non plus complètement étrangère à Dionysos ; car actuellement encore beaucoup appellent Sabes les initiés de Bacchos[7], et ceux-ci poussent ce cri lorsqu'ils accomplissent pour le dieu les rites orgiastiques — ce dont on peut certainement trouver confirmation chez Démosthène et chez Ménandre[8] —, et l'on ne se tromperait pas beaucoup en affirmant que le mot vient de cette espèce de fureur *(sobèsin)* qui

1-2. Voir *Notes complémentaires*, p. 154-5.

3. Allusion aux fêtes de Dionysos βουγενής à Lerne, en Argolide, décrites en *De Is. et Osir.* 364 F ; cf. encore Pausanias XXXVI, 7 - XXXVII, 6. — C'était aussi la trompette du héraut qui, à Athènes, appelait au concours-beuverie de la fête des conges (cf. L. Deubner, *Att. Feste*, Berlin, 1932, p. 96 ; Aristophane, *Ach.* 1000).

4-8. Voir *Notes complémentaires*, p. 155.

2 Πάντων οὖν κελευόντων καὶ δεομένων, « Πρῶτον μέν,
ἔφη, τῆς μεγίστης καὶ τελειοτάτης ἑορτῆς παρ' αὐτοῖς
ὁ καιρός ἐστιν καὶ ὁ τρόπος Διονύσῳ προσήκων. ⟨Μετὰ⟩
γὰρ τὴν λεγομένην νηστείαν ἀκμάζοντι τρυγητῷ τρα-
πέζας τε προτίθενται παντοδαπῆς ὀπώρας ὑπὸ σκηναῖς
καὶ καλιάσιν ἐκ κλημάτων μάλιστα καὶ κιττοῦ διαπε-
πλεγμέναις · καὶ τὴν προτέραν τῆς ἑορτῆς σκηνῶν ὀνομά-
ζουσιν. Ὀλίγαις δ' ὕστερον ἡμέραις ἄλλην ἑορτήν, οὐκέτι E
δι' αἰνιγμάτων ἀλλ' ἄντικρυς Βάκχου καλουμένην, τελοῦ-
σιν. Ἔστι δὲ [καὶ] κραδηφορία τις αὕτη καὶ θυρσοφορία
παρ' αὐτοῖς, ἐν ᾗ θύρσους ἔχοντες εἰς τὸ ἱερὸν εἰσίασιν ·
εἰσελθόντες δ' ὅ τι δρῶσιν οὐκ ἴσμεν, εἰκὸς δὲ βακχείαν
εἶναι τὰ ποιούμενα · καὶ γὰρ σάλπιγξι μικραῖς, ὥσπερ
Ἀργεῖοι τοῖς Διονυσίοις, ἀνακαλούμενοι τὸν θεὸν χρῶνται,
καὶ κιθαρίζοντες ἕτεροι προΐασιν, οὓς αὐτοὶ Λευίτας
προσονομάζουσιν, εἴτε παρὰ τὸν Λύσιον εἴτε μᾶλλον
παρὰ τὸν Εὔιον τῆς ἐπικλήσεως γεγενημένης. Οἶμαι δὲ
καὶ τὴν τῶν σαββάτων ἑορτὴν μὴ παντάπασιν ἀπροσ-
διόνυσον εἶναι · Σάβους γὰρ καὶ νῦν ἔτι πολλοὶ τοὺς F
Βάκχους καλοῦσιν καὶ ταύτην ἀφιᾶσι τὴν φωνὴν ὅταν
ὀργιάζωσι τῷ θεῷ, ⟨οὗ πίστω⟩σιν ἔστι δήπου καὶ παρὰ
Δημοσθένους λαβεῖν καὶ παρὰ Μενάνδρου, καὶ οὐκ ἀπὸ
⟨τρό⟩που τις ἂν φαίη τοὔνομα πεποιῆσθαι πρός τινα

671 D 7 Μετὰ add. Del Re || 8 γὰρ ante τὴν transp. Del Re : τὴν γὰρ || νηστείαν : postea ἀγαγόντες add. Lewy, ap. Hub. ἄγοντες Madvig || 10 καλιάσιν Scaliger, *Ep*. 232 : καθιᾶσιν || κλημάτων E : κλημμάτων T || 11 σκηνῶν scripsi : σκηνὴν || E 1 οὐκέτι Bollaan : οὐκ ἂν T οὐκ αὖ Rei. οὐ μὴν Del Re || 2 καλουμένην Rei. : -μένου || 3 καὶ deleui || κραδηφορία Basil. Turn. : κρατηροφορία || αὕτη scripsi : ἑορτὴ || 8 προΐασιν Rei. : προσιᾶσιν || 10 Εὔιον E : εὔειον T || 11 σαββάτων E : σαμβάτων T || F 1 καὶ νῦν T corr. || ἔτι Steph. : ὅτι || 3 οὗ πίστω[σιν suppl. Hub. : lac. 8-10 litt. || 5 τρό[που suppl. Turn. : lac. 4-5 litt. || τοὔνομα Turn. : τοῦ ἅμα.

possède les bacchants[1]. Les Juifs eux-mêmes témoignent en faveur de cette opinion lorsqu'ils célèbrent le sabbat, puisqu'ils s'exhortent avant tout les uns les autres à boire et à s'enivrer[2], ou qu'ils ont coutume, si quelque motif important les en empêche, de goûter tout au moins du vin pur[3]. Ce ne sont là, dira-t-on, que des vraisemblances ; ce qui, par contre, doit irréfutablement convaincre les contradicteurs[4], c'est d'abord le spectacle du grand-prêtre[5] juif, qui mène la procession, lors de leurs fêtes, coiffé d'un bandeau et couvert d'une peau de faon brodée d'or, portant une tunique jusqu'aux pieds et des cothurnes ; des clochettes nombreuses sont suspendues à son vêtement, qui résonnent à mesure qu'il marche[6], tout comme chez nous l'on mène grand bruit pendant nos propres cérémonies nocturnes et l'on appelle cymbalières les nourrices du dieu[7]. C'est aussi le thyrse qu'on aperçoit au fronton de leur temple, gravé dans la pierre, ainsi que les tambourins[8] ; tout cela, en effet, ne convenait à aucun autre dieu, j'imagine, qu'à Dionysos[9]. D'autre part, ils n'admettent pas de miel pour leurs pratiques sacrées, parce que celui-ci passe pour altérer le vin quand on l'y mêle[10] ; et pourtant, c'était le miel qui servait de libation et tenait lieu de boisson fermentée avant la découverte de la vigne ; jusqu'à nos jours, d'ailleurs, ceux des barbares qui ne font pas de vin boivent de l'hydromel, dont ils atténuent la douceur au moyen de racines vineuses et amères[11], tandis que les Grecs, de leur côté, utilisent le même mélange pour offrir aux dieux leurs libations « sobres » et « miellées »[12], parce qu'ils considèrent que la nature du miel est absolument opposée à celle du vin[13]. Que telle est la pensée des Juifs, c'est ce qu'indique également fort bien le fait que, parmi tous les châtiments qui existent chez eux, il en existe un de particulièrement infâmant, qui consiste à interdire aux coupables l'usage du vin, pour une durée fixée par l'auteur de la sentence[14]. Ceux qui sont châtiés de la sorte ...[15]

1-15. Voir *Notes complémentaires*, p. 156-8.

σόβησιν, ἣ κατέχει τοὺς βακχεύοντας· | αὐτοὶ δὲ τῷ λόγῳ 672 A
μαρτυροῦσιν, ὅταν σάββατα τελῶσι, μάλιστα μὲν πίνειν
καὶ οἰνοῦσθαι παρακαλοῦντες ἀλλήλους, ὅταν δὲ κωλύῃ
τι μεῖζον, ἀπογεύεσθαί γε πάντως ἀκράτου νομίζοντες.
Καὶ ταῦτα μὲν εἰκότα φαίη τις ἂν εἶναι· κατὰ κράτος ⟨δὲ
τοὺς⟩ ἐναντίους πρῶτον μὲν ὁ ἀρχιερεὺς ἐλέγχει, μιτρη-
φόρος τε προϊὼν ἐν ταῖς ἑορταῖς καὶ νεβρίδα χρυσόπαστον
ἐνημμένος, χιτῶνα δὲ ποδήρη φορῶν καὶ κοθόρνους,
κώδωνες δὲ πολλοὶ κατακρέμανται τῆς ἐσθῆτος, ὑποκομ-
ποῦντες ἐν τῷ βαδίζειν, ὡς καὶ παρ' ἡμῖν ψόφοις [δὲ]
χρῶνται περὶ τὰ νυκτέλια καὶ χαλκοκρότους τὰς τοῦ
θεοῦ τιθήνας προσαγορεύουσιν· καὶ ὁ δεικνύμενος ἐν B
τοῖς ἀετοῖς τοῦ νεὼ θύρσος ἐντετυπωμένος καὶ τύμπανα·
ταῦτα γὰρ οὐδενὶ δήπουθεν ἄλλῳ θεῶν ἢ Διονύσῳ προσ-
ῆκεν. Ἔτι τοίνυν μέλι μὲν οὐ προσφέρουσι ταῖς ἱερουρ-
γίαις ὅτι δοκεῖ φθείρειν τὸν οἶνον κεραννύμενον, καὶ
τοῦτ' ἦν σπονδὴ καὶ μέθυ πρὶν ἄμπελον φανῆναι· καὶ
μέχρι νῦν τῶν τε βαρβάρων οἱ μὴ ποιοῦντες οἶνον μελί-
τειον πίνουσιν, ὑποφαρμάσσοντες τὴν γλυκύτητα οἰνώδεσι
ῥίζαις καὶ αὐστηραῖς, Ἕλληνές τε νηφάλια ταὐτὰ καὶ
μελίσπονδα θύουσιν, ὡς ἀντίθετον φύσιν μάλιστα τοῦ
μέλιτος πρὸς τὸν οἶνον ἔχοντος. Ὅτι δὲ τοῦτο νομίζουσι,
κἀκεῖνο σημεῖον οὐ μικρόν ἐστι, τὸ πολλῶν τιμωριῶν C
οὐσῶν παρ' αὐτοῖς μίαν εἶναι μάλιστα διαβεβλημένην,
τὴν οἴνου τοὺς κολαζομένους ἀπείργουσαν, ὅσον ἂν τάξῃ
χρόνον ὁ κύριος τῆς κολάσεως· τοὺς δ' οὕτω κολα...

671 F 5-6 τινα σόβησιν [τὴν σόβ. Rei.] Hütten : τὴν ἀσέβησιν T τινα σέβησιν Turn. || 672 A 2 σάββατα γg : σάμβα T σάββατον E || τελῶσι Hub. :τιμῶσι || 5-6 δὲ τοὺς add. dubit. Wytt. || ἐναντίους Madvig : ἐν αὐτοῖς T ἐναντιουμένους Wytt. || 10 δὲ del. Turn. || 11 νυκτέλια Turn. : νῦν τέλεια || χαλκοκρότους τὰς Coraes, ap. Hub. : χαλκοκροδυστας T χαλκοδρύστας E || B 2 ἀετοῖς coni. Doe., coll. Ioseph. : ἐναντίοις || θύρσος E : θύρσους T || 3 θεῶν Bern. : θεῶι || 9 νηφάλια Turn. : νηφάλι T νηφάλιοι E || ταὐτὰ Turn. : ταῦτα || C 4 κολα] : lac. 18 uers. usque ad fin. folii (127), in mg. adnot. man. post. ζήτει (aut λείπει) τετράδιον α̅ ἔχον κεφάλαια ε̅.

Question VII

Pourquoi l'on compte les jours qui portent les noms des planètes non dans le même ordre que celles-ci, mais dans l'ordre inverse ; où il est traité également du rang du soleil[1].

Question VIII

Pourquoi l'on porte les anneaux de préférence au quatrième doigt[2].

Question IX

S'il faut porter sur les anneaux des images de dieux ou d'hommes sages[3].

Question X

Pourquoi les femmes ne mangent pas le cœur de la laitue[4].

1. L'ordre dans lequel on comptait les planètes a beaucoup varié dans l'Antiquité suivant les époques et les peuples. Celui qu'adopta Platon devint classique : Lune, Soleil, Vénus, Mercure, Mars, Jupiter, Saturne. Il fut remplacé au temps d'Hipparque par un autre qui place le Soleil au milieu (Lune, Mercure, Vénus, Soleil, Mars, Jupiter, Saturne) et qui fut admis ensuite par les plus grands astronomes : voir Bouché-Leclercq, *L'astrol. gr.*, Paris, 1899, p. 64, n. 1 et p. 106-10. Le titre de la *Question* montre quelle importance on accordait à la place du soleil. A partir de là, les jours de la semaine furent comptés d'après les chronocratories des heures du jour et de la nuit (*id.* p. 479-85), selon un ordre que l'on peut qualifier d'« inverse » par rapport à celui des planètes (*id.* p. 480).

2-3. Voir *Notes complémentaires*, p. 158.

4. La laitue est un anaphrodisiaque, elle fait monter le lait et provoque les menstrues : Dioscoride II, 136 (cf. *Geopon.* XII, 13, 2 ; Pline, *H.N.* XIX, 127 ; Athénée 69 E).

ΠΡΟΒΛΗΜΑ Ζ

Διὰ τί τὰς ὁμωνύμους τοῖς πλάνησιν ἡμέρας οὐ κατὰ τὴν ἐκείνων τάξιν ἀλλ' ἐνηλλαγμένως ἀριθμοῦσιν· ἐν ᾧ καὶ περὶ ἡλίου τάξεως.

ΠΡΟΒΛΗΜΑ Η

Διὰ τί τῶν δακτύλων μάλιστα τῷ παραμέσῳ σφραγῖδας φοροῦσιν.

ΠΡΟΒΛΗΜΑ Θ

Εἰ δεῖ θεῶν εἰκόνας ἐν ταῖς σφραγῖσιν ἢ σοφῶν ἀνδρῶν φορεῖν.

ΠΡΟΒΛΗΜΑ Ι

Διὰ τί τὸ μέσον τῆς θρίδακος αἱ γυναῖκες οὐ τρώγουσιν.

672 C 6 ὁμωνύμους E : ὁμον. || 7 ἐνηλλαγμένως Xyl. : -μένους.

LIVRE V

NOTICE

La première *Question* de ce *Livre* réunit à Athènes, autour de l'Épicurien Boèthos, un nombre important de membres de la même secte pour fêter le succès du comédien Straton, dont l'art, précisément, constitue l'objet de la discussion, à laquelle, d'ailleurs, Boèthos ne prend point part personnellement. Celui-ci, au reste, est un converti à l'Épicurisme, comme nous le voyons en VIII, 3, 720 EF, où il évoque le temps de sa jeunesse et de son adhésion trop rapide aux postulats et aux hypothèses de la géométrie. Et même sa conversion devait être assez récente, puisque le dialogue *De Pythiae oraculis*, où il exprime son incrédulité à l'égard de la divination en recourant surtout à la plaisanterie et à l'ironie, voire au sarcasme, le présente comme un géomètre « qui se range maintenant du côté d'Épicure »[1]. C'est en se fondant sur la physique d'Épicure qu'il expliquera en VIII, 3, au banquet d'Ammonios, à Athènes également[2], pourquoi le son se propage plus facilement la nuit que le jour. Il est remarquable que Boèthos soit resté l'ami de Plutarque malgré l'hostilité que celui-ci professait à l'égard de

1. 396 D. Cf. encore 397 CD : ... ὑμᾶς τοὺς τοῦ Ἐπικούρου προφήτας (δῆλος γὰρ εἶ καὶ αὐτὸς ὑποφερόμενος)...
2. Voir le vol. I, p. 102. On peut donc penser que Boèthos avait commencé par appartenir au cercle du philosophe platonicien, et par conséquent vivement intéressé par les mathématiques (cf. *De E ap. Delph.* 387 F, 391 E), qu'était Ammonios.

l'Épicurisme ; de cctte amitié, la vivacité avec laquelle Plutarque l'a représenté dans le *De Pyth. orac.* n'est pas le moindre signc.

Unique, du point de vue de la composition, est la deuxième *Question*, qui comporte en effet une triple localisation : le thème de la succession des épreuves aux jeux pythiques, depuis leur origine, et de l'ancienneté du concours de poésie en particulier, aurait d'abord été traité à l'occasion des jeux eux-mêmes, sans autre précision (ἐν Πυθίοις, 674 D), puis au conseil des Amphictyons (ἐν τῷ συνεδρίῳ, 674 E) dans sa session d'automne[1], enfin, lors d'un repas chez l'agonothète Pétraeus (674 F), c'est-à-dire vraisemblablement en 103 ou en 107[2]. Il faut croire que l'allègement du programme des jeux, par une sorte de retour aux sources, ait véritablement été à l'ordre du jour à une certaine époque, et que Plutarque — qui disserte seul dans la *Question* — ait eu à exercer toute son influence pour que la tradition fût maintenue.

Le « grand-prêtre » Lucanius, qui offre à Corinthe, lors des jeux isthmiques, le repas de la troisième *Question*, occupait exactement les mêmes fonctions que Polycrate de Sicyone que nous avons rencontré dans le *Livre* précédent : il était prêtre pour l'ensemble de la province — tel était en effet, dans ce cas, le sens du vocable ἀρχιερεύς — et président de l'assemblée d'Achaïe (helladarque : τοῦ κοινοῦ τῶν Ἀχαιῶν)[3]. Sur le problème de la consécration du pin à Poseidon et à Dionysos il n'intervient que par une brève remarque, mais sur celui des couronnes réservées aux vainqueurs des jeux, il exprimc son opinion d'une manière ironique

1. Les jeux pythiques se célébraient au mois Boucatios de Delphes (août-septembre).

2. Voir *infra*, la n. 2 pour la p. 63.

3. Cf. C. P. Jones, *Plut. and Rome*, p. 26, 43. Au IIe siècle, les deux titres sont généralement accolés dans les inscriptions, mais ne désignent plus, en fait, au moins à partir d'Hadrien, qu'une charge unique. Sur cette dernière, qui existait dans bien d'autres régions grecques de l'empire, voir *RE*, s.v. Helladarchai, col. 97, Stähelin, et s.v. Ἀρχιερεύς, col. 475-7, Brandis.

et péremptoire. — Praxitèle, de son côté, apporte un argument d'ordre mythologique appliqué à la toponymie ; il reparaîtra en VIII, 4 comme hôte du rhéteur Sospis, également à l'occasion des jeux isthmiques (on peut donc supposer qu'il était de Corinthe) dans une discussion dont le thème est curieusement semblable à celui de la présente *Question*. Ici, comme là, il est appelé ὁ περιηγητής, c'est-à-dire, ainsi qu'il appert de VIII, 4, 724 A et D, spécialiste pour l'histoire anecdotique et légendaire, et pour la géographie qui s'y rapporte, auteur, sans doute, de quelque recueil de cette nature[1] plutôt que simple professionnel attaché à l'Isthme, comme sont attachés au sanctuaire delphique les guides (οἱ περιηγηταί également) qui dirigent la visite en *De Pyth. orac.* 395 A[2]. — Du groupe des comparses se détache un maître de rhétorique anonyme, mais fortement typé : « grand lecteur et familier des études libérales », il impressionne les plus jeunes de ses auditeurs par son savoir, et, sans doute aussi, son assurance hautaine.

A la quatrième *Question* manque toute espèce de localisation, et les deux nouveaux personnages qu'elle présente, avec leur brève participation à l'exégèse du passage homérique proposé, ne restent que des noms : Nikèratos de Macédoine et Antipatros, « ὁ ἑταῖρος ».

La cinquième *Question* a pour nous un prix singulier : c'est elle qui nous fait connaître le voyage que Plutarque fit à Alexandrie. Il dut y séjourner un certain temps pour avoir été fêté de la sorte par ses amis lors de son retour ; aussi bien avait-il voulu probablement « parachever dans cette ville universitaire sa formation

1. L'objection que lui lance un interlocuteur en 724 D débute ainsi : 'Ἀλλὰ ταῦτά γ' ... οὐχ ἱστορίας οὐδὲ περιηγητικῶν ὅδωδε βυβλίων, ἀλλ'...

2. H. B. Hoffleit, p. 391, comprend le terme en ce sens et traduit : « the official guide », tout en ajoutant en note : « Or interpreter », ce qui n'est guère admissible.

intellectuelle auprès de tel ou tel maître renommé »[1], et j'ai dit précédemment, à plusieurs reprises, tout ce qu'il devait à ce séjour en Égypte. Par conséquent, Plutarque effectua probablement ce séjour assez tôt, ce que confirme la prétendue participation — de plus, fort résolue — au dialogue de son grand-père Lamprias, mort bien avant la composition des *Συμποσιακά*, comme il ressort d'autres passages où Plutarque évoque son souvenir. D'ailleurs, le portrait d'ensemble qui nous est laissé de ce dernier est extrêmement vivant : dans la sixième *Question*, qui est liée à la cinquième — il s'agit du même « banquet » —, le « patriarche » traite en plaisantant, après le problème des invitations aux repas, celui des places à table ; dans la huitième, il s'exprimera fort savamment sur un problème mi-philologique, mi-sémantique, dans la neuvième, sur un problème de botanique. En IX, 2, 738 BC, Plutarque rapporte tout un enseignement de phonétique autrefois professé par son grand-père, et en IV, 4, 669 C nous avons vu le frère de Plutarque, Lamprias le jeune, rappeler que leur grand-père — auquel il ressemblait lui-même beaucoup — se moquait des Juifs pour leur abstinence de la viande de porc. D'après *Ant.* 28, Lamprias avait encore entendu, dans sa jeunesse, le médecin Philotas d'Amphissa, alors étudiant à Alexandrie, parler de la prodigalité qui régnait à la cour d'Antoine et de Cléopâtre. C'était certainement un homme cultivé[2], un causeur à l'esprit inventif et gouailleur, surtout à table (Ἦν δὲ Λαμπρίας... ἐν τῷ πίνειν εὑρετικώτατος αὐτὸς αὑτοῦ καὶ λογιώτατος, 622 E), auquel ses petits-fils vouaient une admiration affectueuse. — Quant au médecin Onèsicrate, dont le repas d'accueil exceptionnellement

1. R. Flacelière, éd. des *Vies* I, p. XII. C. P. Jones, *Plut. and Rome*, p. 15, suppose que le voyage de Plutarque à Alexandrie put faire partie d'un périple plus important, comprenant également une visite à Smyrne.

2. Voir à cet égard les considérations sociologiques de C. P. Jones, *Plut. and Rome*, p. 9-10.

intime aurait ainsi suscité l'approbation de Plutarque, il ne nous est pas autrement connu.

La longue discussion sur la fascination (*Q.* 7) est vaguement située à un repas chez Mestrius Florus ; Gaïus, le gendre de ce dernier, y fonde son explication du phénomène sur la théorie des simulacres de Démocrite.

Au repas de Chéronée qui aurait été jadis l'occasion des huitième et neuvième *Questions* participent, aux côtés, nous l'avons vu, du grand-père de Plutarque, des inconnus qualifiés de « γραμματικοί », qui élucident en effet par l'étymologie et avec force citations le terme empédocléen objet de la recherche. — C'est précisément un « grammairien » encore, Apollophane, qui dans la dernière *Question*, débattue chez Mestrius Florus, explique le sens d'un proverbe ; aussi, le repas évoqué là ne doit-il pas se distinguer, je crois, du précédent, ce qui laisse supposer que Mestrius Florus vécut un temps à Chéronée, à la manière d'un riche citoyen de cette ville, où, dès lors, nous devons placer également, sans doute, le « banquet » de la septième *Question*, ainsi que les autres « banquets » prétendument offerts par l'illustre Romain, voire la plupart de ceux auxquels il est censé avoir assisté.

Deux des *Questions* de ce *Livre* constituent franchement des συμποτικά : la cinquième, sur la nécessité de restreindre le nombre des invités aux banquets, et la sixième, sur le confort des places à table[1]. La quatrième, consacrée à l'explication de l'expression homérique « Mélange un vin plus pur », est plutôt d'ordre linguistique ; elle contient une digression sur l'utilisation de l'ache dans l'*Iliade* (678 A) qui la relie d'ailleurs, d'une certaine manière, à la précédente[2]. Sa source principale, avec notamment la citation d'Empédocle (677 D),

1. Relevons dans celle-ci une importante concordance — il s'agit d'un récit concernant Épaminondas — avec *An seni resp.* 797 AB et aussi *Pel.* 28-9.

2. Voir *infra*, la n. 11 pour la p. 70.

nous est indiquée par Athénée : c'est le *Περὶ μέθης* de Théophraste[1].

Deux autres *Questions*, la huitième, en entier, et la dixième, dans son début, témoignent de l'intérêt de Plutarque pour les problèmes philologiques ou sémantiques : dans l'une, il s'agit de deux épithètes respectivement d'Homère et d'Empédocle, dans l'autre, d'une expression proverbiale. Au reste, pour ce qui est d'Homère, je renverrai, sous toutes réserves, en fait de source, au recueil de problèmes dont j'ai parlé dans le premier volume[2]. De plus, si la huitième *Question* est, elle aussi, hybride d'inspiration, dans la mesure où l'analyse dévie vers la botanique — les deux épithètes mentionnées se rapportent à des plantes et à des fruits —, la dixième traite en réalité, au prix d'une transition tout à fait artificielle, un sujet fort banal, l'éloge du sel, en en complétant toutefois l'argumentation par des apports plus personnels de Plutarque, tels, vraisemblablement, ceux qui concernent l'ascèse des prêtres égyptiens, que nous lisons également dans le *De Iside et Osiride*, de peu antérieur, semble-t-il, aux *Συμποσιακά*.

Aux considérations botaniques de la huitième *Question* se rattachent naturellement celles de la neuvième sur la figue et le figuier, où nous reconnaissons, de près ou de loin, l'influence d'Aristote, de Théophraste, de Dioscoride, autorités habituelles en pareille matière.

Les deuxième et troisième *Questions*, très érudites, sont consacrées aux jeux et à leur histoire : celle-là traite des changements intervenus au cours des temps dans le programme des épreuves pythiques, avec référence à Olympie notamment, de l'ancienneté du concours de poésie, et de la nécessité de conserver intacts les jeux de Delphes tels qu'ils se pratiquaient à l'époque ; celle-ci se demande, avec une profusion de

1. Voir *infra*, la n. 1 pour la p. 69, et le vol. I, p. XXXI-XXXII, n. 3.
2. P. 60.

citations à l'appui, pourquoi le pin fournit les couronnes aux jeux isthmiques, pourquoi cet arbre est consacré à Poseidon et à Dionysos, et de quelle nature ont été, en vérité, depuis les débuts, les couronnes offertes aux jeux de l'Isthme. Parmi les auteurs mis à contribution, Plutarque cite le mythographe Apollodore d'Athènes, l'historien Timée de Tauroménion (relevons, en 676 D, une concordance importante avec *Tim.* 26), le disciple de Xénocrate Proclès ou Proclos.

Restent deux *Questions* moins utiles, sans doute, pour nous, mais consacrées à des sujets fort sérieux. La septième traite un problème de caractère « scientifique » : les causes et les effets de la fascination, nous dirions plutôt : du magnétisme et de l'hypnose. Nous y trouvons principalement, à côté d'idées sur l'amour familières à Plutarque et de conceptions sur la vision plus ou moins identiques à celles que nous avons rencontrées dans les *Livres* précédents[1], l'étrange histoire du peuple des Thibiens (680 DE), dont Plutarque attribue la paternité à Phylarque, mais qu'il a fort bien pu lire, avec mention de la source première, dans les *Συμποσιακά* de Didyme[2], et surtout l'application de la théorie empédocléenne des émanations et de celle des simulacres de Démocrite (680 F - 681 A, 682 F - 683 B), plus ou moins confondues, d'ailleurs, au passage (681 A). Sans doute Plutarque est-il ici directement redevable à l'œuvre de quelque médecin, dont aucun indice ne nous permet de supposer le nom. A moins que nous ayons affaire à une analyse plus rationnelle d'un phénomène étrange, qui ressortirait dès lors à la littérature des *Paradoxes* et des *Curiosités* si florissante à l'époque alexandrine[3].

Plus facile à préciser me paraît le courant auquel se rattache la *Question* initiale, que l'on peut qualifier de psychologique. Plutarque y étudie nos réactions en

1. Voir le vol. I, p. 11-12.
2. Voir *infra*, la n. 5 pour la p. 76.
3. Voir le vol. I, p. XXII.

face des représentations théâtrales et des œuvres d'art en général. Cette *Question* trouve peut-être son origine dans une controverse qui avait opposé autrefois, à ce sujet, les philosophes épicuriens et cyrénaïques, auxquels Plutarque se réfère expressément (674 AB). Mais elle constitue avant tout une variation sur le célèbre thème de la dualité Nature-Art, et plus précisément sur celui de la Mimèsis, qui en est sorti. Cette doctrine philosophique, qui eut naturellement son pendant dans la rhétorique, avait été élaborée par Platon d'un point de vue critique, et par Aristote d'un point de vue constructif, et s'était largement propagée, en particulier à travers ce qu'on a pu appeler le « vérisme » des Alexandrins, au cours des époques postérieures. Pour Aristote, cette doctrine est fondée sur l'opinion du sens commun : l'imitation est instinctive chez l'homme et, par là-même, source de plaisir[1] : toute l'argumentation de Plutarque repose sur cette théorie. Au reste, Plutarque reprend et développe ici, jusque dans les exemples qu'il fournit, un passage du *De aud. poet.* (17 F - 18 C), composé pourtant plusieurs décennies avant les *Propos de Table* : je laisse au lecteur le soin d'imaginer quelle circonstance fortuite a pu ramener l'attention de Plutarque sur ce texte, ou sur celui qui en est la source directe.

1. *Rhet.* 1371 B 4-10 ; *Poet.* 1448 B 8-19. Cf. F. Wehrli, « Der erhabene und der schlichte Stil in der poetisch-rhetor. Theorie d. Antike », *Phyttobolia für P. von d. Mühll*, Bâle, 1946, p. 17-21 ; J. Bompaire, *Lucien écrivain. Imitation et création*, Paris, 1958, p. 15-32.

LIVRE V

Quelle est actuellement ton opinion sur les plaisirs de l'âme et du corps, Sosius Sénécion, je l'ignore pour ma part,

> « puisqu'il est entre nous trop de monts ombreux et
> la mer sonore »[1] ;

autrefois, en tout cas, tu ne paraissais pas précisément te rallier ni donner ton assentiment à ceux qui ne reconnaissent à l'âme aucune joie, aucune satisfaction, ni aucun désir particuliers, et qui croient qu'elle vit tout simplement aux côtés du corps, tantôt souriant, tantôt s'assombrissant avec lui selon les affections qu'il éprouve, et qu'elle ne reçoit, comme une cire ou un miroir, que des images et des impressions des sensations de la chair[2]. Nombreux sont les témoignages de l'erreur de cette conception vulgaire ; c'est ainsi que, dans les parties à boire, les gens d'esprit et de goût montrent, en passant aux conversations comme à un dessert[3], dès la fin du repas, et en se réjouissant mutuellement au moyen de la conversation, à laquelle le corps n'a point ou que très peu de part, qu'il y a là un trésor de félicités réservé en propre à l'âme et que ces plaisirs-là sont de ceux qui n'appartiennent qu'à l'âme, que les autres lui sont au contraire étrangers, transmis seulement du corps par contagion[4]. Les femmes qui donnent aux petits enfants la pâtée ont une faible part

1-2. Voir *Notes complémentaires*, p. 158-9.

3. L'image, assez peu adéquate au demeurant, constitue en fait une citation, selon *De tu. san.* 133 E τὰς δ' ἐν ἱστορικαῖς καὶ ποιητικαῖς ζητήσεσι διατριβὰς οὐκ ἀηδῶς ἔνιοι δευτέρας τραπέζας ... προσεῖπον.

4. La même distinction entre les plaisirs de l'âme et ceux du corps est établie, dans un contexte d'esprit semblable, en 705 A.

ΒΙΒΛΙΟΝ ΠΕΜΠΤΟΝ

Περὶ τῶν τῆς ψυχῆς καὶ σώματος ἡδονῶν, ὦ Σόσσιε Σενεκίων, ἣν σὺ νῦν ἔχεις γνώμην ἐμοὶ γοῦν ἄδηλόν ἐστιν,

ἐπειὴ μάλα πολλὰ μεταξὺ
οὔρεά τε σκιόεντα θάλασσά τε ἠχήεσσα·

πάλαι γε μὴν ἐδόκεις μὴ πάνυ τι συμφέρεσθαι μηδ' ἐπαινεῖν τοὺς οὐδὲν ἴδιον τῇ ψυχῇ τερπνὸν οὐδὲ χαρτὸν οὐδ' αἱρετὸν ὅλως ⟨προσνέμοντας⟩, ἀλλ' ἀτεχνῶς τῷ σώματι παραζῶσαν αὐτὴν οἰομένους τοῖς ἐκείνου συνεπι- E
μειδιᾶν πάθεσι καὶ πάλιν αὖ συνεπισκυθρωπάζειν, ὥσπερ ἐκμαγεῖον ἢ κάτοπτρον εἰκόνας καὶ εἴδωλα τῶν ἐν σαρκὶ γινομένων αἰσθήσεων ἀναδεχομένην. Ἄλλοις τε γὰρ πολλοῖς ἁλίσκεται ψεύδους τὸ ἀφιλόκαλον τοῦ δόγματος, ἔν τε τοῖς πότοις οἱ ἀστεῖοι καὶ χαρίεντες εὐθὺς μετὰ τὸ δεῖπνον ἐπὶ τοὺς λόγους ὥσπερ δευτέρας τραπέζας φερόμενοι καὶ διὰ λόγων εὐφραίνοντες ἀλλήλους, ὧν σώματι μέτεστιν οὐδὲν ἢ βραχὺ παντάπασιν, ἴδιόν τι τοῦτο τῇ ψυχῇ ταμιεῖον εὐπαθειῶν ἀποκεῖσθαι μαρτυροῦσι καὶ ⟨ταύ⟩τας ἡδονὰς μόνας εἶναι τῆς ψυχῆς, ἐκείνας δ' ἀλλο- F
τρίας, προσαναχρωννυμένας τῷ σώματι. Ὥσπερ οὖν αἱ τὰ βρέφη ψωμίζουσαι τροφοὶ μικρὰ μετέχουσι τῆς ἡδονῆς,

672 D 10 προσνέμοντας add. dubit. Hub. sec Xyl. interpr. || E 5 ψεύδους Turn. : ψεῦδος || 6 πότοις Basil. Turn. : νότοις || F 1 ταύ[τας add. et emend. Wytt. : τὰς T ταύτας τὰς Turn. || 2 οὖν Turn. : νῦν.

au plaisir, mais quand elles les ont rassasiés et couchés, et qu'ils s'arrêtent de pleurer, alors, s'appartenant à elles-mêmes, elles prennent et savourent la nourriture et la boisson qui répondent à leurs désirs ; de la même manière, l'âme partage les plaisirs du boire et du manger en se montrant docile, comme une nourrice, aux appétits du corps, en satisfaisant à ses besoins et en calmant ses désirs ; mais lorsque celui-ci revient à la modération et se tient coi, l'âme, affranchie des exigences de son service, se tourne dès lors vers ses propres plaisirs, pour se repaître de conversations, d'études, de recherches historiques et de l'examen de questions insolites. Que dire sur ce sujet, quand on voit que même les esprits grossiers et peu cultivés élèvent leurs pensées, après le repas, jusqu'à d'autres plaisirs, très loin des sollicitations physiques, et proposent des énigmes, des devinettes[1], ou le jeu des correspondances entre les mots et les nombres[2]? C'est ce besoin qui a fait introduire, dans les banquets, des acteurs, des mimes, les interprètes de Ménandre[3], non point parce qu'ils « soulagent le corps d'aucune douleur », ni ne provoquent « dans l'être aucun mouvement doux et agréable »[4], mais parce que l'amour des spectacles que chacun porte naturellement en soi et la soif de connaître qui se trouve dans l'âme demandent leur satisfaction et leur jouissance propres, une fois que nous avons été affranchis des soins du corps et de la tâche qu'il nous impose.

Question I

Pourquoi nous écoutons avec plaisir ceux qui contrefont la colère et le chagrin, mais avec déplaisir ceux qui se trouvent véritablement sous le coup de ces émotions.

1. Comme, par exemple, les femmes aux Agrionies béotiennes : 717 A. Ce jeu d'esprit était fort apprécié des Grecs.

2-4. Voir *Notes complémentaires*, p. 159.

ὅταν δ' ἐκεῖνα κορέσωσι καὶ κοιμίσωσι παυσάμενα κλαυθ-
μυρισμῶν, τηνικαῦτα καθ' ἑαυτὰς γινόμεναι τὰ πρόσφορα
σιτία καὶ ποτὰ λαμβάνουσι καὶ ἀπολαύουσιν, | οὕτως ἡ 673 A
ψυχὴ τῶν περὶ πόσιν καὶ βρῶσιν ἡδονῶν μετέχει ταῖς
τοῦ σώματος ὀρέξεσι δίκην τίτθης ὑπηρετοῦσα καὶ χαρι-
ζομένη δεομένῳ καὶ πραΰνουσα τὰς ἐπιθυμίας, ὅταν
δ' ἐκεῖνο μετρίως ἔχῃ καὶ ἡσυχάσῃ, πραγμάτων ἀπαλ-
λαγεῖσα καὶ λατρείας ἤδη τὸ λοιπὸν ἐπὶ τὰς αὑτῆς ἡδονὰς
τρέπεται, λόγοις εὐωχουμένη καὶ μαθήμασι καὶ ἱστορίαις
καὶ τῷ ζητεῖν τι [ἀκούειν] τῶν περιττῶν. Καὶ τί ἄν τις
λέγοι περὶ τούτων, ὁρῶν ὅτι καὶ οἱ φορτικοὶ καὶ ἀφιλό-
λογοι μετὰ τὸ δεῖπνον ἐφ' ἡδονὰς ἑτέρας τοῦ σώματος
ἀπωτάτω τὴν διάνοιαν ἀπαίρουσιν, αἰνίγματα καὶ γρίφους
καὶ θέσεις ὀνομάτων ἐν ἀριθμοῖς ὑποσυμβόλοις προβάλ- B
λοντες ; Ἐκ τούτου δὲ καὶ μίμοις καὶ ἠθολόγοις [καὶ
Μενάνδρῳ] καὶ τοῖς Μένανδρον ὑποκρινομένοις τὰ συμπό-
σια χώραν ἔδωκεν, οὐδεμίαν « ἀλγηδόνα τοῦ σώματος
ὑπεξαιρουμένοις » οὐδὲ ποιοῦσι « λείαν ἐν σαρκὶ καὶ
προσηνῆ κίνησιν », ἀλλ' ὅτι τὸ φύσει φιλοθέαμον ἐν
ἑκάστῳ καὶ φιλόσοφον τῆς ψυχῆς ἰδίαν τινὰ χάριν ζητεῖ
καὶ τέρψιν, ὅταν τῆς περὶ τὸ σῶμα θεραπείας καὶ ἀσχολίας
ἀπαλλαγῶμεν.

ΠΡΟΒΛΗΜΑ Α C

Διὰ τί τῶν μιμουμένων τοὺς ὀργιζομένους καὶ λυπουμένους ἡδέως ἀκούομεν, αὐτῶν δὲ τῶν ἐν τοῖς πάθεσιν ὄντων ἀηδῶς.

672 F 4 κορέσωσι Turn. : κορεσθῶσι || 673 A 6 αὑτῆς Turn. : αὐτῆς || 8 ἀκούειν del. Bases, sec. Xyl. interpr. || B 1 ὑποσυμβόλοις Foerster (*RE*, s. v. « Rätsel », col. 111) : ὑποσύμβολα || 2-3 καὶ Μενάνδρῳ del. Pohlenz || 4 σώματος Turn. : ὄμματος || 5 οὐδὲ ποιοῦσι Ald. : οὐδ' επιοῦσι (sic) || 6 φιλοθέαμον Turn. : φιλόθεσμον.

1 On parlait précisément du même sujet[1] un jour que tu te trouvais toi-même avec nous à Athènes[2] ; c'était à l'époque du succès du comédien Straton[3] (on parlait en effet beaucoup de lui), et nous étions reçus chez l'Épicurien Boèthos ; un bon nombre de ceux de sa secte étaient également invités. Puis, comme il était naturel chez des esprits curieux, l'évocation de la comédie amena la conversation sur la question de savoir pour quelle raison il nous est si pénible et si désagréable d'entendre des cris de colère, de chagrin ou de peur, alors que nous sommes ravis quand nous voyons représenter ces émotions et imiter la voix et l'attitude qui les caractérisent. Presque tout le monde fut du même avis : on prétendit que, comme l'imitateur a une supériorité sur celui qui ressent réellement l'émotion et qu'il se distingue de lui précisément parce qu'il ne l'a point ressentie, nous avions conscience de ce fait, et que c'était là la raison de notre contentement et de notre plaisir.

2 Quant à moi, je déclarai — mais c'était mettre le pied dans un chœur étranger[4] — qu'étant par naissance doués de raison et de goût pour les arts, nous nous trouvions naturellement attirés par les productions qui relèvent de la raison et de l'art, et que nous les admirions, quand elles étaient réussies. « De même que l'abeille, parce qu'elle aime le sucre, met son ardeur à rechercher toute matière qui contient un peu de substance mielleuse, de même l'homme, dans son amour inné de l'art et de la beauté, accueille d'instinct avec chaleur et joie toute œuvre ou tout acte qui participent de l'intelligence et de la raison. Si l'on présentait en même temps à un jeune enfant un bout de pain et une figurine faite de la même pâte représentant un petit chien ou un petit bœuf, c'est vers cette dernière qu'on le verrait se porter ; pareillement, si quelqu'un voulait lui donner une masse d'argent brute, et quelqu'un d'autre une statuette ou une coupe en argent, l'enfant prendrait de préférence les secondes, dans lesquelles il reconnaît le produit de l'art et de

1-4. Voir *Notes complémentaires*, p. 159.

1 Περὶ ὧν ἐγένοντο λόγοι καὶ σοῦ παρόντος ἐν Ἀθήναις
ἡμῖν, ὅτε Στράτων ὁ κωμῳδὸς εὐημέρησεν (ἦν γὰρ αὐτοῦ
πολὺς λόγος), ἑστιωμένων ἡμῶν παρὰ Βοήθῳ τῷ Ἐπικου-
ρείῳ· συνεδείπνουν δ' οὐκ ὀλίγοι τῶν ἀπὸ τῆς αἱρέσεως.
Εἶθ' οἷον ἐν φιλολόγοις περιέστησεν ἡ τῆς κωμῳδίας
μνήμη τὸν λόγον εἰς ζήτησιν αἰτίας δι' ἣν ὀργιζομένων
ἢ λυπουμένων ἢ δεδιότων φωνὰς ἀκούοντες ἀχθόμεθα D
καὶ δυσκολαίνομεν, οἱ δ' ὑποκρινόμενοι ταῦτα τὰ πάθη
καὶ μιμούμενοι τὰς φωνὰς αὐτῶν καὶ τὰς διαθέσεις
εὐφραίνουσιν ἡμᾶς. Ἐκείνων μὲν οὖν ἁπάντων σχεδὸν
εἷς ἦν λόγος· ἔφασαν γάρ, ἐπειδὴ κρείττων ὁ μιμούμενός
ἐστι τοῦ πάσχοντος ἀληθῶς καὶ τῷ μὴ πεπονθέναι δια-
φέρει, συνιέντας ἡμᾶς τοῦτο τέρπεσθαι καὶ χαίρειν.

2 Ἐγὼ δέ, καίπερ ἐν ἀλλοτρίῳ χορῷ πόδα τιθείς,
εἶπον ὅτι φύσει λογικοὶ καὶ φιλότεχνοι γεγονότες πρὸς τὸ
λογικῶς καὶ τεχνικῶς πραττόμενον οἰκείως διακείμεθα
καὶ θαυμάζομεν, ἂν ἐπιτυγχάνηται. «Καθάπερ γὰρ ἡ
μέλιττα τῷ φιλόγλυκυς εἶναι πᾶσαν ὕλην ᾗ τι μελιτῶδες E
ἐγκέκραται περιέπει καὶ διώκει, οὕτως ὁ ἄνθρωπος,
γεγονὼς φιλότεχνος καὶ φιλόκαλος, πᾶν ἀποτέλεσμα καὶ
πρᾶγμα νοῦ καὶ λόγου μετέχον ἀσπάζεσθαι καὶ ἀγαπᾶν
πέφυκεν. Εἰ γοῦν παιδίῳ μικρῷ προθείη τις ὁμοῦ [μικρὸν]
μὲν ἄρτον, ὁμοῦ δὲ πεπλασμένον ἐκ τῶν ἀλεύρων κυνίδιον
ἢ βοΐδιον, ἐπὶ τοῦτ' ἂν ἴδοις φερόμενον· καὶ ὁμοίως
⟨εἴ τις⟩ ἀργύριον ἄσημον, ἕτερος δὲ ζῴδιον ἀργυροῦν ἢ
ἔκπωμα παρασταίη διδούς, τοῦτ' ἂν λάβοι μᾶλλον, ᾧ τὸ
τεχνικὸν καὶ λογικὸν ἐνορᾷ καταμεμιγμένον. Ὅθεν καὶ τῶν

673 C 7-8 Ἐπικουρείῳ Turn. : ἐπικουρίωι || 8 τῆς αἱρέσεως Turn. : διαιρέσεως || 9 οἷον ἐν Bern. : οἱονεὶ || D 7 τοῦτο Turn. : τοῦ || 8 χορῷ Ald. : χωρῶι || E 1 ᾗ τι Turn. : ἥ τινι || 5 προθείη Turn. : προσθ. || μικρὸν del. Rei. || 8 εἴ τις add. Turn.

l'intelligence. Cela explique pourquoi l'on prend à cet âge davantage de plaisir aux histoires un peu énigmatiques et aux jeux qui offrent une certaine complication et une certaine difficulté ; la nature, en effet, est attirée spontanément, par suite d'une sorte d'affinité, par tout ce qui est subtil et adroit. Par conséquent, puisque celui qui est réellement en proie à la colère ou au chagrin ne montre que les effets ordinaires de la passion et de l'émotion, tandis que l'imitation, pour peu qu'elle soit réussie, manifeste une habileté qui la rend captivante, nous prenons dans ce cas-ci un plaisir tout naturel et nous ressentons de la peine dans l'autre. Les représentations plastiques produisent d'ailleurs sur nous le même effet : si la vue d'un mourant ou d'un malade nous remplit d'affliction, nous regardons au contraire avec plaisir et admiration le portrait de Philoctète[1] et la statue de Jocaste, pour le visage de laquelle l'artiste ajouta, dit-on, un peu d'argent au bronze, afin que ce dernier prît bien l'apparence d'un être qui trépasse et qui s'éteint[2]. C'est là, dis-je, mes braves Épicuriens, une preuve sérieuse pour les Cyrénaïques contre vous, lorsqu'ils soutiennent que le plaisir causé par ce que l'on entend ou par ce que l'on voit réside non dans la vue, ni dans l'ouïe, mais bien dans la pensée[3]. Le caquetage continuel d'une poule ou le croassement de la corneille sont agaçants et désagréables à entendre, mais si quelqu'un imite une poule qui caquette ou une corneille qui croasse, il nous amuse. Nous souffrons de voir une personne phtisique, mais nous avons plaisir à contempler des statues ou des peintures qui représentent des phtisiques, parce que notre esprit est séduit par les imitations en vertu d'une affinité naturelle. Quelle autre raison ou alors quel motif extérieur poussèrent-ils les gens à tant admirer la fameuse truie de Parménon, au point qu'elle est devenue proverbiale ? Vous connaissez l'histoire : tandis que Parménon était célèbre pour son imitation, d'autres, jaloux de son renom, voulurent entrer en compétition avec lui ; comme les spectateurs, dans

1-3. Voir *Notes complémentaires*, p. 160.

λόγων τοῖς ᾐνιγμένοις χαίρουσι μᾶλλον οἱ τηλικοῦτοι F
καὶ τῶν παιδιῶν ταῖς περιπλοκήν τινα καὶ δυσκολίαν
ἐχούσαις· ἕλκει γὰρ ὡς οἰκεῖον ἀδιδάκτως τὴν φύσιν τὸ
γλαφυρὸν καὶ πανοῦργον. Ἐπεὶ τοίνυν ὁ μὲν ἀληθῶς
ὀργιζόμενος ἢ λυπούμενος ἔν τισι κοινοῖς πάθεσι καὶ
κινήμασιν ὁρᾶται, τῇ δὲ μιμήσει πανουργία τις ἐμφαί-
νεται καὶ πιθανότης ἄνπερ ἐπιτυγχάνηται, | τούτοις μὲν 674 A
ἥδεσθαι πεφύκαμεν, ἐκείνοις δ' ἀχθόμεθα. Καὶ γὰρ ἐπὶ τῶν
θεαμάτων ὅμοια πεπόνθαμεν· ἀνθρώπους μὲν γὰρ ἀπο-
θνῄσκοντας καὶ νοσοῦντας ἀνιαρῶς ὁρῶμεν· τὸν δὲ
γεγραμμένον Φιλοκτήτην καὶ τὴν πεπλασμένην Ἰοκάστην,
ἧς φασιν εἰς τὸ πρόσωπον ἀργύρου τι συμμῖξαι τὸν
τεχνίτην, ὅπως ἐκλείποντος ἀνθρώπου καὶ μαραινομένου
λάβῃ περιφάνειαν ὁ χαλκός, ⟨ἰδόντες⟩ ἡδόμεθα καὶ
θαυμάζομεν. Τοῦτο δ', εἶπον, ἄνδρες Ἐπικούρειοι, καὶ
τεκμήριόν ἐστι μέγα τοῖς Κυρηναϊκοῖς πρὸς ὑμᾶς τοῦ μὴ
περὶ τὴν ὄψιν εἶναι μηδὲ περὶ τὴν ἀκοὴν ἀλλὰ περὶ τὴν B
διάνοιαν ἡμῶν τὸ ἡδόμενον ἐπὶ τοῖς ἀκούσμασι καὶ
θεάμασιν. Ἀλεκτορὶς γὰρ βοῶσα συνεχῶς καὶ κορώνη
λυπηρὸν ἄκουσμα καὶ ἀηδές ἐστιν, ὁ δὲ μιμούμενος
ἀλεκτορίδα βοῶσαν καὶ κορώνην εὐφραίνει· καὶ φθισι-
κοὺς μὲν ὁρῶντες δυσχεραίνομεν, ἀνδριάντας δὲ καὶ
γραφὰς φθισικῶν ἡδέως θεώμεθα τῷ τὴν διάνοιαν ὑπὸ
τῶν μιμημάτων ἄγεσθαι [καὶ] κατὰ τὸ οἰκεῖον. Ἐπεὶ τί
πάσχοντες ἢ τίνος ἔξωθεν γενομένου πάθους τὴν ⟨ὗν
τὴν⟩ Παρμένοντος οὕτως ἐθαύμασαν ὥστε παροιμιώδη
γενέσθαι; Καίτοι φασὶ τοῦ Παρμένοντος εὐδοκιμοῦντος
ἐπὶ τῇ μιμήσει ζηλοῦντας ἑτέρους ἀντεπιδείκνυσθαι·

673 F 6 κινήμασιν Saumaise, ap. Rei. : μιμήμασιν || 674 A 7 ἐκλείποντος Bern. : ἐκλιπόντος || 8 ἰδόντες add. coll. 18 A Hub. : ὁρῶντες uel θεώμενοι (post ἡδόμεθα) Amyot Steph. Vulc. || 9 Ἐπικούρειοι Amyot Steph. Xyl. : ἐπικούριοι || B 2 τὸ Steph. : τὸν || ἡδόμενον Basil. : δεόμενον || 8 καὶ del. Wytt. || 9-10 ὗν τὴν add. [ὗν post Παρμένοντος Basil. Turn.] Bern.

leur prévention, disaient toujours : « C'est bien, mais ce n'est rien en comparaison de la truie de Parménon »[1], l'un des rivaux de celui-ci se présenta avec un porcelet caché sous le bras : on eut beau entendre, cette fois, le cri véritable, on n'en murmura pas moins : « Qu'est-ce que cela en comparaison de la truie de Parménon ? ». L'autre lâcha alors le porcelet au milieu de la foule, pour lui montrer que son jugement reposait sur l'opinion et non sur la vérité[2]. Nous voyons parfaitement par là qu'une impression des sens identique ne provoque pas en nous la même attitude mentale, s'il ne s'y ajoute l'opinion que nous avons affaire à une manifestation de l'intelligence ou de l'esprit d'émulation ».

Question II

Que le concours poétique était ancien.

Au cours des jeux pythiques, une discussion eut lieu sur les épreuves surajoutées, pour dire qu'il fallait les supprimer. En effet, une fois qu'on eut accepté qu'aux trois concurrents primitifs — le flûtiste pythique, le cithariste et le citharède — vînt s'ajouter le tragédien, ce fut comme la porte ouverte : il devint impossible de s'opposer à la ruée et à l'intrusion massives de toutes sortes d'auditions[3]. La fête en reçut une variété qui ne manquait pas d'agrément et y gagna en éclat, mais elle perdit son caractère sévère et strictement musical ; et elle devint en même temps pour les juges une source de difficultés et d'inimitiés nombreuses, comme il est naturel, vu le nombre des concurrents vaincus. Mais c'est surtout la race des écrivains et des poètes que l'on[4] voulait exclure de la compétition, non par aversion pour les lettres, mais en raison de la considération qu'ils inspiraient — vu qu'ils étaient de loin les plus illustres de tous les concurrents[5] — et du regret qu'on éprouvait de les savoir tous si talentueux sans qu'ils

1-5. Voir *Notes complémentaires*, p. 160-1.

προκατειλημμένων δὲ τῶν ἀνθρώπων καὶ λεγόντων ‘ Εὖ C
μέν, ἀλλ' οὐδὲν πρὸς τὴν Παρμένοντος ὗν ', ἕνα λαβόντα δελφάκιον ὑπὸ μάλης προσελθεῖν · ἐπεὶ δὲ καὶ τῆς ἀληθινῆς φωνῆς ἀκούοντες ὑπεφθέγγοντο ‘ Τί οὖν αὕτη πρὸς τὴν Παρμένοντος ὗν ; ', ἀφεῖναι τὸ δελφάκιον εἰς τὸ μέσον, ἐξελέγχοντα τῆς κρίσεως τὸ πρὸς δόξαν οὐ πρὸς ἀλήθειαν. Ὧι μάλιστα δῆλόν ἐστιν ὅτι τὸ αὐτὸ τῆς αἰσθήσεως πάθος οὐχ ὁμοίως διατίθησι τὴν ψυχήν, ὅταν μὴ προσῇ δόξα τοῦ λογικῶς ἢ φιλοτίμως περαίνεσθαι τὸ γινόμενον. »

ΠΡΟΒΛΗΜΑ Β D

Ὅτι παλαιὸν ἦν ἀγώνισμα τὸ τῆς ποιητικῆς.

Ἐν Πυθίοις ἐγίνοντο λόγοι περὶ τῶν ἐπιθέτων ἀγωνισμάτων, ὡς ἀναιρετέα. Παραδεξάμενοι γὰρ ἐπὶ τρισὶ τοῖς καθεστῶσιν ἐξ ἀρχῆς, αὐλητῇ Πυθικῷ καὶ κιθαριστῇ καὶ κιθαρῳδῷ, τὸν τραγῳδόν, ὥσπερ πύλης ἀνοιχθείσης οὐκ ἀντέσχον ἀθρόοις συνεπιτιθεμένοις καὶ συνεισιοῦσι παντοδαποῖς ἀκροάμασιν · ὑφ' ὧν ποικιλίαν μὲν ἔσχεν οὐκ ἀηδῆ καὶ πανηγυρισμὸν ὁ ἀγών, τὸ δ' αὐστηρὸν καὶ μουσικὸν οὐ διεφύλαξεν, ἀλλὰ καὶ πράγματα τοῖς κρί- E
νουσιν παρέσχεν καὶ πολλὰς ὡς εἰκὸς ἡττωμένων πολλῶν ἀπεχθείας. Οὐχ ἥκιστα δὲ τὸ τῶν λογογράφων καὶ ποιητῶν ἔθνος ᾤοντο δεῖν ἀποσκευάσασθαι τοῦ ἀγῶνος, οὐχ ὑπὸ μισολογίας, ἀλλ' ⟨ὅτι⟩ πολὺ πάντων τῶν ἀγωνιστῶν γνωριμωτάτους ὄντας ἐδυσωποῦντο τούτους καὶ ἤχθοντο, πάντας ἡγούμενοι χαρίεντας, οὐ πάντων δὲ νικᾶν δυνα-

674 C 4 αὕτη Turn. : αὐτῇ (sic) || 5 ὗν ; ', ἀφεῖναι Basil. Turn. : συναφεῖναι || 7 Ὧι Basil. Turn. : ὃ || 10 γινόμενον Turn. : γενομ. || E 5 ὅτι addidi.

pussent tous remporter la victoire. Pour ma part, je crus devoir dissuader, au Conseil[1], ceux qui prônaient un changement de l'usage établi et qui reprochaient au concours, comme à un instrument de musique, d'avoir trop de cordes et trop de notes. Et lors du repas que nous offrit l'agonothète Pétraeus[2], le même sujet fut à nouveau débattu et je repris la défense de l'ensemble des arts. Je représentai que la poésie n'était pas tard-venue dans les jeux sacrés, qu'elle n'y était pas une nouveauté, mais qu'elle obtenait depuis fort longtemps des couronnes de victoire[3]. Certains s'attendaient à me voir produire des témoignages défraîchis, telles les funérailles du Thessalien Éolycos[4] et celles du Chalcidien Amphidamas, au cours desquelles on rapporte qu'Homère et Hésiode se livrèrent un duel de poésie[5]. Mais, laissant de côté toutes ces traditions si souvent ressassées dans les écoles, passant de même sous silence les « orateurs » *(rhèmonas)* qui participent aux funérailles de Patrocle — si l'on admet avec certains cette leçon pour *hèmonas*[6] (« lanceurs de javeline ») : Achille aurait donc également proposé un prix d'éloquence —, je rappelai par contre que pour les funérailles de Pélias son fils Acaste avait organisé un concours de poésie, lequel vit la victoire de la Sibylle. Plusieurs s'élevèrent contre cette assertion et voulurent connaître mes autorités, tant l'histoire leur paraissait incroyable et absurde[7] ; je m'en souvins par bonheur et déclarai qu'elle était rapportée par Akésandros dans son ouvrage sur la Libye[8]. « Il est vrai, poursuivis-je, que ce n'est pas une lecture très répandue ; par contre, je pense que beaucoup d'entre vous ont à cœur[9] de connaître les descriptions des trésors delphiques de l'Athénien Polémon, cet auteur si savant et si curieux de toutes les choses de la Grèce[10], et qu'il convient ...[11] ; vous y trouverez écrit que dans le trésor des Sicyoniens était déposée une tablette d'or[12], offrande d'Aristomachè d'Érythrées, qui avait été deux fois victorieuse aux

1-12. Voir *Notes complémentaires*, p. 161-3.

μένων. Ἡμεῖς οὖν ἐν τῷ συνεδρίῳ παρεμυθούμεθα τοὺς
⟨τὰ⟩ καθεστῶτα κινεῖν βουλομένους καὶ τῷ ἀγῶνι καθάπερ
ὀργάνῳ πολυχορδίαν καὶ πολυφωνίαν ἐπικαλοῦντας. Καὶ
παρὰ τὸ δεῖπνον, ἑστιῶντος ἡμᾶς Πετραίου τοῦ ἀγωνο- F
θέτου, πάλιν ὁμοίων λόγων προσπεσόντων, ἠμύνομεν τῇ
μουσικῇ· τήν τε ποιητικὴν ἀπεφαίνομεν οὐκ ὄψιμον
οὐδὲ νεαρὰν ἐπὶ τοὺς ἱεροὺς ἀγῶνας ἀφιγμένην, ἀλλὰ
πρόπαλαι στεφάνων ἐπινικίων τυγχάνουσαν. Ἐνίοις μὲν
οὖν ἐπίδοξος ἤμην ἕωλα παραθήσειν πράγματα, τὰς
Οἰολύκου τοῦ Θετταλοῦ ταφὰς | καὶ τὰς Ἀμφιδάμαντος 675 A
τοῦ Χαλκιδέως, ἐν αἷς Ὅμηρον καὶ Ἡσίοδον ἱστοροῦσιν
ἔπεσι διαγωνίσασθαι. Καταβαλὼν δὲ ταῦτα τῷ διατε-
θρυλῆσθαι πάνθ' ὑπὸ τῶν γραμματικῶν, καὶ τοὺς ἐπὶ
ταῖς Πατρόκλου ταφαῖς ἀναγινωσκομένους ὑπό τινων
οὐχ « ἥμονας », ἀλλὰ « ῥήμονας », ὡς δὴ καὶ λόγων ἆθλα
τοῦ Ἀχιλλέως προθέντος, ἀφείς, εἶπον ὅτι καὶ Πελίαν
θάπτων Ἄκαστος ὁ υἱὸς ἀγῶνα ποιήματος παράσχοι καὶ
Σίβυλλα νικήσειεν. Ἐπιφυομένων δὲ πολλῶν καὶ τὸν
βεβαιωτὴν ὡς ἀπίστου ⟨καὶ⟩ παραλόγου τῆς ἱστορίας
ἀπαιτούντων, ἐπιτυχῶς ἀναμνησθεὶς ἀπέφαινον Ἀκέσαν-
δρον ἐν τῷ περὶ Λιβύης ταῦθ' ἱστοροῦντα. Καὶ « Τοῦτο B
μέν, ἔφην, τὸ ἀνάγνωσμα τῶν οὐκ ἐν μέσῳ ἐστίν· τοῖς δὲ
Πολέμωνος τοῦ Ἀθηναίου περὶ τῶν ἐν Δελφοῖς θησαυρῶν,
οἶμαι, πολλοῖς ὑμῶν ἐντυγχάνειν ἐπιμελές ἐστι καὶ
χρή ⟨...⟩, πολυμαθοῦς καὶ οὐ νυστάζοντος ἐν τοῖς
Ἑλληνικοῖς πράγμασιν ἀνδρός· ἐκεῖ τοίνυν εὑρήσετε
γεγραμμένον ὡς ἐν τῷ Σικυωνίων θησαυρῷ χρυσοῦν
ἀνέκειτο βιβλίον Ἀριστομάχης ἀνάθημα τῆς Ἐρυθραίας

674 E 9 τὰ add. Rei. ‖ F 2 ὁμοίων Turn. : ὁμοίως ‖ 3 ἀπεφαίνομεν Turn. : ἀποφ. ‖ 675 A 10 καὶ add. Turn. ‖ B 4 οἶμαι E : οἶμαι ὅτι T ‖ 5 lac. indicaui ‖ 7 Σικυωνίων Ald. : σικυωνίωι.

jeux de l'Isthme avec un poème épique[1]. D'ailleurs il en va de même pour Olympie, poursuivis-je, qui ne peut pas non plus nous impressionner par une suite de concours immuable et fixe comme le destin ; car, si les jeux pythiques accueillirent trois ou quatre compétitions musicales supplémentaires[2], la partie gymnique, quant à elle, ayant été établie telle quelle pour l'essentiel dès l'origine[3], dans les jeux olympiques tout n'est qu'addition, excepté la course[4] ; plusieurs épreuves même, précédemment instituées, furent à nouveau supprimées, telles la course au trot[5] et la course de chars attelés de mules[6] ; le prix institué pour le pentathle des enfants fut également supprimé[7] ; bref, la fête a subi de nombreuses innovations. Et je n'ose dire qu'il existait même anciennement à Pisa un concours de combats singuliers, allant jusqu'à la mort et à l'égorgement de ceux qui étaient vaincus et qui avaient le dessous, de peur de vous voir à nouveau me demander mes autorités pour cette affirmation et de me rendre ridicule, si le nom m'échappe[8] à cause du vin que j'ai bu. »

Question III

Pour quel motif le pin fut-il considéré comme l'arbre sacré de Poseidon et de Dionysos? Et aussi: que l'on couronnait primitivement de pin les vainqueurs des jeux isthmiques, plus tard d'ache[9]*, et aujourd'hui à nouveau de pin.*

1 On se demandait à propos du pin pour quelle raison il fournissait les couronnes aux jeux isthmiques : le repas avait lieu à Corinthe durant la célébration des jeux, et il nous était offert par le grand-prêtre Lucanius. Praxitèle, le périégète, avança l'argument mytholo-

1. Voir *Notes complémentaires*, p. 163-4.
2. « Musicales » au sens large ; cette phrase corrige l'hyperbole (« ruée et intrusion massives ») du début de la *Question*.
3-9. Voir *Notes complémentaires*, p. 164-5.

ἐπικῷ ... ποιήματι δὶς Ἴσθμια νενικηκυίας. Οὐ μὴν οὐδὲ
τὴν Ὀλυμπίαν, ἔφην, ἄξιόν ἐστιν ὥσπερ εἱμαρμένην
ἀμετάστατον καὶ ἀμετάθετον ἐν τοῖς ἀθλήμασιν ἐκπε-
πλῆχθαι. Τὰ μὲν γὰρ Πύθια τῶν μουσικῶν ἔσχε τρεῖς ἢ C
τέτταρας ἐπεισοδίους ἀγῶνας, ὁ δὲ γυμνικὸς ἀπ' ἀρχῆς
ὡς ἐπὶ τὸ πλεῖστον οὕτως κατέστη, τοῖς δ' Ὀλυμπίοις
πάντα προσθήκη πλὴν τοῦ δρόμου γέγονεν· πολλὰ δὲ
καὶ θέντες ἔπειτ' ἀνεῖλον, ὥσπερ τὸν τῆς κάλπης ἀγῶνα
καὶ τὸν τῆς ἀπήνης· ἀνῃρέθη δὲ καὶ παισὶ πεντάθλοις
στέφανος τεθείς· καὶ ὅλως πολλὰ περὶ τὴν πανήγυριν
νενεωτέρισται. Δέδια δ' εἰπεῖν ὅτι πάλαι καὶ μονομαχίας
ἀγὼν περὶ Πῖσαν ἤγετο μέχρι φόνου καὶ σφαγῆς τῶν
ἡττωμένων καὶ ὑποπιπτόντων, μή με πάλιν ἀπαιτῆτε τῆς
ἱστορίας βεβαιωτὴν κἂν διαφύγῃ τὴν μνήμην ἐν οἴνῳ τὸ D
ὄνομα καταγέλαστος γένωμαι.»

ΠΡΟΒΛΗΜΑ Γ

Τίς αἰτία δι' ἣν ἡ πίτυς ἱερὰ Ποσειδῶνος ἐνομίσθη καὶ Διονύσου· καὶ ὅτι τὸ πρῶτον ἐστεφάνουν τῇ πίτυι τοὺς Ἴσθμια νικῶντας, ἔπειτα σελίνῳ, νυνὶ δὲ πάλιν τῇ πίτυι.

1 Ἡ πίτυς ἐζητεῖτο καθ' ὃν λόγον ἐν Ἰσθμίοις στέμμα
γέγονε· καὶ γὰρ ἦν τὸ δεῖπνον ἐν Κορίνθῳ, Ἰσθμίων
ἀγομένων ἑστιῶντος ἡμᾶς Λουκανίου τοῦ ἀρχιερέως.
Πραξιτέλης μὲν οὖν ὁ περιηγητὴς τὸ μυθῶδες ἐπῆγεν, E

675 B 9 ἐπικῷ Wytt. : επίκω T ἐπικοῖς coni. Klaerr || lac. 2 litt. || ποιήματι δὶς Bern. : ποιηματίαις T ποιηματίοις coni. Klaerr || C 1 γὰρ Méz. : γε || 8 νενεωτέρισται Basil. Turn. : νενετεωρισται || εἰπεῖν Rei. : εἶπεν || 10 ἀπαιτῆτε Turn. : ἀπατᾶτε || D 5 ἐνομίσθη ex ind. Ald. : -σθει || 8 Ἰσθμίοις Turn. : ἰσθμοῖς || 10 ἡμᾶς Turn. : ἡμῖν.

gique, en citant la légende selon laquelle le corps de Mélicerte avait été trouvé rejeté par la mer contre un pin[1] ; non loin de Mégare se trouvait un endroit, appelé « Le Parcours de la Belle », par où les Mégariens affirmaient qu'Ino, portant son enfant, avait couru vers la mer[2]. Plusieurs des assistants s'accordèrent par contre à dire que la couronne de pin appartenait en propre à Poseidon[3], à quoi Lucanius ajouta que, l'arbre étant également consacré à Dionysos, il était parfaitement normal qu'il fût associé au culte de Mélicerte[4] ; ce qui nous amena aussitôt à rechercher par quelle raison les anciens avaient consacré le pin à Poseidon et à Dionysos. Pour ma part, je ne voyais là rien de surprenant ; ces deux dieux sont en effet considérés comme les maîtres du principe humide et fécond[5], et tous les Grecs, pour ainsi dire, sacrifient à Poseidon Nourricier[6] et à Dionysos Seigneur des Arbres[7]. Cependant on peut dire que le pin a un rapport tout particulier avec Poseidon, non, comme le pense Apollodore[8], parce qu'il croît près du littoral, ni parce que, comme la mer, il aime le vent (car c'est aussi ce qu'affirment quelques-uns[9]), mais bien à cause de son emploi dans la construction des bateaux. Car le pin commun fournit, avec les autres arbres de la même famille, pin parasol[10] et sapin, non seulement le meilleur bois pour la navigation, mais aussi la poix et la résine de l'enduit, sans lequel nulle coque n'est utilisable sur l'eau[11]. Pour ce qui est de Dionysos, le pin lui fut consacré parce qu'il adoucit, pense-t-on, le vin ; on dit en effet que le raisin des régions pinifères donne un vin plus doux. Théophraste en attribue la cause à la chaleur de la terre : le pin pousse en général dans des terrains argileux, or, l'argile est chaude, ce qui fait qu'elle contribue à la bonne maturation du fruit, de la même façon qu'elle rend aussi l'eau particulièrement légère et agréable au goût, et que, mélangée au blé, elle en

1-11. Voir *Notes complémentaires*, p. 165-6.

ὡς λεγόμενον εὑρεθῆναι τὸ σῶμα τοῦ Μελικέρτου πίτυι προσβεβρασμένον ὑπὸ τῆς θαλάττης· καὶ γὰρ οὐ πρόσω Μεγάρων εἶναι τόπον, ὃς «Καλῆς δρόμος» ἐπονομάζεται, δι' οὗ φάναι Μεγαρεῖς τὴν Ἰνὼ τὸ παιδίον ἔχουσαν δραμεῖν ἐπὶ τὴν θάλατταν. Κοινῶς δ' ὑπὸ πολλῶν λεγομένου ὡς ἴδιόν ἐστι στέμμα Ποσειδῶνος ἡ πίτυς, Λουκανίου δὲ προστιθέντος ὅτι καὶ τῷ Διονύσῳ καθωσιωμένον τὸ φυτὸν οὐκ ἀπὸ τρόπου ταῖς περὶ τὸν Μελικέρτην συνῳκείωται τιμαῖς, αὐτὸ τοῦτο ζήτησιν παρεῖχεν, ᾧτινι λόγῳ Ποσειδῶνι καὶ Διονύσῳ τὴν πίτυν οἱ παλαιοὶ καθωσίωσαν. Ἐδόκει δ' ἡμῖν μηδὲν εἶναι παράλογον· F
ἀμφότεροι γὰρ οἱ θεοὶ τῆς ὑγρᾶς καὶ γονίμου κύριοι δοκοῦσιν ἀρχῆς εἶναι· καὶ Ποσειδῶνί γε Φυταλμίῳ Διονύσῳ δὲ Δενδρίτῃ πάντες ὡς ἔπος εἰπεῖν Ἕλληνες θύουσιν. Οὐ μὴν ἀλλὰ κατ' ἰδίαν τῷ Ποσειδῶνι φαίη τις ἂν τὴν πίτυν προσήκειν, | οὐχ ὡς Ἀπολλόδωρος οἴεται 676 A
παράλιον φυτὸν οὖσαν οὐδ' ὅτι φιλήνεμός ἐστιν ὥσπερ ἡ θάλασσα (καὶ γὰρ τοῦτό τινες λέγουσιν), ἀλλὰ διὰ τὰς ναυπηγίας μάλιστα. Καὶ γὰρ αὐτὴ καὶ τὰ ἀδελφὰ δένδρα, πεῦκαι καὶ στρόβιλοι, τῶν τε ξύλων παρέχει τὰ πλοϊμώτατα πίττης τε καὶ ῥητίνης ἀλοιφήν, ἧς ἄνευ τῶν συμπαγέντων ὄφελος οὐδὲν ἐν τῇ θαλάττῃ. Τῷ δὲ Διονύσῳ τὴν πίτυν ἀνιέρωσαν ὡς ἐφηδύνουσαν τὸν οἶνον· τὰ γὰρ πιτυώδη χωρία λέγουσιν ἡδύοινον τὴν ἄμπελον φέρειν. Καὶ τὴν θερμότητα τῆς γῆς Θεόφραστος αἰτιᾶται· καθόλου γὰρ ἐν ἀργιλώδεσι τόποις φύεσθαι τὴν πίτυν, εἶναι δὲ τὴν ἄργιλον θερμήν, διὸ καὶ συνεκπέττειν τὸν B
οἶνον, ὥσπερ καὶ τὸ ὕδωρ ἐλαφρότατον καὶ ἥδιστον ἡ ἄργιλος ἀναδίδωσιν, ἔτι δὲ καὶ καταμιγνυμένη πρὸς

675 F 1 δ' ἡμῖν Bern. : δέμιν || 676 A 6 (et B 8) ῥητίνης Ald. : ῥιτίνης || 9 ἡδύοινον Turn. : ἡδὺ οἶνον || B 1 συνεκπέττειν Steph. : -πέπτειν.

augmente considérablement la masse en dilatant et en faisant gonfler les grains sous l'effet de la chaleur[1]. Néanmoins, il est vraisemblable que le pin a par lui-même une action favorable sur la vigne, vu qu'il est particulièrement propre à garantir la conservation du vin ; tout le monde, en effet, se sert de la poix pour enduire les fûts[2], et en beaucoup d'endroits on ajoute de la résine au vin — c'est ce que font les Eubéens, en Grèce, et, en Italie, les habitants de la région du Pô[3] —, tandis que de la Gaule Viennaise est importé le vin poissé, si apprécié des Romains[4]. Ces substances ne confèrent pas seulement un certain bouquet au vin, elles le rendent aussi plus corsé[5], parce que leur chaleur fait rapidement disparaître ce qu'il peut garder d'instable et d'aqueux[6].

2 Quand ces choses eurent été dites, celui des maîtres de rhétorique qui passait entre tous pour grand lecteur et familier des études libérales, se récria : « Au nom des dieux, ne savez-vous pas que c'est d'hier seulement, ou d'avant-hier, que le pin a fourni ici les couronnes des jeux isthmiques, alors qu'auparavant les vainqueurs y étaient couronnés d'ache? C'est ce qui ressort des paroles de cet avare de comédie :

> « Je lâcherais volontiers les jeux de l'Isthme pour le prix dont s'achète la couronne d'ache[7] ».

Et l'historien Timée rapporte[8] que les Corinthiens, marchant contre les Carthaginois pour défendre la Sicile, rencontrèrent des ânes[9] chargés d'ache ; la plupart des soldats y virent un mauvais présage parce que l'ache est considérée comme un symbole funèbre[10] et que nous disons des malades en danger de mort que

1. Cette citation n'appartient à aucun des ouvrages subsistants de Théophraste ; aussi bien Plutarque attribue-t-il en 648 D à ce dernier (mais la référence, cette fois, nous est connue : voir la n. 7 pour la p. 118 du vol. I), au sujet des régions pinifères, une opinion à peu près opposée : οἱ ὄρειοι καὶ πνευματώδεις καὶ νιφόμενοι τόποι τὰ δᾳδώδη καὶ πισσοτρόφα τῶν φυτῶν, μάλιστα πεύκας καὶ στροβίλους, ἐκφέρουσιν.

2-10. Voir *Notes complémentaires*, p. 166-7.

σῖτον ἐπίμετρον ποιεῖ δαψιλές, ἁδρύνουσα καὶ διογκοῦσα τῇ θερμότητι τὸν πυρόν. Οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τῆς πίτυος αὐτῆς εἰκὸς ἀπολαύειν τὴν ἄμπελον, ἐχούσης ἐπιτηδειότητα πολλὴν πρὸς σωτηρίαν οἴνου καὶ διαμονήν· τῇ τε γὰρ πίττῃ πάντες ἐξαλείφουσι τὰ ἀγγεῖα, καὶ τῆς ῥητίνης ὑπομιγνύουσι πολλοὶ τῷ οἴνῳ, καθάπερ Εὐβοεῖς τῶν Ἑλλαδικῶν καὶ τῶν Ἰταλικῶν οἱ περὶ τὸν Πάδον οἰκοῦντες, ἐκ δὲ τῆς περὶ Βίενναν Γαλατίας ὁ πισσίτης οἶνος κατα- C
κομίζεται, διαφερόντως τιμώμενος ὑπὸ Ῥωμαίων. Οὐ γὰρ μόνον εὐωδίαν τινὰ τὰ τοιαῦτα προσδίδωσιν, ἀλλὰ καὶ τὸν οἶνον [ἐμποιεῖ] παρίστησι ταχέως ἐξαιροῦντα τῇ θερμότητι τοῦ οἴνου τὸ νεαρὸν καὶ ὑδατῶδες.

2 Ὡς δὲ ταῦτ' ἐρρήθη, τῶν ῥητόρων ὁ μάλιστα δοκῶν ἀναγνώσμασιν ἐντυγχάνειν ἐλευθερίοις « Ὦ πρὸς θεῶν » εἶπεν, « οὐ γὰρ ἐχθὲς ἡ πίτυς ἐνταῦθα καὶ πρῴην στέμμα γέγονε τῶν Ἰσθμίων, πρότερον δὲ τοῖς σελίνοις ἐστέφοντο ; Καὶ τοῦτ' ἔστι μὲν ἐν τῇ κωμῳδίᾳ φιλαργύρου τινὸς ἀκοῦσαι λέγοντος

τὰ δ' Ἴσθμι' ἀποδοίμην ἂν ἡδέως ὅσου
ὁ τῶν σελίνων στέφανός ἐστιν ὤνιος. D

Ἱστορεῖ δὲ καὶ Τίμαιος ὁ συγγραφεὺς ὅτι Κορινθίοις, ὁπηνίκα μαχούμενοι πρὸς Καρχηδονίους ἐβάδιζον ὑπὲρ τῆς Σικελίας, ἐνέβαλόν τινες ὄνοι σέλινα κομίζοντες· οἰωνισαμένων δὲ τῶν πολλῶν τὸ σύμβολον ὡς οὐ χρηστόν, ὅτι δοκεῖ τὸ σέλινον ἐπικήδειον εἶναι καὶ τοὺς ἐπισφαλῶς

676 C 4 ἐμποιεῖ ut glos. del. Hub. || ἐξαιροῦντα Madvig : ἐξαίρων T ἐξαίροντα Turn. || 8 στέμμα : postea def. T, cum interciderit unus quaternio, usque ad 680 D ἱστορεῖται δὲ. Adhibentur in hac lac. Pg Π (scil. γEn) : uide vol. I, p. xxviii-xxx || 9 δὲ τοῖς Turn. : αὐτοῖς codd. || 12 ἡδέως : postea interp. Rei. || ὅσου : Πόσου (et interrog.) Rei. || D 2 Κορινθίοις Amyot Xyl. : Κορίνθιοι codd. || 4 ὄνοι Rei. : οὐ οὐ E οὐ cett. || 6 ἐπικήδειον Amyot : ἀνεπιτήδειον codd. || τοὺς Basil. Turn. : τὸ codd.

« l'ache les attend »[1] ; mais Timoléon les rassura, et il leur rappela les jeux de l'Isthme et l'ache, dont les Corinthiens couronnaient les vainqueurs. Je citerai encore le vaisseau amiral d'Antigone, qui fut appelé l'Isthmienne, parce que de l'ache avait poussé spontanément sur sa poupe[2]. Ainsi que cette épigramme allégorique[3] désignant un vase d'argile bouché avec de l'ache, et dont les termes sont les suivants :

> « L'argile de Kolias[4], durcie au feu, renferme le sombre sang de l'ardent Dionysos, et tient dans sa bouche les rameaux isthmiques »[5].

Vous n'avez jamais lu ces vers, dit-il, pour élever ainsi la couronne de pin dont on se sert aux jeux isthmiques à la dignité d'une institution antique et primitive, alors qu'elle n'est qu'une importation d'origine récente ? » Les jeunes furent naturellement impressionnés par ce qu'il faut bien appeler la science et l'érudition du personnage.

3 Lucanius me regarda en souriant et dit : « Ô Poseidon, quelle profusion de citations ! D'autres ont apparemment profité de notre ignorance et de notre naïveté pour nous persuader du contraire, à savoir que le pin servait anciennement pour les couronnes de ces jeux, mais que l'emploi de l'ache, étranger jusque là, s'y introduisit de Némée par imitation à cause d'Hèraklès[6] et que cette couronne nouvelle, parce qu'elle paraissait un symbole sacré mieux approprié, supplanta l'autre et la rejeta dans l'ombre ; plus tard, cependant, le pin recouvra son privilège originel, pour connaître à nouveau un honneur éclatant »[7]. Quant à moi, j'en étais d'accord, et, en y réfléchissant davantage, je parvins à me remettre dans l'esprit plusieurs

1. On déposait des guirlandes d'ache sur les tombes : cf. la Souda, s.v. σελίνου δεῖται ὁ νοσῶν et τοῦ σελίνου δεῖται ; Leutsch-Schneidewin, *Paroem. Gr.* I, p. 316 (Diogénianos), ainsi que Pindare, *O.* XIII, 45 C, schol. : ἱερὸν δὲ τὸ σέλινον τῶν καταχθονίων.

2-7. Voir *Notes complémentaires*, p. 167-8.

νοσοῦντας δεῖσθαι τοῦ σελίνου φαμέν, ἄλλως ⟨θ'⟩ ὁ
Τιμολέων ἐθάρρυνεν αὐτοὺς καὶ ἀνεμίμνησκε τῶν Ἰσθμοῖ
σελίνων, οἷς ἀναστέφουσι Κορίνθιοι τοὺς νικῶντας. Ἔτι
τοίνυν ἡ Ἀντιγόνου ναυαρχὶς ἀναφύσασα περὶ πρύμναν
αὐτομάτως σέλινον Ἰσθμία ἐπωνομάσθη. Καὶ τοῦτο δὴ τὸ
σκολιὸν ἐπίγραμμα δηλοῖ κεραμεᾶν ἀμύστιδα βεβυσ- E
μένην σελίνῳ· σύγκειται δ' οὕτω

[χθὼν] Ἡ Κωλιὰς γῆ πυρὶ κατῃθαλωμένη
κεύθει κελαινὸν αἷμα Διονύσου θοοῦ,
ἔχουσα κλῶνας Ἰσθμικοὺς ἀνὰ στόμα.

Ἦ ταῦτ', εἶπεν, οὐκ ἀνεγνώκαθ' ὑμεῖς οἱ τὴν πίτυν ὡς
οὐκ ἐπείσακτον οὐδὲ νέον ἀλλὰ πάτριον καὶ παλαιὸν δὴ
στέμμα τῶν Ἰσθμίων σεμνύνοντες ;» Ἐκίνησεν οὖ⟨ν
τοὺς⟩ νέους ὡς ἂν πολυμαθὴς ἀνὴρ καὶ πολυγράμματος.

3 Ὁ μέντοι Λουκάνιος εἰς ἐμὲ βλέψας ἅμα καὶ μειδιῶν
« Ὦ Πόσειδον » ἔφη « τοῦ πλήθους τῶν γραμμάτων·
ἕτεροι δ' ἡμῶν τῆς ἀμαθίας ὡς ἔοικε καὶ τῆς ἀνηκοΐας
ἀπέλαυον ἀναπείθοντες τοὐναντίον, ὡς ἡ μὲν πίτυς ἦν F
στέμμα τῶν ἀγώνων πάτριον, ἐκ δὲ Νεμέας κατὰ ζῆλον ὁ
τοῦ σελίνου ξένος ὢν ἐπεισῆλθε δι' Ἡρακλέα καὶ κρατήσας
ἠμαύρωσεν ἐκεῖνον ὡς ἱερὸν ἐπιτήδειον· εἶτα μέντοι
χρόνῳ πάλιν ἀνακτησαμένη τὸ πάτριον γέρας ἡ πίτυς
ἀνθεῖ τῇ τιμῇ. » | Ἐγὼ γοῦν ἀνεπειθόμην καὶ προσεῖχον, 677 A

676 D 7 ἄλλως θ' emend. add. Bases coll. *v. Timol.* 26 : ὡς codd. ‖ 8 Ἰσθμοῖ Pg : Ἰσθμοῖς Π ‖ E 1 δηλοῖ Wytt. : δῆλον codd. ‖ κεραμεᾶν Bern. : κεραμέα codd. ‖ 1-2 ἀμύστιδα βεβυσμένην Madvig : νομίζει διαβεβυσμένην codd. ‖ 3 χθὼν del. Winckelmann, ap. Hub. ‖ Ἡ Κωλιὰς Winckelmann : ἡ παλὰς codd. ἡ Παλλάδος Iunius ‖ 4 θοοῦ PgγE : θεοῦ n mg. ‖ 6 ἀνεγνώκαθ' ὑμεῖς οἱ Franke : ἂν ἔγνω et lac. 5-6 litt. n ἀνέγνω κάτευμαί σοι cett. ‖ 7-8 δὴ στέμμα τῶν Amyot : δὲ στεμμάτων codd. ‖ 8-9 οὖ]ν τοὺς emend. add. Rei. : οὐ ‖ 11 Πόσειδον n : Ποσειδῶν (uel -ὼν) cett. ‖ F 1 ἀπέλαυον Pg : ἀπέλαβον Π.

témoignages que je rappelai : Euphorion[1], par exemple, parlant en ces termes de Mélicerte :

« En pleurant ils placèrent l'enfant sur des branches de pin[2], qui lors se portait comme couronne de victoire. La sauvage étreinte n'avait point encore maîtrisé l'impétueux fils de Mènè[3] au pays qui naquit d'Asopos[4], l'étreinte qui fit que désormais l'on suspendit aux tempes les lourds festons de l'ache »[5] ;

et Callimaque, qui, d'une manière plus claire, fait dire à Hèraklès à propos de l'ache[6] :

« Et les fils d'Alètès[7], qui célèbrent auprès du dieu Égéon[8] des jeux bien plus antiques que ceux-ci[9], en feront le symbole de la victoire isthmique, par imitation de celles qu'on donne à Némée ; ils cesseront de glorifier le pin, qui auparavant couronnait les combattants d'Éphyra[10] ».

Il me semble que j'ai rencontré également un passage de Proclès où celui-ci rapporte au sujet des jeux isthmiques que le premier concours fut établi pour obtenir une couronne de pin, mais que plus tard, lorsque le concours eut pris un caractère sacré, on y transféra, en l'empruntant à la célébration des jeux néméens, la couronne d'ache. Ce Proclès était un des disciples de Xénocrate, à l'Académie[11].

1. Euphorion de Chalcis (275 à 187 environ) composa surtout, dans l'esprit de Callimaque, de courts poèmes narratifs « où les légendes amoureuses, les métamorphoses, les explications mythiques des faits actuels, le romanesque et le rare tenaient la première place » (A. et M. Croiset, *Hist. de la Litt. Gr.* V, p. 244). L'un d'entre eux était intitulé *Dionysos* : on pourrait songer à lui pour cet extrait.

2. Voir *Notes complémentaires*, p. 169.

3. Le lion de Némée. Μήνη est un dérivé poétique de μήν, déjà attesté dans l'*Iliade* et synonyme de σελήνη. La légende disait que le lion qu'Hèraklès étouffa avait été précipité de la lune sur la terre (cf. *De facie* 937 F, avec la note de Cherniss-Helmbold, p. 159 de leur édition).

4-11. Voir *Notes complémentaires*, p. 169.

ὥστε καὶ τῶν μαρτυρίων ἐκμαθεῖν πολλὰ καὶ μνημονεύειν, Εὐφορίωνα μὲν οὕτω πως περὶ Μελικέρτου λέγοντα·

κλαίοντες δέ τε κοῦρον ἐπ' † αἰλίσι † πιτύεσσι
κάτθεσαν, ὁκκότε δὴ στεφάνωμ' ἄθλοις φορέονται.
Οὐ γάρ πω τρηχεῖα λαβὴ κατεμήσατο χειρῶν
Μήνης παῖδα χάρωνα παρ' Ἀσωποῦ γενετείρῃ,
ἐξότε πυκνὰ σέλινα κατὰ κροτάφων ἐβάλοντο·

Καλλίμαχον δὲ μᾶλλον διασαφοῦντα· λέγει γὰρ ὁ Ἡρακλῆς αὐτῷ περὶ τοῦ σελίνου·

καί μιν Ἀλητιάδαι, πουλὺ γεγειότερον B
τοῦδε παρ' Αἰγαίωνι θεῷ τελέοντες ἀγῶνα,
θήσουσιν νίκης σύμβολον Ἰσθμιάδος,
ζήλῳ τῶν Νεμέηθε· πίτυν δ' ἀποτιμήσουσιν,
ἣ πρὶν ἀγωνιστὰς ἔστεφε τοὺς Ἐφύρῃ.

Ἔτι δ' οἶμαι Προκλέους ἐντετυχηκέναι γραφῇ περὶ τῶν Ἰσθμίων ἱστοροῦντος ὅτι τὸν πρῶτον ἀγῶν' ἔθεσαν περὶ στεφάνου πιτυΐνου· ὕστερον δέ, τοῦ ἀγῶνος ἱεροῦ γενομένου, ἐκ τῆς Νεμεακῆς πανηγύρεως μετήνεγκαν ἐνταῦθα τὸν τοῦ σελίνου στέφανον. Ὁ δὲ Προκλῆς οὗτος ἦν εἷς τῶν ἐν Ἀκαδημίᾳ Ξενοκράτει συσχολασάντων.

677 A 4 αἰλίσι : ἀγχιάλοις Meineke (*Anal. Alex.*, p. 80, 83) αἰγιαλοῦ Schneider (*Ad Nic. Alex.*, p. 289) || πιτύεσσι Π : -εσι Pg || 5 ὁκκότε : ὁκκόθε Rei. || στεφάνωμ' Bern. : στεφάνων codd. || φορέονται : -οντο coni. Scheidweiler (*Euphor. fragm.*, 98) || 6 γάρ πω PΠ : πω γὰρ g || κατεμήσατο : καταμήσ. Turn. || 7 Μήνης Meineke : μίμης E μήμης cett. || 9 γὰρ scripsi : δὲ codd. || B 1 Ἀλητιάδαι Xyl. : ἀλητίδαι codd. Ἀλητεῖδαι Callim. || πουλὺ Pg : πολὺ Π || 2 Αἰγαίωνι [αἰγαιῶνι Amyot Xyl.] Turn. : αἰγέωνι Pg αγεῶνι (sic) Π || 3 θήσουσιν Duebner : -σι codd. || 4 τῶν Νεμέηθε Turn. : τωνεμέηθεν (τῶνεμε. g) codd. || 6 Προκλέους Turn. : πρὸ κλέους P πατροκλέους g περικλέους Π || 10 Προκλῆς (πρὸ κλης E) P : πατροκλῆς cett.

Question IV

Sur l'expression : « Mêle un vin fort »[1].

1 Achille paraissait ridicule à certains des convives pour avoir ordonné à Patrocle de verser un vin plus pur et avoir ajouté ensuite en guise d'explication :

« Ce sont des amis très chers qui se trouvent sous
mon toit »[2].

Notre ami Nikèratos de Macédoine soutint, au contraire, que le terme *dzôron* ne signifiait pas ici « pur »[3], mais « chaud », d'après son rapport avec *dzôtikou* (« qui contient et donne la vie ») et *dzéséôs* (« ébullition »)[4], comme il est d'ailleurs naturel que l'on fasse remplir, lorsque des amis se présentent, un autre cratère avec un nouveau mélange[5], de même que nous prenons soin de renouveler le vin quand nous voulons offrir des libations aux dieux. Le poète Sosiclès, rappelant qu'Empédocle avait dit que dans la transformation universelle « ce qui d'abord était *akrèta* (« non mélangé, pur ») devenait *dzôra* »[6], en conclut que l'expression *dzôron*, employée par le philosophe, ne pouvait désigner que ce qui est bien mélangé *(eukraton)*, plutôt que ce qui n'est pas mélangé *(akraton)*, et que rien n'empêchait dès lors qu'Achille enjoignît à Patrocle de préparer un vin *bien mélangé*[7] et agréable à boire ; si, au lieu du simple *dzôrou*, Homère a employé *dzôrotéron*, comme il emploie *dexitéron* au lieu de *dexiou* (« droit ») et *thèlutéron* au lieu de *thèléos* (« femelle »), cela n'avait rien d'extraordinaire, vu qu'il se sert couramment du comparatif au lieu du positif[8]. Mon ami Antipatros, pour sa part, fit remarquer que l'année se disait autrefois *hôros*[9] et que le préfixe *dza* avait d'habitude une valeur augmen-

1-3. Voir *Notes complémentaires*, p. 169-70.
4. Étymologie tout aussi fantaisiste que celle qui sera donnée plus bas, en 677 DE ; sur son origine, voir J. Bollack, *op. c.*, p. 205-7. En fait, la formation du mot nous demeure inconnue.
5-9. Voir *Notes complémentaires*, p. 170.

ΠΡΟΒΛΗΜΑ Δ

Περὶ τοῦ «ζωρότερον δὲ κέραιε». C

1 Γελοῖος ἐδόκει τισὶ τῶν συνδειπνούντων ὁ Ἀχιλλεὺς ἀκρατότερον ἐγχεῖν τὸν Πάτροκλον κελεύων, εἶτ' αἰτίαν τοιαύτην ἐπιλέγων

οἱ γὰρ φίλτατοι ἄνδρες ἐμῷ ὑπέασι μελάθρῳ.

Νικήρατος μὲν οὖν ὁ ἑταῖρος ἡμῶν ὁ Μακεδὼν ἄντικρυς ἀπισχυρίζετο μὴ ἄκρατον ἀλλὰ θερμὸν εἰρῆσθαι τὸ «ζωρὸν» ἀπὸ τοῦ ζωτικοῦ καὶ τῆς ζέσεως, ὡς δὴ καὶ λόγον ἔχει νέον ἀνδρῶν ἑταίρων παρόντων ἐξ ὑπαρχῆς κεράννυσθαι κρατῆρα· καὶ γὰρ ἡμᾶς, ὅταν τοῖς θεοῖς
ἀποσπένδειν μέλλωμεν, νεοκρᾶτα ποιεῖν. Σωσικλῆς δ' ὁ D
ποιητὴς τοῦ Ἐμπεδοκλέους ἐπιμνησθεὶς εἰρηκότος ἐν τῇ καθόλου μεταβολῇ γίνεσθαι «ζωρά τε τὰ πρὶν ἄκρητα» μᾶλλον ἔφη τὸ εὔκρατον ἢ τὸ ἄκρατον ὑπὸ τοῦ ἀνδρὸς ζωρὸν λέγεσθαι καὶ μηδέν γε κωλύειν ἐπικελεύεσθαι τῷ Πατρόκλῳ τὸν Ἀχιλλέα παρασκευάζειν εὔκρατον εἰς πόσιν τὸν οἶνον· εἰ δ' ἀντὶ τοῦ ζωροῦ «ζωρότερον» εἶπεν, ὥσπερ «δεξιτερὸν» ἀντὶ τοῦ δεξιοῦ καὶ «θηλύτερον» ἀντὶ τοῦ θήλεος, οὐκ ἄτοπον εἶναι· χρῆσθαι γὰρ ἐπιεικῶς ἀντὶ τῶν ἁπλῶν τοῖς συγκριτικοῖς. Ἀντίπατρος δ' ὁ ἑταῖρος ἔφη τοὺς μὲν ἐνιαυτοὺς ἀρχαϊκῶς «ὥρους»
λέγεσθαι, τὸ ⟨δὲ⟩ ζα μέγεθος εἰωθέναι σημαίνειν· ὅθεν τὸν E

677 C 1 κέραιε Pgγ : κέραιρε n. Athen. Hom. compl. codd. κερερε E || 3 ἀκρατότερον Duebner : -ώτερον codd. || 7 ἀπισχυρίζετο Rei. : ἐπισχυρίζεται codd. ἐπισχυρίζετο Turn. || 8 ὡς scripsi : ὃ codd. || 9 ἔχει scripsi : ἔχειν codd. || νέον post ἔχει transposui : post παρόντων exhib. codd. || D 3 ζωρά τε Pg : ζωρώτερον (uel ζωρότ.) Π || 4 τὸ ἄκρατον Pg : ἄκρατον Π || E 1 δὲ add. Turn. || εἰωθέναι Turn. : εἴωθεν Pg εἴωθε Π.

tative[1] ; c'était par conséquent du vin vieux et ayant plusieurs années qu'Achille avait appelé *dzôron*[2].

2 Quant à moi, je leur rappelai que, selon certains, le terme *dzôroléron* exprimait bien l'idée de chaleur, mais que « plus chaud » *(thermolérô)*, pour eux, voulait dire « plus rapide », comme nous invitons fréquemment, de notre côté, nos serviteurs à se montrer plus « ardents » *(thermoléron)* à la besogne[3]. Mais je n'en déclarai pas moins que c'était de leur part un zèle puéril de n'oser admettre que *dzôroléron* pût signifier « plus pur » *(akratoléron)*, sous prétexte que ce serait attribuer une inconvenance à Achille. C'était l'opinion que professait Zoïle d'Amphipolis[4], sans se rendre compte, premièrement, que si Achille ordonne de forcer la dose, c'est parce qu'il sait que Phénix et Ulysse, en hommes d'âge qu'ils sont, n'aiment pas boire le vin avec beaucoup d'eau, mais qu'ils le préfèrent moins trempé[5], comme tous les vieillards[6]. D'autre part, ayant été disciple de Chiron et connaissant fort bien les principes de la diététique, Achille[7] devait se dire qu'un mélange plus faible et plus léger convenait en fait à des corps qui se trouvent, contre leur habitude, dans le repos et l'inaction[8] ; de même, s'il ajoute de l'ache[9] au fourrage qu'il donne à ses chevaux, ce n'est pas sans raison, mais parce que le repos inaccoutumé est mauvais pour les pieds des chevaux et que l'ache est le meilleur remède contre ce mal[10] ; autrement, en tout cas, on ne voit pas dans l'*Iliade* que des chevaux soient nourris d'ache ou de quelque herbe de ce genre[11] ; étant médecin, Achille accordait aux chevaux le soin que réclamaient les circonstances et réservait au corps humain, dans le repos, le régime le plus léger, parce que le plus sain ; estimant au contraire que des hommes qui avaient passé la journée à se battre et à lutter[12] ne devaient pas être traités de la même façon que ceux qui ne font rien,

1. Exact (dza étant la forme éolienne pour διά) : cf. ζατρεφής (« bien nourri »), ζαφλεγής (« très brillant »), ζάπλουτος (« très riche »), ζάπυρος (« brûlant »), etc.
2-12. Voir *Notes complémentaires*, p. 171.

πολυετῆ καὶ παλαιὸν οἶνον ὑπὸ τοῦ Ἀχιλλέως ζωρὸν ὠνομάσθαι.

2 Ἐγὼ δ' ἀνεμίμνησκον αὐτοὺς ὅτι τῷ « ζωρότερον » τὸ θερμόν ⟨γ'⟩ ἔνιοι σημαίνεσθαι λέγουσι, τῷ δὲ θερμοτέρῳ τὸ τάχιον· ὥσπερ ἡμεῖς ἐγκελευόμεθα πολλάκις τοῖς διακονοῦσι θερμότερον ἅπτεσθαι τῆς διακονίας. Ἀλλὰ μειρακιώδη τὴν φιλοτιμίαν αὐτῶν ἀπέφαινον, δεδιότων ὁμολογεῖν ἀκρατότερον εἰρῆσθαι τὸ ζωρότερον, ὡς ἐν ἀτόπῳ τινὶ τοῦ Ἀχιλλέως ἐσομένου· καθάπερ ὁ Ἀμφιπολίτης Ζωίλος ὑπελάμβανεν, ἀγνοῶν ὅτι πρῶτον μὲν ὁ Ἀχιλλεὺς τὸν Φοίνικα καὶ τὸν Ὀδυσσέα πρεσβυτέρους ὄντας εἰδὼς οὐχ ὑδαρεῖ χαίροντας ἀλλ' ἀκρα- F
τοτέρῳ, καθάπερ οἱ ἄλλοι γέροντες, ἐπιτεῖναι κελεύει τὴν κρᾶσιν. Ἔπειτα Χείρωνος ὢν μαθητὴς καὶ τῆς περὶ τὸ σῶμα διαίτης οὐκ ἄπειρος ἐλογίζετο δήπουθεν ὅτι τοῖς ἀργοῦσι καὶ σχολάζουσι παρὰ τὸ εἰωθὸς σώμασιν ἀνειμένη καὶ μαλακωτέρα κρᾶσις ἁρμόζει· | καὶ γὰρ τοῖς ἵπποις 678 A
ἐμβάλλει μετὰ τῶν ἄλλων χορτασμάτων τὸ σέλινον οὐκ ἀλόγως, ἀλλ' ὅτι βλάπτονται μὲν οἱ σχολάζοντες ἀσυνήθως ἵπποι τοὺς πόδας, ἔστι δὲ τούτου μάλιστ' ἴαμα τὸ σέλινον· ἄλλοις γοῦν οὐκ ἂν εὕροις παραβαλλόμενον ἵπποις ἐν Ἰλιάδι σέλινον ἤ τινα τοιοῦτον χιλόν· ἀλλ' ἰατρὸς ὢν ὁ Ἀχιλλεὺς τῶν θ' ἵππων πρὸς τὸν καιρὸν οἰκείως ἐπεμελεῖτο καὶ τῷ σώματι τὴν ἐλαφροτάτην δίαιταν, ὡς ὑγιεινοτάτην ἐν τῷ σχολάζειν, παρεσκεύαζεν· ἄνδρας δ' ἐν μάχῃ καὶ ἀγῶνι δι' ἡμέρας γεγενημένους οὐχ ὁμοίως ἀξιῶν διαιτᾶν τοῖς ἀργοῦσιν ἐπιτεῖναι τὴν κρᾶσιν B

677 E 2 πολυετῆ Turn. cf. EUSTATH. 746, 64 : πολυτελῆ codd. || 3 ὠνομάσθαι : Pgyn : ὀνομάζεσθαι E || 4 τῷ Steph. : τὸ codd. || 5 γ' addidi || ἔνιοι Amyot Steph. : ἐνίοις Pg ἐνίους Π || 11 Ζωίλος Basil. Turn. : ζῆλος codd. || F 1 ὑδαρεῖ Pg : ὑδωρεῖ Π || 678 A 3 οἱ g p. c. : οἷς cett. || 8 ἐπεμελεῖτο gn : ἐπιμελεῖτο cett. || 10 ἐν PΠ : ἐπὶ g.

il ordonna de forcer la dose. En fait, Achille n'apparaît pas comme porté par nature sur le vin, mais au contraire comme un caractère farouche :

> « ce n'était pas un homme doux et facile, mais un impétueux »[1] ;

et il dit quelque part, en parlant librement de lui-même, qu'« il a passé de nombreuses nuits sans dormir »[2]. Or un sommeil court ne suffit pas à ceux qui font usage de vin pur. Lorsqu'il s'en prend à Agamemnon, la première des insultes qu'il lui lance est celle de « sac à vin »[3], ce qui donne à penser que, de tous les vices, c'était l'ivrognerie qu'il détestait le plus. Il était donc logique, d'après tout cela, qu'Achille pensât, lorsque parurent ses visiteurs, que le mélange du vin dont il avait lui-même l'habitude était peut-être trop faible et mal approprié à l'état de leur tempérament.

Question V

Au sujet de ceux qui invitent à dîner un grand nombre de personnes.

1 La difficulté qu'il peut y avoir de trouver des places à table donna matière à de nombreuses discussions lors des réceptions offertes en mon honneur par chacun de mes amis après mon retour d'Alexandrie[4] ; car à chaque fois se trouvaient invitées un grand nombre de personnes dont on pensait qu'elles étaient peu ou prou de mes relations, de sorte que le banquet devenait un rassemblement tumultueux qui d'ailleurs se séparait rapidement. Mais lorsque le médecin Onèsicrate reçut pour son dîner, non pas une foule de gens, mais seulement mes amis intimes et mes parents les plus proches, j'eus l'impression que ce que Platon dit d'une ville qui s'accroît pouvait également s'appliquer au banquet ;

1-4. Voir *Notes complémentaires*, p. 171.

ἐκέλευσε. Καὶ μὴν οὐδὲ φύσει φαίνεται φίλοινος ἀλλ' ἀπηνὴς ὁ Ἀχιλλεύς·

οὐ γάρ τι γλυκύθυμος ἀνὴρ ἦν οὐδ' ἀγανόφρων,
ἀλλὰ μάλ' ἐμμεμαώς·

καί που παρρησιαζόμενος ὑπὲρ αὑτοῦ « πολλάς » φησίν « ἀύπνους νύκτας ἰαῦσαι »· βραχὺς δ' ὕπνος οὐκ ἐξαρκεῖ τοῖς χρωμένοις ἀκράτῳ. Λοιδορούμενος δὲ τῷ Ἀγαμέμνονι πρῶτον αὐτὸν « οἰνοβαρῆ » προσείρηκεν, ὡς μάλιστα τῶν νοσημάτων τὴν οἰνοφλυγίαν προβαλλόμενος. Διὰ ταῦτα δὴ πάντα λόγον εἶχεν αὐτὸν ἐννοῆσαι, τῶν ἀνδρῶν ἐπιφανέντων, μή ποθ' ἡ συνήθης κρᾶσις αὐτῷ τοῦ οἴνου πρὸς ἐκείνους ἀνειμένη καὶ ἀνάρμοστός ἐστιν.

ΠΡΟΒΛΗΜΑ Ε

Περὶ τῶν πολλοὺς ἐπὶ δεῖπνον καλούντων. C

1 Τὸ περὶ τὰς κατακλίσεις φαινόμενον ἄτοπον πλείονα λόγον παρέσχεν ἐν ταῖς ὑποδοχαῖς ἃς ἐποιεῖτο τῶν φίλων ἕκαστος ἑστιῶν ἡμᾶς ἥκοντας ἀπὸ τῆς Ἀλεξανδρείας· ἐκαλοῦντο γὰρ ἀεὶ πολλοὶ τῶν ὁπωσοῦν προσήκειν δοκούντων, καὶ τὰ συμπόσια θορυβώδεις εἶχε τὰς συμπεριφορὰς καὶ τὰς διαλύσεις ταχείας. Ἐπειδὴ δ' Ὀνησικράτης ὁ ἰατρὸς οὐ πολλοὺς ἀλλὰ τοὺς σφόδρα συνήθεις καὶ οἰκειοτάτους παρέλαβεν ἐπὶ τὸ δεῖπνον, ἐφάνη μοι τὸ D
λεγόμενον ὑπὸ Πλάτωνος ⟨ἐπ'⟩ αὐξομένῃ πόλει πάλιν ἂν συμποσίῳ δίδοσθαι· « Καὶ γὰρ συμποσίου μέγεθος ἱκανόν

678 B 8 τοῖς χρωμένοις Pg : τοὺς χρωμένους Π ‖ ἀκράτῳ PgE : ἀκηράτωι γη ‖ C 4 ἑστιῶν gΠ : ἐστὶν ὧν P ‖ D 2 ἐπ' add. Wytt. ‖ αὐξομένῃ Ald. : αὐξομένη codd. αὐξομένην Hub. ‖ πόλει : πόλιν πόλεις coni. Hub. ‖ πάλιν ἂν scripsi : οὐ πόλιν codd. ‖ 3 συμποσίῳ[-σίω] Pg (συμπόσιον mg. man. post., ut uid., g) : συμποσία (sic) Π ‖ δίδοσθαι scripsi : δεδόσθαι codd.

« car un banquet a aussi sa taille appropriée, aussi longtemps qu'il veut se maintenir comme tel[1] ; lorsque le nombre des participants fait qu'il dépasse cette limite, au point que ceux-ci sont hors d'état de converser ensemble, de se donner des témoignages mutuels d'amitié et même de se connaître, ce n'est plus un banquet. Car il ne faut pas qu'on ait à y recourir à des agents de liaison, comme dans une armée, ou à des maîtres de manœuvre[2], comme sur une trière, c'est directement que les convives doivent communiquer entre eux, afin que le banquet soit comme un chœur, dont le dernier des figurants puisse suivre le coryphée[3]. »

2 Après que j'eus ainsi parlé, mon grand-père Lamprias, haussant la voix de manière à être entendu par tous, dit : « C'est donc que nous avons besoin de nous modérer dans nos invitations autant que dans nos repas eux-mêmes ? En effet, il existe aussi, me semble-t-il, une exagération en matière de politesse, lorsqu'on veut qu'il ne manque aucun des convives possibles, mais qu'on les fait venir tous, comme pour un spectacle ou une audition. Pour ma part, en tout cas, j'estime que ni le manque de pain, ni le manque de vin pour les invités ne rendent un maître de maison aussi ridicule que le manque d'espace et le manque de place ; il faudrait au contraire qu'il y eût toujours de la place suffisante en réserve, pour les étrangers ou les inconnus qui viennent de leur propre chef, sans être invités[4]. De plus, si le pain ou le vin viennent à manquer, on peut toujours accuser les serviteurs de vol, mais le défaut de place, par suite de la présence d'un trop grand nombre d'invités, constitue une sorte d'affront de la part de l'hôte. Ne vante-t-on pas singulièrement Hésiode d'avoir écrit :

« Donc, au commencement, il y eut l'abîme » ?

L'espace et le lieu devaient en effet préexister à toute création[5] » ; et il ajouta : « non pas comme mon fils, hier, organisa son repas en se conformant au mot d'Anaxagore : « Toutes choses étaient confondues »[6].

1-6. Voir *Notes complémentaires*, p. 171-2.

ἐστιν, ἄχρι οὗ συμπόσιον ἐθέλει μένειν· ἐὰν δ' ὑπερβάλῃ διὰ πλῆθος, ὡς μηκέτι προσήγορον ἑαυτῷ μηδὲ συμπαθὲς εἶναι ταῖς φιλοφροσύναις μηδὲ γνώριμον, οὐδὲ συμπόσιόν ἐστι. Δεῖ γὰρ οὐχ ὥσπερ ἐν στρατοπέδῳ διαγγέλοις οὐδ' ὥσπερ ἐν τριήρει χρῆσθαι κελευσταῖς, αὐτοὺς δὲ δι' ἑαυτῶν ἐντυγχάνειν ἀλλήλοις, ὥσπερ χοροῦ τοῦ συμποσίου τὸν κρασπεδίτην τῷ κορυφαίῳ συνήκοον ἔχοντος.»

2 Ἐμοῦ δὲ ταῦτ' εἰπόντος, εἰς μέσον ἤδη φθεγξάμενος ὁ πάππος ἡμῶν Λαμπρίας «Ἆρ' οὖν» εἶπεν «οὐ περὶ τὰ E
δεῖπνα μόνον, ἀλλὰ καὶ περὶ τὰς κλήσεις δεόμεθα τῆς ἐγκρατείας ; Ἔστι γάρ τις οἶμαι καὶ φιλανθρωπίας ἀκρασία, μηδένα παρερχομένης τῶν συμποτῶν ἀλλὰ πάντας ἑλκούσης ὡς ἐπὶ θέαν ἢ ἀκρόασιν. Ἐμοὶ γοῦν οὔτ' ἄρτος οὔτ' οἶνος ἐπιλείπων τοῖς κεκλημένοις οὕτω δοκεῖ τὸν κεκληκότα ποιεῖν γελοῖον ὡς χώρα καὶ τόπος· ὧν καὶ μὴ κεκλημένοις ἀλλ' ἐπελθοῦσιν αὐτομάτως ξένοις καὶ ἀλλοτρίοις ἀεὶ παρεσκευασμένην ἀφθονίαν ὑπάρχειν δεῖ. Ἔτι δ' ἄρτου μὲν καὶ οἴνου ἐπιλειπόντων ἔστι καὶ τοὺς οἰκέτας ὡς κλέπτοντας αἰτιᾶσθαι, τόπου δὲ πενία καὶ F
κατανάλωσις εἰς πλῆθος ὀλιγωρία τίς ἐστι τοῦ καλοῦντος. Εὐδοκιμεῖ δὲ θαυμαστῶς καὶ Ἡσίοδος εἰπών·

Ἤτοι μὲν πρώτιστα χάος γένετ'·

χώραν γὰρ ἔδει καὶ τόπον προϋποκεῖσθαι τοῖς γινομένοις,
| οὐχ ὡς χθὲς οὑμὸς υἱός, ἔφη, ⟨κατὰ⟩ τὸ Ἀναξαγόρειον 679 A
'Ἦν ὁμοῦ πάντα χρήματα' τὸ σύνδειπνον ἐποίησεν.

678 E 1 Ἆρ' οὖν» εἶπεν Turn. : ἄρα [ἄρας P] συνεῖπεν codd. || 2 κλήσεις g : κλίσεις cett. || 4 πάντας Π : πάντως Pg || 5 Ἐμοὶ γοῦν Chatzidakis : ἔμοιγ' οὖν codd. || 7 ὧν Basil. Turn. : ὢν codd. (οὗ s. l. man. post. in g) || 10 ἐπιλειπόντων Pg : ἐπιλιπ. Π || F 5 γὰρ gΠ : om. P || 679 A 1 κατὰ add. Wytt.

Aurait-on d'ailleurs assez de place et de provisions, qu'il n'en faudrait pas moins éviter la foule, parce qu'elle interdit, dans une réunion, toute harmonie véritable et toute civilité ; c'est un moindre mal de retrancher d'un repas la communauté du vin que la communauté de la conversation[1] ; aînsi Théophraste appelait-il par plaisanterie les boutiques de barbier des « banquets sans vin », à cause du bavardage de ceux qui viennent s'y asseoir[2]. Or, c'est précisément supprimer la communauté de la conversation que d'entasser au même endroit un grand nombre de personnes, ou, plutôt, c'est n'amener que de petits groupes à se rencontrer ; on se retrouve alors, en effet, par deux ou par trois pour s'entretenir séparément, sans connaître ceux qui sont installés un peu plus loin et sans les voir, placés, comme ils sont, à l'autre bout de l'hippodrome,

> « que ce soit du côté des baraques d'Ajax, fils de Télamon, ou du côté de celles d'Achille »[3].

Aussi les riches ont-ils tort de faire construire, par ostentation, des salles pour trente lits et plus[4] ; de pareilles installations sont faites pour des repas sans unité et sans chaleur, qui auraient besoin d'un président d'assemblée[5] plutôt que d'un « président de banquet ». Pourtant, ceux-là ont une excuse cn agissant de la sorte ; ils croient, en effet, que la richesse n'est pas richesse, qu'elle reste obscure et comme recluse, si elle n'a pas de témoins, ni, comme une tragédie, de spectateurs[6] ; quant à nous, nous avons un moyen bien simple pour éviter d'assembler trop de gens à la fois, c'est d'en recevoir à plusieurs reprises un petit nombre. En effet, ceux qui ne donnent des repas que rarement et « selon le rythme des éclairs sur l'Harme », comme on dit[7], sont obligés d'inscrire sur leurs listes toutes leurs relations et connaissances, aussi vagues soient-elles ; ceux, au contraire, qui reçoivent plus fréquemment des invités par trois ou par quatre allègent leurs banquets comme on allège une barque[8]. Or, ce qui

1-8. Voir *Notes complémentaires*, p. 172-3.

Οὐ μὴν ἀλλὰ κἂν τόπος ὑπάρχῃ καὶ παρασκευή, τὸ πλῆθος αὐτὸ φυλακτέον ὡς ἄμικτον τὴν συνουσίαν ποιοῦν καὶ ἀπροσήγορον· οἴνου γὰρ ἀνελεῖν ἧττόν ἐστι κακὸν ἢ λόγου κοινωνίαν ἐκ δείπνου· διὸ καὶ Θεόφραστος ἄοινα συμπόσια παίζων ἐκάλει τὰ κουρεῖα διὰ τὴν λαλιὰν τῶν προσκαθιζόντων. Λόγων δὲ κοινωνίαν ἀναιροῦσιν οἱ πολλοὺς εἰς ταὐτὸ συμφοροῦντες, μᾶλλον δ' ὀλίγους ποιοῦσιν ἀλλήλοις συνεῖναι· [καὶ] κατὰ δύο γὰρ ἢ τρεῖς ἀπολαμβάνοντες ἐντυγχάνουσι καὶ προσδιαλέγονται, τοὺς B
δὲ πόρρω κατακειμένους οὐδ' ἴσασιν οὐδὲ προσορῶσιν ἵππου δρόμον ἀπέχοντας

ἠμὲν ἐπ' Αἴαντος κλισίας Τελαμωνιάδαο
ἠδ' ἐπ' Ἀχιλλῆος.

Ὅθεν οὐκ ὀρθῶς οἱ πλούσιοι νεανιεύονται κατασκευάζοντες οἴκους τριακοντακλίνους καὶ μείζους· ἀμίκτων γὰρ αὕτη καὶ ἀφίλων δείπνων ἡ παρασκευὴ καὶ πανηγυριάρχου μᾶλλον ἢ συμποσιάρχου δεομένων. Ἀλλ' ἐκείνοις μὲν ταῦτα συγγνώμη ποιεῖν· ἄπλουτον γὰρ οἴονται τὸν πλοῦτον καὶ τυφλὸν ἀληθῶς καὶ ἀδιέξοδον, ἂν μὴ μάρτυρας ἔχῃ ⟨καὶ⟩ καθάπερ τραγῳδία θεατάς· ἡμῖν δ' ἂν ἴαμα γένοιτο τοῦ πολλοὺς ὁμοῦ συνάγειν τὸ πολλάκις κατ' ὀλίγους παραλαμβάνειν. Οἱ γὰρ σπανίως καὶ 'δι' C
Ἅρματος', ὥς φασιν, ἑστιῶντες ἀναγκάζονται τὸν ὁπωσοῦν ἐπιτήδειον ἢ γνώριμον καταγράφειν· οἱ δὲ συνεχέστερον κατὰ τρεῖς ἢ τέτταρας ἀναλαμβάνοντες ὥσπερ πορθμεῖα τὰ συμπόσια κουφότερα ποιοῦσι. Ποιεῖ δέ τινα τοῦ πολλοῦ τῶν φίλων πλήθους διάκρισιν καὶ ὁ τῆς

679 A 7 κουρεῖα g : κούρια cett. ‖ 10 καὶ del. Bases. ‖ B 5 Ἀχιλλῆος Π : ἀχιλῆος Pg ‖ 12 καὶ add. Wil. ‖ C 5 κουφότερα Herwerden : κοῦφά τε codd.

nous permet d'opérer un choix parmi le grand nombre de nos amis, c'est aussi d'avoir constamment à l'esprit le motif qui nous guide : dans les circonstances de la vie courante, ce n'est pas à l'ensemble de nos amis que nous nous adressons, au besoin, mais à ceux qui, selon les cas, sont capables de répondre à notre appel, pour des conseils, par exemple, aux plus avisés, pour un procès, aux plus éloquents, pour un voyage, à ceux qui sont les plus libres des contraintes quotidiennes et qui ont du loisir. Il en va de même pour nos réceptions : nous ne devons prendre à chaque fois que les personnes appropriées. Ainsi, méritent d'être conviés, quand il s'agit d'un repas offert à un chef politique[1], les magistrats, s'ils sont en bons termes avec lui, et les principaux citoyens ; aux mariages et aux fêtes d'anniversaire, les membres de la famille, ceux que réunit le même culte à Zeus Protecteur[2]. Pour les repas d'accueil ou d'adieu du genre de celui-ci, ce sont les amis de prédilection de la personne qu'on honore qu'il faut rassembler[3]. Ainsi, lorsque nous sacrifions à un dieu, nous n'adressons pas notre prière à tous les autres dieux, mais spécialement à ceux qui partagent avec lui le même temple et le même autel[4] ; ... mais nous préparons trois cratères et nous offrons aux uns nos libations du premier, aux autres, du second, à d'autres encore, du dernier[5] ; « car l'envie n'a point de place dans le chœur divin[6] ». Divin, sans doute, est aussi le chœur de nos amis, lorsque nous avons la sagesse de le réunir par groupes successifs. »

Question VI

Pour quelle raison est-on dans les repas à l'étroit au début, et plus tard, au large?

1 Après cette discussion, il fut aussitôt question de savoir pourquoi les convives étaient à l'étroit au début et pourquoi ensuite ils se trouvaient à l'aise ; alors que

1-6. Voir *Notes complémentaires*, p. 173-4.

αἰτίας διηνεκὴς ἐπιλογισμός· ὡς γὰρ ἐπὶ τὰς χρείας οὐ
πάντας ἀλλὰ τοὺς ἁρμόττοντας ἑκάστῃ παρακαλοῦμεν,
βουλευόμενοι μὲν τοὺς φρονίμους, δικαζόμενοι δὲ τοὺς
λέγοντας, ἀποδημοῦντες δὲ τοὺς ἐλαφροὺς μάλιστα τοῖς
βιωτικοῖς καὶ σχολὴν ἄγοντας, οὕτως ἐν ταῖς ὑποδοχαῖς
ἑκάστοτε τοὺς ἐπιτηδείους παραληπτέον. Ἐπιτήδειοι δὲ
τῷ μὲν ἡγεμόνα δειπνίζοντι συνδειπνεῖν οἵ τ' ἄρχοντες,
ἐὰν ὦσι φίλοι, καὶ οἱ πρῶτοι τῆς πόλεως· ἐν δὲ γάμοις
ἢ [καὶ] γενεθλίοις, οἱ κατὰ γένος προσήκοντες καὶ Διὸς
ὁμογνίου κοινωνοῦντες· ἐν δὲ ταῖς τοιαύταις ὑποδοχαῖς D
ἢ προπομπαῖς τοὺς ἐκείνοις μάλιστα κεχαρισμένους εἰς
ταὐτὸ συνακτέον. Οὐδὲ γὰρ θεῷ θύοντες πᾶσι τοῖς ἄλλοις
θεοῖς, ⟨ἀλλὰ⟩ μάλιστα τοῖς συννάοις καὶ συμβώμοις
κατευχόμεθα, ⟨...⟩ ἀλλὰ τριῶν κρατήρων κιρναμένων
τοῖς μὲν ἀπὸ τοῦ πρώτου σπένδομεν, τοῖς δ' ἀπὸ τοῦ
δευτέρου, τοῖς δ' ἀπὸ τοῦ τελευταίου· ' φθόνος γὰρ ἔξω E
θείου χοροῦ ἵσταται '· θεῖος δέ που καὶ ὁ τῶν φίλων
χορὸς εὐγνωμόνως διανεμόμενος ἐν ταῖς συμπεριφοραῖς. »

ΠΡΟΒΛΗΜΑ ϛ

Τίς αἰτία τῆς ἐν ἀρχῇ στενοχωρίας τῶν δειπνούντων εἶθ' ὕστερον εὐρυχωρίας.

1 Ῥηθέντων δὲ τούτων, εὐθὺς ἐζητεῖτο περὶ τῆς ἐν ἀρχῇ στενοχωρίας τῶν κατακειμένων εἶτ' ἀνέσεως· οὗ τοὐναντίον εἰκὸς ἦν συμβαίνειν διὰ τὴν ἐπὶ τοῦ δείπνου

679 C 12 ἐπιτηδείους Pgn : -δείως cett. || Ἐπιτήδειοι Pg : -δεια Π || 13 ἡγεμόνα Franke : ἡγεμόνι codd. || 14 γάμοις Pgn : ἀγάμοις cett. || 15 καὶ del. Hub. || D 2 τοὺς n : ταῖς cett. || ἐκείνοις coni. Bern. : -νων codd. -νῳ Turn. || 4 ἀλλὰ add. Hub. || τοῖς [δὲ τοῖς Rei.] scripsi : καὶ codd. || συμβώμοις Pg : σὺν βωμοῖς Π || 5 lac. indicaui || ἀλλὰ : καὶ [καὶ ἅμα Rei.] Hartm.

le contraire devait normalement se produire sous l'effet de l'absorption des aliments. Quelques-uns d'entre nous en voyaient la cause dans la position des convives sur les lits : on mange d'ordinaire couché à plat ventre[1], puisqu'on a à tendre la main droite vers la table, mais lorsqu'on a fini de manger, on se retourne davantage sur le côté, en présentant le corps de chant, de sorte que ce n'est plus une surface, pour ainsi dire, mais une ligne qu'on occupe ; tout comme les osselets prennent moins d'espace lorsqu'ils tombent droit que lorsqu'ils se renversent[2], de la même façon chacun de nous se penche, au début, sur le devant, en regardant la table de face, tandis qu'il change plus tard de position et passe du sens de la largeur au sens de la hauteur. Mais la plupart mettaient en avant l'affaissement du matelas : il s'aplatit, en effet, sous le poids du corps et s'élargit, comme les souliers qui s'usent se relâchent peu à peu et se distendent en devenant poreux, pour donner au pied plus d'espace et plus d'aisance. Notre patriarche, quant à lui, déclara, pour plaisanter, que tout banquet était dirigé par deux présidents bien différents : au début, la faim, qui ne s'occupe pas de tactique, ensuite Dionysos[3], que tout le monde, par contre, reconnaît comme étant un excellent stratège[4]. Ainsi, lorsque l'inexpérience des généraux jeta la phalange dans un endroit périlleux, où elle fut en proie à la confusion et au désordre, Épaminondas, l'ayant prise en mains, la dégagea et rétablit les rangs[5] : de même, au début, nous nous agglutinons comme des chiens affamés, mais très vite nous sommes pris en charge par le dieu Libérateur et Meneur de danses[6], qui rétablit parmi nous un ordre propice à la gaîté et à la bienveillance[7].

1. Et appuyé sur le coude gauche.

2. Selon qu'ils s'immobilisent sur leur côté plus étroit ou sur leur côté plus large — mais de toute façon en long, car les osselets, étant prélevés dans la jointure du gigot de chèvre ou de mouton, ne peuvent se tenir sur leurs extrémités trop minces et trop arrondies —. On connaît la popularité de ce jeu en Grèce.

3-7. Voir *Notes complémentaires*, p. 174-5.

πλήρωσιν. Ἔνιοι μὲν οὖν ἡμῶν τὸ σχῆμα τῆς κατακλίσεως F ᾐτιῶντο· πλατεῖς γὰρ ὡς ἐπίπαν κατακειμένους δειπνεῖν, ἅτε δὴ τὴν δεξιὰν προτείνοντας ἐπὶ τὰς τραπέζας· δειπνήσαντας δ' ἀναστρέφειν αὐτοὺς μᾶλλον ἐπὶ πλευράν, ὀξὺ τὸ σχῆμα ποιοῦντας τοῦ σώματος καὶ οὐκέθ' ὡς εἰπεῖν κατ' ἐπίπεδον ἀλλὰ κατὰ γραμμὴν τῆς χώρας ἁπτομένους· | ὥσπερ οὖν οἱ ἀστράγαλοι τόπον ἐλάττω κατέ- 680 A χουσιν ὀρθοὶ πίπτοντες ἢ πρηνεῖς, οὕτως ἡμῶν ἕκαστον ἐν ἀρχῇ μὲν ἐπὶ στόμα προνεύειν ἀποβλέποντας πρὸς τὴν τράπεζαν, ὕστερον δὲ μετασχηματίζειν ἐπὶ βάθος ἐκ πλάτους τὴν κατάκλισιν. Οἱ δὲ πολλοὶ τὴν συνένδοσιν τῆς στρωμνῆς προεφέροντο· θλιβομένην γὰρ ἐν τῇ κατακλίσει πλατύνεσθαι καὶ διαχωρεῖν, ὥσπερ τῶν ὑποδημάτων τὰ τριβόμενα, κατὰ μικρὸν ἐπιδιδόντα καὶ χαλῶντα τοῖς πόροις, εὐρυχωρίαν τῷ ποδὶ καὶ ἀναστροφὴν παρέχει. Ὁ δὲ πρεσβύτης ἅμα παίζων δύ' ἔφη τὸ αὐτὸ συμπόσιον ἀνομοίους ἔχειν ἐπιστάτας τε καὶ ἡγεμόνας, ἐν ἀρχῇ B μὲν τὸν λιμόν, ᾧ τῶν τακτικῶν οὐδὲν μέτεστιν, ὕστερον δὲ τὸν Διόνυσον, ὃν πάντες ἄριστον γεγονέναι στρατηγὸν ὁμολογοῦσιν· ὥσπερ οὖν ὁ Ἐπαμεινώνδας, εἴς τινα δυσχωρίαν τῶν στρατηγῶν ὑπ' ἀπειρίας εἰσβαλλόντων τὴν φάλαγγα περιπίπτουσαν ἑαυτῇ καὶ ταρασσομένην ὑπολαβών, ἐξέλυσε καὶ κατέστησεν εἰς τάξιν, οὕτως ἡμᾶς ἐν ἀρχῇ συμπεφορημένους ὑπὸ τοῦ λιμοῦ κυνηδὸν ἄρτι παραλαμβάνων ὁ Λυαῖος θεὸς καὶ Χορεῖος εἰς τάξιν ἱλαρὰν καὶ φιλάνθρωπον καθίστησιν.

680 B 5 εἰσβαλλόντων ΡΠ : εἰσβαλόντων g || 6 ταρασσομένην g : καταταρασ. cett. || 7 ἐξέλυσε Pg : ἐξέλευσε Π.

Question VII

Sur ceux dont on dit qu'ils jettent un sort.

1 Lors d'un repas, la conversation tomba sur ceux dont on dit qu'ils jettent un sort et qu'ils ont le mauvais œil[1] : tout le monde trouvait la chose complètement ridicule et s'en moquait, à l'exception de notre hôte, Mestrius Florus, qui déclara que l'expérience venait appuyer cette croyance d'une manière singulière, mais qu'on refusait de l'admettre comme une vérité faute de pouvoir l'expliquer, ce qui était un tort, vu les innombrables autres phénomènes dont la réalité est manifeste tandis que leur explication nous échappe. « Plus généralement d'ailleurs, dit-il, vouloir chercher dans chaque chose la logique évidente, c'est rejeter sans exception tout ce qui peut exister d'étonnant ; car là où l'explication logique fait défaut, là commence précisément le doute, c'est-à-dire la spéculation philosophique ; si bien qu'ils détruisent en quelque sorte la philosophie, ceux qui refusent de croire ce qui est étonnant[2]. Nous devons au contraire, poursuivit-il, rechercher au moyen de la réflexion le pourquoi des choses, mais accepter de la tradition la réalité même de leur existence. Or, on rapporte de nombreux faits du genre de celui dont nous parlons : nous connaissons des personnes dont le regard porte le plus grand dommage aux enfants, parce que leur influence altère et détériore la constitution tendre et faible de ces derniers, tandis que les organismes déjà plus solides et plus affermis sont en pareil cas moins vulnérables[3]. Phylarque[4] rapporte pourtant que les anciens habitants de la région du Pont appelés Thibiens provoquaient un choc mortel non seulement sur les enfants, mais même sur les adultes ; que les personnes touchées par leur regard, leur haleine ou le son de leur voix, se fondaient en langueur et tombaient malades ; le phénomène fut constaté, paraît-il, par les voyageurs[5] qui ramenaient de là-bas des esclaves à vendre. A vrai dire,

1-5. Voir *Notes complémentaires*, p. 175.

ΠΡΟΒΛΗΜΑ Ζ

Περὶ τῶν καταβασκαίνειν λεγομένων.

1 Περὶ τῶν καταβασκαίνειν λεγομένων καὶ βάσκανον C ἔχειν ὀφθαλμὸν ἐμπεσόντος λόγου παρὰ δεῖπνον, οἱ μὲν ἄλλοι παντάπασιν ἐξεφλαύριζον τὸ πρᾶγμα καὶ κατεγέλων· ὁ δ' ἑστιῶν ἡμᾶς Μέστριος Φλῶρος ἔφη τὰ μὲν γινόμενα τῇ φήμῃ θαυμαστῶς βοηθεῖν, τῷ δ' αἰτίας ἀπορεῖν ἀπιστεῖσθαι τὴν ἱστορίαν, οὐ δικαίως, ὅπου μυρίων ἐμφανῆ τὴν οὐσίαν ἐχόντων ὁ τῆς αἰτίας λόγος ἡμᾶς διαπέφευγεν. «Ὅλως δ', εἶπεν, ὁ ζητῶν ἐν ἑκάστῳ τὸ εὔλογον ἐκ πάντων ἀναιρεῖ τὸ θαυμάσιον· ὅπου γὰρ ὁ τῆς αἰτίας ἐπιλείπει λόγος, ἐκεῖθεν ἄρχεται τὸ ἀπορεῖν, τουτέστι τὸ D φιλοσοφεῖν· ὥστε τρόπον τινὰ φιλοσοφίαν ἀναιροῦσιν οἱ τοῖς θαυμασίοις ἀπιστοῦντες. Δεῖ δ', ἔφη, τὸ μὲν διὰ τί γίνεται τῷ λόγῳ μετιέναι, τὸ δ' ὅτι γίνεται παρὰ τῆς ἱστορίας λαμβάνειν. Ἱστορεῖται δὲ πολλὰ τοιαῦτα· γινώσκομεν γὰρ ἀνθρώπους τῷ καταβλέπειν τὰ παιδία μάλιστα βλάπτοντας, ὑγρότητι τῆς ἕξεως καὶ ἀσθενείᾳ τρεπομένης ὑπ' αὐτῶν καὶ κινουμένης ἐπὶ τὸ χεῖρον, ἧττον δὲ τῶν στερεῶν καὶ πεπηγότων ἤδη τοῦτο πασχόντων. Καίτοι τούς γε περὶ τὸν Πόντον οἰκοῦντας πάλαι Θιβεῖς προσαγορευομένους ἱστορεῖ Φύλαρχος οὐ παιδίοις μόνον ἀλλὰ καὶ τελείοις ὀλεθρίους εἶναι· καὶ γὰρ τὸ βλέμμα καὶ τὴν E ἀναπνοὴν καὶ τὴν διάλεκτον αὐτῶν παραδεχομένους τήκεσθαι καὶ νοσεῖν· ᾔσθοντο δ' ὡς ἔοικε τὸ γινόμενον οἱ μιγάδες οἰκέτας ἐκεῖθεν ὠνίους ἐξάγοντες. Ἀλλὰ τούτων

680 C 3 ἐξεφλαύριζον Turn. : ἐξεφλυάριζον codd. || 4 Μέστριος Pg : μέτριος Π || D 4 μετιέναι Turn. : μετεῖναι codd. || 5 πολλὰ : postea rursus inc. T || 10 Θιβεῖς [uel Θιβίους] Xyl. interpr. : Θηβεῖς || E 4 μιγάδες : μιγάδας Valesius (*Emend.* V, 18).

l'une de ces manifestations est peut-être moins étonnante ; car le contact et la communication physique comportent un principe évident de contamination ; et, de même que les plumes des autres oiseaux, quand elles viennent à toucher celles de l'aigle, s'abîment et se détériorent en perdant leurs barbes par putréfaction[1], de même rien n'empêche de penser que le contact de tel homme soit bénéfique, celui de tel autre, dangereux et nocif ; pour ce qui est du regard, par contre, il arrive bien qu'il puisse faire du tort, comme je l'ai dit, mais on refuse de le croire, parce que la cause en est difficile à saisir[2]. »

2 « Et pourtant, répondis-je, tu as découvert toi-même, en quelque sorte, une trace qui mène à cette cause, en touchant aux effluences des corps ;[3] l'odeur, la voix et le flux de l'haleine sont des émanations spécifiques et comme des parties des êtres vivants qui affectent les sens, lorsqu'elles viennent en frapper les organes ; il est encore beaucoup plus vraisemblable que de telles émanations partent des êtres vivants à cause de leur chaleur et de leur mouvement[4], vu que le souffle vital comporte une sorte de palpitation et d'agitation, sous l'action desquelles le corps dégage continuellement certaines effluences[5]. Et il est naturel que le phénomène se produise surtout par l'intermédiaire des yeux : à cause de son extrême mobilité jointe au souffle qui envoie un rayon de lumière semblable au feu[6], la vision diffuse un pouvoir extraordinaire, au point que l'homme subit et provoque[7] par elle quantité d'effets. Il est saisi à chaque fois de plaisir ou de déplaisir selon l'impression que font sur sa vue les objets extérieurs ; la vue inspire les premiers désirs de l'amour, lequel représente ce que l'âme peut ressentir de plus fort et de plus violent, au point que l'amoureux se fond et se dissout lorsqu'il regarde la beauté qu'il aime, comme si tout son être voulait se déverser en elle[8]. Aussi peut-on s'étonner au plus haut point, me semble-t-il, devant ceux qui croient que

1-8. Voir *Notes complémentaires*, p. 176.

τὸ μὲν ἴσως ἧττόν ἐστι θαυμαστόν· ἡ γὰρ ἐπαφὴ καὶ
συνανάχρωσις ἔχει τινὰ φαινομένην πάθους ἀρχήν, καὶ
καθάπερ τὰ τῶν ἄλλων ὀρνέων πτερὰ τοῖς τοῦ ἀετοῦ
συντεθέντα διόλλυται ψιλούμενα καὶ ἀπανθεῖ τῶν πτίλων
μυδώντων, οὕτως οὐδὲν ἀπέχει καὶ ἀνθρώπου ψαῦσιν τὴν
μὲν ὠφέλιμον εἶναι τὴν δ' ἀπηνῆ καὶ βλαβεράν· τὸ δὲ καὶ
προσβλεφθέντας ἀδικεῖσθαι συμβαίνει μὲν ὥσπερ εἴρηκα, F
τῷ δὲ τὴν αἰτίαν ἔχειν δυσθήρατον ἀπιστεῖται.»

2 «Καὶ μήν, ἔφην ἐγώ, τρόπον τινὰ τῆς αἰτίας αὐτὸς
ἴχνος τι καὶ τρίβον ἀνεύρηκας, ἐπὶ τὰς ἀπορροίας τῶν
σωμάτων ἀφικόμενος· καὶ γὰρ ἡ ὀσμὴ καὶ ἡ φωνὴ καὶ τὸ
ῥεῦμα τῆς ἀναπνοῆς ἀποφοραί τινές εἰσι τῶν ζῴων καὶ
μέρη κινοῦντα τὰς αἰσθήσεις, ὅταν ὑπ' αὐτῶν προσπε-
σόντων πάθωσι. | Πολὺ δὲ μᾶλλον εἰκός ἐστι τῶν ζῴων 681 A
ἀποφέρεσθαι τὰ τοιαῦτα διὰ τὴν θερμότητα καὶ τὴν
κίνησιν, οἱονεί τινα σφυγμὸν καὶ κλόνον ἔχοντος τοῦ
πνεύματος, ὑφ' οὗ τὸ σῶμα κρουόμενον ἐνδελεχῶς ἐκπέμ-
πει τινὰς ἀπορροίας. Μάλιστα δὲ τοῦτο γίνεσθαι διὰ τῶν
ὀφθαλμῶν εἰκός ἐστι· πολυκίνητος γὰρ ἡ ὄψις οὖσα μετὰ
πνεύματος αὐγὴν ἀφιέντος πυρώδη θαυμαστήν τινα
διασπείρει δύναμιν, ὥστε πολλὰ καὶ πάσχειν καὶ ποιεῖν
δι' αὐτῆς τὸν ἄνθρωπον. Ἡδοναῖς τε γὰρ συμμέτροις καὶ
ἀηδίαις ὑπὸ τῶν ὁρατῶν τρεπόμενος συνέχεται· καὶ τῶν
ἐρωτικῶν, ἃ δὴ μέγιστα καὶ σφοδρότατα παθήματα τῆς
ψυχῆς ἐστιν, ἀρχὴν ἡ ὄψις ἐνδίδωσιν, ὥστε ῥεῖν καὶ B
λείβεσθαι τὸν ἐρωτικὸν ὅταν ἐμβλέπῃ τοῖς καλοῖς, οἷον
ἐκχεόμενον εἰς αὐτούς. Διὸ καὶ θαυμάσειεν ἄν τις οἶμαι
μάλιστα τῶν πάσχειν μὲν καὶ κακοῦσθαι τὸν ἄνθρωπον

680 E 8 ψιλούμενα Turn. : ψυχόμενα T ψηχόμενα Doe. || F 3 αὐτὸς Xyl. : αὐτοῖς (οι in ras. T[1]) || 7-8 προσπεσόντων Turn. : προπεσ. || 681 A 7 αὐγὴν Turn. : αὐτὴν || B 3 ἐκχεόμενον Wytt. : ἐρχόμενον || 4 πάσχειν Turn. : στοίχειν.

l'homme subit des influences extérieures et reçoit du mal à travers les yeux, mais qu'il n'exerce lui-même aucune action ni ne cause aucun dommage par la même voie. Le regard en retour des jeunes beautés et la lumière, ou si l'on veut, le courant qui part de leurs yeux décomposent les amoureux et les anéantissent d'une ivresse mêlée de désespoir qu'ils appellent eux-mêmes « douce-amère »[1] ; ni de toucher ni d'entendre l'on ne saurait subir une aussi vive blessure que de regarder et d'être regardé[2]. La vue est à ce point capable de transmettre et d'enflammer qu'il faut apparemment être dépourvu de toute expérience de l'amour pour s'émerveiller de ce que le naphte médique prend feu et s'enflamme à distance[3] ; car les regards des jeunes beautés, dussent-ils répondre de très loin, allument du feu dans l'âme des amoureux[4]. On cite fréquemment aussi le remède qui guérit la jaunisse et qui consiste à regarder un pluvier[5] ; la nature et la complexion de cet animal paraissent être telles qu'il attire à lui et contracte l'affection, évacuée comme par écoulement des yeux du malade ; c'est pourquoi les pluviers ne regardent jamais en face ceux qui ont la jaunisse, ni ne peuvent le supporter, ils se détournent au contraire et gardent leurs yeux fermés, non parce qu'ils envient à ces malades, comme certains le croient, la guérison qu'ils leur procureraient, mais parce qu'ils se sentent blessés comme d'une atteinte douloureuse[6]. Des autres maladies, ce sont les ophtalmies qui se communiquent le plus facilement et le plus rapidement à l'entourage[7] ; tant est vif le pouvoir qu'ont les yeux de donner et de transmettre les germes d'une affection[8]. »

3 « Tu as parfaitement raison, dit Patrocléas, pour ce qui concerne le domaine physique ; mais quand il s'agit de phénomènes psychiques, comme c'est le cas pour la fascination, de quelle manière et comment le dommage en question peut-il être provoqué par la vue chez ceux sur lesquels elle s'attache ? » — « Ne sais-tu

1-8. Voir *Notes complémentaires*, p. 176-7.

διὰ τῆς ὄψεως οἰομένων, οὐκέτι δὲ δρᾶν καὶ βλάπτειν. Αἱ γὰρ ἀντιβλέψεις τῶν ἐν ὥρᾳ καὶ τὸ διὰ τῶν ὀμμάτων ἐκπῖπτον, εἴτ' ἄρα φῶς εἴτε ῥεῦμα, τοὺς ἐρῶντας ἐκτήκει καὶ ἀπόλλυσι μεθ' ἡδονῆς ἀλγηδόνι μεμιγμένης, ἣν αὐτοὶ γλυκύπικρον ὀνομάζουσιν· οὔτε γὰρ ἁπτομένοις οὔτ' ἀκούουσιν οὕτω τιτρώσκεσθαι συμβαίνει καὶ πάσχειν ὡς προσβλεπομένοις καὶ προσβλέπουσι. Τοιαύτη γὰρ γίνεται C διάδοσις καὶ ἀνάφλεξις ἀπὸ τῆς ὄψεως ὥστε παντελῶς ἀπειράτους ἔρωτος φαίνεσθαι τοὺς τὸν Μηδικὸν νάφθαν θαυμάζοντας ἐκ διαστήματος ὑπὸ τοῦ πυρὸς ἀναφλεγόμενον· αἱ γὰρ τῶν καλῶν ὄψεις, κἂν πάνυ πόρρωθεν ἀντιβλέπωσι, πῦρ ἐν ταῖς τῶν ἐρωτικῶν ψυχαῖς ἀνάπτουσιν. Καὶ μὴν τό γε τῶν ἰκτερικῶν βοήθημα πολλάκις ἱστοροῦμεν· ἐμβλέποντες γὰρ τῷ χαραδριῷ θεραπεύονται· τοιαύτην ἔοικε τὸ ζῷον φύσιν καὶ κρᾶσιν ἔχειν ὥσθ' ἕλκειν καὶ δέχεσθαι τὸ πάθος ἐκπῖπτον, ὥσπερ ῥεῦμα, διὰ τῆς ὄψεως· ὅθεν οὐ προσβλέπουσιν οἱ χαραδριοὶ τοὺς τὸν ἴκτερον ἔχοντας οὐδὲ καρτεροῦσιν, ἀλλ' ἀποστρέφονται καὶ τὰ ὄμματα συγκλείσαντες ἔχουσιν, οὐ φθονοῦντες, ὡς D ἔνιοι νομίζουσι, τῆς ἀπ' αὐτῶν ἰάσεως, ἀλλ' ὥσπερ ὑπὸ πληγῆς τιτρωσκόμενοι. Τῶν δ' ἄλλων νοσημάτων μάλιστα καὶ τάχιστα τὰς ὀφθαλμίας ἀναλαμβάνουσιν οἱ συνόντες· οὕτω δύναμιν ἔχει ὀξεῖαν ἡ ὄψις ἐνδοῦναι καὶ προσβαλεῖν ἑτέρῳ πάθους ἀρχήν. »

3 « Καὶ μάλ' » ἔφη « λέγεις ὀρθῶς » ὁ Πατροκλέας « ἐπί γε τῶν σωματικῶν· τὰ δὲ τῆς ψυχῆς, ὧν ἐστι καὶ τὸ βασκαίνειν, τίνα τρόπον καὶ πῶς διὰ τῆς ὄψεως τὴν βλάβην εἰς τοὺς ὁρωμένους διαδίδωσιν ; » — « Οὐκ οἶσθ',

681 B 7 ἐκτήκει Rei. coll. Psel. : ἐντ. || C 3 φαίνεσθαι scripsi : ἡγεῖσθαι || 5-6 ἀντιβλέπωσι Rei. coll. Psel. : -βλέψωσι || 8 χαραδριῷ Ald. : χαλαδρίωι || 10 ἐκπῖπτον Turn. : ἔκλιπτον T ἔκλειπτον (ab ἐκλείβω coni. Bern.) E || D 8 τὰ δὲ Turn. : τάδε.

pas, répondis-je, que les passions de l'âme affectent aussi le corps? Les pensées voluptueuses excitent les parties sexuelles, la fureur des chiens aux prises avec les bêtes sauvages trouble souvent leur vue et les rend aveugles, le chagrin, l'avarice et la jalousie altèrent le teint et usent la santé ; quant à l'envie, qui ne s'introduit pas moins volontiers dans l'âme qu'aucune de ces affections-là, elle contamine aussi le corps et lui donne cet air de méchanceté que les peintres s'efforcent justement de rendre, quand ils veulent représenter le visage de l'envie. Par conséquent, lorsque ceux qui sont ainsi possédés par l'envie fixent sur quelqu'un leurs regards, et que ces derniers, tirant de l'âme, dont leur siège est si proche, le mal qui s'y trouve, frappent comme des traits empoisonnés, il n'y a rien d'étrange ni d'incroyable, je pense, à ce que la personne en subisse un effet[1] : de même, la fureur des chiens rend leur morsure plus dangereuse, et les spermes humains accrochent davantage, dit-on, si l'amour préside à la copulation ; bref, les mouvements de l'âme renforcent et rendent plus efficaces les facultés du corps. C'est bien la raison pour laquelle les diverses amulettes, comme on les appelle, passent pour servir de protection contre cette sorte de malveillance : leur aspect étrange attire le regard du fascinateur et l'empêche ainsi de se fixer sur sa victime[2]. Voilà, mon cher Florus, dis-je : c'est la contribution que j'apporte en paiement pour ton régal[3]. »

4 « A condition, répliqua Soclaros, que nous contrôlions auparavant la valeur de ta monnaie ; car il y a un point de ton argumentation qui est manifestement faux[4]. Admettons comme exact ce que beaucoup disent au sujet des victimes du maléfice : mais tu n'ignores pas, sans doute, qu'ils croient aussi que même des amis et des familiers, pour certains, même des pères, peuvent avoir l'œil maléfique, au point que les épouses de ceux-ci ne leur montrent pas leurs enfants ni ne

1-4. Voir *Notes complémentaires*, p. 177.

ἔφην, ὅτι πάσχουσ' ἡ ψυχὴ τὸ σῶμα συνδιατίθησιν; Ἐπίνοιαι γὰρ ἀφροδισίων ἐγείρουσιν αἰδοῖα, καὶ θυμοὶ κυνῶν ἐν ταῖς πρὸς τὰ θηρία γινομέναις ἁμίλλαις ἀπο- E
σβεννύουσι τὰς ὁράσεις πολλάκις καὶ τυφλοῦσι, λῦπαι δὲ καὶ φιλαργυρίαι καὶ ζηλοτυπίαι τὰ χρώματα τρέπουσιν καὶ καταξαίνουσι τὰς ἕξεις· ὧν οὐδενὸς ὁ φθόνος ἧττον ἐνδύεσθαι τῇ ψυχῇ πεφυκὼς ἀναπίμπλησι καὶ τὸ σῶμα πονηρίας, ἣν οἱ ζωγράφοι καλῶς ἐπιχειροῦσιν ἀπομιμεῖσθαι τὸ τοῦ φθόνου πρόσωπον ὑπογράφοντες. Ὅταν οὖν οὕτως ὑπὸ τοῦ φθονεῖν διατεθέντες ἀπερείδωσι τὰς ὄψεις, αἱ δ' ἔγγιστα τεταγμέναι τῆς ψυχῆς σπάσασαι τὴν κακίαν ὥσπερ πεφαρμαγμένα βέλη προσπίπτωσιν, οὐδὲν οἶμαι συμβαίνει παράλογον οὐδ' ἄπιστον, εἰ κινοῦσι τοὺς F
προσορωμένους· καὶ γὰρ τὰ δήγματα τῶν κυνῶν χαλεπώτερα γίνεται μετ' ὀργῆς δακνόντων, καὶ τὰ σπέρματα τῶν ἀνθρώπων μᾶλλον ἅπτεσθαί φασιν ὅταν ἐρῶντες πλησιάζωσι, καὶ ὅλως τὰ πάθη τὰ τῆς ψυχῆς ἐπιρρώννυσι καὶ ποιεῖ σφοδροτέρας τὰς τοῦ σώματος δυνάμεις. Διὸ καὶ τὸ τῶν λεγομένων προβασκανίων γένος οἴονται πρὸς τὸν φθόνον ὠφελεῖν, | ἑλκομένης διὰ τὴν ἀτοπίαν τῆς 682 A
ὄψεως, ὥσθ' ἧττον ἐπερείδειν τοῖς πάσχουσιν. Αὗταί σοι, εἶπον, ὦ Φλῶρε, συμβολαὶ τῆς εὐωχίας ἀπηριθμήσθωσαν.»

4 Καὶ ὁ Σώκλαρος «Ἄν γ'» ἔφη «πρότερον ἡμεῖς αὐτὰ δοκιμάσωμεν· ἔστι γὰρ ὅ τι τοῦ λόγου καταφαίνεται κίβδηλον. Εἰ γὰρ ἃ λέγουσι πολλοὶ περὶ τῶν βασκαινομένων ὡς ἀληθῆ τίθεμεν, οὐκ ἀγνοεῖς δήπουθεν ὅτι καὶ φίλους καὶ οἰκείους, ἔνιοι δὲ καὶ πατέρας ἔχειν ὀφθαλμὸν βάσκανον ὑπολαμβάνουσιν, ὥστε μὴ δεικνύναι τὰς γυναῖ-

681 E 8 διατεθέντες Turn. : διατιθ. || 9 σπάσασαι Méz. : σπάσωσι || 10 προσπίπτωσιν (-ουσιν ex errore) Turn. : προπίπτ. || F 1 εἰ κινοῦσι Méz. : ἐκείνους δ.

permettent, en pareil cas, que ces derniers restent longtemps exposés à leurs regards. Quelle apparence y a-t-il encore, dans ces conditions, qu'il s'agisse d'un effet de la malveillance? Mieux : que diras-tu, par Zeus, de ceux dont on rapporte qu'ils se jettent un sort à eux-mêmes? Tu as bien dû entendre dire cela aussi ; ou sinon, tu as lu en tout cas ces vers :

« Elles étaient belles naguère, elles étaient belles, les boucles d'Eutélidas ; mais c'est un mauvais sort qu'il se jeta à lui-même, en se voyant, le malheureux, dans le tourbillon du fleuve ; aussitôt une étrange maladie ... »[1] ;

on rapporte en effet qu'Eutélidas, charmé de sa beauté, fut frappé, en regardant son image, d'un choc dont il tomba malade et perdit la santé en même temps que sa grâce[2]. Eh bien? Vois comment tu vas trouver à expliquer des effets aussi étranges. »

5 « En d'autres circonstances, répondis-je, je serais bien embarrassé ; mais buvant, comme tu vois, à cette coupe imposante, j'aurai la hardiesse de prétendre que toutes les affections, lorsqu'elles se maintiennent longtemps dans l'âme, y provoquent des dispositions pernicieuses : une fois devenues comme une seconde nature, celles-ci se réveillent au moindre prétexte et suscitent fréquemment, fût-ce malgré soi, les manifestations de l'affection habituelle. Regarde les poltrons, comme ils s'effraient même de ce qui les sauve, les coléreux, comme ils s'irritent envers les êtres les plus chers, les luxurieux et les débauchés, comme ils finissent par ne plus pouvoir respecter les personnes les plus sacrées. Car la force de l'habitude porte toujours le tempérament à se manifester, et l'homme qui a tendance à tomber trébuche forcément sur tous les obstacles qu'il rencontre. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si

1. Fragment présumé d'Euphorion (sur ce poète, voir *supra*, la n. 1, p. 68) : I. U. Powell, *Collect. Alex.*, p. 58 = F. Scheidweiler, *Euphor. fragm.* 185. Cet Eutélidas nous est inconnu par ailleurs.
2. Sur l'autofascination, voir W. Déonna, *op. c.*, p. 157.

κας αὐτοῖς τὰ παιδία μηδὲ πολὺν ἐᾶν χρόνον ὑπὸ τῶν τοιούτων καταβλέπεσθαι· πῶς οὖν ἔτι δόξει φθόνου τὸ πάθος εἶναι ; Τί δ', ὦ πρὸς τοῦ Διός, ἐρεῖς περὶ τῶν B
ἑαυτοὺς καταβασκαίνειν λεγομένων ; Καὶ γὰρ τοῦτ' ἀκήκοας· εἰ δὲ μή, πάντως ταῦτ' ἀνέγνωκας·

καλαὶ μέν ποτ' ἔσαν, καλαὶ φόβαι Εὐτελίδαο·
ἀλλ' αὐτὸν βάσκαινεν ἰδὼν ὀλοφώιος ἀνὴρ
δίνῃ ἐν ποταμοῦ· τὸν δ' αὐτίκα νοῦσος ἀεικής— ·

ὁ γὰρ Εὐτελίδας λέγεται, καλὸς ἑαυτῷ φανεὶς καὶ παθών τι πρὸς τὴν ὄψιν, ἐκ τούτου νοσῆσαι καὶ τὴν εὐεξίαν μετὰ τῆς ὥρας ἀποβαλεῖν. 'Αλλ' ὅρα πῶς ἔχεις εὑρησιλογίας πρὸς τὰς τοιαύτας ἀτοπίας. »

5 « Ἄλλως μέν, ἔφην, οὐ μάλ' ἱκανῶς· πίνων δ' ὡς ὁρᾷς ἐκ τῆς τηλικαύτης κύλικος, οὐκ ἀτόλμως λέγω διότι τὰ μὲν πάθη πάντα, ταῖς ψυχαῖς ἐμμείναντα πολὺν C
χρόνον, ἕξεις ἐνεργάζεται πονηράς· αὗται δ', ὅταν ἰσχὺν φύσεως λάβωσιν, ὑπὸ τῆς τυχούσης κινούμεναι προφάσεως, πολλάκις καὶ ἄκοντας ἐπὶ τὰ οἰκεῖα καὶ συνήθη καταφέρουσι πάθη. Σκόπει δὲ τοὺς δειλοὺς ὅτι καὶ τὰ σῴζοντα φοβοῦνται, καὶ τοὺς ὀργίλους ὅτι καὶ τοῖς φιλτάτοις δυσκολαίνουσι, καὶ τοὺς ἐρωτικοὺς καὶ ἀκολάστους ὅτι τελευτῶντες οὐδὲ τῶν ἁγιωτάτων ἀπέχεσθαι δύνανται σωμάτων. Ἡ γὰρ συνήθεια δεινὴ πρὸς τὸ οἰκεῖον ἐξάγειν τὴν διάθεσιν, καὶ τὸν ἀκροσφαλῶς ἔχοντα πᾶσι προσπταίειν ἀνάγκη τοῖς ὑποπίπτουσιν. Ὥστ' οὐκ ἄξιον D

682 B 4 alt. καλαὶ Meineke : καὶ ‖ 5 αὐτὸν Leon. Turn. : αὑτὸν ‖ βάσκαινεν Leon. Turn. : βασκαίνειν ‖ 6 δίνῃ ἐν [ἐνὶ Meineke[2]] ποταμοῦ Amyot Steph. : δινήεντι ποταμῷ T ἐν δίνῃ ποταμοῦ Turn. δινῆντ' ἐν ποταμῷ Powell (*Euphor. fragm.*, 175) ‖ 7-8 παθών τι Basil. Turn. : παθόντι ‖ 9 εὑρησιλογίας Bern. : εὑρεσιλ. ‖ 11 ἔφην Amyot Xyl. Vulc. : ἔφη ‖ οὐ Wytt. : καί.

ceux qui ont formé leur caractère à l'envie et à la malfaisance réagissent même à l'égard de ce qui les touche de plus près d'une manière conforme à la nature de leur passion ; en réagissant ainsi, ils obéissent à leur penchant, et non à leur volonté. De même que la sphère ne peut se mouvoir[1] qu'en sphère et le cylindre, qu'en cylindre, l'un et l'autre selon leur forme respective, de même le méchant réagit en méchant devant toute chose sous l'impulsion de son tempérament[2]. Mais il est bien naturel aussi qu'ils regardent davantage les êtres qui les touchent de près et qui leur sont chers ; c'est pourquoi ils leur nuisent davantage. Quant à l'excellent Eutélidas, et à tous ceux dont on rapporte qu'ils se jettent un sort à eux-mêmes, leur aventure ne me paraît nullement inexplicable. La santé trop parfaite représente un état instable, selon Hippocrate[3], et lorsque le corps a atteint ce degré suprême de vigueur, il ne peut s'y maintenir, mais il penche bientôt et s'incline dans le sens contraire ; donc, lorsque ces personnes arrivent à la plénitude de l'épanouissement et qu'elles se trouvent mieux portantes qu'elles ne devaient l'espérer, au point d'admirer leur corps et de le contempler avec complaisance, elles sont en réalité tout près du changement, et, lorsqu'ensuite leur état se détériore, elles paraissent alors s'ensorceler elles-mêmes.

[Cela se produit davantage à partir des courants qui s'établissent à la surface de l'eau ou d'autres nappes miroitantes : le regard remonte, comme aspiré, vers le sujet, de sorte que ce dernier se trouve atteint lui-même par le moyen, précisément, dont il portait tort aux autres[4].]

C'est probablement ce qui se produit parfois avec les petits enfants, et l'on accuse alors souvent à tort ceux qui les regardent. »

6 Quand j'eus fini, Gaius, le gendre de Florus, prit la parole. « Alors vous ne tenez aucun compte, dit-il, des simulacres de Démocrite, et vous n'en faites pas

1-4. Voir *Notes complémentaires*, p. 178.

θαυμάζειν τοὺς τὴν φθονητικὴν καὶ βασκαντικὴν ἀπειρ-
γασμένους ἐν ἑαυτοῖς ἕξιν, εἰ καὶ πρὸς τὰ οἰκεῖα κατὰ τὴν
τοῦ πάθους ἰδιότητα κινοῦνται· κινούμενοι δ' οὕτως ὃ
πεφύκασιν, οὐχ ὃ βούλονται, ποιοῦσιν. Ὡς γὰρ ἡ σφαῖρα
κινεῖσθαι σφαιρικῶς καὶ κυλινδρικῶς ὁ κύλινδρος ἀναγ-
κάζεται κατὰ τὴν τοῦ σχήματος διαφοράν, οὕτως τὸν
[οὕτω] φθονερὸν ἡ διάθεσις φθονητικῶς πρὸς ἅπαντα κινεῖ.
Οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ καταβλέπειν εἰκός ἐστιν αὐτοὺς τὰ
οἰκεῖα καὶ ποθούμενα μᾶλλον· διὸ καὶ βλάπτουσι μᾶλλον.
Ὁ δὲ βέλτιστος Εὐτελίδας [ὃ] καὶ ὅσοι λέγονται κατα-
βασκαίνειν ἑαυτοὺς οὐκ ἀλόγως μοι δοκοῦσι τοῦτο E
πάσχειν. Σφαλερὸν γὰρ ἡ ἐπ' ἄκρον εὐεξία κατὰ τὸν
Ἱπποκράτην, καὶ τὰ σώματα προελθόντα μέχρι τῆς
ἄκρας ἀκμῆς οὐχ ἕστηκεν, ἀλλὰ ῥέπει καὶ ταλαντεύεται
πρὸς τοὐναντίον· ὅταν οὖν ἐπίδοσιν ἀθρόαν λάβωσι ⟨καὶ⟩
βέλτιον ἢ προσεδόκων ἔχοντας ἑαυτοὺς ἐπιβλέπωσιν,
ὥστε θαυμάζειν καὶ κατασκοπεῖν τὸ σῶμα, τῆς μετα-
βολῆς ἐγγύς εἰσι καὶ φερόμενοι ταῖς ἕξεσι πρὸς τὸ χεῖρον
ἑαυτοὺς ⟨δοκοῦσι⟩ καταβασκαίνειν.

[Τοῦτο δὲ γίνεται μᾶλλον ἀπὸ τῶν πρὸς ὕδασιν ἤ τισιν
ἄλλοις ἐσόπτροις ὑφισταμένων ῥευμάτων· ἀναπνεῖ γὰρ
ἐπ' αὐτοὺς τοὺς ὁρῶντας, ὥσθ' οἷς ἑτέρους ἔβλαπτον, F
αὐτοὺς κακοῦσθαι.]

Τοῦτο δ' ἴσως καὶ περὶ τὰ παιδία γινόμενον καταψεύδεται
πολλάκις τὴν αἰτίαν τῶν ἐνορώντων. »

6 Ἐμοῦ δὲ παυσαμένου, Γάιος ὁ Φλώρου γαμβρός
« Τῶν δὲ Δημοκρίτου » ἔφη « εἰδώλων, ὥσπερ Αἰγιέων ἢ

682 D 6 ὁ Amyot : ἡ || 8 οὕτω del. Rei. || 9 καταβλέπειν Wytt. : καταβλάπ et ras. 1 litt. ειν T καταβλάπτειν E || 11 ὃ del. Turn. || E 5 καὶ add. Amyot || 9 δοκοῦσι add. Xyl. interpr. : λέγονται Vulc. || 10 τοῦτο - F 2 κακοῦσθαι : del. Hartm. post 683 A 7 μεγαλοπρεπῶς transp. Graf, ap. Hub.

plus de cas que des gens d'Aegion ou de Mégare[1]? Ce philosophe affirme que les simulacres émis par les êtres méchants ne sont pas essentiellement exempts de sentiment ni d'intention, et qu'ils sont au contraire chargés de toute la malignité et de toute l'envie de celui dont ils émanent ; c'est avec elles qu'ils s'impriment, demeurent et s'installent dans la victime, dont ils troublent et corrompent ainsi le corps en même temps que l'esprit[2]. Telle est en substance, je crois, l'opinion de Démocrite, mais il l'exprime dans des termes inspirés et magnifiques. » — « Tout à fait d'accord, répondis-je, mais je me demande comment vous n'avez pas constaté que la seule chose que je refuse d'admettre pour les fluides en question, c'est qu'ils soient doués de vie[3] et de volonté libre : je ne voudrais pas vous laisser croire que je veux vous épouvanter et vous jeter dans l'effroi, à cette heure avancée de la nuit, en suscitant devant vous des apparitions et des fantômes animés et raisonnables. Donc, nous discuterons de cela demain matin, si vous le voulez bien[4]. »

Question VIII

Pourquoi le poète appela le pommier : arbre aux fruits splendides ; et pourquoi Empédocle appela les pommes « hyperphloïa ».

1 Lors d'un repas que l'on nous donnait à Chéronée et où furent servis toutes sortes de fruits, l'un des convives se mit à déclamer le vers[5]

« figuiers domestiques et pommiers aux fruits splendides et oliviers luxuriants »[6].

La question fut alors de savoir pourquoi le poète avait spécialement donné aux pommiers la qualification : « aux fruits splendides ». Le médecin Tryphon dit que c'était par comparaison avec l'arbre lui-même, lequel, bien qu'étant tout petit et d'aspect médiocre, produit pourtant un fruit remarquable par sa beauté

1-6. Voir *Notes complémentaires*, p. 178-9.

Μεγαρέων, ἀριθμὸς οὐδεὶς οὐδὲ λόγος ; Ἃ φησιν ἐκεῖνος ἐξιέναι τοὺς φθονοῦντας, | οὔτ' αἰσθήσεως ἄμοιρα παντάπασιν οὔθ' ὁρμῆς, ἀνάπλεά τε τῆς ἀπὸ τῶν προϊεμένων μοχθηρίας καὶ βασκανίας, μεθ' ἧς ἐμπλασσόμενα καὶ παραμένοντα καὶ συνοικοῦντα τοῖς βασκαινομένοις ἐπιταράττειν καὶ κακοῦν αὐτῶν τό τε σῶμα καὶ τὴν διάνοιαν · οὕτως γὰρ οἶμαί πως τὸν ἄνδρα τῇ δόξῃ, τῇ δὲ λέξει δαιμονίως λέγειν καὶ μεγαλοπρεπῶς. » — « Πάνυ μὲν οὖν, ἔφην, ἀλλὰ θαυμάζω πῶς ἔλαθον ὑμᾶς οὐδὲν ἄλλο τῶν ῥευμάτων τούτων ἢ τὸ ἔμψυχον ἀφελὼν καὶ προαιρετικόν · ἵνα μή με δόξητε πόρρω νυκτῶν οὖσιν ὑμῖν ἐπάγοντα φάσματα καὶ εἴδωλα πεπνυμένα καὶ φρονοῦντα μορμολύττεσθαι καὶ διαταράττειν. Ἕωθεν οὖν, ἐὰν δοκῇ, περὶ τούτων σκεψώμεθα. » (683 A, B)

ΠΡΟΒΛΗΜΑ Η

Διὰ τί τὴν μηλέαν « ἀγλαόκαρπον » ὁ ποιητὴς εἶπεν, Ἐμπεδοκλῆς δ' « ὑπέρφλοια » τὰ μῆλα.

1 Ἑστιωμένων ἡμῶν ποτ' ἐν Χαιρωνείᾳ καὶ παρατεθείσης παντοδαπῆς ὀπώρας, ἐπῆλθέ τινι τῶν κατακειμένων ἀναφθέγξασθαι τὸν στίχον ἐκεῖνον

συκέαι τε γλυκεραὶ καὶ μηλέαι ἀγλαόκαρποι C

καὶ « ἐλαῖαι τηλεθόωσαι ». Ζήτησις οὖν ἦν διὰ τί τὰς μηλέας ὁ ποιητὴς « ἀγλαοκάρπους » ἐξαιρέτως προσεῖπεν. Καὶ Τρύφων μὲν ὁ ἰατρὸς ἔλεγε κατὰ τὴν πρὸς τὸ δένδρον εἰρῆσθαι σύγκρισιν, ὅτι μικρὸν ὂν κομιδῇ καὶ τὴν ὄψιν εὐτελὲς καλὸν καὶ μέγαν ἐκφέρει τὸν καρπόν. Ἄλλος δέ

683 A 10 οὖσιν Rei. : οὐσῶν || B 5 ὑπέρφλοια Basil. Turn. : ὑπερφυᾶ || C 1 συκέαι Bern. : συκαι (sic).

et par sa taille[1]. Quelqu'un d'autre prétendit que la pomme lui paraissait être le seul parmi les fruits de ce genre à posséder une beauté résultant en fait de la réunion de toutes les qualités : elle est propre au toucher, jusqu'à parfumer les mains au lieu de les salir, elle est agréable au goût, c'est un vrai plaisir de la humer et de la regarder ; flattant ainsi tous les sens à la fois, elle est donc vantée à juste titre.

2 Je déclarai que c'étaient là des explications fort satisfaisantes ; mais je citai d'autre part ce passage d'Empédocle[2] :

« c'est pourquoi des grenades tardives et des pommes magnifiques[3] »,

où l'épithète de la grenade signifiait que cet arbre n'amène son fruit à maturité que vers la fin de l'automne, lorsque les chaleurs déjà diminuent[4] ; car il n'a qu'une sève faible et pauvre, que le soleil empêche de prendre consistance, jusqu'à ce que la température commence à changer et à passer au frais ; c'est d'ailleurs aussi la raison pour laquelle Théophraste affirme que c'est le seul arbre dont les fruits mûrissent mieux et plus vite à l'ombre[5]. Par contre, je ne comprenais pas, disais-je, le sens du terme *hyperphloïa*[6] que le philosophe appliquait aux pommes, d'autant plus qu'il n'a pas coutume de rehausser les objets dont il parle d'épithètes recherchées, comme de couleurs éclatantes, pour la seule beauté du style, mais qu'il emploie chacune d'entre elles pour exprimer une propriété ou un caractère particuliers ; ainsi, pour le corps, qui enveloppe l'âme : « terre circum-mortelle », pour l'air : « assembleur de nuées », pour le foie : « riche en sang[7] ».

3 Après cette intervention de ma part, quelques grammairiens prétendirent que les pommes étaient dites *hyperphloïa* à cause de leur bel aspect ; que les poètes désignent en effet du terme *phluein* le fait de se trouver dans tout son éclat et dans tout son épanouissement[8] ; qu'Antimaque avait pareillement décrit la

1-8. Voir *Notes complémentaires*, p. 179.

τις ἔφη τὸ καλὸν ἐκ πάντων συντεθὲν μόνῳ τούτῳ τῶν ἀκροδρύων ὁρᾶν ὑπάρχον· καὶ γὰρ τὴν ψαῦσιν ἔχει καθάριον, ὥστε μὴ μολύνειν ἀλλ' εὐωδίας ἀναπιμπλάναι τὸν ἁπτόμενον, καὶ τὴν γεῦσιν ἡδεῖαν, ὀσφραίνεσθαί τε καὶ ἰδεῖν ἐπιτερπέστατόν ἐστι· διὸ καὶ πάσας ὁμοῦ τι τὰς αἰσθήσεις προσαγόμενον εἰκότως ἐπαινεῖσθαι. D

2 Ταῦτα μὲν οὖν ἔφαμεν ἡμεῖς μετρίως λέγεσθαι· τοῦ δ' Ἐμπεδοκλέους εἰρηκότος

οὕνεκεν ὀψίγονοί τε σίδαι καὶ ὑπέρφλοια μῆλα,

τὸ μὲν τῶν σιδῶν ἐπίθετον νοεῖν ὅτι τοῦ φθινοπώρου λήγοντος ἤδη καὶ τῶν καυμάτων μαραινομένων ἐκπέττουσι τὸν καρπόν· ἀσθενῆ γὰρ αὐτῶν τὴν ὑγρότητα καὶ γλίσχραν οὖσαν οὐκ ἐᾷ λαβεῖν σύστασιν ὁ ἥλιος, ἂν μὴ μεταβάλλειν ὁ ἀὴρ ἐπὶ τὸ ψυχρότερον ἄρχηται· διὸ καὶ μόνον τοῦτό φησιν Θεόφραστος τὸ δένδρον ἐν τῇ σκιᾷ βέλτιον ἐκπέττειν τὸν καρπὸν καὶ τάχιον. Τὰ δὲ μῆλα καθ' ἥντινα διάνοιαν ὁ σοφὸς «ὑπέρφλοια» προσειρήκοι διαπορεῖν, καὶ μάλιστα τοῦ ἀνδρὸς οὐ καλλιγραφίας E ἕνεκα τοῖς εὐπροσωποτάτοις τῶν ἐπιθέτων, ὥσπερ ἀνθηροῖς χρώμασι, τὰ πράγματα γανοῦν εἰωθότος, ἀλλ' ἕκαστον οὐσίας τινὸς ἢ δυνάμεως δήλωμα ποιοῦντος, οἷον «ἀμφιβρότην χθόνα» τὸ τῇ ψυχῇ περικείμενον σῶμα, καὶ «νεφεληγερέτην» τὸν ἀέρα καὶ «πολυαίματον» τὸ ἧπαρ.

3 Εἰπόντος οὖν ἐμοῦ ταῦτα, γραμματικοί τινες ἔφασαν «ὑπέρφλοια» λελέχθαι τὰ μῆλα διὰ τὴν ἀκμήν· τὸ γὰρ ἄγαν ἀκμάζειν καὶ τεθηλέναι «φλύειν» ὑπὸ τῶν ποιητῶν λέγεσθαι. Καὶ τὸν Ἀντίμαχον οὕτω πως «φλοίουσαν

683 C 7 συντεθὲν Turn. : συντιθέντα ‖ 9 καθάριον Rei. : καθάπερ ἴον ‖ E 5 τῇ ψυχῇ Turn. : τὴν ψυχὴν ‖ 10 φλοίουσαν Ald. : φλιουσαν (sic) T φλείουσαν Hub.

ville des Cadméens comme « regorgeant *(phloïousan)* des produits de l'automne »[1] ; qu'Aratos, de même, parlant ainsi de Sirius[2] :

« fortifiant les uns, il ravit aux autres tout leur éclat *(phloon)* »,

appelait *phloon* la fraîcheur et le velouté des fruits[3] ; enfin, qu'il existait des Grecs qui sacrifiaient à Dionysos Phloïos. Or, entre tous les fruits, la pomme conserve le plus longtemps sa fraîcheur et son état d'épanouissement, et c'est pourquoi le philosophe l'avait appelée *hyperphloïon*[4]. Mais mon grand-père Lamprias fit remarquer que le préfixe *hyper* n'exprimait pas seulement l'idée de « excessivement » et de « fortement », mais aussi celles de « à l'extérieur » et de « en haut »[5] ; d'où nos expressions *hyperthyron* (« dessus de porte ») pour le linteau et *hyperôïon*[6] (« niveau supérieur ») pour l'étage d'une maison, ainsi que celle du poète, *cré' hypertéra*[7] (« chairs extérieures ») pour désigner les parties extérieures de la victime, répondant à son *enkata*[8] (« entrailles »), qu'il emploie pour désigner les parties intérieures. « Vois, dans ces conditions, dit-il, si Empédocle n'a pas plutôt forgé son épithète d'après cela : tandis que chez les autres fruits l'enveloppe *(hypo tou phloïou)* se trouve à l'extérieur et qu'ils ont à leur surface ce qu'on appelle la pelure, la coquille, la membrane ou la gousse, l'enveloppe *(phloïos)* de la pomme est à l'intérieur, sous la forme d'une capsule collante et grasse, où s'attache la semence ; la partie mangeable, au contraire, qui entoure cette capsule à l'extérieur, est fort justement nommée *hyperphloïon* (« extérieure à l'enveloppe »). »

Question IX

Pour quelle raison le figuier, qui est un arbre si acerbe, produit-il un fruit particulièrement sucré?

1 Après cela, il fut question des figues, et l'on se demandait pourquoi un fruit aussi fondant et aussi

1-8. Voir *Notes complémentaires*, p. 179-80.

ὀπώραις » εἰρηκέναι τὴν τῶν Καδμείων πόλιν · ὁμοίως τὸν F
Ἄρατον ἐπὶ τοῦ Σειρίου λέγοντα

καὶ τὰ μὲν ἔρρωσεν, τῶν δὲ φλόον ὤλεσε πάντα

τὴν χλωρότητα καὶ τὸ ἄνθος τῶν καρπῶν « φλόον » προσαγορεύειν · εἶναι δὲ καὶ τῶν Ἑλλήνων τινὰς οἳ Φλοίῳ Διονύσῳ θύουσιν. Ἐπεὶ τοίνυν μάλιστα τῶν καρπῶν ἡ χλωρότης καὶ τὸ τεθηλέναι τῷ μήλῳ παραμένει, « ὑπέρφλοιον » αὐτὸ τὸν φιλόσοφον προσαγορεῦσαι. | Λαμπρίας 684 A
δ' ὁ πάππος ἡμῶν ἔφη τὴν « ὑπὲρ » φωνὴν οὐ μόνον τὸ ἄγαν καὶ τὸ σφοδρὸν δηλοῦν, ἀλλὰ καὶ τὸ ἔξωθεν καὶ τὸ ἄνωθεν · οὕτω γὰρ « ὑπέρθυρον » καὶ « ὑπερῷον » καλεῖν ἡμᾶς, τὸν δὲ ποιητὴν καὶ « κρέ' ὑπέρτερα » τὰ ἔξω τοῦ ἱερείου, ὥσπερ « ἔγκατα » τὰ ἐντός. « Ὅρα τοίνυν, ἔφη, μὴ πρὸς τοῦτο μᾶλλον ὁ Ἐμπεδοκλῆς πεποίηκε τὸ ἐπίθετον, ὅτι, τῶν ἄλλων καρπῶν τὸ ἔξωθεν ὑπὸ τοῦ φλοιοῦ περιεχομένων καὶ τὰ καλούμενα λεπύχανα καὶ κελύφη καὶ ὑμένας καὶ λοβοὺς ἐπιπολῆς ἐχόντων, ὁ τοῦ μήλου φλοιὸς ἐντός ἐστι κολλώδης χιτὼν καὶ λιπαρός, ᾧ προσίσχεται τὸ σπέρμα · τὸ δ' ἐδώδιμον, ἔξωθεν αὐτῷ περικείμενον, εἰκότως ' ὑπέρφλοιον ' ὠνόμασται. » B

ΠΡΟΒΛΗΜΑ Θ

Τίς αἰτία δι' ἣν ἡ συκῆ δριμύτατον οὖσα δένδρον γλυκύτατον παρέχει τὸν καρπόν.

1 Μετὰ δὲ ταῦτα περὶ τῶν σύκων διηπορήθη, τί δήποτε πίων καὶ γλυκὺς οὕτως καρπὸς ἀπὸ δένδρου

683 F 3 ἔρρωσεν Turn. : ἔρωσε || τῶν Amyot Xyl., cf. ARAT. : τὸν || 4-5 προσαγορεύειν Basil. : -εύων || 5 Φλοίῳ Ald. : Φλείῳ || 684 A 9 κελύφη Ald. : κελιφη (sic) || B 1 ὠνόμασται Turn. : ὠνομάσθαι.

sucré poussait sur un arbre des plus amer ; la feuille du figuier est, en effet, appelée *thrion* précisément à cause de son âpreté *(trachytèta)*[1], et d'autre part son bois est gorgé d'un suc acide qui fait qu'il donne en brûlant une fumée extrêmement âcre et que la cendre qu'il laisse après avoir été consumé constitue une matière particulièrement détergente par suite de sa causticité[2] ; en outre — et c'est ce qu'il y a de plus étonnant —, alors que tout ce qui croît et produit des fruits fleurit, seul le figuier reste sans fleurs[3] ; enfin, si, comme on le dit, il n'est jamais frappé de la foudre, c'est encore à l'amertume et à la mauvaise qualité de son bois[4] qu'on peut l'attribuer ; car il paraît que la foudre ne tombe jamais sur les arbres de cette espèce, non plus que sur la peau du phoque ni sur celle de l'hyène[5]. Notre patriarche intervint pour expliquer que tout ce qui se trouvait de douceur dans la plante se concentrait dans le fruit, rendant ainsi naturellement le reste acerbe et rude ; tout comme le foie en lui-même devient tout à fait douceâtre lorsque la bile s'en est retirée pour se concentrer dans un seul endroit[6], ainsi le figuier, en abandonnant à la figue tout l'élément onctueux et succulent, se trouvait-il lui-même dépourvu de douceur. « Car, en fait, son bois contient bien une sève d'une certaine qualité, poursuivit-il ; je n'en veux pour preuve que ce que disent les jardiniers ; ils disent que la rue[7] qui pousse sous un figuier ou qui est plantée à proximité est plus agréable au goût et a une saveur plus délicate[8], comme si elle bénéficiait d'une certaine douceur qui neutralise ce qu'elle a de trop lourd et de rebutant, — à moins que, parbleu, le figuier, tout au contraire, en tirant la nourriture du sol, n'absorbe le principe acerbe que celle-ci contient[9]. »

1. Assimilation quasi-comique. L'étymologie de θρῖον nous demeure inconnue.

2-9. Voir *Notes complémentaires*, p. 180-1.

φύεται πικροτάτου· τῆς γὰρ συκῆς καὶ τὸ φύλλον διὰ
τὴν τραχύτητα θρῖον ὠνόμασται, καὶ τὸ ξύλον ὀπῶδές
ἐστιν, ὥστε καιόμενον μὲν ἐκδιδόναι δριμύτατον καπνόν,
κατακαυθὲν δὲ τὴν ἐκ τῆς τέφρας κονίαν ῥυπτικωτάτην C
παρέχειν ὑπὸ δριμύτητος. Ὃ δ' ἐστὶ θαυμασιώτατον,
ἀνθούντων ἁπάντων ὅσα βεβλάστηκε καὶ καρπογονεῖ,
μόνον ἀνανθές ἐστι τὸ τῆς συκῆς φυτόν· εἰ δ', ὥς φασιν,
οὐ κεραυνοῦται, καὶ τοῦτ' ἄν τις ἀναθείη τῇ πικρότητι
καὶ καχεξίᾳ τοῦ στελέχους· τῶν γὰρ τοιούτων οὐ δοκοῦσιν
ἐπιθιγγάνειν οἱ κεραυνοί, καθάπερ οὐδὲ τῆς φώκης τοῦ
δέρματος οὐδὲ τῆς ὑαίνης. Ὑπολαβὼν οὖν ὁ πρεσβύτης
ἔφη, ⟨ὅσον ἂν ἐνῇ⟩ τῷ φυτῷ γλυκύτητος, ἅπαν τοῦτο
συνθλιβόμενον εἰς τὸν καρπὸν εἰκότως δριμὺ ποιεῖν καὶ
ἄκρατον τὸ λειπόμενον· ὥσπερ γὰρ τὸ ἧπαρ, εἰς ἕνα τόπον
τοῦ χολώδους ἀποκριθέντος, αὐτὸ γίνεται γλυκύτατον, D
οὕτω τὴν συκῆν εἰς τὸ σῦκον ἅπαν τὸ λιπαρὸν καὶ νόστιμον
ἀφιεῖσαν αὐτὴν ἄμοιρον εἶναι γλυκύτητος. « Ἐπεί, ὅτι
γε μετέχει τινὸς εὐχυμίας τὸ ξύλον, ἐκεῖν', ἔφη, ποιοῦμαι
σημεῖον, ὃ λέγουσιν οἱ κηπουροί· λέγουσι δὲ τοῦ πηγάνου
τὸ φυόμενον ὑπ' αὐτῇ καὶ παραφυτευόμενον ἥδιον εἶναι
καὶ τῷ χυμῷ μαλακώτερον, ὡς ἂν ἀπολαῦόν τινος γλυκύ-
τητος, ᾗ κατασβέννυται τὸ ἄγαν βαρὺ καὶ κατάκορον, εἰ μὴ
νὴ Δία τοὐναντίον ἡ συκῆ περισπῶσα τὴν τροφὴν ἐξαιρεῖ
τὸ τῆς δριμύτητος. »

684 C 1 κατακαυθὲν Turn. : -θεῖσαν || 9 ὅσον ἂν ἐνῇ add. Bern. || 10 ποιεῖν Turn. : ποιεῖ || D 4 ἔφη Amyot Xyl. Vulc. : ἔφην || 7 ἂν ἀπολαῦόν Turn. : ἀναπαῦον T ἐναπολαῦον Leon. || 9 ἐξαιρεῖ Duebner : ἐξαίρει || 10 τὸ : τι Méz. del. Bases.

Question X

Qui sont les gens « du sel et de la fève »? Et en même temps, pourquoi le poète qualifie le sel de « divin ».

1 Florus se demandait, un jour que nous étions reçus chez lui, qui pouvaient bien être ceux que le proverbe nomme « les gens du sel et de la fève[1] ». La question fut aussitôt résolue par le grammairien Apollophane : « Le proverbe désigne, dit-il, des amis assez intimes pour dîner avec nous de sel et d'une fève[2]. » Sur quoi nous recherchâmes d'où venait au sel l'estime qu'on en faisait, vu qu'Homère dit en propres termes :

« il répandit du sel divin »[3],

et que Platon affirme que le sel est, selon l'opinion des hommes, le corps le plus aimé des dieux[4]. Ce qui augmentait notre perplexité, c'était que les prêtres égyptiens s'abstiennent absolument de sel, par souci de perfection, au point même de manger leur pain non salé[5] : comment ont-ils pu, si le sel est « aimé des dieux » et « divin », s'imposer cette interdiction?

2 Florus nous pria de laisser les Égyptiens tranquilles, et de nous en tenir à la Grèce pour parler de la question. Je répondis que les Égyptiens n'étaient nullement contraires en cela aux Grecs ; car la recherche de la perfection la plus scrupuleuse est incompatible avec l'acte de procréation, avec le rire, avec l'usage du vin et avec beaucoup d'autres choses habituellement fort désirables ; il est donc possible que les Égyptiens évitent le sel, dans leur souci de pureté, parce que sa chaleur excite les appétits sexuels[6], comme certains le prétendent ; mais on peut supposer aussi qu'ils s'en privent comme du condiment le plus agréable ; car le sel a bien l'air de n'être qu'un condiment qui agrémente les autres condiments ; c'est d'ailleurs pourquoi certains l'appellent *charitas* (« charmes »), parce que de la nourriture nécessaire il fait une nourriture agréable[7].

1-7. Voir *Notes complémentaires*, p. 181-2.

ΠΡΟΒΛΗΜΑ Ι

Τίνες οἱ περὶ ἅλα καὶ κύαμον· ἐν ᾧ καὶ διὰ τί τὸν ἅλα «θεῖον» ὁ ποιητὴς εἶπεν. E

1 Ἐζήτει Φλῶρος, ἑστιωμένων ἡμῶν παρ' αὐτῷ, τίνες ἂν εἶεν « οἱ περὶ ἅλα καὶ κύαμον » ἐν τῇ παροιμίᾳ λεγόμενοι. Καὶ τοῦτο μὲν ἐκ προχείρου διέλυσεν Ἀπολλοφάνης ὁ γραμματικός· « Οἱ γὰρ οὕτω συνήθεις, ἔφη, τῶν φίλων ὥστε καὶ πρὸς ἅλα δειπνεῖν καὶ κύαμον ὑπὸ τῆς παροιμίας προβάλλονται. » Τὴν δὲ τῶν ἁλῶν τιμὴν ἀφ' ὅτου γένοιτο F διηποροῦμεν, Ὁμήρου μὲν ἄντικρυς λέγοντος

πάσσε δ' ἁλὸς θείοιο,

Πλάτωνος δὲ ⟨τὸ⟩ τῶν ἁλῶν σῶμα κατὰ νόμον ἀνθρώπων θεοφιλέστατον εἶναι φάσκοντος. Ἐπέτεινε δὲ τὴν ἀπορίαν τὸ τοὺς Αἰγυπτίους ἱερέας ἁγνεύοντας ἀπέχεσθαι τὸ πάμπαν ἁλῶν, ὥστε καὶ τὸν ἄρτον ἄναλον προσφέρεσθαι· πῶς γάρ, εἰ θεοφιλὲς καὶ θεῖον, ἀφωσιώσαντο ;

2 Φλῶρος μὲν οὖν ἐᾶν ἐκέλευε τοὺς Αἰγυπτίους, | Ἑλληνιστὶ δ' αὐτοὺς εἰπεῖν τι πρὸς τὸ ὑποκείμενον. Ἐγὼ 685 A δ' ἔφην οὐδὲ τοὺς Αἰγυπτίους μάχεσθαι τοῖς Ἕλλησιν· αἱ γὰρ ἁγνεῖαι καὶ παιδοποιίαν καὶ γέλωτα καὶ οἶνον καὶ πολλὰ τῶν ἄλλως ἀξίων σπουδῆς ἀφαιροῦσι· τοὺς δ' ἅλας τάχα μὲν ὡς ἐπὶ συνουσίαν ἄγοντας ὑπὸ θερμότητος, ὡς ἔνιοι λέγουσι, φυλάττονται καθαρεύοντες· εἰκὸς δὲ καὶ ὡς ὄψον ἥδιστον παραιτεῖσθαι· κινδυνεύουσι γὰρ οἱ ἅλες τῶν ἄλλων ὄψων ὄψον εἶναι καὶ ἥδυσμα, διὸ καὶ « χάριτας » ἔνιοι προσαγορεύουσιν αὐτούς, ὅτι τῆς τροφῆς τὸ ἀναγκαῖον ἡδὺ ποιοῦσιν.

684 E 1, 4, 7 κύαμον Amyot Vulc. : κύμινον || F 4 τὸ add. Méz. || 6 ἁγνεύοντας Wytt. : ἁγνοὺς ὄντας || 8 ἀφωσιώσαντο Rei. : ἀφωσίωσαν.

3 « Alors nous devons admettre, reprit Florus, que c'est pour cette raison-là que le sel a été appelé divin ? » — « Et ce n'est certainement pas la plus mauvaise, répondis-je. Les hommes attribuent un caractère divin à tout ce qui est universel et qui sert à la satisfaction de la majorité de leurs besoins, telles l'eau, la lumière et les saisons ; la terre, quant à elle, est même considérée non seulement comme divine, mais proprement comme une divinité ; or, rien de tout cela ne dépasse en utilité la substance du sel, qui est l'indispensable appoint de la nourriture pour le corps, et qui met cette dernière en état de parfait accord avec l'appétit[1]. Néanmoins, vois s'il n'a pas encore une autre qualité divine : en préservant les corps de la putréfaction, en les gardant dans leur état pendant longtemps, il s'oppose à la mort et ne permet pas que la matière mortelle périsse et disparaisse complètement ; de même que l'âme, le plus divin des éléments qui nous composent, maintient l'être en vie et empêche la masse corporelle de se dissoudre, de même le sel est capable, lorsqu'il reçoit les cadavres, d'imiter ce rôle de l'âme pour faire obstacle au processus de la corruption, le dominer et le réprimer, en liant les parties constitutives par un accord et une harmonie réciproques[2]. C'est la raison pour laquelle certains Stoïciens disent du porc que ce n'est que de la chair morte, vu que l'âme ne lui est donnée, comme le sel que l'on répand sur la viande, qu'en vue de sa conservation[3]. Tu vois bien que nous considérons également le feu du ciel comme sacré et comme divin, parce que nous constatons que le corps des foudroyés résiste pour longtemps à la putréfaction[4]. Quoi d'étonnant, si les anciens ont tenu le sel aussi pour divin, puisqu'il a le même pouvoir que le feu divin ? »

4 Lorsque j'eus terminé, Philinos prit la parole. « Ne crois-tu pas, dit-il, que la fonction génératrice est, elle aussi, divine, s'il est vrai que Dieu est le principe de toutes choses[5] ? » J'en convins. « Eh bien,

1-5. Voir *Notes complémentaires*, p. 182.

3 « Ἀρ' οὖν, ὁ Φλῶρος ἔφη, διὰ τοῦτο θεῖον εἰρῆσθαι
τὸν ἅλα φῶμεν ; » — « Ἔστι μὲν δή, εἶπον, οὐδὲ τοῦτ' ἐλά- B
χιστον. Οἱ γὰρ ἄνθρωποι τὰ κοινὰ καὶ διήκοντα ταῖς
χρείαις ἐπὶ τὸ πλεῖστον ἐκθειάζουσιν, ὡς τὸ ὕδωρ, τὸ
φῶς, τὰς ὥρας · τὴν δὲ γῆν οὐ μόνον θεῖον, ἀλλὰ καὶ θεὸν
ὑπολαμβάνουσιν · ὧν οὐδενὸς λείπεται χρείᾳ τὸ τῶν ἁλῶν,
θρίγκωμα τῆς τροφῆς γινόμενον εἰς τὸ σῶμα καὶ παρέχον
εὐαρμοστίαν αὐτῇ πρὸς τὴν ὄρεξιν. Οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ
σκόπει μὴ κἀκεῖνο θεῖον αὐτῷ συμβέβηκεν, ὅτι τῶν
σωμάτων τὰ νεκρὰ διατηροῦν ἄσηπτα καὶ μόνιμα πολὺν
χρόνον ἀντιτάττεται τῷ θανάτῳ καὶ οὐκ ἐᾷ παντελῶς
ἐξολέσθαι καὶ ἀφανισθῆναι τὸ θνητόν · ἀλλ' ὥσπερ ἡ
ψυχή, θειότατον οὖσα τῶν ἡμετέρων, τὰ ζῷα συνέχει καὶ C
ῥεῖν οὐκ ἐᾷ τὸν ὄγκον, οὕτως ἡ τῶν ἁλῶν φύσις τὰ νεκρὰ
παραλαμβάνουσα καὶ μιμουμένη τὸ τῆς ψυχῆς ἔργον
ἀντιλαμβάνεται φερομένων ἐπὶ τὴν φθορὰν καὶ κρατεῖ
καὶ ἵστησιν, ἁρμονίαν παρέχουσα καὶ φιλίαν πρὸς ἄλληλα
τοῖς μέρεσι. Διὸ καὶ τῶν Στωικῶν ἔνιοι τὴν ὗν σάρκα
νεκρὰν γεγονέναι λέγουσι, τῆς ψυχῆς, ὥσπερ ἁλῶν,
παρεσπαρμένης ὑπὲρ τοῦ διαμένειν. Ὁρᾷς δ' ὅτι καὶ τὸ
κεραύνιον πῦρ ἱερὸν ἡγούμεθα καὶ θεῖον, ὅτι τὰ σώματα
τῶν διοβλήτων ἄσηπτα πρὸς πολὺν ἀντέχοντα χρόνον
ὁρῶμεν. Τί οὖν θαυμαστόν, εἰ καὶ τὸν ἅλα, τὴν αὐτὴν
ἔχοντα τῷ θείῳ δύναμιν πυρί, θεῖον ὑπέλαβον οἱ παλαιοί ; » D

4 Σιωπήσαντος δ' ἐμοῦ, Φιλῖνος ὑπολαβὼν « Τὸ δὲ γόνιμον οὐ δοκεῖ σοι » ἔφη « θεῖον εἶναι, εἴπερ ἀρχὴ πάντων ὁ θεός ; » Ὁμολογήσαντος δ' ἐμοῦ, « Καὶ μήν, ἔφη,

685 B 1 δή, εἶπον Xyl. : δεῖπνον || C 6 ὗν Turn. [1], [2] : νῦν T ὑὸς Turn. [2] || 7 νεκρὰν Amyot, cf. 669 A : κρέα T καὶ κρέα [uel κρέας] Steph. || D 3 ἀρχὴ Hub. : ἄρχει || 4 πάντων ante ὁ transposui : ὁ θεὸς πάντων.

reprit-il, on pense que le sel favorise grandement la procréation, comme tu l'as remarqué toi-même en parlant des Égyptiens. Il n'y a qu'à regarder les éleveurs de chiennes : lorsqu'elles se montrent froides pour le coït, ils stimulent et aiguillonnent leurs fonctions génitales endormies à l'aide de viande salée et d'autres aliments pareillement assaisonnés. Autre preuve : les bateaux chargés de sel engendrent une infinité de rats, parce que les femelles — tel est du moins l'avis de certains — conçoivent même sans coït, lorsqu'elles lèchent le sel ; mais il est plus vraisemblable que la salure provoque une démangeaison des parties génitales, poussant ainsi ces animaux à l'accouplement[1]. C'est peut-être pour cela que nous disons de la beauté féminine, non point inexpressive et froide, mais empreinte de charme et provocante, qu'elle est piquante et pleine de sel. Je pense aussi que les poètes appellent Aphrodite *haligénè* («née du sel») et qu'ils ont forgé sur son compte et répandu la légende de sa naissance dans la mer par allusion au pouvoir générateur du sel[2]. Aussi bien représentent-ils Poseidon lui-même et les dieux marins en général comme ayant beaucoup d'enfants et comme étant particulièrement féconds[3]. Quant aux animaux, tu ne peux citer aucun de ceux qui vivent sur terre, ni aucun volatile, qui soit aussi prolifique que ne le sont tous ceux de la mer ; d'où ce vers d'Empédocle :

‘ conduisant la troupe muette des poissons riches de semence[4] ’.»

1. Voir *Notes complémentaires*, p. 182.

2. Aphrodite Anadyomène, si souvent célébrée dans l'art et la poésie, passait pour être née de l'écume (ἀφρός) formée sur les flots autour des parties sexuelles d'Ouranos mutilé ; mais le mythe se fondait également sur les rapports existant par ailleurs entre Aphrodite et la mer (cf. Séchan-Lévêque, *Les gr. divin. de la Gr.*, p. 371-2 ; L. Séchan, « Lég. gr. de la mer », *Bull. de l'Ass. G. Budé, Lettres d'Hum.*, 1955, p. 44-5). Il est évident que l'épithète poétique ἁλιγενής, dont on est surpris de ne trouver aucune autre attestation, évoquait simplement la naissance marine de la déesse; l'étiologie à laquelle se livre ici Plutarque paraît tout à fait aberrante.

3-4. Voir *Notes complémentaires*, p. 182-3.

τὸν ἅλ' οὐκ ὀλίγον πρὸς γένεσιν συνεργεῖν οἴονται, καθάπερ αὐτὸς ἐμνήσθης τῶν Αἰγυπτίων. Οἱ γοῦν τὰς κύνας φιλοτροφοῦντες, ὅταν ἀργότεραι πρὸς συνουσίαν ὦσιν, ἄλλοις τε βρώμασιν ἁλμυροῖς καὶ ταριχευτοῖς κρέασι κινοῦσι καὶ παροξύνουσιν τὸ σπερματικὸν αὐτῶν ἡσυχάζον. Τὰ δ' ἁληγὰ πλοῖα πλῆθος ἐκφύει μυῶν ἄπλετον, ὡς μὲν ἔνιοι λέγουσι, τῶν θηλειῶν καὶ δίχα συνουσίας κυουσῶν, ὅταν τὸν ἅλα λείχωσιν· εἰκὸς δὲ μᾶλλον E ἐμποιεῖν τὴν ἁλμυρίδα τοῖς μορίοις ὀδαξησμοὺς καὶ συνεξορμᾶν τὰ ζῷα πρὸς τοὺς συνδυασμούς. Διὰ τοῦτο δ' ἴσως καὶ κάλλος γυναικὸς τὸ μήτ' ἀργὸν μήτ' ἀπίθανον, ἀλλὰ μεμιγμένον χάριτι καὶ κινητικὸν ἁλμυρὸν καὶ δριμὺ καλοῦσιν. Οἶμαι δὲ καὶ τὴν Ἀφροδίτην ἁλιγενῆ τοὺς ποιητὰς προσαγορεύειν καὶ μῦθον ἐπ' αὐτῇ πεπλασμένον ἐξενεγκεῖν, ὡς ἀπὸ θαλάσσης ἐχούσῃ τὴν γένεσιν, εἰς τὸ τῶν ἁλῶν γόνιμον αἰνιττομένους. Καὶ γὰρ αὐτὸν τὸν Ποσειδῶνα [ἀλλὰ] καὶ ὅλως τοὺς πελαγίους θεοὺς πολυτέκνους καὶ πολυγόνους ἀποφαίνουσιν· αὐτῶν δὲ τῶν F ζῴων οὐδὲν ἂν χερσαῖον ἢ πτηνὸν εἰπεῖν ἔχοις οὕτω γόνιμον ὡς πάντα ⟨τὰ⟩ θαλάττια· πρὸς ὃ καὶ πεποίηκεν ὁ Ἐμπεδοκλῆς·

φῦλον ἄμουσον ἄγουσα πολυσπερέων καμασήνων. »

685 E 2 μορίοις Leon. Turn. : μυρίοις || ὀδαξησμοὺς Wytt. : -ξισμοὺς || 4 κάλλος : καλῆς coni. Stegmann an κάλλους? || 8 ἐχούσῃ Hub. : ἐχούσης || 10 ἀλλὰ del. Wytt. || πελαγίους Rei. : πελασγικοὺς T πελαγικοὺς Basil. Turn. || F 3 τὰ add. Faehse.

LIVRE VI

NOTICE

Les trois premières *Questions* de ce *Livre* sont censées rapporter une discussion sur la physiologie relative à l'assimilation de la nourriture, tenue entre médecins chez un hôte anonyme, on ne sait où. Aussi bien ne laisse-t-on pas d'être surpris que l'exposé, fort technique, soit presque exclusivement confié au seul amateur apparemment présent, quelque éclairé qu'il fût : Plutarque lui-même.

La réunion des quatrième, cinquième et sixième *Questions* n'est guère plus circonstanciée. Cependant, la présentation de la première d'entre elles — il s'agit, cette fois, de problèmes de physique — est nettement plus élaborée, avec une mise en scène fort joliment animée, et le personnage qui introduit le débat, même s'il reste anonyme, lui aussi, n'est pas une simple abstraction.

Il fallait que son compatriote Nigros, le protagoniste de la septième *Question*, située à la table d'Aristion à Chéronée[1], inspirât à Plutarque une antipathie violente pour que celui-ci le présente avec une animosité aussi inhabituelle. Frais émoulu d'un séjour relativement bref à l'école d'un philosophe réputé, dont il avait eu le temps, sinon de bien comprendre l'enseignement, d'acquérir, en tout cas, les défauts, Nigros importune maintenant tous ceux qu'il rencontre en leur répétant

1. Voir le vol. I, p. 105.

les leçons qu'il avait apprises, et, en l'occurrence, nous le voyons s'en prendre avec un manque total de savoir-vivre au luxe et au raffinement de la table de son hôte, et lui reprocher en particulier d'avoir filtré son vin, en énumérant avec une pédanterie grotesque les inconvénients de l'opération. D. Babut a parfaitement montré qu'il s'agit là de la caricature d'un comportement stoïcien et donc que le « philosophe réputé » qui fut le maître de Nigros appartenait également au Portique[1]. Si Plutarque eut d'excellents amis stoïciens — un Thémistocle, un Sarapion, par exemple —, le portrait qu'il fait de celui-ci, ou du moins de ce « pupille d'une école stoïcienne », est bien différent ! Au reste, ce portrait est confirmé par le récit de la mort de Nigros, en *De tu. san.* 131 A, où nous apprenons que c'était un sophiste — un homme riche par conséquent, selon toute vraisemblance[2] —, que sa profession, d'ailleurs, aurait plutôt dû écarter de la philosophie[3]. Alors qu'il se produisait en Galatie (ἐν Γαλατίᾳ)[4], il ne put s'empêcher de vouloir rivaliser avec un autre sophiste de passage qui donnait des conférences publiques, malgré un obstacle fâcheux, la présence dans sa gorge d'une arête de poisson ; le mal s'enflamma et l'infection laissée par l'opération que Nigros dut subir emporta ce vaniteux. Sur l'identité du fameux maître, il a été formulé une conjecture séduisante[5] : ne s'agirait-il pas d'Épictète, auquel Plutarque retournerait ainsi l'hostilité dont le philosophe de Nicopolis l'avait, semble-t-il, gratifié en prenant à partie les « prophètes » de Delphes, charlatans et imposteurs (*Entr.* II, n° 20, sect. 27) ? Et il est vrai que, même si aucun texte des *Moralia*

1. *Plut. et le Stoïcisme*, p. 252-4.
2. Cf. C. P. Jones, *Plut. and Rome*, p. 9.
3. Cf. D. Babut, *ibid.*
4. « En Gaule », dit C. P. Jones, *op. c.*, p. 42 (cf. Syme, *Tacit.*, 1958, p. 459, 799-800, sur la rhétorique dans ce pays). Qu'il s'agisse de l'Orient ou de l'Occident, Nigros allait au loin porter sa parole.
5. M. Cuvigny, *Actes du VIIIe Congrès de l'Assoc. Guil. Budé*, Paris, 1968, p. 565.

ne contient d'allusion explicite à Épictète, on y rencontre — et précisément dans les *Συμποσιακά* — des personnages qui constituent un lien entre Delphes et Nicopolis (Symmaque[1] et le médecin Nicias) et qui pouvaient informer Plutarque de ce que disait Épictète. Pour ce qui est de Nigros lui-même, je l'identifierais volontiers, pour ma part, avec le censeur morose et obstiné — βαθυπώγωνα σοφιστὴν ἀπὸ τῆς Στοᾶς — qui, en VII, 7, 710 B (à Chéronée également), ne veut pas entendre parler de joueuses de flûte à table.

C'est au cours du repas public offert à Chéronée par Plutarque en sa qualité d'archonte éponyme[2], à l'occasion de la célébration du rite ancestral de la βουλίμου ἐξέλασις, qu'aurait eu lieu la discussion qui constitue la huitième *Question*, sur la boulimie ; nous ignorons la date de l'archontat de Plutarque ainsi que les circonstances de cette curieuse cérémonie. Le médecin Cléomène, dont nous n'entendons pas parler ailleurs, apporte, sur les causes du phénomène, un avis qui n'apparaît nullement comme plus autorisé que celui de ses commensaux.

Si la neuvième *Question* se borne, comme tant d'autres, aux conventionnels « Ἠπορήθη ποτέ » et « εἰς ταῦτ' ἐλέχθη », la dernière du *Livre* comporte du moins, comme la quatrième, une introduction vivante : nous y voyons le cuisinier d'Aristion servir, entre autres, un coq tout frais et pourtant parfaitement tendre pour avoir été suspendu à un figuier aussitôt après avoir été égorgé ; on ne sait qui, du maître ou du serviteur, a enseigné la recette à l'autre ! En raison du caractère privé de la réunion, nous n'avons guère à regretter l'absence d'autres précisions.

Seule la septième *Question* de ce *Livre* traite un problème « de table » (συμποτικόν) — S'il faut, ou non, filtrer le vin — en usant d'une argumentation sans grande originalité, où je ne relèverai qu'une remarque,

1. Voir *supra*, p. 6-7.
2. Voir également 642 F.

presque une citation, issue d'Hérodote (692 F - 693 A). Pour le reste, le *Livre* est de caractère « scientifique » et consiste essentiellement en des variations sur deux thèmes principaux : la physiologie de la nutrition (faim et soif) et le froid dans quelques-unes de ses manifestations, les deux thèmes se retrouvant réunis, en quelque sorte, dans la huitième *Question* sur la boulimie. Celle-ci se distingue par conséquent du bloc homogène des trois premières, dans lesquelles il est recherché respectivement pourquoi ceux qui jeûnent ont plus soif que faim, si la faim et la soif sont dues à une déficience ou à la transformation des pores, et pourquoi la faim disparaît quand on boit alors que la soif augmente si on mange. Dans ces trois *Questions*, nous rencontrons bien des allusions plus ou moins précises, une référence même, à Empédocle (686 F, 688 A) et à Érasistrate (688 F, 690 A), l'évocation de la théorie aristotélicienne du souffle vital (689 D), une doctrine de physique — l'humide, nourriture de la chaleur — qui remonte à Hippon (687 A). Mais il semble évident que l'essentiel de leur substance provient de quelque ouvrage de physiologie, sans doute assez remarquable, dans lequel un rôle important devait être attribué aux pores ; la méthode de réfutation point par point que nous trouvons appliquée dans la deuxième de ces *Questions* représente sans doute plus qu'un reflet de l'argumentation modèle.

Si la huitième *Question*, quant à elle, débute par des considérations linguistiques et culturelles sur la faim dévorante (en admettant que tel soit le sens de βούλιμος et de son synonyme βούβρωστις), elle dévie, après l'affirmation selon laquelle ce mal étrange s'attaque surtout à ceux qui marchent dans la neige et le froid, vers la physique, voire la météorologie[1]. Que la principale source soit ici Aristote et son école, et, d'une façon plus immédiate, les *Problèmes* apocryphes, ne

1. Notons au passage une concordance importante avec *Brut.* 25-26.

peut surprendre. Une source d'ailleurs parfois fort inexactement reproduite, même lorsqu'elle est mentionnée par Plutarque lui-même, comme en 694 DE[1]. Parce que la théorie du souffle dans la neige, qui est à la base de la dernière explication proposée (695 B-E), se trouve également au cœur de la sixième *Question*, qui traite de la conservation de la neige au moyen de paille ou d'étoffes[2], et que, d'autre part, Plutarque recourt, ici comme là, à l'argument de la dispersion de la chaleur interne, on a imaginé, au-delà des **Problèmes* du corpus aristotélicien, une source unique, qui, d'ailleurs, se confondrait avec celle que j'ai définie pour les trois premières *Questions*[3]. Il est sûr en tout cas qu'il faille remonter, ici encore, à l'enseignement d'Aristote lui-même et de son école[4], et même, parfois, jusqu'à certains prédécesseurs du Stagirite[5].

Sont à réunir aussi les quatrième et cinquième *Questions*, consacrées au refroidissement de l'eau : pourquoi l'eau tirée d'un puits devient plus fraîche si on la laisse la nuit dans l'air même du puits, et pourquoi

1. Certains éléments de ce passage, comme d'ailleurs toute l'interruption suivante, de caractère à nouveau purement physiologique, en vertu de laquelle la boulimie serait en fait une affection de l'estomac et non une faim, reflètent l'enseignement d'Hippocrate.

2. Notons par ailleurs une importante concordance entre 691 DE et un passage du *De virt. et vit.* : voir *infra*, la n. 3 pour la p. 111.

3. Voir W. Capelle, « Auf Spuren alter ΦΥΣΙΚΟΙ », *Hermes* VL, 1910, p. 321-36 (cf. le vol. I, p. xxi, n. 2).

4. Voir *infra*, la n. 2 pour la p. 112. — W. Capelle, *op. c.*, p. 328, note que la conception du refoulement mutuel du froid et du chaud repose sur la notion typiquement péripatéticienne de l'ἀντιπερίστασις, qui tient une place importante dans la physique d'Aristote, de Théophraste et de Straton.

5. Une concordance comme celle de *G.A.* 735 B9 - 736 A 21 et de Platon, *Tim.* 83 CD, par exemple, ne saurait être l'effet du hasard, ni résulter d'un emprunt d'Aristote ; elle traduit l'influence sur chacun des deux philosophes de l'enseignement d'un seul et même physiologiste de la période présocratique. On lira avec intérêt l'analyse de W. Capelle, *op. c.*, p. 332-6, en vue d'établir cette filiation.

les cailloux et les balles de plomb, jetés dans l'eau, rendent celle-ci plus froide. La seconde de ces apories aurait été, selon Plutarque, posée, mais non expliquée, ni même discutée, dans les *Problèmes* aristotéliciens[1] ; pour ce qui est de la première, la référence à Aristote (690 C) est certainement erronée, car la *Question* constitue en réalité, comme je crois l'avoir montré[2], une reprise, voire une refonte, non contrôlée, d'un passage du *De primo frigido*, ou, plutôt, de la compilation doxographique — dans sa partie « stoïcienne » en l'occurrence — dont ce dernier est issu. La *Question* 5, dès lors, ne peut être construite que sur les mêmes bases.

Le problème fondamental traité dans la neuvième *Question* — la fluidité de l'huile — correspond trop à l'esprit de l'ensemble du *Livre* pour que l'idée d'en faire un problème « homérique » ne puisse pas, cette fois, être imputée à Plutarque ; au reste, nous y retrouvons mentionné, une fois de plus, le nom d'Aristote.

Aristotélicienne encore, vraisemblablement[3], la dixième *Question*, sur la capacité du figuier à attendrir les chairs, tant par la thèse fondamentale du souffle de la plante que par le développement secondaire consacré à la coagulation du lait (697 AB).

1. La doctrine de la pétrification par le froid, que nous lisons dans cette *Question*, provient d'Anaxagore.
2. Voir *infra*, la n. 5 pour la p. 108.
3. On pourrait également songer à une source stoïcienne, ou à Empédocle : voir *infra*, la n. 6 pour la p. 123.

LIVRE VI

Timothée, le fils de Conon[1], cher Sosius Sénécion, abandonnant un jour à l'appel de Platon ses somptueux festins de stratège, fut reçu à l'Académie d'une manière simple et tout à fait digne des Muses[2] pour un de « ces repas sans fièvre », selon l'expression d'Ion[3], auxquels succèdent, en raison de la sérénité et du calme que connaît le corps, des sommeils paisibles et des visions de rêve qui ne sont que de courte durée. Le lendemain, Timothée, remarquant la différence, déclara que quand on avait dîné chez Platon on s'en trouvait bien même le jour suivant[4]. En vérité, c'est une sérieuse garantie de bien-être, que l'équilibre d'un corps non noyé de vin, mais léger et pleinement[5] disponible pour n'importe quel genre d'activité. Cependant, un autre avantage non moins précieux était assuré aux hôtes de Platon : la possibilité de se remémorer ce qui s'était dit à table ; car, si le plaisir qu'on a pris à boire et à manger ne laisse qu'un souvenir vulgaire et d'ailleurs fugace, semblable à une senteur qui s'évente ou à des relents de cuisson, les recherches et les discussions philosophiques restent, toujours fraîches et présentes, des sujets de délectation pour ceux qui s'en souviennent, et leur permettent de régaler à leur tour ceux qui ont été laissés en dehors et qui, de cette façon, trouvent leur part dans le récit qu'on leur en fait ; c'est ainsi que de nos jours encore les lettrés assistent aux banquets de Socrate et en profitent au même titre que ceux qui

1. Il s'agit, bien sûr, des deux célèbres stratèges athéniens.
2. On sait que c'était une tradition à l'Académie d'organiser des repas philosophiques empreints d'une sage frugalité : cf. Athénée 547 F - 548 A ; E. Zeller, *Die Philos. der Gr.*[4], 2. Teil, 1. Abt., 1889, p. 418. L'usage de ces repas fut perpétué et même réglementé après Platon : cf. *Q.C.* VIII, 1 ; P. Boyancé, *Le culte des muses chez les phil. gr.*, Paris, 1972, p. 263-7.
3-5. Voir *Notes complémentaires*, p. 183.

ΒΙΒΛΙΟΝ ΕΚΤΟΝ

1 Τιμόθεον τὸν Κόνωνος, ὦ Σόσσιε Σενεκίων, [ὡς] ἐκ τῶν πολυτελῶν καὶ στρατηγικῶν δείπνων ἀναλαβὼν ὁ Πλάτων ἐδείπνισεν ἐν Ἀκαδημίᾳ μουσικῶς καὶ ἀφελῶς B « ταῖς ἀφλεγμάντοις, ὥς φησιν ὁ Ἴων, τραπέζαις », αἷς ὕπνοι τε καθαροὶ καὶ βραχυόνειροι φαντασίαι, τοῦ σώματος εὐδίαν καὶ γαλήνην ἔχοντος, ἕπονται· μεθ' ἡμέραν οὖν ὁ Τιμόθεος αἰσθόμενος τῆς διαφορᾶς ἔφη τοὺς παρὰ Πλάτωνι δειπνήσαντας καὶ τῇ ὑστεραίᾳ καλῶς γίνεσθαι. Μέγα γὰρ ὡς ἀληθῶς εὐημερίας ἐφόδιον εὐκρασία σώματος ἀβαπτίστου καὶ ἐλαφροῦ καὶ παρεστῶτος ἀνυπόπτως ἐπὶ πᾶσαν ἐνέργειαν. Ἀλλ' ἕτερον οὐκ ἔλαττον ὑπῆρχε τοῦτο τοῖς παρὰ Πλάτωνι δειπνήσασιν, ἡ τῶν λαληθέντων παρὰ πότον ἀναθεώρησις· αἱ μὲν γὰρ τῶν ποθέντων C ⟨ἢ βρωθέντων⟩ ἡδοναὶ τὴν ἀνάμνησιν ἀνελεύθερον ἔχουσιν καὶ ἄλλως ἐξίτηλον, ὥσπερ ὀσμὴν ἕωλον ἢ κνῖσαν ἐναπολειπομένην, προβλημάτων δὲ καὶ λόγων φιλοσόφων ὑποθέσεις αὐτούς ⟨τε⟩ τοὺς μεμνημένους εὐφραίνουσιν, ἀεὶ πρόσφατοι παροῦσαι, καὶ τοὺς ἀπολειφθέντας οὐχ ἧττον ἑστιᾶν παρέχουσι τοῖς αὐτοῖς, ἀκούοντας καὶ μεταλαμβάνοντας· ὅπου καὶ νῦν τῶν Σωκρατικῶν συμποσίων

686 A 3 ὡς del. Rei. || 4 στρατηγικῶν Turn., cf. ATHEN. AELIAN. : στρατιωτικῶν || B 4 ἔχοντος Xyl. : ἔχοντες || 10 τοῖς Basil. : τοῖσι || C 1 ποθέντων Turn. : ποθούντων || 2 ἢ βρωθέντων add. Doe., sec. Xyl. interpr. || 5 τε add. Rei. || 7 ἑστιᾶν Wytt. : εἰς αἰτίαν.

jadis dînèrent réellement avec lui. En vérité, si le plaisir ressenti était d'ordre purement physique, Xénophon aussi bien que Platon auraient dû nous conserver dans leurs écrits, non les paroles prononcées chez Callias et chez Agathon[1], mais la liste des plats, des gâteaux et des desserts qui furent servis ; or, jamais ceux-ci n'ont été jugés dignes d'une mention, quelques apprêts et dépenses qui leur aient été vraisemblablement consacrés ; ce sont les discussions philosophiques qu'ils ont, en alliant la plaisanterie à la gravité[2], réservées pour leurs écrits, et ils nous ont laissé des modèles à suivre, non seulement pour ce qui est des réunions et des conversations à table, mais encore de la manière de garder le souvenir des propos tenus.

Question I

Quelle est la raison pour laquelle ceux qui jeûnent ont plus soif que faim[3].

1 Je t'envoie donc ce sixième livre des *Propos de Table*, dont la première question est de savoir pourquoi les personnes qui jeûnent ressentent plus la soif que la faim. Il paraissait paradoxal que ceux qui étaient restés longtemps complètement à jeun ressentissent plus la soif que la faim ; car on pensait que le manque de nourriture solide voulait naturellement être comblé par un apport de nourriture identique. Pour ma part, je fis remarquer aux assistants que, des éléments qui sont en nous, la chaleur était le seul, ou du moins le principal, qui eût besoin de nourriture[4]. « Aussi bien, voyons-nous, sans doute possible, à l'extérieur de nous-mêmes, que ni l'air, ni l'eau, ni la terre ne réclament de nourriture ni ne consument ce qui les approche, mais seulement le feu[5]. C'est aussi pourquoi les êtres

1-4. Voir *Notes complémentaires*, p. 183.

5. La chaleur intérieure est donc assimilée à ce quatrième élément : voir *infra*, la n. 3 pour la p. 100. Certains penseurs de l'école d'Empédocle appliquaient en effet la théorie des quatre éléments à la physiologie : cf. C. P. Jones, éd. d'Hippocrate, Loeb Cl. Libr., 1957, I, p. XLIX.

μετουσία καὶ ἀπόλαυσίς ἐστι τοῖς φιλολόγοις, ὥσπερ αὐτοῖς ἐκείνοις τοῖς τότε δειπνοῦσι. Καίτοι, εἰ τὰ σωματικὰ τὰς ἡδονὰς παρεῖχεν, ἔδει καὶ Ξενοφῶντα καὶ Πλάτωνα D μὴ τῶν λαληθέντων ἀλλὰ τῶν παρατεθέντων ἐν Καλλίου καὶ Ἀγάθωνος ὄψων καὶ πεμμάτων καὶ τραγημάτων ἀπογραφὴν ἀπολιπεῖν· νῦν δ' ἐκεῖνα μὲν οὐδέποτε, καίπερ ὡς εἰκὸς ἐκ παρασκευῆς γενόμενα καὶ δαπάνης, λόγου τινὸς ἠξιώθη, τὰ δὲ φιλοσοφηθέντα μετὰ παιδιᾶς σπουδάζοντες εἰς γραφὴν ἀπετίθεντο, καὶ κατέλιπον παραδείγματα τοῦ μὴ μόνον συνεῖναι διὰ λόγων ἀλλήλοις παρὰ πότον ἀλλὰ καὶ μεμνῆσθαι τῶν λαληθέντων.

ΠΡΟΒΛΗΜΑ Α

Τίς ἡ αἰτία, δι' ἣν οἱ νηστεύοντες διψῶσι μᾶλλον ἢ πεινῶσιν. E

1 Ἕκτον οὖν τοῦτό σοι πέμπω τῶν Συμποσιακῶν, ἐν ᾧ πρῶτόν ἐστι τὸ περὶ τοῦ διψῆν μᾶλλον ἢ πεινῆν τοὺς νηστεύοντας. Ἄλογον γὰρ ἐφαίνετο διψῆν μᾶλλον ἢ πεινῆν τοὺς ἐκνηστεύσαντας· ἡ γὰρ ἔνδεια τῆς ξηρᾶς τροφῆς ἀναπλήρωσιν οἰκείαν ἐδόκει ⟨καὶ⟩ κατὰ φύσιν ἐπιζητεῖν. Ἔλεγον οὖν ἐγὼ τοῖς παροῦσιν ὅτι τῶν ἐν ἡμῖν ἢ μόνον ἢ μάλιστα δεῖται τροφῆς τὸ θερμόν· « ὥσπερ ἀμέλει βλέπομεν ἔξω μήτ' ἀέρα μήθ' ὕδωρ μήτε γῆν F ἐφιέμενα τοῦ τρέφεσθαι μηδ' ἀναλίσκοντα τὸ πλησιάζον, ἀλλὰ μόνον τὸ πῦρ. Ἧι καὶ τὰ νέα βρωτικώτερα τῶν

686 C 10 Καίτοι, εἰ Basil. Turn. : καὶ τοῖσι ‖ D 4 ἀπολιπεῖν Turn. : -λειπεῖν (sic, λει T[1] in ras.) ‖ 5 γενόμενα Rei. : γιγνόμ. ‖ 6 παιδιᾶς Rei. : παιδείας ‖ E 7 καὶ add. Bern. ‖ 9 « ὥσπερ : orat. rect. usque ad fin. quaest. uoluit Hoffleit coll. 635 D ‖ F 1 ἔξω Turn. Psel. : ἐξ ὧν ‖ 2 μηδ' Bern. : μήτ' ‖ 3 Ἧι Basil. Turn: ἠ..

jeunes sont plus voraces que les adultes, à cause de la chaleur ; au contraire, les vieillards supportent très facilement le jeûne, parce qu'en eux l'élément chaud se trouve déjà émoussé et réduit, comme chez les animaux dépourvus de sang, qui ont aussi le moins besoin de nourriture précisément à cause du manque de chaleur. Les exercices, les cris et tout ce qui, en donnant du mouvement, augmente la chaleur[1] portent toujours un homme à manger avec davantage de plaisir et d'avidité. Or, la nourriture de la chaleur, c'est, à mon avis, d'abord et avant tout, conformément à la nature, le liquide[2], comme le montrent les flammes, qui augmentent quand on y jette de l'huile, et le fait que la cendre est, de toutes choses, la plus sèche ; car toute l'humidité en est brûlée et l'élément terreux qui subsiste ne garde aucune trace d'eau ; c'est ainsi que le feu divise et désagrège les corps en leur enlevant l'humidité qui maintient leur cohésion[3]. Par conséquent, lorsque nous avons longtemps jeûné, la chaleur commence par attirer brutalement tout l'humide que conservait dans le corps le résidu de la nourriture, puis le feu intérieur, toujours avide d'humidité, s'attaque directement aux sécrétions organiques de la chair[4] ; il en résulte alors, comme dans de la terre cuite, une dessication telle que le corps a naturellement davantage besoin de boisson, jusqu'à ce que la chaleur, ranimée par ce que nous aurons bu et rétablie dans toute sa force, détermine le désir d'une nourriture solide. »

Question II

Si la faim et la soif proviennent d'une déficience ou de la transformation des pores.

1 Lorsque j'eus terminé, Philon et les autres médecins contestèrent ma première allégation : la soif n'était pas due à une déficience, mais à la transfor-

1. Et, par là, divise la nourriture et la rend plus digeste : voir *supra* 663 AB, et cf. *De tu. san.* 130 B.
2-4. Voir *Notes complémentaires*, p. 184.

πρεσβυτέρων ὑπὸ θερμότητος· καὶ τοὐναντίον οἱ γέροντες
ῥᾷστα νηστείαν φέρουσιν, ἀμβλὺ γὰρ ἐν αὐτοῖς καὶ μικρὸν
ἤδη τὸ θερμόν ἐστιν, ὥσπερ ἐν τοῖς ἀναίμοις τῶν ζῴων, ἃ
δὴ καὶ τροφῆς ἥκιστα προσδεῖται δι' ἔνδειαν θερμότητος·
| αὐτόν θ' ἕκαστον αὑτοῦ γυμνάσια καὶ κραυγαὶ καὶ ὅσα 687 A
τῷ κινεῖν αὔξει τὸ θερμὸν ἥδιον φαγεῖν ποιεῖ καὶ προθυ-
μότερον. Τροφὴ δὲ τῷ θερμῷ, καθάπερ νομίζω, [δ] πρῶτον
κατὰ φύσιν ⟨καὶ⟩ μάλιστα τὸ ὑγρόν ἐστιν, ὡς αἵ τε
φλόγες αὐξανόμεναι τῷ ἐλαίῳ δηλοῦσιν καὶ τὸ πάντων
ξηρότατον εἶναι τέφραν· ἐκκέκαυται γὰρ τὸ νοτερόν, τὸ
δὲ γεῶδες ἔρημον ἰκμάδος λέλειπται· καὶ ὁμοίως διίστησι
καὶ διαιρεῖ τὰ σώματα τὸ πῦρ τῷ ἐξαιρεῖν τὴν κολλῶσαν
ὑγρότητα καὶ συνδέουσαν. Ὅταν οὖν νηστεύσωμεν, ἐκ τῶν
ὑπολειμμάτων τῆς ἐν τῷ σώματι τροφῆς ἀποσπᾶται βίᾳ
τὸ ὑγρὸν ὑπὸ τοῦ θερμοῦ τὸ πρῶτον, εἶτ' ἐπ' αὐτὴν B
βαδίζει τὴν σύμφυτον λιβάδα τῆς σαρκὸς ἡ πύρωσις
διώκουσα τὸ νοτερόν· γενομένης οὖν ὥσπερ ἐν πηλῷ
ξηρότητος, ποτοῦ μᾶλλον τὸ σῶμα δεῖσθαι πέφυκεν,
ἄχρι οὗ πιόντων ἀναρρωσθὲν καὶ ἰσχῦσαν τὸ θερμὸν
ἐμβριθοῦς τροφῆς ὄρεξιν ἐργάσηται. »

ΠΡΟΒΛΗΜΑ Β

Πότερον ἔνδεια ποιεῖ τὸ πεινῆν καὶ διψῆν ἢ πόρων μετασχηματισμός.

1 Λεχθέντων δὲ τούτων οἱ περὶ Φίλων' ἰατροὶ τὴν πρώτην θέσιν ἐκίνουν· ἐνδείᾳ γὰρ οὐ γίνεσθαι τὸ δίψος,

687 A 1 αὑτοῦ Ald. : αὐτοῦ || 3 δ del. Méz. || πρῶτον : postea τῶν add. dubit. Rei. || 4 καὶ addidi || 7 ἰκμάδος Ald. : ἰκάδμος || ὁμοίως Turn. : ὅμως T ὅλως Pohlenz || διίστησι Turn. : δὲ ἵστησι || 8 ἐξαιρεῖν Madvig : ἐξαίρειν || B 3 τὸ νοτερόν Basil. Turn., cf. Psel. : τὸν ἕτερον.

mation de certains pores. Ceux, en effet, qui ont soif la nuit cessent, s'ils ont pu se rendormir, d'avoir soif, et cela, sans boire ; les fiévreux, d'autre part, quand leur fièvre diminue ou disparaît tout à fait, sont en même temps délivrés de la soif ; beaucoup de personnes, enfin, voient leur soif s'apaiser après s'être baignées ou même, parbleu, après avoir vomi. Or, rien de tout cela n'augmente la quantité de liquide ; les pores seulement, sous l'effet de la transformation qu'ils subissent, prennent une ordonnance et une disposition nouvelles. Cela devient encore plus évident lorsqu'il s'agit de la faim. Il arrive souvent que des malades manquent de nourriture et en même temps d'appétit ; chez d'autres qui se gavent, le besoin de manger ne se relâche aucunement, mais s'accroît au contraire et persiste. Bien des personnes, déjà, frappées d'anorexie, recourant à des olives confites dans de la saumure ou à des câpres, se sont rapidement remises après en avoir goûté, et ont ainsi rétabli leur appétit[1]. Ce qui montre à l'évidence que la faim provient d'une modification de nos pores et qu'elle n'est pas due à une déficience ; car l'absorption de ces aliments-là diminue bien le manque existant, puisqu'elle représente un apport de nourriture ...[2] ; de même, le goût agréable et la saveur piquante[3] des aliments marinés, en contractant et en resserrant l'estomac, ou, au contraire, en l'ouvrant et en le relâchant, produisent en lui cette aptitude à recevoir la nourriture que nous appelons l'appétit.

2 J'estimais, pour ma part, que cette théorie était plausible, mais qu'elle s'opposait au suprême dessein de la nature, vers lequel tout être vivant tend par ses appétits, qui aspirent à combler les vides et cherchent à lui rendre ce qui lui appartient en propre toutes les fois qu'il en est privé[4]. « Ne pas admettre, en effet, que ce qui distingue principalement l'être vivant de l'être

1-4. Voir *Notes complémentaires*, p. 184-5.

ἀλλὰ πόρων τινῶν μετασχηματισμῷ. Τοῦτο μὲν γὰρ οἱ C
νύκτωρ διψῶντες, ἂν ἐπικαταδάρθωσι, παύονται τοῦ
διψῆν μὴ πιόντες· τοῦτο δ' οἱ πυρέττοντες, ἐνδόσεως
γενομένης ἢ παντάπασι τοῦ πυρετοῦ λωφήσαντος, ἅμα
καὶ τοῦ διψῆν ἀπαλλάττονται· πολλοῖς δὲ λουσαμένοις
καὶ νὴ Δί' ἐμέσασιν ἑτέροις λήγει τὸ δίψος. Ὧν ὑπ' οὐδενὸς
αὔξεται τὸ ὑγρόν, ἀλλὰ μόνον οἱ πόροι παρέχουσι,
πάσχοντές τι τῷ μετασχηματίζεσθαι, τάξιν ἑτέραν καὶ
διάθεσιν. Ἐκδηλότερον δὲ τοῦτο γίνεται περὶ τὴν πεῖναν.
Ἐνδεεῖς γὰρ ἅμα πολλοὶ γίνονται καὶ ἀνόρεκτοι τῶν
νοσούντων· ἐνίοις δ' ἐμπιπλαμένοις οὐδὲ ἓν αἱ ὀρέξεις
χαλῶσιν, ἀλλὰ καὶ κατατείνουσι καὶ παραμένουσιν. Ἤδη D
δὲ πολλοὶ τῶν ἀποσίτων, ἐλαίαν ἁλμάδα λαμβάνοντες ἢ
κάππαριν, γευσάμενοι ταχέως ἀνέλαβον καὶ παρεστήσαντο
τὴν ὄρεξιν. Ὧι καὶ μάλιστα δῆλόν ἐστιν ὅτι πάθει
τινὶ πόρων, οὐχ ὑπ' ἐνδείας ἐγγίνεται τὸ πεινῆν ἡμῖν· τὰ
γὰρ τοιαῦτα βρώματα τὴν μὲν ἔνδειαν ἐλαττοῖ προστιθεμένης
τροφῆς, ⟨...⟩ ποιοῦσιν, οὕτως αἱ τῶν ἐφάλμων
βρωμάτων εὐστομίαι καὶ δριμύτητες, ἐπιστρέφουσαι καὶ
πυκνοῦσαι τὸν στόμαχον ἢ πάλιν ἀνοίγουσαι καὶ χαλῶσαι,
δεκτικήν τινα τροφῆς εὐαρμοστίαν περιειργάσαντο περὶ
αὐτόν, ἣν ὄρεξιν καλοῦμεν.

2 Ἐδόκει δή μοι ταῦτα πιθανῶς μὲν ἐγκεχειρῆσθαι,
πρὸς δὲ τὸ μέγιστον ἐναντιοῦσθαι τῆς φύσεως τέλος,
ἐφ' ὃ πᾶν ἄγει ζῷον ὄρεξις, ἀναπλήρωσιν τοῦ ἐνδεοῦς E
ποθοῦσα καὶ τὸ ἐκλεῖπον ἀεὶ τοῦ οἰκείου διώκουσα· « τὸ
γὰρ ᾧ διαφέρει μάλιστα τὸ ζῷον τοῦ ἀψύχου, τοῦτο μὴ

687 C 4-5 καὶ post ἅμα transp. Bern. : καὶ ἅμα T del. Méz. || 7-8 παρέχουσι [παρέσχον Wytt.], πάσχοντές Hütten : παρασχόντες T πάσχοντές Turn. || 10 πολλοὶ Turn. : πολὺ || 11 ἐνίοις Ald. : ἐννίοις || D 7 lac. ind. Turn. || E 2 καὶ τὸ Turn. : αὐτὸ || ἐκλεῖπον : ἐλλεῖπον Emp.

inanimé nous ait été donné pour notre sauvegarde et notre survie, et soit implanté en nous comme un moyen propre à apporter[1] au corps ce qui lui est indispensable et qui correspond à ses besoins, et s'imaginer, au contraire, que cela ne représente qu'un accident, une quelconque altération des pores selon qu'ils deviennent plus grands ou plus petits, c'est vraiment digne de gens qui tout simplement ne tiennent aucun compte de la nature. De plus, si le corps a froid par suite d'un manque de sa chaleur habituelle, il est illogique de nier qu'il ait soif et qu'il ait faim à cause du manque d'humidité naturelle et de nourriture ; et ce qui est plus illogique encore, c'est que la nature puisse aspirer au vide sous l'effet du trop-plein, mais non pas au plein sous l'effet du vide, et que ceci soit dû à un autre phénomène. Ces exigences que connaissent les êtres vivants, avec les satisfactions qu'elles appellent, ne diffèrent en rien des usages de l'agriculture. Souvent les conditions et les remèdes y sont les mêmes : contre la sécheresse on irrigue pour abreuver la terre, on rafraîchit avec mesure quand le soleil brûle, dans la froidure on s'efforce de réchauffer les plantes et de les protéger en les couvrant de tout ce qui peut servir ; et ce qui ne dépend pas de nous, nous prions Dieu de nous l'accorder, des rosées qui soient douces et des chaleurs accompagnées de brises légères[2], pour que toute insuffisance soit aussitôt comblée, dans la nature, et que celle-ci puisse conserver son équilibre. C'est ainsi, je pense, que la conservation de la nature *(to tèroun tèn physin)* a été appelée nourriture *(trophè)*[3] ; les plantes conservent la leur en tirant insensiblement de l'atmosphère, comme le dit Empédocle, l'eau dont elles ont besoin[4] ; nous, c'est l'appétit qui nous apprend à rechercher et à poursuivre ce qui manque à notre équilibre.

Mais considérons néanmoins chacun des arguments présentés, pour nous rendre compte de leur erreur. Pour ce qui est des substances agréables au goût et piquantes, ce n'est pas de l'appétit, semble-t-il, qu'elles

1-4. Voir *Notes complémentaires*, p. 185.

φάναι πρὸς σωτηρίαν καὶ διαμονὴν ὑπάρχειν ἡμῖν, ὥσπερ
ὄχημα τῶν οἰκείων τῷ σώματι καὶ δεητῶν ἐγγεγενημένον,
ἀλλὰ πάθος εἶναι καὶ τροπήν τινα πόρων οἴεσθαι μεγέθεσι
καὶ μικρότησι συμβαίνουσαν εἰς οὐδέν᾽ ἣν λόγον ἁπλῶς
τιθεμένων τὴν φύσιν. Ἔπειτα ῥιγοῦν ⟨μὲν⟩ ἐνδείᾳ θερμό-
τητος οἰκείας τὸ σῶμα, μηκέτι ⟨δὲ⟩ διψῆν μηδὲ πεινῆν
ὑγρότητος ἐνδείᾳ τῆς κατὰ φύσιν καὶ τροφῆς ἄλογόν
ἐστι· τούτου δ᾽ ἀλογώτερον, εἰ κενώσεως μὲν ἐφίεται διὰ F
πλήρωσιν ἡ φύσις, πληρώσεως δ᾽ οὐ διὰ κένωσιν, ἀλλ᾽ ἑτέ-
ρου τινὸς πάθους ἐγγενομένου. Καὶ μὴν αἵ γε τοιαῦται
περὶ τὰ ζῷα χρεῖαι καὶ ἀναπληρώσεις οὐθέν τι τῶν περὶ
τὰς γεωργίας γινομένων διαφέρουσιν· πολλὰ γὰρ ὅμοια
πάσχει καὶ βοηθεῖται· πρὸς μὲν γὰρ τὰς ξηρότητας
ἀρδείαις ποτίζομεν, | καὶ ψύχομεν μετρίως ὅταν φλέγηται, 688 A
ῥιγοῦντα δ᾽ αὐτὰ θάλπειν πειρώμεθα καὶ σκέπειν πολλοστὰ
περιβάλλοντες· καὶ ὅσα μὴ παρ᾽ ἡμᾶς ἐστιν, εὐχόμεθα
τὸν θεὸν διδόναι, δρόσους μαλακὰς καὶ εἱλήσεις ἐν πνεύ-
μασι μετρίοις, ὡς ἀεὶ τοῦ ἀπολείποντος ἀναπλήρωσιν ἡ
φύσις ἔχοι, διατηροῦσα τὴν κρᾶσιν. Οὕτω γὰρ οἶμαι καὶ
τροφὴν ὠνομάσθαι τὸ τηροῦν τὴν φύσιν· τηρεῖται δὲ
τοῖς μὲν φυτοῖς ἀναισθήτως ἐκ τοῦ περιέχοντος, ὥς
φησιν Ἐμπεδοκλῆς, ὑδρευομένοις τὸ πρόσφορον· ἡμᾶς
δ᾽ ἡ ὄρεξις ζητεῖν διδάσκει καὶ διώκειν τὸ ἐκλεῖπον τῆς
κράσεως.

Οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τῶν εἰρημένων ἕκαστον ἴδωμεν ὡς
οὐκ ἀληθές ἐστι. Τὰ μὲν γὰρ εὐστομίαν ἔχοντα καὶ δριμύ- B
τητα τάχα μὲν οὐκ ὄρεξιν, ἀλλὰ δηγμὸν ἐμποιεῖ τοῖς

687 E 4-5 ὥσπερ ὄχημα τῶν Faehse : ὥσπερ ὀμμάτων T ὥσπερ ὄμμα τῶν Turn. || 5 δεητῶν Turn. : δέη τῶν T || ἐγγεγενημένον Doe. : -νων || 8 μὲν add. Hirschig || 9 δὲ add. Turn. || 10 τῆς Méz. : τῆι || F 7-688 A 1 ποτίζομεν ... ψύχομεν Xyl. interpr. : ποτιζόμενα ... ψυχόμενα || 4 εἱλήσεις Ald. : εἰλ. || 5 μετρίοις Turn. : μετρίως T μετρίας coni. Rei. || 6 ἔχοι : ἔχη (ἔχηι) coni. Hub. || 10 ἐκλεῖπον : ἐλλεῖπον Emp.

provoquent, mais une irritation des parties du corps qui reçoivent la nourriture[1], telles les démangeaisons dues au contact de certains objets râpeux ; si cet effet excite du même coup l'appétit, c'est que, vraisemblablement, ces sortes d'aliments décomposent et dissolvent la nourriture déjà présente dans l'organisme et créent de ce fait une déficience, les pores se trouvant vidés et nettoyés — et non pas modifiés dans leurs contours. Car les substances acides, piquantes ou salées désintègrent la matière qu'elles rencontrent, la répandent et la dispersent[2], de sorte qu'elles renouvellent l'appétit en évacuant ainsi les résidus de la veille. Chez les baigneurs, ce n'est pas la transformation des pores qui apaise la soif, mais le fait qu'ils absorbent de l'eau à travers les tissus[3] et qu'ils se remplissent de vapeur humide. Quant aux vomissements, ils laissent la nature, en rejetant ce qui lui est étranger, profiter de ce qui lui est approprié ; car la soif ne résulte point tout uniment d'une absence de liquide, mais de l'absence du liquide approprié que réclame la nature ; aussi, quelle que soit dans le corps l'abondance des matières inassimilables, l'être n'en est pas moins déficient ; elles font obstacle aux liquides naturels, dont le besoin se fait sentir, et ne permettent aucun mélange ni aucune fusion, jusqu'à ce qu'elles s'évacuent et quittent la place ; alors seulement les pores peuvent recevoir ce qui est assimilable. La fièvre, enfin, quant à elle, repousse l'élément liquide vers le fond, où il se retire tout entier — tandis que la zone intermédiaire[4] se trouve brûlante — et où il est maintenu sous l'effet de cette pression ; c'est ce qui fait que beaucoup de fiévreux vomissent — parce que les parties internes, gorgées à l'excès, expulsent les matières liquides — en même temps qu'ils se sentent assoiffés par suite de la déficience et de la sécheresse dont souffre le reste du corps. En conséquence, lorsqu'il se produit une détente et que la chaleur quitte cette zone intermédiaire, l'humidité se répand à nouveau et reprend sa place ; en se diffusant normalement à travers tout le corps,

1-4. Voir *Notes complémentaires*, p. 185.

δεκτικοῖς μέρεσι τῆς τροφῆς, οἷον κνησμοὶ κατὰ θίξιν ἐνίων ἀμυσσόντων· εἰ δὲ καὶ τοῦτο τὸ πάθος ὀρεκτικόν ἐστιν, εἰκός ἐστιν ὑπὸ τῶν τοιούτων βρωμάτων λεπτυνόμενα διακρίνεσθαι τὰ προϋπόντα, καὶ ποιεῖν [μὲν] ἔνδειαν, οὐ μεταρρυθμιζομένων τῶν πόρων ἀλλὰ κενουμένων καὶ καθαιρομένων· τὰ γὰρ ὀξέα καὶ δριμέα καὶ ἁλμυρὰ θρύπτοντα τὴν ὕλην διαφέρει καὶ σκίδνησιν, ὥστε νεαρὰν ποιεῖν τὴν ὄρεξιν ἐκθλιβομένων τῶν ἑώλων καὶ χθιζῶν. Τῶν δὲ λουομένων οὐ μετασχηματιζόμενοι παύουσιν οἱ πόροι τὸ δίψος, ἀλλ' ἰκμάδα ⟨διὰ⟩ τῆς σαρκὸς ἀναλαμ- C βάνοντες καὶ ἀναπιμπλάμενοι νοτερᾶς ἀτμίδος. Οἱ δ' ἔμετοι τὸ ἀλλότριον ἐκβάλλοντες ἀπόλαυσιν τῇ φύσει τοῦ οἰκείου παρέσχον. Οὐ γὰρ ἁπλῶς τοῦ ὑγροῦ τὸ δίψος, ἀλλὰ τοῦ κατὰ φύσιν καὶ οἰκείου· διό, κἂν πολὺ παρῇ τὸ ἀλλόφυλον, ἐνδεὴς ὁ ἄνθρωπός ἐστιν· ἐφίσταται γὰρ τοῖς κατὰ φύσιν ὑγροῖς, ὧν ἡ ὄρεξίς ἐστι, καὶ οὐ δίδωσιν ἀνάμιξιν οὐδὲ κατάκρασιν, ἄχρι ἂν ἐκστῇ καὶ ἀποχωρήσῃ· τότε δ' οἱ πόροι τὸ σύμφυλον ἀναλαμβάνουσιν. Οἱ δὲ πυρετοὶ τὸ ὑγρὸν εἰς βάθος ἀπωθοῦσιν, καὶ τῶν μέσων φλεγομένων ἐκεῖ πᾶν ἀποκεχώρηκεν καὶ κρατεῖται πεπιεσμένον· ὅθεν ἐμεῖν τε πολλοὺς ἅμα συμβαίνει, πυκνότητι D τῶν ἐντὸς ἀναθλιβόντων τὰ ὑγρά, καὶ διψῆν δι' ἔνδειαν καὶ ξηρότητα τοῦ λοιποῦ σώματος. Ὅταν οὖν ἄνεσις γένηται καὶ τὸ θερμὸν ἐκ τῶν μέσων ἀπίῃ, σκιδνάμενον αὖθις ὑπονοστεῖ καὶ διιόν, ὡς πέφυκε, πάντῃ τὸ νοτερὸν ἅμα τοῖς τε μέσοις ῥᾳστώνην παρέσχεν καὶ τὴν σάρκα

688 B 3 δεκτικοῖς Ald. : δηκτ. || κατὰ θίξιν Turn. : κατάθιξιν || 6 προϋπόντα Doe. : πρέποντα || μὲν delcui || 7 μεταρρυθμιζομένων Steph. : μεταρυθμ. || 10 ἐκθλιβομένων Amyot : εἰσθλιβ. || C 1 διὰ add. Faehse || 4 ἁπλῶς τοῦ Méz. : ἀπλήστου (sic) || 8 ἐκστῇ Ald. : ἐκ et lac. 1-2 litt. στῇ || 11 κρατεῖται Ald. : κρατεῖτε || D 2 ἀναθλιβόντων Turn. : -βέντων || διψῆν Basil. Turn. : δίψαν || 5 ὑπονοστεῖ Basil. Turn. : -τεῖν || διιόν Turn. : ἴδιον || τὸ νοτερὸν Basil. Turn. : τὸν ἕτερον.

elle apporte à la fois du soulagement à la zone intermédiaire et amollit la chair, qu'elle rend douce et tendre, de rugueuse et desséchée qu'elle était, et souvent même elle provoque des sueurs ; il en résulte que la déficience qui causait la soif prend fin et disparaît, lorsque l'humidité passe de la région qu'elle ne faisait qu'alourdir et comprimer[1] dans celle qui la réclame et qui a besoin d'elle. Dans un jardin, on a beau avoir un puits avec de l'eau en abondance : si personne n'en tire pour arroser les plantes, celles-ci souffrent nécessairement de la soif et dépérissent ; de même, dans le corps humain, lorsque tout l'élément liquide se retire vers un seul endroit, il n'est pas étonnant que le reste éprouve la déficience et la sécheresse, jusqu'à ce que le flux et l'irrigation soient à nouveau rétablis ; c'est ce qui se produit chez les fiévreux, lorsque la fièvre se relâche[2], aussi bien que chez ceux qui s'endorment sur leur soif : chez ces derniers également, le sommeil retire le liquide de l'intérieur[3] pour le distribuer à travers toutes les parties du corps, dont il satisfait ainsi uniformément les besoins. La fameuse transformation des pores, qui causerait la faim et la soif, en quoi consiste-t-elle en fait? Pour ma part, je ne vois, en ce qui concerne les pores, aucun autre changement possible que celui qui résulte de la contraction et de la dilatation : s'ils se contractent, ils ne peuvent recevoir ni boisson ni nourriture solide[4], et s'ils se dilatent, ils créent du vide et de l'espace, lesquels ne sont rien d'autre que l'absence de la substance naturelle et appropriée[5]. C'est ainsi, mon cher ami, que la substance colorante se fixe sur les tissus que l'on y plonge grâce à son pouvoir corrosif et détergent, qui fait disparaître et dissout les matières étrangères, de sorte que les interstices *(poroï)* reçoivent mieux, puis conservent la teinture après l'avoir reçue, par suite du manque et du vide obtenus[6]. »

1-6. Voir *Notes complémentaires*, p. 185-6.

λείαν καὶ ἁπαλὴν ἀντὶ τραχείας καὶ αὐχμώδους γενομένην ἐμάλαξεν, πολλάκις δὲ καὶ ἱδρῶτας ἐπήγαγεν· ὅθεν ἡ ποιοῦσα διψῆν ἔνδεια λήγει καὶ παύεται, τῆς ὑγρότητος ἀπὸ τοῦ βαρυνομένου καὶ δυσαναβλαστοῦντος ἐπὶ τὸν δεόμενον καὶ ποθοῦντα μεθισταμένης τόπον. Ὡς γὰρ ἐν E
κήπῳ, φρέατος ἄφθονον ὕδωρ ἔχοντος, εἰ μή τις ἐπαντλοῖ καὶ ἄρδοι τὰ φυτά, διψῆν καὶ ἀτροφεῖν ἀναγκαῖόν ἐστιν, οὕτως ἐν σώματι, τῶν ὑγρῶν εἰς ἕνα κατασπωμένων τόπον, οὐ θαυμαστὸν ἔνδειαν εἶναι περὶ τὰ λοιπὰ καὶ ξηρότητα, μέχρι οὗ πάλιν ἐπιρροὴ καὶ διάχυσις γένηται· καθάπερ καὶ ἐπὶ τῶν πυρεττόντων, ὅταν ἀνεθῶσι, συμβαίνει καὶ τῶν ἐγκαταδαρθανόντων τῷ διψῆν· καὶ γὰρ τούτοις ὁ ὕπνος ἐκ μέσων ἐπανάγων τὰ ὑγρὰ καὶ διανέμων πάντῃ τοῖς μέρεσιν ὁμαλισμὸν ἐμποιεῖ καὶ ἀναπλήρωσιν. Ὁ γὰρ δὴ λεγόμενος τῶν πόρων μετασχηματισμὸς οὗτος, ᾧ τὸ πεινῆν ἢ τὸ διψῆν ἐγγίνεται, ποῖός τίς ἐστιν ; Ἐγὼ F
μὲν γὰρ οὐχ ὁρῶ περὶ πόρους [ἢ πόρων] διαφορὰς ἄλλας κατὰ πάθος ἢ τὸ συμπίπτειν καὶ τὸ διίστασθαι· καὶ συμπίπτοντες μὲν οὔτε ποτὸν οὔτε τροφὴν δέχεσθαι δύνανται, διιστάμενοι δὲ κενότητα καὶ χώραν ποιοῦσιν, ἔνδειαν οὖσαν τοῦ κατὰ φύσιν καὶ οἰκείου. Καὶ γὰρ αἱ στύψεις, ὦ βέλτιστε, τῶν βαπτομένων ὑφαντῶν ἔχουσι τὸ δριμὺ καὶ ῥυπτικόν, | ᾧ τῶν περισσῶν ἐκκρινομένων 689 A
καὶ ἀποτηκομένων οἱ πόροι δέχονται μᾶλλον καὶ στέγουσι δεξάμενοι τὴν βαφὴν ὑπ' ἐνδείας καὶ κενότητος. »

688 D 10 δυσαναβλαστοῦντος : -βλυστοῦντος (sim. alii) coni. Hub. || E 3 τὰ φυτά [φυτά Amyot] Steph. : αὐτά || 11 οὗτος Basil. Turn. : οὕτως || F 1 ἐγγίνεται Turn. : ἐγγένηται T ἐγγεγένηται Doe. || 2 πόρους [τοὺς π. Duebner] Bern. : πόρου || ἢ πόρων del. Duebner || ἄλλας Basil. Turn. : ἀλλὰ || 3 πάθος [τὸ π. Doe.] Bern. : πλῆθος || 4 συμπίπτοντες Basil. Turn. : -ντος || 7 ὑφαντῶν Madvig : ἔφην τόπον || 689 A 2 στέγουσι Amyot : στέργουσι.

Question III

Pourquoi la faim disparaît quand on boit, tandis que la soif augmente si l'on mange[1].

1 Au terme de cet exposé, notre hôte déclara que c'était convenablement argumenté et d'ailleurs que la théorie du vide et du remplissage des pores permettait en même temps de résoudre une autre difficulté : à savoir, pourquoi la faim disparaît aussitôt quand on boit[2], alors que la soif, au contraire, ne fait qu'augmenter si l'on mange. « De ce fait surprenant, l'explication fondée sur l'état des pores me paraît fort simple et fort vraisemblable, si même sur quelques points elle n'est que plausible. Il y a des pores pour tout[3], de dimensions diverses selon leur destination : les plus larges reçoivent la nourriture solide aussi bien que la liquide, les plus minces admettent la boisson, mais non les aliments solides. La vacuité de ces derniers provoque la soif, celle des premiers, la faim. Il en résulte que, si les assoiffés mangent, ceux-ci n'en sont point soulagés, parce que les pores, à cause de leur étroitesse, ne peuvent recevoir la nourriture solide et continuent de manquer de ce qu'ils réclament en propre ; les affamés, au contraire, lorsqu'ils boivent, le liquide pénètre dans les pores plus larges[4] et comble leur vide, calmant ainsi les tiraillements les plus violents de la faim. »

2 Pour moi, si le fait lui-même m'apparaissait comme véridique, je ne pouvais cependant être d'accord avec l'explication qu'on en donnait. « Si vous transpercez la chair, dis-je, de tous ces pores auxquels certains se cramponnent avec tant de prédilection, vous allez la rendre molle, flasque et malsaine ; de

1-3. Voir *Notes complémentaires*, p. 186.
4. J'ai maintenu dans la traduction le caractère relâché du style de ce passage.

ΠΡΟΒΛΗΜΑ Γ

Διὰ τί πεινῶντες μέν, ἐὰν πίωσι, παύονται, διψῶντες δ', ἐὰν φάγωσιν, ἐπιτείνονται.

1 Ῥηθέντων δὲ τούτων, ὁ ἑστιῶν ἡμᾶς καὶ ταῦτ' ἔφη
μετρίως λέγεσθαι καὶ πρὸς ἄλλην ἀπορίαν τὰς τῶν πόρων
κενώσεις καὶ ἀναπληρώσεις ⟨...⟩ ἐν τῷ παραυτίκα, τοῖς B
δὲ διψῶσι τοὐναντίον, ἐὰν ἐμφάγωσιν, ἐπιτείνειν συμβαίνει
τὸ δίψος. « Τοῦτο δὴ τὸ πάθος οἱ τοὺς πόρους ὑποτι-
θέμενοι ῥᾷστα καὶ πιθανώτατά μοι δοκοῦσιν, εἰ καὶ μὴ
πολλὰ μόνον πιθανῶς, αἰτιολογεῖν. Πᾶσι γὰρ ὄντων
πόρων, ἄλλας πρὸς ἄλλα συμμετρίας ἐχόντων, οἱ μὲν
εὐρύτεροι τὴν ξηρὰν ἅμα καὶ τὴν ὑγρὰν τροφὴν ἀναλαμ-
βάνουσιν, οἱ δ' ἰσχνότεροι τὸ μὲν ποτὸν παραδέχονται,
⟨τὸ σιτίον δ' οὔ⟩. Ποιεῖ δὲ τὴν μὲν δίψαν ἡ τούτων κένωσις,
ἡ δ' ἐκείνων τὴν πεῖναν. Ὅθεν, ἐὰν μὲν φάγωσιν οἱ διψῶντες,
οἱ μὲν οὐ βοηθοῦνται, τῶν πόρων διὰ λεπτότητα τὴν C
ξηρὰν τροφὴν μὴ δεχομένων ἀλλ' ἐπιδεῶν τοῦ οἰκείου
διαμενόντων· οἱ δὲ πεινῶντες ἐὰν πίνωσιν, ἐνδυόμενα
τὰ ὑγρὰ τοῖς μείζοσι πόροις καὶ ἀναπληροῦντα τὰς
κενότητας αὐτῶν ἀνίησι τὸ σφοδρὸν ἄγαν τῆς πείνης. »

2 Ἐμοὶ δὲ τὸ μὲν συμβαῖνον ἀληθὲς ἐφαίνετο, τῇ δ' ὑποθέσει τῆς αἰτίας οὐ προσεῖχον. « Καὶ γὰρ εἰ τοῖς πόροις τούτοις, ἔφην, ὧν ἔνιοι περιέχονται καὶ ἀγαπῶσι, κατατρήσειέ τις τὴν σάρκα, πλαδαρὰν καὶ τρομώδη καὶ

689 B 1 lac. ind. Rei. || 2 διψῶσι τοὐναντίον Emp. : διψῶσιν ἐναντίον || 3 δὴ Wytt. : δὲ || 3-4 ὑποτιθέμενοι Turn. : ἐπιτιθ. || 6 ἄλλας πρὸς ἄλλα Kronenberg : ἄλλος πόρος ἄλλας T ἄλλων [δὲ add. Hub.] πόρων ἄλλας Basil. || 9 τὸ σιτίον δ' οὔ addidi, sec. alios.

plus, que la boisson et les aliments solides ne soient pas admis dans les mêmes compartiments du corps, mais qu'ils soient soumis à un filtrage et à une séparation, comme dans une passoire, c'est une invention parfaitement absurde. Car le mélange qui se produit du liquide et des aliments solides[1], en disloquant ces derniers avec l'aide, d'ailleurs, de la chaleur interne et du souffle vital[2], fluidifie la nourriture par toutes sortes d'incisions et de coupures plus efficacement que ne le ferait n'importe quel instrument, de sorte que chacune de ses particules devient capable de s'unir et de s'accommoder à chacune des cellules, non pour s'y adapter, comme à des vases ou à des ouvertures, mais pour s'amalgamer avec elles et s'y incorporer. D'ailleurs, même sans cela, la principale difficulté n'est pas résolue pour autant : à savoir, que ceux qui mangent quelque chose sans rien boire, loin d'étancher leur soif, ne font que l'irriter davantage ; rien n'a été dit sur ce point. Considère maintenant, poursuivis-je, mes arguments à moi, et vois s'ils s'appuient sur des données évidentes. La première, c'est que l'humide est absorbé et détruit par le sec, et que le sec, d'autre part, s'étend et se résout en vapeurs quand il est détrempé et amolli par l'humide ; la seconde, c'est que la faim ne résulte pas de la suppression complète de toute nourriture solide, ni la soif de celle de toute nourriture liquide, mais qu'elles résultent toutes deux seulement d'un manque de quantité convenable et suffisante ; car, ceux qui se trouvent totalement privés de l'un ou de l'autre n'éprouvent ni la faim ni la soif, ils meurent tout simplement. A partir de ces prémisses, il n'est pas difficile de trouver l'explication que nous cherchons. La soif augmente quand on mange, parce que les aliments solides, en raison de leur sécheresse, aspirent et concentrent le faible et petit reste de liquide qui peut encore se trouver disséminé dans le corps, tout comme nous voyons, au dehors de nous, la terre, la poussière et le sable absorber les liquides qu'on y mêle,

1-2. Voir *Notes complémentaires*, p. 186.

σαθρὰν ⟨ἂν⟩ ποιήσειε· τό τε μὴ ταὐτὰ τοῦ σώματος
μόρια τὸ ποτὸν προσδέχεσθαι καὶ τὸ σιτίον, ἀλλ' ὥσπερ
ἠθμοῖς καταρρεῖσθαι καὶ ἀποκρίνεσθαι, κομιδῇ πλασμα-
τῶδες καὶ ἀλλόκοτον. Αὕτη γὰρ ἡ πρὸς τὸ ὑγρὸν ἀνάμιξις, D
θρύπτουσα τὰ σιτία καὶ συνεργὰ λαμβάνουσα τὸ θερμὸν
τὸ ἐντὸς καὶ τὸ πνεῦμα, πάντων ὀργάνων ἀκριβέστατα
πάσαις τομαῖς καὶ διαιρέσεσι λεπτύνει τὴν τροφήν, ὥστε
πᾶν μόριον αὐτῆς παντὶ μορίῳ γίνεσθαι φίλον καὶ οἰκεῖον,
οὐκ ἐναρμόττον ὥσπερ ἀγγείοις καὶ τρήμασιν ἀλλ' ἑνού-
μενον καὶ προσφυόμενον. Ἄνευ δὲ τούτων, οὐδὲ λέλυται
τῆς ἀπορίας τὸ μέγιστον· οἱ γὰρ ἐμφαγόντες, ἂν μὴ
πίωσιν, οὐ μόνον οὐ λύουσιν ἀλλὰ καὶ προσεπιτείνουσι τὸ
δίψος· πρὸς τοῦτο δ' οὐδὲν εἴρηται. Σκόπει δὲ καὶ τὰ
παρ' ἡμῶν, ἔφην, εἰ φαινομένας ὑποθέσεις λαμβάνομεν, E
πρῶτον μὲν λαμβάνοντες τὸ ὑγρὸν ὑπὸ τοῦ ξηροῦ δια-
φθείρεσθαι δαπανώμενον, τῷ δ' ὑγρῷ τὸ ξηρὸν βρεχόμενον
καὶ μαλασσόμενον διαχύσεις ἴσχειν καὶ ἀναθυμιάσεις·
δεύτερον δὲ μὴ νομίζοντες ἔκθλιψιν εἶναι παντάπασιν μήτε
τῆς ξηρᾶς τροφῆς ⟨τὴν⟩ πεῖναν μήτε τῆς ὑγρᾶς τὴν δίψαν,
ἀλλὰ τοῦ μετρίου καὶ ἀρκοῦντος ἔνδειαν· οἷς γὰρ ὅλως
ἂν ἐλλίπῃ θάτερον, οὔτε πεινῶσιν οὔτε διψῶσιν ἀλλ' εὐθὺς
ἀποθνῄσκουσιν. Ὑποκειμένων δὲ τούτων, οὐ χαλεπὸν ἤδη
τὴν αἰτίαν συνιδεῖν. Ἡ μὲν γὰρ δίψα τοῖς φαγοῦσιν
ἐπιτείνεται τῶν σιτίων τῇ ξηρότητι, ⟨εἴ τι⟩ διεσπαρμένον
ὑγρὸν καὶ ἀπολειπόμενον ἀσθενὲς καὶ ὀλίγον ἐν τῷ
σώματι, συλλεγόντων καὶ προσεξικμαζόντων· ὥσπερ ἔξω F
γῆν ὁρῶμεν καὶ κόνιν καὶ ψάμμον τὰ μιγνύμενα τῶν ὑγρῶν

689 C 10 ἂν ποιήσειε Herwerden : ποιήσας T ποίησει Basil. Turn. || τε coni. Bern. : γε || ταὐτὰ Turn. : ταῦτα || D 6 ἀγγείοις Turn. : ἀστείοις || E 2 ὑπὸ Amyot Steph. : ἀπὸ || 6 τὴν add. Rei. || 9-10 ἤδη τὴν Basil. : ἤδημεν || 11 εἴ τι add. Rei. : τὸ Doe., cf. Psel. || F 2 ψάμμον coni. Wytt. : μᾶλλον.

et les faire disparaître. Par contre, la boisson doit nécessairement apaiser la faim : la substance liquide imprègne et dissout les résidus des aliments qui subsistent, tout durcis, dans l'organisme, et les distribue à travers le corps, par le moyen des sucs et des vapeurs ainsi obtenus, jusqu'à chacune des parties qui en ont besoin. C'est pourquoi Érasistrate appela fort justement la boisson le véhicule de la nourriture[1] ; en se mêlant aux substances que leur sécheresse ou leur épaisseur rendait inertes et lourdes, elle leur communique l'impulsion qui les entraîne. Il est même arrivé souvent que des personnes aient rapidement cessé d'être tenaillées par la faim sans avoir bu, mais simplement après s'être baignées ; car en pénétrant du dehors à l'intérieur du corps, l'humidité ramollit les substances qui s'y trouvent, les transforme en sucs plus riches et les rend plus nourrissantes, de sorte que la faim se calme et s'adoucit dans ce qu'elle peut avoir de violence excessive et de brutalité. C'est la raison pour laquelle certains de ceux qui veulent se laisser mourir de faim peuvent durer pendant un temps considérable pour peu qu'ils prennent de l'eau, jusqu'à ce que tout ce qui est encore capable de les nourrir et d'apporter à leur corps quelque soutien soit totalement épuisé. »

Question IV

Pour quelle raison l'eau tirée d'un puits, si on la laisse la nuit dans l'air même du puits, devient-elle plus fraîche[2] ?

1 Pour un étranger aux goûts de luxe, et qui ne voulait boire que frais, les serviteurs préparèrent de l'eau plus fraîche que celle du puits ; après en avoir tiré dans un seau, ils suspendirent le seau à l'intérieur du puits sans qu'il touchât la surface de l'eau, et le laissèrent ainsi pour la nuit ; quand on apporta cette

1-2. Voir *Notes complémentaires*, p. 186.

ἀναλαμβάνουσαν εἰς ἑαυτὴν καὶ ἀφανίζουσαν. Τὴν δὲ πεῖναν αὖ πάλιν ἀναγκαίως τὸ ποτὸν ἀνίησιν· ἡ γὰρ ὑγρότης τὰ ὑπόντα σιτία περισκελῆ καὶ γλίσχρα βρέξασα καὶ διαχέασα, χυμῶν ἐγγενομένων καὶ ἀτμῶν, | ἀναφέρει 690 A τούτοις εἰς τὸ σῶμα καὶ προστίθησι τοῖς δεομένοις· ὅθεν οὐ κακῶς ὄχημα τῆς τροφῆς τὸ ὑγρὸν ὁ Ἐρασίστρατος προσεῖπεν· τὰ γὰρ ὑπὸ ξηρότητος ἢ πάχους ἀργὰ καὶ βαρέα μιγνύμενον ἀναπέμπει καὶ συνεξαίρει. Πολλοὶ δὲ καὶ μὴ πιόντες ἀλλὰ λουσάμενοι μόνον ἐπαύσαντο συντόμως σφόδρα πεινῶντες· ἐνδυομένη γὰρ ἔξωθεν ἡ ὑγρότης εὐχυμότερα ποιεῖ καὶ τροφιμώτερα τῷ ἐγχαλᾶσθαι τὰ ἐντός, ὥστε τῆς πείνης τὸ σφόδρα πικρὸν καὶ θηριῶδες ἐνδιδόναι καὶ παρηγορεῖσθαι. Διὸ καὶ πολὺν ζῶσιν ἔνιοι τῶν ἀποκαρτερούντων χρόνον, ἂν ὕδωρ μόνον λαμβάνωσιν, ἄχρι ἂν οὗ πᾶν ἐξικμασθῇ τὸ τρέφειν καὶ προστίθεσθαι τῷ B σώματι δυνάμενον.»

ΠΡΟΒΛΗΜΑ Δ

Διὰ τίν' αἰτίαν τὸ φρεατιαῖον ὕδωρ ἀρυσθέν, ἐὰν ἐν αὐτῷ τῷ τοῦ φρέατος ἀέρι νυκτερεύσῃ, ψυχρότερον γίνεται.

1 Ψυχροπότῃ ξένῳ τρυφῶντι παρεσκεύασαν οἱ θεράποντες τοῦ ἐκ φρέατος ὕδωρ ψυχρότερον· ἀρυσάμενοι γὰρ ἀγγείῳ καὶ κρεμάσαντες τὸ ἀγγεῖον ἐν τῷ φρέατι τῆς πηγῆς μὴ ἁπτόμενον εἴασαν ἐπινυκτερεῦσαι, καὶ πρὸς τὸ C

690 A 2 τούτοις Kronenberg : -τους || 4 πάχους Rei. : πάθους || 6 συντόμως Rei. : συντόνως || B 1 οὗ Turn. : οὐ || 4 φρεατιαῖον Wytt., cf. Helmbold, *Class. Phil.* XXXVI, 1941, p. 85 : φρεατίδιον || 8 τοῦ ante ἐκ transp. Rei. : ἐκ τοῦ || C 1 πηγῆς μὴ ἁπτόμενον Leon. Turn. : γῆς μαλαττόμενον T τοῦ ὕδατος μὴ ἁπτόμενον Amyot.

eau pour le repas, elle était, en effet, plus fraîche que celle qu'on venait tout juste de tirer. Cet étranger était un homme fort érudit, et il déclara qu'il avait trouvé le procédé, avec son explication, dans les écrits d'Aristote[1]. Or l'explication était la suivante : toute eau préalablement chauffée se refroidit davantage, ainsi celle que l'on sert aux rois ; celle-ci est chauffée jusqu'à ébullition, après quoi on entoure le récipient d'une grande quantité de neige et elle devient plus fraîche qu'auparavant ; tout comme notre corps éprouve davantage le frais après un bain[2]. Car le relâchement occasionné par la chaleur[3], en ouvrant les pores sur tout le corps et en en desserrant le tissu, fait que l'air extérieur y pénètre en grande quantité et rend le changement plus brusque. Par conséquent, lorsque l'eau en question, échauffée dans l'air sous l'effet de la pression, subit certaines ruptures[4], elle se refroidit ensuite rapidement.

2 Nous louâmes l'étranger d'avoir si vaillamment retenu Aristote, mais son explication nous laissait perplexes. En effet, si l'air est froid, dans lequel est suspendu le seau, comment peut-il échauffer l'eau? Et s'il est chaud, comment peut-il à nouveau la refroidir[5]? Car il est illogique que le même objet subisse d'une même cause des effets contraires, si nulle différence n'est intervenue. Comme notre interlocuteur gardait le silence, ne sachant que répondre, je dis qu'il n'y avait pas à hésiter au sujet de la température de l'air ; nos sens nous disent qu'il est froid[6], et surtout au fond dans les puits. Par conséquent, l'eau en question ne saurait être échauffée par un air qui est froid. Ce qui se produit en réalité, c'est que cet air froid, qui est incapable de changer la température de toute la masse de l'eau du puits, arrive à dominer et à refroidir la petite quantité que quelqu'un peut en tirer à la fois[7].

1-5. Voir *Notes complémentaires*, p. 186-7.
6. Affirmation surprenante pour un Grec.
7. Voir *Notes complémentaires*, p. 187.

δεῖπνον ἐκομίζετο τοῦ προσφάτου ψυχρότερον. Ἦν δ' ὁ ξένος φιλόλογος ἐπιεικῶς, καὶ τοῦτ' ἔφη λαβεῖν ἐκ τῶν Ἀριστοτέλους μετὰ λόγου κείμενον · εἶναι δὲ τοιόνδε τὸν λόγον. Πᾶν ὕδωρ προθερμανθὲν ψύχεται μᾶλλον, ὥσπερ τὸ τοῖς βασιλεῦσι παρασκευαζόμενον · ὅταν γὰρ ἑψηθῇ μέχρι ζέσεως, περισωρεύουσι τῷ ἀγγείῳ χιόνα πολλὴν καὶ γίνεται ψυχρότερον · ὥσπερ ἀμέλει καὶ τὰ ἡμέτερα σώματα λουσαμένων περιψύχεται μᾶλλον · ἡ γὰρ ὑπὸ τῆς θερμότητος ἄνεσις πολύπορον τὸ σῶμα καὶ μανὸν ἀπειργασμένη πολὺν δέχεται τὸν ἔξωθεν ἀέρα καὶ D
βιαιοτέραν ποιεῖ τὴν μεταβολήν · ὅταν οὖν ὑποκλασθῇ ὑπὸ τῆς πληγῆς τὸ ὕδωρ ἐν τῷ ἀέρι προθερμανθέν, περιψύχεται ταχέως.

2 Τὸν μὲν οὖν ξένον ἐπῃνέσαμεν ὡς ἀνδρικῶς καταμνημονεύσαντα · περὶ δὲ τοῦ λόγου διηπορoῦμεν. Ὁ γὰρ ἀήρ, ἐν ᾧ κρέμαται τὸ ἀγγεῖον, εἰ μὲν ψυχρός ἐστι, πῶς θερμαίνει τὸ ὕδωρ ; Εἰ δὲ θερμός, πῶς περιψύχει πάλιν ; Ἄλογον γὰρ ὑπὸ τοῦ αὐτοῦ τὸ αὐτὸ πάσχειν τὰ ἐναντία, μηδεμιᾶς διαφορᾶς γενομένης. Σιωπῶντος δ' αὐτοῦ καὶ διαποροῦντος, οὐδὲν ἔφην δεῖν περὶ τοῦ ἀέρος διαπορεῖν · ἡ γὰρ αἴσθησις λέγει ὅτι ψυχρός ἐστι, καὶ μάλιστά γ' ὁ ἐν βάθει φρεάτων. Ὥστ' ἀμήχανον ὑπ' ἀέρος ψυχροῦ E
θερμαίνεσθαι τὸ ὕδωρ · ἀλλὰ μᾶλλον ὁ ψυχρὸς οὗτος ἀὴρ τὴν μὲν πηγὴν διὰ πλῆθος οὐ δύναται μεταβάλλειν, ἂν δέ τις ἀφαιρῇ κατ' ὀλίγον, μᾶλλον κρατῶν περιψύξει.

690 C 5 προθερμανθὲν Ald. : -μαθεν (sic) || 10 τὸ σῶμα Turn. : τὰ σώματα || D 2 ὑποκλασθῇ scripsi : ὑπο-πλασθῇ (sic) || 5-6 καταμνημονεύσαντα Rei. : καὶ μνημον. || 11 ἔφην Turn. : ἔφη || 12 γ' ὁ Hub. : τῶν || E 4 κρατῶν Basil. Turn. : ἐρᾶτῶν (sic).

Question V

Pour quelle raison les cailloux et les balles de plomb, jetés dans l'eau, rendent-ils celle-ci plus froide[1]*?*

1 « Mais est-ce que tu te souviens, poursuivis-je, de la remarque d'Aristote[2] au sujet des cailloux et des lames de métal[3] qu'on jette dans l'eau en pensant la rafraîchir et la condenser[4]? » — « Oui, dit-il, il s'est borné à signaler le fait parmi des problèmes qu'il traite ; pour ce qui est de la cause, nous allons devoir nous y mettre par nous-mêmes, et elle est bien difficile à apercevoir. » — « Assurément, repris-je, et je serais étonné si la réponse ne nous échappait pas ; vois tout de même. D'abord, ne crois-tu pas que l'eau est rafraîchie par l'air quand celui-ci vient pénétrer en elle du dehors[5], et que l'air a d'autant plus de force dans son action quand il se heurte aux pierres et aux lames de métal? Car ces dernières ne se laissent pas traverser par lui comme les vases de bronze[6] ou d'argile, mais elles l'arrêtent par leur densité, le repoussent et le renvoient dans l'eau, de sorte que le refroidissement s'y répand et devient plus fort. C'est aussi pourquoi les rivières deviennent en hiver plus froides que la mer : repoussé par le fond, l'air froid y exerce fortement son action, tandis qu'il se dissipe dans les profondeurs de la mer, où il ne rencontre aucun obstacle[7]. Dans une autre optique, il est probable aussi que les eaux plus légères

1. *Question* abrégée par Michel Psellus, *Omnif. doctr.* 190, Westerink.
2. Frg. 213, Rose (jusqu'à δυσθεώρητος, 690 FG).
3. Ἄκμων ne peut désigner ici l'enclume, ni aucun des objets qu'il désigne occasionnellement ; son sens n'est pas technique. Aussi bien a-t-on prétendu lui substituer ἀκόνη, d'après 691 B 1 αἱ ... ἀκόναι, employé semblablement par Aristote selon *De pr. frig.* 949 C.
4. La même affirmation, concernant les cailloux seulement, se retrouve en *De pr. frig.* 955 B, pour démontrer la froideur de la terre.
5-7. Voir *Notes complémentaires*, p. 188.

ΠΡΟΒΛΗΜΑ Ε

Διὰ τίν' αἰτίαν οἱ χάλικες καὶ αἱ μολιβδίδες ἐμβαλλόμεναι ψυχρότερον τὸ ὕδωρ ποιοῦσιν.

1 « Ἀλλὰ μὴν ⟨τὸ⟩ περὶ τῶν χαλίκων, ἔφην, ἢ τῶν F
ἀκμόνων, οὓς ἐμβάλλοντες εἰς τὸ ὕδωρ ψύχειν αὐτὸ καὶ στομοῦν δοκοῦσιν, εἰρημένον Ἀριστοτέλει μνημονεύεις ; » — « Αὐτὸ τοῦτ', ἔφη, μόνον ἐν προβλήμασιν εἴρηκε τὸ γινόμενον· εἰς δὲ τὴν αἰτίαν ἐπιχειρήσομεν ἡμεῖς· ἔστι γὰρ μάλιστα δυσθεώρητος. » — « Πάνυ μὲν οὖν, ἔφην, καὶ θαυμάσαιμ' ἄν, εἰ μὴ διαφύγοι ὁ λόγος ἡμᾶς· ὅρα δ' ὅμως. Πρῶτον οὐ δοκεῖ σοι περιψύχεσθαι μὲν ὑπὸ τοῦ ἀέρος
τὸ ὕδωρ ἔξωθεν ἐμπίπτοντος, | ὁ δ' ἀὴρ μᾶλλον ἰσχύειν 691 A
πρὸς τοὺς λίθους καὶ τοὺς ἄκμονας ἀπερειδόμενος ; Οὐ γὰρ ἐῶσιν αὐτόν, ὥσπερ τὰ χαλκᾶ καὶ τὰ κεραμεᾶ τῶν ἀγγείων, διεκπίπτειν, ἀλλὰ τῇ πυκνότητι στέγοντες ἀνακλῶσιν εἰς τὸ ὕδωρ ἀπ' αὐτῶν, ὥστε δι' ὅλου καὶ ἰσχυρὰν γίνεσθαι τὴν περίψυξιν. Διὸ καὶ χειμῶνος οἱ ποταμοὶ ψυχρότεροι γίνονται τῆς θαλάττης· ἰσχύει γὰρ ἐν αὐτοῖς ὁ ψυχρὸς ἀὴρ ἀνακλώμενος, ἐν δὲ τῇ θαλάττῃ διὰ βάθος ἐκλύεται πρὸς μηθὲν ἀντερείδων. Κατ' ἄλλον δὲ τρόπον εἰκός ἐστι τὰ λεπτότερα τῶν ὑδάτων περιψύχεσθαι μᾶλλον

690 F 1 τὸ addidi ‖ ἢ coni. Turn. : ἡ ‖ 2 ἀκμόνων : ἀκονῶν Turn. Iunius ‖ 6 ἔφην T : ἔφη E ‖ 7 ὅρα δ' Wytt. : ὁρᾶτε ‖ ὅμως Amyot : ὅλως ‖ 8 περιψύχεσθαι Rei. : προψύχ. ‖ 9 ἐμπίπτοντος Turn. : ἐκπίπτ. ‖ 691 A 1 ἰσχύειν Wytt. : ἰσχύει ‖ 2 τοὺς ἄκμονας : τὰς ἀκόνας Turn. Iunius ‖ 3 χαλκᾶ Bern. : χάλκεα ‖ 4-5 ἀνακλῶσιν Amyot, cf. Psel. : ἀναλοῦσιν ‖ 5 καὶ ἰσχυρὰν Basil. Turn., a quo iterum delet. : καὶ ἴσχυσαν (sic) T καὶ om. Psel. κατισχύουσαν coni. Hub. ‖ 6 γίνεσθαι Bern. coll. Psel. : γενέσθαι ‖ 8 ἀνακλώμενος Amyot, cf. Psel. : ἀναλώμενος.

sont davantage sensibles à l'action du froid ; leur faiblesse, en effet, les empêche de lui résister. Or, les lingots de plomb et les cailloux rendent l'eau légère, parce qu'ils amassent et attirent toutes les matières solides et terreuses dont elle est chargée : ainsi l'eau, devenue plus légère et plus faible, subit davantage l'emprise du froid. En outre, le plomb est au nombre des substances naturellement froides, lui qui, corrodé par le vinaigre, fournit le poison mortel le plus réfrigérant, la céruse[1]. De même les cailloux : c'est par suite de leur densité qu'ils apportent le froid au travers de l'eau ; car toute pierre n'est qu'une masse compacte de terre refroidie et durcie sous l'effet d'une température glaciale, la plus dense étant la plus froide[2]. Par conséquent, il n'y a rien d'étonnant à ce que la pierre aussi bien que le plomb augmentent la froideur de l'eau, quand elle vient buter dessus. »

Question VI

Pour quelle raison réussit-on à conserver la neige au moyen de paille ou d'étoffes[3]?

1 Après une courte pause, l'étranger poursuivit : « Les amoureux ne désirent rien davantage que de s'entretenir avec les garçons dont ils sont épris, ou du moins, de s'entretenir avec d'autres à leur sujet ; c'est ce qui m'arrive avec la neige. Puisqu'il n'y en a pas ici, et que nous n'en avons point, je désirerais apprendre la raison pour laquelle elle est conservée par les matières les plus chaudes. Car c'est un fait qu'en l'enveloppant avec de la paille et en la couvrant avec des étoffes non encore foulées on la garde intacte pendant longtemps. N'est-il pas extraordinaire que les choses les plus chaudes soient capables de maintenir dans leur état les choses les plus froides? »

1-3. Voir *Notes complémentaires*, p. 188.

[ἢ] ὑπὸ τοῦ ψυχροῦ· κρατεῖται γὰρ δι' ἀσθένειαν. Αἱ
δ' ἀκόναι καὶ οἱ χάλικες λεπτύνουσι τὸ ὕδωρ, ὅ τι θολερὸν B
καὶ γεῶδες ἀναμέμικται, τοῦτο συνάγοντες καὶ κατα-
σπῶντες ἀπ' αὐτοῦ, ὥστε λεπτότερον καὶ ἀσθενέστερον
τὸ ὕδωρ γενόμενον μᾶλλον ὑπὸ περιψύξεως κρατεῖσθαι.
Καὶ μὴν ὅ τε μόλιβδος τῶν φύσει ψυχρῶν ἐστιν, ὅς γε
τριβόμενος ὄξει τὸ ψυκτικώτατον τῶν θανασίμων φαρ-
μάκων ἐξανίησι ψιμίθιον· οἵ τε χάλικες πυκνότητι τὸ
ψυχρὸν διὰ βάθους ποιοῦσιν· πᾶς μὲν γὰρ λίθος κατ-
εψυγμένης καὶ πεπιλημένης ὑπὸ κρύους γῆς πάγος ἐστίν,
μᾶλλον δ' ὁ μᾶλλον πεπυκνωμένος· ὥστ' οὐκ ἄτοπον, εἰ
τὴν ψυχρότητα τοῦ ὕδατος ἀντερείδων συνεπιτείνει καὶ ὁ
λίθος καὶ ὁ μόλιβδος.» C

ΠΡΟΒΛΗΜΑ ϛ

Διὰ τίν' αἰτίαν ἀχύροις καὶ ἱματίοις τὴν χιόνα διαφυλάττουσι.

1 Μικρὸν οὖν ὁ ξένος διαλιπὼν «Οἱ ἐρῶντες» ἔφη
«μάλιστα μὲν αὐτοῖς τοῖς παιδικοῖς, εἰ δὲ μή, περὶ αὐτῶν
ἐπιθυμοῦσι διαλέγεσθαι· τοῦτο πέπονθα περὶ τῆς χιόνος.
Ἐπεὶ γὰρ οὐ πάρεστιν οὐδ' ἔχομεν, ἐπιθυμῶ μαθεῖν τίς
αἰτία δι' ἣν ὑπὸ τῶν θερμοτάτων φυλάσσεται. Καὶ γὰρ
ἀχύροις σπαργανοῦντες αὐτὴν καὶ περιστέλλοντες ἱμα-
τίοις ἀγνάπτοις ἐπὶ πολὺν χρόνον ἄπταιστον διατηροῦσιν. D
Θαυμαστὸν οὖν, εἰ συνεκτικὰ τὰ θερμότατα τῶν ψυχρο-
τάτων ἐστί.»

691 A 11 ἢ del. Basil. Turn. || C 7 τοῦτο Basil. : τούτοις || 8 ἐπιθυμῶ Basil. Turn. : ἐπιθυμίαν T ἐπιθυμοίην ἂν Bern.

2 « Tout à fait, répondis-je, si vraiment c'est exact. Mais tel n'est pas le cas, et nous nous égarons, si nous croyons que tout ce qui réchauffe est obligatoirement chaud — et cela tout en nous voyant nous-mêmes dire que le même habillement réchauffe en hiver et rafraîchit au soleil ; comme cette nourrice de tragédie qui s'occupe des enfants de Niobé,

> « les abritant, sous des pièces de mantelets finement tissés, du froid et de la chaleur[1] ».

Les Germains font du vêtement une protection contre le froid uniquement, les Éthiopiens, uniquement contre la chaleur[2], et nous, contre les deux à la fois. Dès lors, pourquoi le taxer de chaud sous prétexte qu'il réchauffe, plutôt que de froid parce qu'il est capable de rafraîchir ? S'il faut en appeler au témoignage sensoriel, le vêtement serait plutôt froid ; ainsi, la tunique nous donne, au premier abord, une impression de froid quand nous la mettons, de même, d'ailleurs, que les couvertures quand nous nous couchons ; ensuite, bien sûr, elles nous tiennent chaud — lorsqu'elles se sont imprégnées de notre propre température —, tant en retenant et en préservant la chaleur interne qu'en abritant le corps du froid et de l'air extérieur. Aussi, ceux qui ont la fièvre ou qui se sentent brûlants changent-ils constamment d'habit, parce que le nouveau qu'ils mettent se trouve plus frais, mais devient immédiatement chaud, une fois mis, au contact du corps[3]. Eh bien, comme cette étoffe, réchauffée par nous, nous réchauffe nous-mêmes[4], ainsi refroidit-elle à son tour la neige quand elle est refroidie par elle ; et elle est refroidie par elle à cause du souffle léger que la neige émet ; c'est ce souffle, en effet, qui, enfermé dans la neige, maintient sa consistance ; lorsque le souffle disparaît, ce n'est plus que de l'eau ; elle se fond et s'écoule, en perdant sa

1. Nauck, *Trag. Gr. Fr.*, p. 839, 7. La citation, qui se retrouve — plus longue : trois vers — en *De am. prol.* 496 E, a été attribuée à Sophocle par Walckenaer (*Phalar.*, Leipzig, 1823, p. x), à Eschyle par A. Lesky, « Die Niobe des Aischylos », *Wien. Stud.* LII, 1934, p. 7.

2-4. Voir *Notes complémentaires*, p. 188-9.

2 « Κομιδῇ γ', ἔφην, εἴπερ ἀληθές ἐστιν· οὐκ ἔχει δ' οὕτως, ἀλλ' αὐτοὺς παραλογιζόμεθα, θερμὸν εὐθὺς εἶναι τὸ θερμαῖνον ὑπολαμβάνοντες· καὶ ταῦθ' ὁρῶντες ὅτι ταὐτὸν ἱμάτιον ἐν χειμῶνι θερμαίνειν ἐν δ' ἡλίῳ ψύχειν λέγομεν· ὥσπερ ἡ τραγικὴ τροφὸς ἐκείνη τὰ τῆς Νιόβης τέκνα τιθηνεῖται

λεπτοσπαθήτων χλανιδίων ἐρειπίοις
θάλπουσα καὶ ψύχουσα.

Γερμανοὶ μὲν οὖν κρύους πρόβλημα ποιοῦνται τὴν ἐσθῆτα μόνον, Αἰθίοπες δὲ θάλπους μόνον, ἡμεῖς δ' ἀμφοῖν. Ὥστε τί μᾶλλον, εἰ θάλπει, θερμὴν ἢ ψυχρὰν ἀπὸ τοῦ E περιψύχειν λεκτέον; Εἰ δὲ δεῖ τῇ αἰσθήσει τεκμαίρεσθαι, μᾶλλον ἂν ψυχρὰ γένοιτο· καὶ γὰρ ὁ χιτὼν ψυχρὸς ἡμῖν προσπίπτει τὸ πρῶτον ἐνδυσαμένοις καὶ τὰ στρώματα κατακλινεῖσιν· εἶτα μέντοι συναλεαίνει τῆς ἀφ' ἡμῶν πιπλάμενα θερμασίας καὶ ἅμα μὲν περιστέλλοντα καὶ κατέχοντα τὸ θερμόν, ἅμα δ' ἀπείργοντα τὸ κρύος καὶ τὸν ἔξω⟨θεν⟩ ἀέρα τοῦ σώματος. Οἱ μὲν οὖν πυρέττοντες ἢ καυματιζόμενοι συνεχῶς ἀλλάττουσι τὰ ἱμάτια ⟨διὰ⟩ τὸ ψυχρὸν εἶναι τὸ ἐπιβαλλόμενον, ἂν δ' ἐπιβληθῇ, παραχρῆμα γίνεσθαι θερμὸν ὑπὸ τοῦ σώματος. Ὥσπερ F οὖν ἡμᾶς θερμαινόμενον θερμαίνει τὸ ἱμάτιον, οὕτως τὴν χιόνα ψυχόμενον ἀντιπεριψύχει· ψύχεται δ' ὑπ' αὐτῆς ἀφιείσης πνεῦμα λεπτόν· τοῦτο γὰρ συνέχει τὴν πῆξιν αὐτῆς ἐγκατακεκλεισμένον· ἀπελθόντος δὲ τοῦ πνεύματος, ὕδωρ οὖσα ῥεῖ καὶ διατήκεται, καὶ ἀπανθεῖ τὸ λευκόν,

691 D 5 αὑτούς Steph. Xyl. : αὐτοὺς || εὐθὺς Steph. : εὐθὺ || 7 θερμαίνειν Basil. : -νει || 10 λεπτοσπαθήτων γ : λεπτὸς πάθη τῶν T || E 5 ἀφ' Doe. coll. Psel. : ὑφ' || 8 ἔξω]θεν add. Benseler : ἔξω || 9 διὰ add. dubit. Hub. || F 1 γίνεσθαι Hub. : γίνεται || 4 ἀφιείσης Doe. coll. Psel. : ἀφείσης || 5 ἐγκατακεκλεισμένον Doe. coll. Psel. : ἐγκατακείμενον.

blancheur, qui lui venait de la combinaison — génératrice, précisément, d'une sorte d'écume — du souffle et du liquide[1]. Le froid de la neige est donc retenu en elle par l'étoffe qui l'enveloppe, tandis que l'air extérieur, de son côté, ne peut y pénétrer pour briser la masse et la désagréger. Si l'on se sert à cet effet de tissus non foulés, c'est à cause de la rudesse et de la sécheresse de la laine, qui, de ce fait, empêche que l'étoffe ne pèse trop lourd sur la neige et n'écrase sa structure vaporeuse ; de même la paille, à cause de sa légèreté, recouvre doucement le bloc sans le rompre, mais elle est cependant assez serrée et assez dense pour écarter la chaleur de l'air et, inversement, pour empêcher le froid de quitter la neige. Que c'est la dissolution du souffle intérieur qui provoque la fonte, l'expérience nous le montre : car, en fondant, la neige produit une sorte de vapeur[2]. »

Question VII

S'il faut filtrer le vin.

1 Mon concitoyen Nigros était rentré d'un cours qu'il avait suivi sous la direction d'un philosophe réputé ; il n'y était pas resté bien longtemps, mais autant qu'il en fallait aux disciples d'un tel maître pour adopter, faute de saisir son enseignement, ses habitudes les plus insupportables, en imitant notamment son esprit de dénigrement et en reprenant les autres à tout propos. Or, un jour que nous étions reçus à dîner chez Aristion, Nigros ne cessait de censurer les apprêts du festin, qu'il trouvait trop magnifiques et trop recherchés, et il prétendit entre autres que le vin ne devait pas être servi filtré, mais qu'il devait être bu, selon le précepte d'Hésiode, tel qu'il sort de la jarre,

1-2. Voir *Notes complémentaires*, p. 189.

ὅπερ ἡ τοῦ πνεύματος πρὸς τὸ ὑγρὸν ἀνάμιξις ἀφρώδης
γενομένη παρεῖχεν · ἅμα τ' οὖν τὸ ψυχρὸν ἐγκατέχεται
περιστεγόμενον τῷ ἱματίῳ, καὶ ὁ ἔξωθεν ἀὴρ ἀπειρ-
γόμενος | οὐ τέμνει τὸν πάγον οὐδ' ἀνίησιν. Ἀγνάπτοις 692 A
δὲ τούτοις ⟨χρῶνται⟩ πρὸς τοῦτο διὰ τὴν τραχύτητα καὶ
ξηρότητα τῆς κροκύδος οὐκ ἐώσης ἐπιπεσεῖν βαρὺ τὸ
ἱμάτιον οὐδὲ συνθλῖψαι τὴν χαυνότητα τῆς χιόνος · ὥσπερ
καὶ τὸ ἄχυρον διὰ κουφότητα μαλακῶς περιπῖπτον οὐ
θρύπτει τὸν πάγον, ἄλλως δὲ πυκνόν ἐστι καὶ στεγανόν,
ὥστε καὶ ⟨τὴν⟩ θερμότητα τοῦ ἀέρος ἀπείργειν καὶ τὴν
ψυχρότητα κωλύειν ἀπιέναι τῆς χιόνος. Ὅτι δ' ἡ τοῦ
πνεύματος διάκρισις ἐμποιεῖ τὴν τῆξιν ἐμφανές ἐστι
τῇ αἰσθήσει · τηκομένη γὰρ ἡ χιὼν πνεῦμα ποιεῖ. »

ΠΡΟΒΛΗΜΑ Ζ B

Εἰ δεῖ τὸν οἶνον ἐνδιηθεῖν.

1 Νίγρος ὁ πολίτης ἡμῶν ἀπὸ σχολῆς ἀφῖκτο συγγεγονὼς ἐνδόξῳ φιλοσόφῳ χρόνον οὐ πολύν, ἀλλ' ἐν ὅσῳ τὰ τοῦ ἀνδρὸς ⟨...⟩ οὐ καταλαμβάνοντες ἀνεπίμπλαντο τῶν ἐπαχθῶν ἀπ' αὐτοῦ μιμούμενοι τὸ ἐπιτιμητικὸν καὶ ἐλέγχοντες ἐπὶ παντὶ πράγματι τοὺς συνόντας. Ἑστιῶντος οὖν ἡμᾶς Ἀριστίωνος, τήν τ' ἄλλην χορηγίαν ὡς πολυτελῆ καὶ περίεργον ἐμέμφετο καὶ τὸν οἶνον οὐκ ἔφη δεῖν ἐγχεῖσθαι ⟨δι⟩ηθημένον, ἀλλ', ὥσπερ Ἡσίοδος ἐκέλευσεν, ἀπὸ

692 A 2 χρῶνται add. Xyl. interpr. || 7 ὥστε Basil. Turn. : ὥσπερ || τὴν add. Leon. || B 2 ἐνδιηθεῖν Ald. ex ind. : πνεῦμα ποιεῖ ex 692 A 10 || 3 Νίγρος Amyot interpr. Steph. Xyl. interpr. : Νίκρος || 5 lac. [τὸ et lac. Wil.] indicaui || καταλαμβάνοντες Turn. : -ντος || 6 μιμούμενοι Basil. : μιμουμένου || 7 ἐλέγχοντες Basil. : λέγοντος T ἐλέγχοντος Turn. || 8 Ἀριστίωνος Xyl. : ἀρίστωνος || 9-10 ἐγχεῖσθαι Turn. : ἐλέγχεσθαι || 10 δι[ηθημένον add. et emend. Doc. : ἠθημένον.

avec toute sa force et toutes ses qualités naturelles[1]. « Premièrement, une épuration de ce genre le prive de son nerf et éteint sa chaleur ; car il s'évente et s'affadit si on le passe trop souvent[2]. Ensuite, c'est un signe d'affectation, de préciosité et de sensualité, vu qu'elle sacrific l'utile à l'agréable. Châtrer les coqs et les porcelets, pour rendre leur chair, contre nature, plus tendre ct plus délicate, c'est se conduire comme des gens qui n'ont pas le sens commun et qui sont dépravés par la gourmandise[3] ; je dirai, de même, — pour employer la métaphore — que ceux qui filtrent le vin fort le stérilisent et l'émasculent, étant aussi incapables, par faiblessc, d'en boirc à satiété qu'ils sont incapables d'en boire avec modération à cause de leur intempérance ; en réalité, c'est pour eux un artifice et un moyen qu'ils se donnent de boire davantage ; ils enlèvent au vin sa vigueur, pour ne lui laisser que ce qu'il a de léger[4], comme on donne de l'eau bouillie aux malades qui ne peuvent s'empêcher de réclamer des boissons froides ; car ce qu'on enlève au vin en le clarifiant et ce dont on le dépouille, c'est précisément ce qui fait son tranchant[5] et sa force. La meilleure preuve, parbleu, qu'il s'agit d'une altération, c'est qu'ensuite le vin ne se conserve plus, mais qu'il tourne et se gâte, pour avoir été comme coupé de sa racine en ayant été ainsi privé de sa lie *(trygos)*[6] ; aussi bien les anciens appelaient-ils même expressément le vin « lie » *(tryga)*, comme nous avons l'habitude de désigner tout simplement l'homme par les mots « âme » et « tête », d'après les parties essentielles de son être[7] ; nous-mêmes disons de ceux qui procèdent à la cueillette du raisin qu'ils « font la lie », *(trygân)*[8], et Homère emploie quelque part l'expression *diatrygion*[9], tandis qu'il a coutume de donner au vin les épithètes de « flamboyant » *(aïthopa)*[10]

1-2. Voir *Notes complémentaires*, p. 189-90.
3. Le procédé était également fort répandu à Rome : J. André, *L'alim. et la cuis. à Rome*, p. 131 et 140. En fait, le chaponnage permettait surtout d'obtenir des poulets de bien plus belle taille, et le porc était de toutes façons la viande la plus répandue.
4-10. Voir *Notes complémentaires*, p. 190.

τοῦ πίθου πίνεσθαι τὴν σύμφυτον ἔχοντα ῥώμην καὶ δύναμιν. « Ἡ δὲ τοιαύτη κάθαρσις αὐτοῦ πρῶτον μὲν ἐκτέμνει C τὰ νεῦρα καὶ τὴν θερμότητα κατασβέννυσιν· ἐξανθεῖ γὰρ καὶ ἀποπνεῖ διερωμένου πολλάκις. Ἔπειτα περιεργίαν καὶ καλλωπισμὸν ἐμφαίνει καὶ τρυφὴν εἰς τὸ ἡδὺ καταναλίσκουσα τὸ χρήσιμον. Ὥσπερ γὰρ τὸ τοὺς ἀλεκτρυόνας ἐκτέμνειν καὶ τοὺς χοίρους, ἁπαλὴν αὐτῶν παρὰ φύσιν τὴν σάρκα ποιοῦντας καὶ θήλειαν, οὐχ ὑγιαινόντων ἐστὶν ἀνθρώπων ἀλλὰ διεφθαρμένων ὑπὸ λιχνείας, οὕτως, εἰ δεῖ μεταφορᾷ χρησάμενον λέγειν, ἐξευνουχίζουσι τὸν ἄκρατον καὶ ἀποθηλύνουσιν οἱ διηθοῦντες, οὔτ' ἄφθονον ὑπ' ἀσθενείας οὔτε πίνειν [τὸν] μέτριον δυνάμενοι διὰ τὴν D ἀκρασίαν· ἀλλὰ σόφισμα τοῦτ' ἔστιν αὐτοῖς καὶ μηχάνημα πολυποσίας· ἐξαιροῦσι γὰρ τοῦ οἴνου τὸ ἐμβριθές, τὸ λεῖον ἀπολιπόντες, ὥσπερ οἱ τοῖς ἀκρατῶς ἔχουσι πρὸς ψυχροποσίαν ἀρρώστοις ἀφεψημένον διδόντες· ὅ τι γὰρ στόμωμα τοῦ οἴνου καὶ κράτος ἐστίν, τοῦτ' ἐν τῷ διυλίζειν ἐξαιροῦσι καὶ ἀποκρίνουσι. Μέγα ⟨δὲ⟩ τεκμήριον νὴ Δία φθορᾶς [καὶ] τὸ μὴ διαμένειν ἀλλ' ἐξίστασθαι καὶ μαραίνεσθαι, καθάπερ ἀπὸ ῥίζης κοπέντα τῆς τρυγός· οἱ δὲ παλαιοὶ καὶ τρύγα τὸν οἶνον ἄντικρυς ἐκάλουν, ὥσπερ ψυχὴν καὶ κεφαλὴν τὸν ἄνθρωπον εἰώθαμεν ἀπὸ τῶν κυριωτάτων ὑποκορίζεσθαι, καὶ τρυγᾶν λέγομεν τοὺς E δρεπομένους τὴν ἀμπελίνην ὀπώραν, καί ' διατρύγιόν ' που Ὅμηρος εἴρηκεν, αὐτὸν δὲ τὸν οἶνον ' αἴθοπα ' καί

692 C 3 διερωμένου Wytt. : διεωρωμένου || 6 ἐκτέμνειν coni. Bern. : ἐκτεμεῖν || 9 λέγειν Turn. : ἔχειν T ἐλέγχειν Budé, ap. Steph., Turn. || ἐξευνουχίζουσι Turn. Leon. : ἐξονυχίζουσι || 10 οὔτ' ἄφθονον Hub. : οὔτε φρονεῖν T οὔτε φορεῖν Turn. || D 1 τὸν del. Wil. || 3 ἐξαιροῦσι Duebner : ἐξαίρουσι || γὰρ scripsi : δὲ || 4 τὸ λεῖον Turn. : τέλειον || ἀκρατῶς Wytt. : ἀκράτως || 5 ἀφεψημένον Basil. Turn. : ἀφηψαμένον || 6 κράτος Basil. : ἀκρατός || 7 ἐξαιροῦσι Duebner : ἐξαίρουσι || δὲ add. Basil. || 7-8 νὴ Δία φθορᾶς Rei. : ἡ διαφθορὰ T τῆς διαφθορᾶς Basil. || καὶ del. Basil.

et de « rouge »[1] ; ce qui est bien autre chose que pâle et décoloré, comme nous le sert Aristion à force de vouloir l'épurer. »

2 Aristion se mit à rire : « Non point pâle, mon cher, répondit-il, ni privé de sang, mais mielleux et ensoleillé[2], ne serait-ce que par son aspect, pour commencer. Tu veux qu'on se gorge d'un breuvage ténébreux et plein de noirs tourbillons[3], et tu désapprouves l'épuration qui, en quelque sorte, fait vomir au vin sa bile, le déchargc de ses éléments lourds, enivrants et malsains, et lui permet ainsi de se mêler plus léger et sans tumulte à l'organisme, comme au dire d'Homère le buvaient les héros ; car Homère appelle *aïthopa* non le vin sombre, mais le vin clair et transparent[4] ; sinon il ne qualifierait pas non plus d'*aïthopa* le bronze, « attribut des guerriers » et « soutien du regard »[5]. De même que le sage Anacharsis[6] critiquait certaines autres pratiques des Grecs, mais louait leur usage du charbon, parce qu'ils laissaient ainsi la fumée au dehors et n'apportaient que le feu dans les maisons[7], de même, vous autres sages, vous pouvez peut-être me blâmer sur d'autres points ; mais, si j'arrache au vin avant que nous l'absorbions, si j'en retranche l'élément perturbateur et générateur de désordre, et si je lui donne de l'éclat sans le secours d'un raffinement artificiel et sans le priver, comme une épée, de sa robustesse[8] et de son tranchant, mais en le débarrassant bien plutôt comme d'une rouille ou d'une crasse, quelle est ma faute? Le vin, par Zeus, a plus de force, dis-tu, quand il n'a pas été filtré? L'homme aussi, mon cher, quand il est pris de folie furieuse ; mais dès qu'il retrouve le sens par l'usage de l'ellébore[9] ou de quelque régime approprié, cette tension violente s'évanouit et disparaît, tandis que le corps reprend sa vigueur et son état naturels ; de la même manière, l'épuration enlève au vin son principe d'agitation et de démence, pour en faire un breuvage calme et salutaire.

1-9. Voir *Notes complémentaires*, p. 190-1.

‘ ἐρυθρὸν ’ εἴωθε καλεῖν · οὐχ ὡς Ἀριστίων ἡμῖν ὠχριῶντα καὶ χλωρὸν ὑπὸ τῆς πολλῆς καθάρσεως παρέχεται. »

2 Καὶ ὁ Ἀριστίων γελάσας « Οὐκ ὠχριῶντ’ » εἶπεν « ὦ τᾶν, οὐδ’ ἀναίμον ’, ἀλλὰ μειλίχιον καὶ ἡμερίδην, ἀπὸ τῆς ὄψεως αὐτῆς πρῶτον. Σὺ δ’ ἀξιοῖς τοῦ νυκτερινοῦ καὶ μελαναίγιδος ἐμφορεῖσθαι, καὶ ψέγεις τὴν κάθαρσιν ὥσπερ χολημεσίαν ⟨δι’⟩ ἧς τὸ βαρὺ καὶ μεθυστικὸν ἀφιεὶς καὶ
νοσῶδες ἐλαφρὸς καὶ ἄνευ ὀργῆς ἀναμίγνυται ἡμῖν, οἷον F
Ὅμηρός φησι πίνειν τοὺς ἥρωας · αἴθοπα γὰρ οὐ καλεῖ τὸν ζοφερόν, ἀλλὰ τὸν διαυγῆ καὶ λαμπρόν · οὐ γὰρ ἂν τὸν ‘ εὐήνορα ’ καὶ ‘ νώροπα χαλκὸν ’ ‘ αἴθοπα ’ προσηγόρευεν. Ὥσπερ οὖν ὁ σοφὸς Ἀνάχαρσις ἄλλ’ ἄττα τῶν
Ἑλλήνων μεμφόμενος | ἐπῄνει τὴν ἀνθρακείαν ὅτι τὸν 693 A
καπνὸν ἔξω καταλιπόντες οἴκαδε πῦρ κομίζουσιν, οὕτως ἡμᾶς ἐφ’ ἑτέροις ἂν ψέγοιτε μᾶλλον οἱ σοφοὶ ὑμεῖς · εἰ δὲ τοῦ οἴνου τὸ ταρακτικὸν καὶ ὀχλῶδες ἐξωθούμενοι καὶ ἀποσκεδάσαντες, αὐτὸν δὲ φαιδρύνοντες οὐ καλλωπίσαντες, οὐδ’ ὥσπερ σιδήρου στόμωμα καὶ ἀκμὴν ἀποκόψαντες, ἀλλὰ μᾶλλον ὥσπερ ἰὸν ἢ ῥύπον ἀποκαθάραντες προσφερόμεθα, τί πλημμελοῦμεν ; Ὅτι νὴ Δία πλέον ἰσχύει μὴ διηθούμενος · καὶ γὰρ ἄνθρωπος, ὦ φίλε, φρενιτίζων καὶ μαινόμενος · ἀλλ’ ὅταν ἐλλεβόρῳ χρησάμενος ἢ διαίτῃ καταστῇ, τὸ μὲν σφοδρὸν ἐκεῖνο καὶ
σύντονον οἴχεται καὶ γέγονεν ἐξίτηλον, ἡ δ’ ἀληθινὴ B
δύναμις καὶ σωφροσύνη παραγίνεται τῷ σώματι · οὕτω δὴ καὶ ἡ κάθαρσις τοῦ οἴνου τὸ πληκτικὸν ἀφαιροῦσα καὶ μανικὸν εἰς πραεῖαν ἕξιν καὶ ὑγιαίνουσαν καθίστησι.

692 E 10 δι’ [ἧς add. emend. Méz. : εἰς (ς in ras.) || ἀφιεὶς Turn. : ἀφιει (sic) || F 3-4 ἂν τὸν coni. Hub. : ἀνωφλεγων T ἄνω λέγων Basil. Turn. || 693 A 1 ἀνθρακείαν Hub. : ἀνθρακιάν || 5 δὲ φαιδρύνοντες coni. Rei. : δ’ εὐφραίνοντες || 10 φρενιτίζων Chatzidakis : φρενετ.

De plus, la recherche diffère énormément, selon moi, de la simple propreté : lorsque les femmes se mettent du rouge, lorsqu'elles se parfument[1], qu'elles portent sur elles de l'or et de la pourpre[2], on les taxe de trop de recherche dans la parure[3]; mais personne ne leur reproche de se baigner, de se frotter d'huile ou de se laver les cheveux. Le poète montre fort plaisamment la différence, à propos de la toilette d'Hèra :

> « Avec de l'ambroisie, d'abord, elle nettoya de son corps immortel toutes les souillures, puis elle l'oignit avec une huile grasse »[4].

Jusque-là, il ne s'agit que de soins de propreté ; mais lorsqu'elle met ses agrafes d'or et ses boucles d'oreilles finement travaillées[5], lorsqu'elle a recours, pour finir, au charme magique du ruban[6], c'est à un excès de recherche que nous avons affaire, et à une affectation peu convenable à une épouse honnête[7]. Ainsi, colorer le vin avec de l'aloès[8] ou l'aromatiser à l'aide du cinname et du safran[9], c'est vraiment le parer comme une femme pour le banquet, et c'est le prostituer ; alors qu'en extraire les impuretés et les éléments étrangers, c'est l'assainir et le purifier. Ou alors il faudrait que tu appelles recherche superflue tout ce qui nous entoure, en commençant par la maison : pourquoi ses murs sont-ils couverts de cet enduit[10]? pourquoi s'ouvre-t-elle précisément du côté d'où elle peut le mieux recevoir l'air pur et jouir des derniers[11] rayons du soleil couchant? pourquoi chaque coupe a-t-elle été polie et astiquée sur toutes ses faces jusqu'à briller d'un éclat si vif? ou alors fallait-il que la coupe n'eût aucune odeur de malpropreté ni de moisissure, tandis que ce qu'on y boirait serait rempli de dépôts et de saletés? A quoi bon continuer l'énumération? Même la transformation du blé en pain, qui n'est en

1. Voir *Notes complémentaires*, p. 191.
2. Bijoux précieux et vêtements éclatants. La pourpre était un produit de luxe utilisé de tout temps en Grèce, particulièrement pour les habits.
3-11. Voir *Notes complémentaires*, p. 191-2.

Περιεργίαν δ' οἶμαι πάμπολυ διαφέρειν καθαριότητος· καὶ γὰρ αἱ γυναῖκες φυκούμεναι καὶ μυριζόμεναι καὶ χρυσὸν φοροῦσαι καὶ πορφύραν περίεργοι δοκοῦσιν, λουτρὸν δὲ καὶ ἄλειμμα καὶ κόμης ῥύψιν οὐδεὶς αἰτιᾶται. Χαριέντως δὲ τὴν διαφορὰν ὁ ποιητὴς ἐπιδείκνυσιν ἐπὶ τῆς κοσμουμένης Ἥρας,

ἀμβροσίῃ μὲν πρῶτον ἀπὸ χροὸς ἀθανάτοιο
λύματα πάντα κάθηρεν, ἀλείψατο δὲ λίπ' ἐλαίῳ· C

μέχρι τούτων ἐπιμέλεια [καὶ] καθαριότητός ἐστιν· ὅταν δὲ τὰς χρυσᾶς περόνας ἀναλαμβάνῃ καὶ τὰ διηκριβωμένα τέχνῃ ἐλλόβια καὶ τελευτῶσα τῆς περὶ τὸν κεστὸν ἅπτηται γοητείας, περιεργία τὸ χρῆμα καὶ λαμυρία μὴ πρέπουσα γαμετῇ γέγονεν. Οὐκοῦν καὶ τὸν οἶνον οἱ μὲν ἀλόαις χρωτίζοντες ἢ κινναμώμοις καὶ κρόκοις ἐφηδύνοντες ὥσπερ γυναῖκα καλλωπίζουσιν εἰς τὰ συμπόσια καὶ προαγωγεύουσιν· οἱ δ' ἀφαιροῦντες τὸ ῥυπαρὸν καὶ ἄχρηστον ἐξ αὐτοῦ θεραπεύουσι καὶ καθαίρουσιν. Ἐπεὶ πάντ' ἂν εἴποις ταῦτα περιεργίαν, ἀρξάμενος ἀπὸ τοῦ D
οἴκου· τί γὰρ οὕτως κεκονίαται; τί δ' ἀνέῳγε τοῦ περιέχοντος ὅθεν ἂν μάλιστα πνεῦμα λαμβάνοι καθαρὸν καὶ τοῦ φωτὸς ἀπολαύοι περιόντος ἐπὶ τὰς δύσεις; τί δὲ τῶν ἐκπωμάτων ἕκαστον ἐκτέτριπται καὶ διέσμηκται πανταχόθεν ὥστε λάμπειν καὶ περιστίλβειν; ἢ τὸ μὲν ἔκπωμ' ἔδει μὴ ῥύπου μηδὲ μοχθηρίας ὀδωδὸς εἶναι, τὸ δ' ἐξ αὐτοῦ πινόμενον εὐρῶτος ἢ κηλίδων ἀναπεπλῆσθαι; Καὶ τί δεῖ τὰ ἄλλα λέγειν; Ἡ γὰρ αὐτοῦ τοῦ πυροῦ

693 B 5 καθαριότητος Turn. : καθαρότηρος ‖ 8 ῥύψιν Doe. : θρύψιν ‖ C 2 καὶ del. Hub. ‖ 10 ἄχρηστον T^{p.c.} E : ἄχριστον.

fait qu'une épuration, regarde les travaux qu'elle exige : il n'y a pas que le vannage, le criblage, le tri et la séparation du grain d'avec les corps étrangers ; le pétrissage, qui élimine de la pâte les grumeaux, et la cuisson, qui en chasse l'humidité, contribuent à purifier la matière et à la réduire à l'état de l'aliment que nous utilisons. Quoi d'anormal, par conséquent, à ce que la lie du vin soit également éliminée par le filtrage, comme un résidu ou un déchet, d'autant plus que cette épuration ne demande ni dépense spéciale ni effort considérable[1] ? »

Question VIII

Quelle est la cause de la boulimie[2].

1 Il existe un rite ancestral avec sacrifice, que l'archonte accomplit à l'autel public et chacun des autres citoyens, chez soi ; il s'appelle « le bannissement de la boulimie » : on chasse de la maison un des serviteurs à coups de verges de gattilier, en scandant : « Dehors la Boulimie, place à la Richesse et à la Santé »[3]. Or, tandis que j'étais moi-même archonte, un certain nombre de personnes participèrent à la célébration, et, lorsque nous eûmes procédé aux cérémonies d'usage et repris nos places à table[4], il y eut une discussion, d'abord sur le terme « boulimie » *(boulimos)*, puis sur la formule que l'on scande à l'adresse de l'expulsé, mais surtout sur le phénomène lui-même et sur les manifestations qui l'accompagnent. Pour ce qui est du terme, nous pensions qu'il désignait une faim très violente *(limon)* ou une famine publique, en particulier chez nous autres Éoliens[5], qui employons un *p* à la place du *b* ; car, nous ne prononçons pas *boulimon*, mais *poulimon*, ce qui veut

1-3. Voir *Notes complémentaires*, p. 192-3.
4. Il s'agit donc d'un repas public.
5. On sait que la Béotie constituait une des principales régions du domaine occupé par les descendants d'Aïolos.

διαπόνησις εἰς τὸν ἄρτον, οὐδὲν ἕτερον ἢ κάθαρσις οὖσα, θέασαι μεθ' ὅσης γίνεται πραγματείας· οὐ γὰρ μόνον ὑποσκαφισμοὶ καὶ διαττήσεις καὶ ἀποκρίσεις καὶ διακρίσεις εἰσὶ τῶν σιτίων καὶ τῶν ἀλλοτρίων, ἀλλ' ἡ τρῖψις ἐκθλί- E
βουσα τοῦ φυράματος τὸ τραχὺ καὶ ἡ πέψις ἐξικμάζουσα τὸ ὑγρὸν καθαίρουσι καὶ συστέλλουσι τὴν ὕλην εἰς αὐτὸ τὸ ἐδώδιμον. Τί οὖν ἄτοπον, εἰ καὶ τοῦ οἴνου τὸ τρυγῶδες ὡς κρίμνον ἢ σκύβαλον ἡ διήθησις ἐξαιρεῖ, μήτε δαπάνης τινὸς τῇ καθάρσει μήτ' ἀσχολίας πολλῆς προσούσης;»

ΠΡΟΒΛΗΜΑ Η

Τίς αἰτία βουλίμου.

1 Θυσία τις ἔστι πάτριος, ἣν ὁ μὲν ἄρχων ἐπὶ τῆς κοινῆς ἑστίας δρᾷ τῶν δ' ἄλλων ἕκαστος ἐπ' οἴκου· καλεῖται δὲ «βουλίμου ἐξέλασις»· καὶ τῶν οἰκετῶν ἕνα τύπτοντες ἀγνίναις ῥάβδοις διὰ θυρῶν ἐξελαύνουσιν, ἐπιλέγοντες F
«Ἔξω Βούλιμον, ἔσω δὲ Πλοῦτον καὶ Ὑγίειαν.» Ἄρχοντος οὖν ἐμοῦ, πλείονες ἐκοινώνουν τῆς θυσίας· | κᾆθ' ὡς 694 A
ἐποιήσαμεν τὰ νενομισμένα καὶ πάλιν κατεκλίνημεν, ἐζητεῖτο πρῶτον ὑπὲρ αὐτοῦ τοῦ ὀνόματος, ἔπειτα τῆς φωνῆς ἣν ἐπιλέγουσι τῷ διωκομένῳ, μάλιστα δ' ὑπὲρ τοῦ πάθους καὶ τῶν κατ' αὐτὸ γινομένων. Τὸ μὲν οὖν λιμὸν ἐδόκει μέγαν ἢ δημόσιον ἀποσημαίνειν, καὶ μάλιστα παρ' ἡμῖν τοῖς Αἰολεῦσιν ἀντὶ τοῦ β τῷ π χρωμένοις· οὐ

693 D 10 διαπόνησις Basil. Turn. : διαπνόησις || 11 πραγματείας Ald. : -τίας || 12 διαττήσεις Anon. ap. Steph. : διαιτήσεις || ἀποκρίσεις Turn. : ἀποκρούσεις || E 1 ἀλλοτρίων Turn. : ἀλετρίων T ἀχύρων coni. Pohlenz coll. Ael. Arist. 508 || 3 καθαίρουσι g : καὶ καθαίρουσι T || 5 ἐξαιρεῖ Duebner : ἐξαίρει || F 2 Βούλιμον ... Πλοῦτον ... Ὑγίειαν : max. litt. uol. Wil.

dire « grand-faim » *(polyn limon)*. Pour le synonyme « *boubrôstis* », par contre, nous pensions que c'était autre chose, en nous fondant sur un passage des *Ioniques* de Métrodore ; ce dernier rapporte à cet effet que les habitants de Smyrne, Éoliens d'origine[1], sacrifient à Boubrôstis un taureau noir et qu'après l'avoir coupé en morceaux ils le brûlent en entier, sans enlever la peau[2]. D'autre part, puisque la faim ressemble toujours à une maladie, et en particulier la « faim dévorante » — le corps réclamant un surcroît anormal de nourriture[3] —, il est naturel qu'on lui oppose, comme à une indigence, la richesse, et comme à une maladie, la santé ; et, de même que le mot « nausée » fut employé d'abord pour ceux qui ont mal au cœur dans un bateau *(naus)* sur mer, mais a fini avec l'usage par désigner n'importe quel malaise du même genre, quelle qu'en soit la cause, de même l'expression « souffrir la boulimie » s'est étendue de son sens primitif jusqu'à celui-là[4]. Tels étaient les éléments qui constituèrent le festin oratoire, avec la participation de tous[5].

2 Mais lorsque nous en vînmes à la cause du phénomène, la question fut d'abord de savoir pourquoi la boulimie s'emparait surtout de ceux qui marchent par une neige abondante[6], comme il advint à Brutus sur le chemin de Dyrrachium à Apollonie[7], quand sa vie fut mise en danger par cette affection. Il y avait une tempête de neige et personne ne le suivait, de ceux qui transportaient les provisions ; ses soldats, le voyant évanoui et près de succomber, furent contraints de courir aux remparts pour demander du pain aux sentinelles ennemies qui s'y trouvaient ; ils en reçurent, et purent aussitôt ranimer Brutus, lequel, pour cette raison, traita humainement tous les habitants de la ville quand il s'en fut rendu maître[8]. D'ailleurs, les chevaux comme les ânes[9] sont sujets à la même affection, surtout quand ils transportent des figues sèches

1-8. Voir *Notes complémentaires*, p. 193-4.
9. « Ainsi que les mulets », ajoute Psellus.

γὰρ βούλιμον, ἀλλὰ πούλιμον, οἷον πολὺν ὄντα λιμόν, ὀνομάζομεν. Ἐδόκει δ' ἡ βούβρωστις ἕτερον εἶναι· τὸ δὲ τεκμήριον ἐλαμβάνομεν ἐκ τῶν Μητροδώρου Ἰωνικῶν· ἱστορεῖ γὰρ ὅτι Σμυρναῖοι τὸ παλαιὸν Αἰολεῖς ὄντες θύουσι Βουβρώστει ταῦρον μέλανα καὶ κατακόψαντες B
αὐτόδορον ὁλοκαυτοῦσιν. Ἐπεὶ δὲ πᾶς μὲν ἔοικεν [ὁ] λιμὸς νόσῳ, μάλιστα δ' ὁ βούλιμος, ἐπιφέρεσθαί ⟨τι⟩ ποθοῦντος παρὰ φύσιν τοῦ σώματος, εἰκότως ἀντιτάττουσιν ὡς μὲν ἐνδείᾳ τὸν πλοῦτον, ὡς δὲ νόσῳ τὴν ὑγίειαν· ὡς δὲ ναυτιᾶν ὠνομάσθη μὲν ἐπὶ τῶν ἐν νηὶ καὶ κατὰ πλοῦν τὸν στόμαχον ἐκλυομένων, ἔθει δ' ἴσχυκεν ἤδη καὶ κατὰ τῶν ὁπωσοῦν τοῦτο πασχόντων ὄνομα τοῦ πάθους εἶναι, οὕτως ἄρα καὶ τὸ βουλιμιᾶν ἐκεῖθεν ἀρξάμενον ἐνταῦθα διέτεινεν. Ταῦτα μὲν οὖν ἔρανον κοινὸν ἐκ πάντων συνεπλήρου λόγων.

2 Ἐπειδὴ δ' ἡπτόμεθα τῆς αἰτίας τοῦ πάθους, πρῶτον μὲν ἠπορήθη τὸ μάλιστα βουλιμιᾶν τοὺς διὰ χιόνος C
πολλῆς βαδίζοντας, ὥσπερ καὶ Βροῦτος ἐκ Δυρραχίου πρὸς Ἀπολλωνίαν ⟨ἰὼν⟩ ἐκινδύνευσεν ὑπὸ τοῦ πάθους· ἦν δὲ νιφετὸς πολὺς καὶ τῶν τὰ σιτία κομιζόντων οὐδεὶς ἐξηκολούθει· λιποθυμοῦντος οὖν αὐτοῦ καὶ ἀποθνήσκοντος, ἠναγκάσθησαν οἱ στρατιῶται προσδραμόντες τοῖς τείχεσιν ἄρτον αἰτῆσαι παρὰ τῶν τειχοφυλάκων πολεμίων ⟨ὄντων⟩· καὶ λαβόντες εὐθὺς ἀνεκτήσαντο τὸν Βροῦτον· διὸ καὶ φιλανθρώπως ἐχρήσατο πᾶσι, κύριος τῆς πόλεως γενόμενος. Πάσχουσι δὲ τοῦτο καὶ ἵπποι καὶ ὄνοι, καὶ

694 A 8 πούλιμον Turn. : πολύλιμον || πολὺν ὄντα g : πολυνον T || λιμόν Rei. : πάλιν || B 2 ὁ del. Herwerden || 3 ἐπιφέρεσθαί scripsi : ἐπιγίνεσθαι || τι addidi || 4 ποθοῦντος scripsi : παθόντος || 8 ὁπωσοῦν E : lac. 4-5 litt. σοῦν T p.c. in ras. || 11 λόγων Turn. : λέγων || 12 Ἐπειδὴ δ' Benseler : ἐπεὶ δὲ δὴ || C 3 ἰὼν add. Madvig || 5 λιποθυμοῦντος Cobet : λειποθ. || 5-6 ἀποθνήσκοντος scripsi : ἀπολιπόντος || 8 ὄντων add. Paton.

ou des pommes[1]. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, de tous les aliments, le pain est celui qui redonne le plus vite des forces non seulement aux hommes mais encore aux bêtes, au point que le moindre morceau leur suffit pour se trouver guéris et se remettre à marcher.

3 Il se fit un moment de silence ; pour ma part, je songeai que si les esprits paresseux et bornés se reposaient, pour ainsi dire, sur leurs prédécesseurs et se contentaient des explications de ces derniers, les personnes curieuses et toujours désireuses de s'instruire y trouvaient au contraire une occasion particulière et un stimulant pour rechercher et poursuivre la vérité ; je rappelai donc le passage d'Aristote[2] dans lequel il est dit que, lorsqu'un important refroidissement se produit à l'extérieur du corps, l'intérieur de celui-ci subit un échauffement intense[3] accompagné d'une abondante fluidification ; lorsque celle-ci descend dans les jambes, elle ne provoque que des lassitudes et des lourdeurs, mais lorsqu'elle se porte sur le principe même du mouvement et de la respiration, elle provoque l'évanouissement et la défaillance[4]. Comme il fallait s'y attendre, mon propos fut suivi d'une discussion, les uns contestant la théorie d'Aristote, les autres la défendant.

4 Soclaros déclara que l'assertion première était parfaitement établie : il est vrai que le corps de ceux qui marchent à travers la neige se refroidit considérablement par dehors et se durcit ; mais que la chaleur produisît la fluidification et que celle-ci atteignît les centres respiratoires, c'était une hypothèse gratuite. Il lui semblait plus probable que la chaleur, en se concentrant à l'intérieur du corps et en y devenant trop forte, consumait les réserves nutritives, avant de s'affaiblir elle-même comme un feu qui se meurt, lorsque ces dernières étaient épuisées[5] ; c'est pour cette raison qu'on ressent une faim si violente et que le moindre aliment absorbé fait qu'on se ranime aussitôt ; car il agit comme un brandon qui permet à la chaleur de reprendre[6].

1-6. Voir *Notes complémentaires*, p. 194.

μάλισθ' ὅταν [ἢ] ἰσχάδας ἢ μῆλα κομίζωσιν. Ὃ δὲ θαυμα-
σιώτατόν ἐστιν, οὐκ ἀνθρώπους μόνον ἀλλὰ καὶ κτήνη D
μάλιστα πάντων ἐδωδίμων ἀναρρώννυσιν ἄρτος· ὥστε,
κἂν ἐλάχιστον ἐμφάγωσιν, ἰῶνται καὶ βαδίζουσι.

3 Γενομένης δὲ σιωπῆς, ἐγὼ συννοῶν ὅτι τὰ τῶν
πρεσβυτέρων ἐπιχειρήματα τοὺς μὲν ἀργοὺς καὶ ἀφυεῖς
οἷον ἀναπαύει καὶ ἀναπίμπλησι, τοῖς δὲ φιλοτίμοις καὶ
φιλολόγοις ἀρχὴν ἐνδίδωσιν οἰκείαν καὶ τόλμαν ἐπὶ τὸ
ζητεῖν καὶ ἀνιχνεύειν τὴν ἀλήθειαν, ἐμνήσθην τῶν Ἀριστο-
τελικῶν ἐν οἷς λέγεται ὅτι, πολλῆς περιψύξεως γενομένης
ἔξωθεν, ἐκθερμαίνεται σφόδρα τὰ ἐντὸς καὶ πολὺ σύντηγμα
ποιεῖ· τοῦτο δ', ἐὰν μὲν ἐπὶ τὰ σκέλη ῥυῇ, κόπους
ἀπεργάζεται καὶ βαρύτητας, ἐὰν δ' ἐπὶ τὰς τῆς κινήσεως E
καὶ τῆς ἀναπνοῆς ἀρχάς, ἀψυχίαν [ἢ] καὶ ἀσθένειαν. Ὅπερ
οὖν εἰκός, τοῦ λόγου λεχθέντος ἐπεραίνετο, τῶν μὲν
ἐπιφυομένων τῷ δόγματι, τῶν δ' ὑπερδικούντων.

4 Σώκλαρος δὲ τὴν ἀρχὴν ἔφη τοῦ λόγου κάλλιστα
κεῖσθαι· περιψύχεσθαι γὰρ ἱκανῶς καὶ πυκνοῦσθαι τὰ
σώματα τῶν βαδιζόντων διὰ χιόνος· τὸ δὲ σύντηγμα τὴν
θερμότητα ποιεῖν καὶ τοῦτο καταλαμβάνειν τὰς ἀρχὰς
τῆς ἀναπνοῆς αἰτηματῶδες εἶναι· μᾶλλον οὖν δοκεῖν
αὐτῷ τὴν θερμότητα συστελλομένην καὶ πλεονάζουσαν
ἐντὸς ἀναλίσκειν τὴν τροφήν, εἶτ' ἐπιλειπούσης καὶ αὐτὴν
ὥσπερ πῦρ ἀπομαραίνεσθαι· διὸ πεινῶσι σφόδρα καὶ F
βραχὺ παντελῶς ἐμφαγόντες εὐθὺς ἀναλάμπουσι· γίνεται
γὰρ ὥσπερ ὑπέκκαυμα τῆς θερμότητος τὸ προσφερό-
μενον.

694 C 11 ἢ del. Doe. coll. Psel. || D 2 ἀναρρώννυσιν Basil. : ἀναρών. || 3 ἐμφάγωσιν Amyot Steph. : ἐὰν φάγωσιν || ἰῶνται : ἵστανται Doe. coll. Psel. || 8 ἐμνήσθην T p.c. : ἐμνήσθη || E 2 ἢ del. Rei. || 11 αὐτὴν Bases : αὐτῆς || F 3 ὑπέκκαυμα Iunius : ὑπέκλυμα.

5 Le médecin Cléomène, quant à lui, affirma que le mot *limos* (« faim ») se rattachait au terme en question indépendamment de sa signification propre, tout comme *pineîn* (« boire »), par exemple, par rapport à *katapineîn* (« avaler »), ou *kupteîn* (« se pencher en avant »), par rapport à *anakupteîn* (« lever la tête ») ; car la boulimie n'était pas une sorte de faim *(limon)*, comme on peut le croire, mais une affection de l'estomac qui provoque la syncope par suite d'un afflux de chaleur. Comme les senteurs fortes font revenir de l'évanouissement, le pain, de même, rendait leurs forces aux victimes de la boulimie, non parce qu'elles ont besoin de nourriture (puisqu'aussi bien le plus petit morceau qu'elles prennent suffit à les faire revivre), mais parce qu'il rappelle leur souffle vital et leurs facultés presque anéanties. Qu'il s'agit bien d'une défaillance et non d'une faim, c'est ce que montre le cas des bêtes de somme : les émanations des figues sèches et celles des pommes ne produisent aucune déficience, mais bien plutôt une sorte de crispation ou de crampe d'estomac[1].

6 Pour ma part, je jugeais cette argumentation raisonnable, tout en considérant que l'on pouvait avec autant de vraisemblance partir du principe opposé, c'est-à-dire, admettre un relâchement au lieu d'une contraction. Car le souffle qui se dégage de la neige constitue comme une atmosphère de cette substance congelée et comme une poussière d'une extrême finesse, il exerce une action incisive et pénétrante non seulement sur la chair, mais même sur les vases d'argent ou de bronze ; nous voyons en effet que ces derniers ne retiennent pas la neige : elle disparaît en s'exhalant dans son souffle, et couvre la surface extérieure du vase d'une humidité légère et cristalline, déposée précisément par le souffle qui passe d'une manière imperceptible à travers les pores[2]. Quand ce souffle atteint, mordant comme une flamme, ceux qui marchent par la neige[3], c'est comme s'il brûlait les extrémités en coupant ...[4] la chair, à la manière du feu ; le corps en

1-4. Voir *Notes complémentaires*, p. 194-5.

5 Κλεομένης δ' ὁ ἰατρὸς ἄλλως ἔφη τῷ ὀνόματι
τὸν λιμὸν συντετάχθαι δίχα τοῦ πράγματος, ὥσπερ τῷ
καταπίνειν τὸ πίνειν | καὶ τῷ ἀνακύπτειν τὸ κύπτειν· 695 A
οὐ γὰρ εἶναι λιμόν, ὥσπερ δοκεῖ, τὴν βουλιμίαν, ἀλλὰ
πάθος ἐν ⟨τῷ⟩ στομάχῳ διὰ συνδρομὴν θερμοῦ λιπο-
ψυχίαν ποιοῦν. Ὥσπερ οὖν τὰ ὀσφραντὰ πρὸς τὰς λιπο-
θυμίας βοηθεῖν, καὶ τὸν ἄρτον ἀναλαμβάνειν [καὶ] τοὺς
βουλιμιῶντας, οὐχ ὅτι τροφῆς ἐνδεεῖς εἰσι (μικρὸν γοῦν
παντάπασι λαβόντες ἀναζωπυροῦσιν), ἀλλ' ὅτι τὸ πνεῦμα
καὶ τὴν δύναμιν ἀνακαλεῖται καταφερομένην. Ὅτι δ' ἐστὶ
λιποθυμία καὶ οὐ πεῖνα μηνύει τὸ τῶν ὑποζυγίων· ἡ γὰρ
τῶν ἰσχάδων ἀποφορὰ καὶ ἡ τῶν μήλων ἔνδειαν μὲν οὐ
ποιεῖ, καρδιωγμὸν δέ τινα μᾶλλον καὶ διελιγμόν.

6 Ἡμῖν δὲ καὶ ταῦτα μετρίως ἐδόκει λέγεσθαι, ⟨καὶ⟩ B
ἀπὸ τῆς ἐναντίας ἀρχῆς δυνατὸν εἶναι, μὴ πύκνωσιν
ἀλλ' ἀραίωσιν ὑποθεμένοις, διασῶσαι τὸ πιθανόν. Τὸ γὰρ
ἀπορρέον πνεῦμα τῆς χιόνος ἐστὶ μὲν οἷον αἰθὴρ τοῦ
πάγου καὶ ψῆγμα λεπτομερέστατον, ἔχει δέ τι τομὸν καὶ
διαιρετικὸν οὐ σαρκὸς μόνον ἀλλὰ καὶ ἀργυρῶν καὶ
χαλκῶν ἀγγείων· ὁρῶμεν γὰρ ταῦτα μὴ στέγοντα τὴν
χιόνα· πνεομένη γὰρ ἀναλίσκεται καὶ τὴν ἐκτὸς ἐπιφά-
νειαν τοῦ ἀγγείου νοτίδος ἀναπίμπλησι λεπτῆς καὶ
κρυσταλλοειδοῦς, ἣν ἀπολείπει τὸ πνεῦμα διὰ τῶν πόρων
ἀδήλως ἀπερχόμενον. Τοῦτο δὴ τοῖς βαδίζουσι διὰ χιόνος
ὀξὺ καὶ φλογοειδὲς προσπῖπτον ἐπικαίειν δοκεῖ τὰ ἄκρα C
τῷ τέμνειν καὶ † παρελθεῖν † τῇ σαρκί, καθάπερ τὸ

694 F 6 τῷ Basil. Turn. : τοι || 695 A 1 τῷ ... τὸ Turn. : τὸ ... τῶ (sic) || 3 τῷ add. Doe. coll. Psel. || θερμοῦ Doe. coll. Psel. : λιμοῦ || 3-4 λιποψυχίαν Cobet : λειποψ. || 4-5 λιποθυμίας Cobet : λειποθ. (ε in ras.) || 5 ἄρτον Basil. Turn. : αὐτὸν || καὶ del. Basil. Turn. || 7 λαβόντες Wytt. : ἀναλαβ. || 9 λιποθυμία Cobet : λειποθ. || γὰρ Méz. : τὰ || 11 διελιγμόν scripsi : διειλιγμόν || B 1 καὶ add. Rei. || 10 ἣν Basil. Turn. : ἢ.

subit un relâchement considérable, la chaleur s'en échappe et, à cause de la froideur du souffle qui l'assaille, se dissipe à sa surface en produisant une sueur fine et perlée, de sorte que les forces se dissolvent et s'anéantissent[1]. Or, si la personne reste tranquille, le corps ne perd qu'une faible quantité de chaleur ; mais, lorsque le mouvement vient transformer instantanément la nourriture du corps en chaleur et que cette dernière se porte au dehors à mesure que s'ouvre la chair, alors intervient nécessairement une déperdition totale des forces. D'ailleurs, il est manifeste que le refroidissement ne durcit pas seulement, mais qu'il fait aussi fondre les corps ; car, la fonte de lingots de plomb par les hivers rudes[2], le phénomène de la transpiration, enfin le fait que beaucoup de personnes sont atteintes de la boulimie sans avoir faim attestent le relâchement et la liquéfaction, plutôt que la contraction du corps. Les tissus se relâchent pendant l'hiver, comme je l'ai dit, par suite de la finesse du souffle glacé, tandis que, de leur côté, la fatigue et le mouvement aiguisent la chaleur interne ; ainsi atténuée et épuisée, celle-ci s'écoule abondamment et se disperse au dehors, à travers le corps. Il est probable que les pommes et les figues sèches exhalent une espèce de souffle de ce genre, capable de rendre plus légère et plus diffuse la chaleur des bêtes de somme ; car la nature a voulu pour les différents êtres différentes manières de se détruire aussi bien que de se remettre[3].

1. C'est la seconde explication présentée en *Brut.* 25 (voir *supra*, la n. 5 pour la p. 118).

2. Cette affirmation, qui provient d'Aristote (frg. 212, Rose) d'après *De pr. frig.* 949 C, est absolument inexacte ; peut-être faut-il y voir une confusion entre le plomb et l'étain , lequelse désagrège effectivement, par allotropie, à très basse température. Au reste, le même passage d'Aristote apporte, comme par hasard, une sorte de caution au rapprochement, voire à la confusion, dans ce dernier paragraphe, des notions de relâchement (ἀραίωσις) et de fusion (τῆξις).

3. Voir *Notes complémentaires*, p. 195.

πῦρ · ὅθεν ἀραίωσις γίνεται περὶ τὸ σῶμα πολλὴ καὶ ῥεῖ τὸ θερμὸν ἔξω καὶ ⟨διὰ⟩ τὴν ψυχρότητα τοῦ πνεύματος περὶ τὴν ἐπιφάνειαν σβεννύμενον ἱδρῶτα δροσώδη διατμίζει καὶ λεπτόν, ὥστε τήκεσθαι καὶ ἀναλίσκεσθαι [καὶ] τὴν δύναμιν. Ἐὰν μὲν οὖν ἡσυχάζῃ τις, οὐ πολλὴ τοῦ σώματος ἀπέρχεται θερμότης · ὅταν δὲ τὴν μὲν τροφὴν τοῦ σώματος ἡ κίνησις εἰς τὸ θερμὸν ὀξέως μεταβάλλῃ τὸ δὲ θερμὸν ἔξω φέρηται, διακρινομένης τῆς σαρκός, ἀθρόαν ἀνάγκη τῆς δυνάμεως ἐπίλειψιν γενέσθαι. Ὅτι δὲ τὸ ἐκψύχεσθαι D
οὐ πήγνυσιν μόνον ἀλλὰ καὶ τήκει τὰ σώματα δῆλόν ἐστιν · ἐν μὲν γὰρ τοῖς μεγάλοις χειμῶσιν ἀκόναι μολίβδου διατηκόμεναι τό τε τῆς ἀφιδρώσεως καὶ τὸ πολλοῖς μὴ πεινῶσι συμπίπτειν τὴν βουλιμίασιν ⟨ἀραίωσιν⟩ κατηγορεῖ μᾶλλον καὶ ῥύσιν ἢ πύκνωσιν τοῦ σώματος. Ἀραιοῦνται δὲ χειμῶνος μέν, ὥσπερ εἴρηται, τῇ λεπτότητι, ἄλλως δὲ τοῦ κόπου καὶ τῆς κινήσεως ἀποξυνούσης τὴν ἐν τῷ σώματι θερμότητα · λεπτὴ γὰρ γενομένη καὶ κοπιῶσα ῥεῖ πολλὴ καὶ διασπείρεται διὰ τοῦ σώματος. Τὰ δὲ μῆλα καὶ τὰς ἰσχάδας εἰκὸς ἀποπνεῖν τι τοιοῦτον, ὥστε τῶν ὑποζυγίων τὸ θερμὸν ἀπολεπτύνειν καὶ κατακερματίζειν · E
ἄλλα γὰρ ἄλλοις ὥσπερ ἀναλαμβάνειν, ⟨οὕτω⟩ καὶ καταλύεσθαι πέφυκεν.

695 C 3 πῦρ · ὅθεν Turn. : πυρωθὲν || 4 διὰ add. Turn. || 6 καὶ del. Turn. || D 1 δυνάμεως : postea ras. 2-4 litt., in qua fuisse uid. ὡς, quod dat Ald. || 5 ἀραίωσιν add. Rei. [pro καὶ ῥύσιν (D 6) Méz.] || 8-9 τὴν ... θερμότητα Basil. : τῆς ... θερμότητος || E 2 οὕτω addidi.

QUESTION IX

Pourquoi le poète emploie, en parlant des autres liquides, des épithètes spécifiques, mais appelle l'huile simplement « liquide ».

1 Un jour la question fut posée de savoir pourquoi, parmi le grand nombre des liquides, le poète avait coutume d'orner tous les autres d'une épithète spécifique — appelant le lait « blanc »[1], le miel « jaune »[2] et le vin « rouge »[3] —, mais qualifiait en général l'huile simplement de « liquide »[4], d'après la propriété qui leur est commune à tous. A cela il fut répondu que la substance la plus douce était celle qui est douce totalement, et la plus blanche, celle qui est blanche totalement, « totalement » signifiant que cette substance n'est mêlée d'aucun élément de nature opposée ; de même, donc, doit-on désigner comme liquide par excellence la substance dont aucune partie composante n'est sèche ; or, tel est précisément le cas de l'huile.

2 D'abord, son poli montre l'uniformité des parties qui la composent ; elle paraît, en effet, totalement homogène au toucher. Ensuite, elle présente à la vue le miroir le plus net ; car aucune aspérité ne s'y trouve qui puisse briser la réflexion de la lumière ; de chacune de ses parties, elle renvoie, au contraire, à cause de sa liquidité, la moindre clarté vers l'œil ; tout comme, à l'opposé, le lait est le seul d'entre les liquides à ne pas reproduire d'image, parce qu'il est mêlé d'une quantité importante d'éléments terreux[5]. De plus, l'huile, remuée, fait moins de bruit que tous les autres liquides, parce qu'elle est totalement liquide ; car, quand les autres coulent et sont en mouvement, leurs parties

1. *Il.* IV, 434.
2. *Il.* XI, 631 ; *Od.* X, 234.
3. *Od.* IX, 163.
4. *Il.* XXIII, 281 ; *Od.* VI, 79 ; 215 ; etc.
5. La même idée est exprimée en *De facie* 936 E, en comparaison avec l'incapacité de la lune à jouer le rôle d'un miroir réfléchissant.

ΠΡΟΒΛΗΜΑ Θ

Διὰ τί ὁ ποιητὴς ἐπὶ μὲν τῶν ἄλλων ὑγρῶν τοῖς ἰδίοις ἐπιθέτοις χρῆται, μόνον δὲ τὸ ἔλαιον ὑγρὸν καλεῖ.

1 Ἠπορήθη ποτὲ καὶ διὰ τί πολλῶν ὑγρῶν ὄντων τὰ
μὲν ἄλλα τοῖς ἰδίοις ἐπιθέτοις ὁ ποιητὴς εἴωθε κοσμεῖν, τὸ
γάλα τε λευκὸν καὶ τὸ μέλι χλωρὸν καὶ τὸν οἶνον ἐρυθρὸν
καλῶν, τὸ δ' ἔλαιον ἀπὸ κοινοῦ τοῦ πᾶσι συμβεβηκότος
μόνον ἐπιεικῶς ὑγρὸν προσαγορεύει. Εἰς τοῦτ' ἐλέχθη
ὅτι καὶ γλυκύτατόν ἐστι τὸ δι' ὅλου γλυκύ, καὶ λευκό- F
τατον τὸ δι' ὅλου λευκόν, δι' ὅλου δὲ τοιοῦτόν ἐστιν, ᾧ
μηδὲν ἐμμέμικται τῆς ἐναντίας φύσεως· οὕτω δὴ καὶ [τὸ]
ὑγρὸν μάλιστα ῥητέον, οὗ μηθὲν μέρος ξηρόν ἐστι· τοῦτο
δὲ τῷ ἐλαίῳ συμβέβηκεν.

2 Πρῶτον μὲν ἡ λειότης αὐτοῦ τὴν ὁμαλότητα τῶν
μορίων ἐπιδείκνυται· | δι' ὅλου γὰρ αὐτῷ συμπαθεῖ πρὸς 696 A
τὴν ψαῦσιν. Ἔπειτα τῇ ὄψει παρέχει καθαρώτατον ἐνοπτρί-
σασθαι· τραχὺ γὰρ οὐδὲν ⟨ἔν⟩εστιν ὥστε διασπᾶν τὴν
ἀνταύγειαν, ἀλλ' ἀπὸ παντὸς μέρους δι' ὑγρότητα καὶ
σμικρότατον ἀνακλᾷ τὸ φῶς ἐπὶ τὴν ὄψιν· ὥσπερ αὖ
τοὐναντίον τὸ γάλα τῶν ὑγρῶν μόνον οὐκ ἐσοπτρίζει,
πολλῆς ἀναμεμιγμένης αὐτῷ γεώδους ⟨οὐσίας⟩. Ἔτι
δὲ κινούμενον ἥκιστα ψοφεῖ τῶν ὑγρῶν· ὑγρὸν γάρ ἐστι
δι' ὅλου· τῶν ⟨γὰρ⟩ ἄλλων ἐν τῷ ῥεῖν καὶ φέρεσθαι τὰ

695 E 9 εἴωθε Hub. : εἰώθει || 11 ἀπὸ Rei. : ὑπὸ || F 2 τοιοῦτόν Xyl. : τοιοῦτός || 3 δὴ Rei. : δὲ || τὸ del. Hub. || 6 λειότης : ει in ras. [λεπτότης fuisse coni. Hub.] || 696 A 1 αὐτῷ Turn. : αὑτῷ || 2 ψαῦσιν Xyl. adn. : ψύξιν T ὄψιν Turn. || 3 ἔν[εστιν add. Hub. : ἐστιν || 6 ἐσοπτρίζει Basil. Turn. : -ζειν || 7 οὐσίας add. Turn. || 9 γὰρ addidi : δ' Turn.

dures et terreuses subissent des chocs et des heurts qui produisent du bruit à cause, précisément, de l'irrégularité de leurs contours. En outre, l'huile seule reste toujours pure et réfractaire à tout mélange, car elle est extrêmement dense ; elle n'a pas en elle-même, entre des parties sèches et terreuses, de vides ou d'interstices pour pouvoir recevoir une substance étrangère[1] : l'uniformité des parties qui la composent la rend parfaitement égale et cohérente. De même, lorsque l'huile mousse[2], elle n'admet pas l'air en elle, en raison de sa structure légère et de sa cohérence[3]. C'est d'ailleurs aussi ce qui fait que le feu est nourri par elle ; car il est nourri uniquement par les substances fluides, et ces dernières seules sont combustibles[4] ; ainsi, lorsque du bois brûle, l'air s'en échappe sous forme de fumée, l'élément terreux subsiste à l'état de cendres, seule l'humidité est consumée par le feu, dont elle est l'aliment naturel ; l'eau, le vin et les autres liquides, qui participent largement de l'élément épais et terreux, divisent la flamme dans laquelle ils tombent, ils l'écrasent et l'éteignent par l'effet de leur rudesse et de leur poids, tandis que l'huile, parce qu'elle est purement et exclusivement liquide, accepte la transformation à cause de cette légèreté et se laisse dominer en brûlant complètement.

3 Mais la preuve la plus nette de sa fluidité, c'est la propriété qu'elle a de se répandre et de se propager à partir de la plus petite goutte sur l'espace le plus grand ; il n'y a ni miel, ni eau, ni autre liquide quelconque, dont une aussi faible quantité puisse se développer autant, tous disparaissent, au contraire, en pareil cas, et se dissipent rapidement, à cause de leur relative sécheresse ; mais l'huile, parce qu'elle est visqueuse et

1. La résistance de l'huile à tout mélange est également affirmée en 640 D et, avec la même explication que dans le présent passage, en 702 B ; cf. Ps.-Alexandre d'Aphrodise I, 127 et II, 67 (C. Ideler, *Phys. et med. gr. min.* I).

2-4. Voir *Notes complémentaires*, p. 195.

σκληρὰ καὶ γεώδη μέρη προσκρούσεις λαμβάνοντα καὶ
πληγὰς ψοφεῖ διὰ τραχύτητα. Καὶ μὴν μόνον ἄκρατον
διαμένει καὶ ἄμικτον· ἔστι γὰρ πυκνότατον· οὐ γὰρ B
ἔχει μεταξὺ τῶν ξηρῶν καὶ γεωδῶν μερῶν ἐν αὑτῷ κενώ-
ματα καὶ πόρους, οἷς δέξεται τὸ παρεμπῖπτον, ἀλλὰ
δι' ὁμοιότητα τῶν μερῶν εὐάρμοστόν ἐστιν καὶ συνεχές.
Ὅταν δ' ἀφρίζῃ τὸ ἔλαιον, οὐ δέχεται τὸ πνεῦμα διὰ
λεπτότητα καὶ συνέχειαν. Τοῦτο δ' αἴτιον καὶ τοῦ τρέφεσθαι
τὸ πῦρ ὑπ' αὐτοῦ· τρέφεται μὲν γὰρ οὐδενὶ πλὴν ὑγρῷ,
καὶ τοῦτο μόνον καυστόν ἐστιν· ἐκ γοῦν τῶν ξύλων ὁ
μὲν ἀὴρ ἄπεισι καπνὸς γενόμενος, τὸ δὲ γεῶδες ἐκτεφρωθὲν
ὑπολείπεται, μόνον δ' ὑπὸ τοῦ πυρὸς τὸ νοτερὸν ἀναλοῦ-
ται, τούτῳ γὰρ τρέφεσθαι πέφυκεν· ὕδωρ μὲν οὖν καὶ
οἶνος καὶ τὰ λοιπά, πολλοῦ μετέχοντα τοῦ θολεροῦ καὶ C
γεώδους, ἐμπίπτοντα τὴν φλόγα διασπᾷ καὶ τῇ τραχύ-
τητι καὶ τῷ βάρει θλίβει καὶ κατασβέννυσι, τὸ δ' ἔλαιον,
ὅτι μάλιστ' εἰλικρινῶς ὑγρόν ἐστι, διὰ λεπτότητα μετα-
βάλλει καὶ κρατούμενον ἐκπυροῦται.

3 Μέγιστον δ' αὐτοῦ τῆς ὑγρότητος τεκμήριον ⟨ἡ⟩
ἐπὶ πλεῖστον ἐξ ὀλιγίστου διανομὴ καὶ χύσις· οὔτε γὰρ
μέλιτος οὔθ' ὕδατος οὔτ' ἄλλου τινὸς ὑγροῦ βραχὺς οὕτως
ὄγκος ἐπίδοσιν λαμβάνει τοσαύτην, ἀλλ' εὐθὺς ἐπιλείπων
καταναλίσκεται διὰ ξηρότητα· τὸ δ' ἔλαιον, ὅλκιμον
⟨ὂν⟩ καὶ μαλακόν, ἄγεται πανταχῇ περὶ τὸ σῶμα χριο- D

696 A 10 μέρη Basil. Turn. : μέτρα || 11 τραχύτητα Turn.[2] : βραχύτητα T βαρύτητα Turn.[1] Leon. || ἄκρατον Basil. : ἀκράτητον T ἀκρότατον E || B 2 ἐν αὑτῷ post μερῶν transposui : ἐν αὑτῷ μερῶν || αὑτῷ Hub. : αὐτῷ || 3 ἀλλὰ Turn. : ἅμα || 4 εὐάρμοστόν Amyot Steph. : ἀνάρμοστόν T ἐνάρμοστόν Turn. || C 6 ἡ add. Méz. || 9 ὄγκος Wytt. : ὀπὸς || τοσαύτην coni. Bern. : τοιαύτην || ἐπιλείπων Bern. : ἐπι πλεῖστον (sic) T ἐπιλείπει Amyot || 10 καταναλίσκεται Bern. : καὶ ἀναλίσκεται || D 1 ὂν [post μαλακὸν coni. Rei] addidi || πανταχῇ post ἄγεται transtuli : post ὅλκιμον exhib.

molle, se laisse étendre sur tout le corps[1] quand on s'en frictionne ; elle coule et s'étale à mesure que s'allongent, par suite de leur fluidité, les particules qui la composent, de sorte, d'ailleurs, qu'ensuite elle a du mal à partir. Un vêtement trempé d'eau sèche aisément, mais pour des taches d'huile, ce n'est pas une mince affaire de les nettoyer ; l'huile, en effet, pénètre le plus, parce qu'ellc est le plus légère et le plus liquide[2] ; c'est ainsi que le vin mélangé s'enlève plus difficilement des vêtements, au dire d'Aristotc, parce qu'il est plus délié et qu'il pénètre davantage dans les interstices[3].

Question X

Quelle est la raison pour laquelle la chair des victimes devient rapidement molle, lorsqu'on la suspend à un figuier[4].

1 Le cuisinier d'Aristion recevait des félicitations de la part des invités pour avoir préparé un repas excellent et, en particulier, pour avoir servi le coq que l'on venait de sacrifier à Hèraklès[5] aussi tendre que s'il avait été tué la veille, alors qu'il était au contraire du jour même et tout frais. Aristion nous ayant dit que c'était facile à obtenir et qu'il suffisait de suspendre la bête à un figuier aussitôt après l'avoir égorgée, nous en cherchâmes la raison. Il est certain qu'un souffle intense et violent se dégage du figuier, comme nous le révèlent notre odorat[6] ainsi que l'exemple des taureaux, dont on dit que le plus sauvage se tient tranquille quand il est attaché à un figuier, qu'il se laisse alors toucher et perd toute sa fureur, comme si ses forces l'abandonnaient[7]. Mais, c'est l'amertume de la plante qui était considérée comme la cause et la source principales ; le figuier est, en effet, de toutcs les plantes, la

1. Voir *Notes complémentaires*, p. 195.
2. En 627 C, Plutarque constate simplement que tout ce qui est gras se lave difficilement et fait des taches.
3-7. Voir *Notes complémentaires*, p. 195-6.

μένοις καὶ συνεπιρρεῖ πορρωτάτω δι' ὑγρότητα τῶν μερῶν μηκυνομένων, ὥστε καὶ παραμένειν δυσεξίτηλον. Ὕδατι μὲν γὰρ βρεχθὲν ἱμάτιον ἀποξηραίνεται ῥᾳδίως, ἐλαίου δὲ κηλῖδας οὐ τῆς τυχούσης ἐστὶ πραγματείας ἐκκαθᾶραι· μάλιστα γὰρ ἐνδύεται τῷ μάλιστα λεπτὸν καὶ ὑγρὸν εἶναι· καὶ γὰρ οἶνον κεκραμένον δυσχερέστερον ἐξαιροῦσι τῶν ἱματίων, ὡς Ἀριστοτέλης φησίν, ὅτι λεπτότερός ἐστι καὶ μᾶλλον ἐνδύεται τοῖς πόροις.

ΠΡΟΒΛΗΜΑ Ι

Τίς αἰτία, δι' ἣν ψαθυρὰ γίνεται ταχὺ E
τὰ ἐκ συκῆς κρεμαννύμενα τῶν ἱερείων.

1 Ὁ Ἀριστίωνος εὐημέρει παρὰ τοῖς δειπνοῦσι μάγειρος, ὡς τά τ' ἄλλα χαριέντως ὀψοποιήσας καὶ τὸν ἄρτι τῷ Ἡρακλεῖ τεθυμένον ἀλεκτρυόνα παραθεὶς ἁπαλὸν ὥσπερ χθιζόν, νεαρὸν ὄντα καὶ πρόσφατον. Εἰπόντος οὖν τοῦ Ἀριστίωνος ὅτι τοῦτο γίνεται ταχέως, εἰ σφαγεὶς εὐθὺς ἀπὸ συκῆς κρεμασθείη, τὴν αἰτίαν ἐζητοῦμεν. Ὅτι μὲν δὴ πνεῦμα τῆς συκῆς ἄπεισιν ἰσχυρὸν καὶ σφοδρὸν ἥ τ' ὄσφρησις ἐκμαρτυρεῖ καὶ τὸ περὶ τῶν ταύρων λεγόμενον, ὡς ἄρα συκῇ προσδεθεὶς ὁ χαλεπώτατος ἡσυχίαν F
ἄγει καὶ ψαύσεως ἀνέχεται καὶ ὅλως ἀφίησι τὸν θυμὸν ὥσπερ ἀπομαραινόμενος. Τὴν δὲ πλείστην αἰτίαν καὶ δύναμιν ἡ δριμύτης εἶχεν· τὸ γὰρ φυτὸν ἁπάντων ὀπωδέσ-

696 D 4 γὰρ Rei. : γε || 5 πραγματείας Basil. Turn. : γραμματείας || 6 τῷ p.c. : τὸ ut uid. || 7 ἐξαιροῦσι Duebner: ἐξαίρουσι || 8 λεπτότερός Méz. : λεπτοτερόν (sic) || E 3 Ὁ g : lac. 1 litt. ut uid. T || εὐημέρει Turn. : εὐημερεῖ || 5 ἄρτι Doe. : ὅτι || 6 χθιζόν E : χιζόν T || 10 ὄσφρησις coni. Wytt., cf. Plin., *H.N.* XIV, 133 : ὄψις || F 3 ἀπομαραινόμενος coni. Doe. coll. Psel. : -μενον.

plus riche en suc, et en suc acide, au point que la figue même, aussi bien que le bois et la feuille, en sont pleins ; c'est pour cette raison, d'ailleurs, que la fumée qu'il rend en brûlant pique plus que toute autre et que sa cendre, quand il a été brûlé, fournit une poudre particulièrement détergente[1]. Tout cela provient d'ailleurs également de la chaleur[2] ; aussi bien certains croient-ils que le suc du figuier provoque la coagulation du lait non pas parce qu'il enveloppe et agglutine, en raison de l'irrégularité de ses propres atomes, les particules rugueuses du lait, tandis que celles qui sont lisses et arrondies seraient chassées vers la surface, mais parce qu'il isole, au moyen de sa chaleur, l'élément aqueux et inconsistant que comporte ce liquide[3]. La preuve en est que ce résidu est également inutilisable : le petit lait a un goût douceâtre[4], mais c'est le plus détestable des breuvages ; en effet, il n'est pas dû à l'expulsion d'un élément lisse par des particules irrégulières, mais à celle d'un élément froid et inassimilable sous l'effet de la chaleur[5] ; au reste, le sel favorise l'opération, précisément parce qu'il est chaud[6], tandis qu'il s'oppose à l'enveloppement et à la soudure dont j'ai parlé, puisque son action consiste avant tout à dissocier.

Donc, le figuier émet un souffle chaud[7], âcre et pénétrant, qui attendrit la chair de l'oiseau et la porte à point. Du reste, l'effet est le même sur l'oiseau que l'on met dans un tas de blé ou ..., par suite de la chaleur[8]. Que le blé a en lui quelque chose de chaud se reconnaît au fait que, quand des amphores sont placées dans un silo, le vin qu'elles contiennent s'évapore rapidement.

1. Toutes ces affirmations concernant le figuier se trouvent également — à un point près — *supra* 684 BC ; voir la n. 2 pour la p. 85, et cf. Pline, *H.N.* XXIII, 124.

2. Détergence et chaleur sont mises en rapport à propos de l'eau de mer en 627 A.

3-8. Voir *Notes complémentaires*, p. 196-7.

τατον, ὥστε καὶ τὸ σῦκον αὐτὸ καὶ τὸ ξύλον καὶ τὸ
θρῖον ἀναπεπλῆσθαι· | διὸ καιόμενόν τε τῷ καπνῷ δάκνει 697 A
μάλιστα καὶ κατακαυθέντος ἡ τέφρα ῥυπτικωτάτην παρέχει
κόνιν. Ταῦτα δὲ πάντα ⟨καὶ⟩ θερμότητος· καὶ ⟨γὰρ⟩
τὴν πῆξιν ἐμποιεῖν τῷ γάλακτι τὸν ὀπὸν οἴονταί τινες
οὐ σκαληνίᾳ σχημάτων περιπλέκοντα καὶ κολλῶντα τὰ
⟨τραχέα⟩ μέρη τοῦ γάλακτος, ἐκθλιβομένων ἐπιπολῆς
τῶν λείων καὶ περιφερῶν, ἀλλὰ [καὶ] ὑπὸ θερμότητος
ἐκτήκοντα τοῦ ὑγροῦ τὸ ἀσύστατον καὶ ὑδατῶδες. Τεκ-
μήριον δὲ καὶ τὸ ἄχρηστον· γλυκὺ⟨ν γὰρ⟩ εἶναι τὸν
ὀρόν, ἀλλὰ πομάτων φαυλότατον· οὐ γὰρ τὸ λεῖον ὑπὸ
τῶν σκαληνῶν, ἀλλὰ τὸ ψυχρὸν ⟨ἐξαν⟩έστη καὶ ἄπεπτον
ὑπὸ τῆς θερμότητος· καὶ πρὸς τοῦτο συνεργοῦσιν οἱ B
ἅλες, θερμοὶ γάρ εἰσι, πρὸς δὲ τὴν λεγομένην περιπλοκὴν
καὶ σύνδεσιν ἀντιπράττουσι [διάλυσιν], διαλύειν γὰρ
μάλιστα πεφύκασι.

Θερμὸν οὖν πνεῦμα καὶ δριμὺ καὶ τμητικὸν ἀφίησιν ἡ συκῆ, καὶ τοῦτο θρύπτει καὶ πεπαίνει τὴν σάρκα τοῦ ὄρνιθος. Τὸ αὐτὸ δὲ πάσχει καὶ πυρῶν ἐντεθεὶς σωρῷ καὶ † νίτρῳ συνημένος †, ὑπὸ θερμότητος. Ὅτι δ' ὁ πυρὸς ἔχει τι θερμὸν τεκμαίρονται τοῖς ἀμφορεῦσιν, ὧν ἐντιθεμένων εἰς σιρὸν ἐξαναλίσκεται ταχέως ὁ οἶνος.

696 F 6 θρῖον Amyot : ἔργον T ἔρνος Iunius || 697 A 3 καὶ add. dubit. Hub. || γὰρ add. Castiglioni || 5 σκαληνίᾳ Basil. Turn. : σκαλληνίᾳ || 6 τραχέα add. Hub. || 7 καὶ del. Xyl. || 9 ἄχρηστον : postea interp. Paton || γλυκὺ]ν γὰρ [γλυκὺν Turn.] emend. et add. Paton || 10 ὀρὸν Doe. : ὀπόν || 11 σκαληνῶν Basil. Turn. : σκαλλήνων || ἐξαν[έστη add. Hub. : ἔστη || B 3 διάλυσιν del. Turn. || 8 συνημένος [η$^{p.c.}$ in ras. 2 litt.] T : συνημμένος g συνειμένος E || 10 σιρὸν Doe. : σῖτον.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

P. 14.

1. Otage à Rome après la bataille de Pydna (168), Polybe y résida jusqu'en 150 ; loin d'être traité en prisonnier, il y rencontra la faveur des grands personnages et notamment du jeune Scipion. Rentré dans sa patrie, il fut rapidement appelé sur le théâtre africain de la guerre, où il accompagna Scipion — le second Africain — jusqu'à la chute de Carthage. Selon *Reg. et imp. apopht.* 199 F, repris par Stobée III, p. 706, Hense, Scipion s'efforça de mettre le conseil de Polybe en pratique. Élien, *V.H.* XIV, 38 attribue ce conseil à Épaminondas s'adressant à Pélopidas, peut-être à la suite d'une confusion entre les deux Scipions d'une part, et les deux *Vies* (aujourd'hui perdues) d'Épaminondas et de Scipion l'Ancien d'autre part, comme le note F. C. Babbitt, *Plut. Mor.* (Loeb Cl. L.) III, p. 186.

2. Cf. L. Robin, *La pensée grecque et les orig. de l'espr. scient.*, Paris, 1963, p. 170 : « Les oppositions verbales supposant une exacte distinction des termes, il est naturel que les sophistes aient insisté, notamment Protagoras et Prodicos, sur la nécessité de définir les mots avec précision et de les employer avec propriété ».

3. F. Wehrli, *Die Schule des Aristoteles* I, Bâle, 1944, frg. 46 et *Comment.* p. 55. Dicéarque était un philosophe polygraphe, un des principaux disciples d'Aristote ; de son œuvre, nous possédons malheureusement très peu de chose.

4. Cf. *De amic. mult.* 93 F : τί οὖν νόμισμα φιλίας ; εὔνοια καὶ χάρις μετ' ἀρετῆς — ; 94 B : ἡ ἀληθινὴ φιλία ... ζητεῖ ... τὴν ἀρετὴν ὡς καλόν.

5. H. B. Hoffleit note, éd. p. 290, qu'à Rome le terme « amicitia » pouvait se charger d'un sens politique.

6. En 746 A, une idée analogue est exprimée en termes semblables. *De amic. mult.* 94 A distingue avec un certain dédain l'« amitié » occasionnelle que « l'on ramasse à l'auberge, à la palestre ou au marché » de l'amitié véritable (cf. encore *id.* 94 EF). Par ailleurs, le passage rappelle Aristote, *Nic.* VIII, 3 ; 4 ; 8.

7. On songe, comme le note H. B. Hoffleit, p. 292, à l'interdit prononcé aux sacrifices, οὐκ ἐκφορά (« défense d'emporter ! »), évoqué par la comédie et diverses inscriptions : cf., par exemple, Aristophane, *Pl.* 1138, avec les scholies.

P. 15.

2. Le lutteur s'en saupoudre les membres afin d'obtenir une prise plus solide sur le corps, frotté d'huile, de son adversaire. On utilisait d'ailleurs normalement à cet effet — mais également pour d'autres raisons, surtout hygiéniques — du sable fin, κόνις, préalablement mis en réserve : cf. E.N. Gardiner, *Athletics of the anc. world*, Oxford, 1930, p. 78-9.

3. Et pourtant il possède par nature τὸ φιλάνθρωπον καὶ ἠθοποιόν (sur ce pouvoir du vin, cf. 620 D, 621 C, 712 B, et, avec l'image si fréquente du fer assoupli au feu que nous allons trouver développée ici dans la phrase suivante, *Sept. sap. conv.* 156 D ; Platon, *Leg.* 666 B) : Plutarque aurait dû se rendre compte de la contradiction.

4. En *De pr. frig.* 954 AB, la mention de cette action du marbre, entre autres, sert précisément à prouver la plus grande froideur des solides par rapport aux liquides. Le passage est d'ailleurs nettement descriptif (οἱ δὲ χαλκεῖς τῷ πυρουμένῳ καὶ ἀνατηκομένῳ σιδήρῳ μάρμαρον καὶ λατύπην παραπάσσουσι, τὴν πολλὴν ῥύσιν ἐφιστάντες καὶ καταψύχοντες) : c'est donc de saupoudrage qu'il s'agit, avec de la poussière de marbre. Cette technique, dont je n'ai trouvé nulle mention dans les ouvrages modernes spécialisés, est surprenante ; on peut dire que le carbonate de calcium subit au contact du fer incandescent une réaction endothermique, qu'il capte par conséquent de la chaleur de ce fer, provoquant ainsi le raffermissement de la masse.

5. Fâcheux retour en arrière, après le développement sur le relâchement *convenable* dû à l'union du vin et de la conversation. Aussi je me demande si διὰ τὸν οἶνον ne résulte pas d'une corruption, à défaut de pouvoir représenter l'intrusion d'une glose, peu probable vu le sens obvie des adjectifs εὐτυπώτων (remarquons, par ailleurs, le préfixe) et ἁπαλῶν.

6. L'idée de la prééminence de la parole et de l'importance sociale et culturelle de la conversation à table constitue, comme il est naturel, un leitmotiv des Συμποσιακά, qui se retrouve également ailleurs chez Plutarque, en *Sept. sap. conv.* 156 D, par exemple, où sa formulation est particulièrement heureuse.

7. *Question* reprise par Macrobe VII, 4 et 5.

8. Hyampolis est une ville de Phocide, au sud-est d'Élatée, à une vingtaine de kilomètres de Chéronée. Les Élaphèbolies, sa plus grande fête, étaient célébrées en l'honneur d'Artémis : *De mul. virt.* 244 A-E (cf. Pausanias X, 1, 6 ; *I.G.* IX, 1, 90). Une fête du même nom existait d'ailleurs dans d'autres villes, et notamment, bien sûr, à Athènes ; c'est sous l'influence attique que cette dénomination avait remplacé à Hyampolis celle,

primitive de Laphries, le culte d'Artémis Laphria étant fort répandu en Grèce centrale. Sur le rite principal auquel la fête donnait lieu et sur sa signification — on y commémorait en particulier une victoire sur les Thessaliens —, voir M. P. Nilsson, *Gesch. d. Gr. Rel.* I^2, p. 28, 130, 484.

P. 16.

1. J. Casabona, p. 163, n. 14, justifie ainsi le maintien du texte des manuscrits : « La plupart des éditeurs écrivent τῶν παιδίων <τῶν> ἅμα... Pour expliquer la genèse de la faute, il faudrait alors admettre que le second τῶν a d'abord été omis, puisque τῶν παιδίων a été écrit τὸ παιδίον... [En fait], la suite montre... que Philinos fait comme son fils : c'est à eux deux (αὐτοῖς) qu'on apporte les figues et le fromage. Et comme c'est un fait connu des convives que tel est le régime du père, Philon veut dire seulement que celui-ci élève son fils de la même manière... Il n'est d'ailleurs pas dit que [plusieurs fils de Philinos] soient présents. Pour cet emploi de ἅμα (« en même temps que », « comme »), cf., par exemple, Xénophon, *Hell.* I, 1, 26 ». J'ajouterai que l'insistance de Plutarque (τὸ παιδίον... τὸ νέον) se comprend d'autant mieux si l'on admet que Philinos n'avait qu'un fils tard-venu (voir *supra*, p. 3-4).

2. Ce « dicton » ne constitue en fait que l'élément central, cité ici par simple plaisanterie, d'un groupe de trois vers mentionné par Athénée 457 B, et qui se rapporte à un naufrage, suivi d'une bataille, sur une côte rocheuse. Ces vers ont été interprétés notamment par K. Ohlert, *Rätsel u. Rätselspiele d. Alt. Griechen*^{2}, Berlin, 1914, p. 156, et, d'une manière plus convaincante, par H. Diels, « Die Lösung eines Rätsels bei Athen. », *Bayer. Blät.*, 1918, p. 28.

3. Athénée 44 C attribue l'information à Aristote (cf. frg. 633, Rose) ou à Théophraste, mais en nommant le personnage... Philinos, par une regrettable confusion due apparemment à l'interférence du présent passage de Plutarque. L'appellatif Sosastros est inattesté. Xylander a rétabli Sostratos, et Reiske, Sosistratos ; mais si la source indiquée par Athénée est exacte, il ne saurait évidemment s'agir ni du cynique béotien bien connu de Lucien, qui, de toutes façons, paraît avoir vécu trop tard (cf. *RE*, *Suppl.* VIII, col. 782, s.v., J. Schmidt), ni de l'obscur pythagoricien mentionné par Jamblique, *Vie de Pythag.*, 267. Certains ont songé, après Turnèbe, Amyot et Vulcob, à Zoroastre : ce dernier se serait nourri pendant vingt ans de fromage, d'après Pline, *H.N.* XI, 242 (cf. encore Diogène Laërce I, 7-8, sur la nourriture frugale des mages, parmi lesquels est mentionné Zoroastre).

4. On sait comment Pélée, abandonné par Thétis, confia le petit Achille au sage centaure de Magnésie ; celui-ci le nourrit aussitôt, comme il se nourrissait lui-même, de la chair et de la moelle des fauves (Apollodore, *Bibl.* III, 13, 6 ; Stace, *Achill.* II,

382 sqq.) ou de la moelle des faons et des cerfs (Philostrate, *Her.* XX, 2; *Etymol. Magn.* s.v. 'Ἀχιλλεύς). D'après Homère cependant, Chiron ne fit qu'enseigner la médecine à Achille (*Il.* XI, 832), et c'est Phénix qui aurait nourri l'enfant (de viande et de vin) (*id.* IX, 485-91).

5. Cette croyance à propos des cigales — Athénée 63 A témoigne d'une croyance semblable au sujet des escargots — était courante dans l'Antiquité : cf. Hésiode, *Sc.* 393-5 ; Aristophane, *Nub.* 1360 ; Platon, *Phaedr.* 259 C ; Aristote, *H.A.* 532 B 13 ; 556 B 16-7 ; Élien, *N.A.* I, 20 ; Pline, *H.N.* XI, 93-4, etc. Souvent aussi il est question du chant continuel de l'insecte dont il se repaît en guise de nourriture, affirmation dont la fable de La Fontaine fournit un lointain prolongement. On sait qu'en fait les cigales aspirent au moyen de leur rostre les sucs des tissus végétaux (cf. E. K. Borthwick, « A grasshopper's Diet », *Class. Quart.*, N.S. XVI, 1966, p. 103-4 ; 107).

6. Ὥσπερ ἐπ' Ἀριστομένους est mal dit : le sacrifice d'hécatomphonie, suivi d'un grand banquet, était offert chez les Messéniens par celui qui avait tué cent ennemis ; lors des guerres de Messénie au VIIe siècle, Aristoménès aurait offert trois fois ce sacrifice au Zeus de l'Ithôme : Pausanias IV, 19, 2-3 (cf. *Rom.* 25, *Sept. sap. conv.* 159 E, Polyen II, 31, 2).

P. 17.

1. Il est bien connu que la théorie, fût-elle médicale, souffre, à l'occasion, des accommodements dans la pratique (voir aussi *infra*, 661 B).

2. Pour Philon, l'argument de bon sens s'ajoute tout naturellement, et quasi plaisamment, à l'argument scientifique ; il n'y a pas lieu de transformer le texte, comme on a prétendu le faire (voir diverses conjectures dans les apparats critiques de C. Hubert et de Bernardakis).

3. Une mise en scène semblable se trouve en 635 B.

4. Réminiscence plaisante de la *Mélanippè* d'Euripide, frg. 484 (Nauck, *Trag. Gr. Fr.*, p. 511), répétée en 718 A.

5. Selon Aristote, *H.A.* 603 B 28, il est bon, au contraire, de ne pas donner aux porcs une nourriture uniforme, pour prévenir certaines maladies. Les Stoïciens étaient du même avis, sur le plan humain, à propos des domestiques et des gens simples par comparaison aux maîtres et aux riches : cf. Musonius, XVIII, p. 104, 4-9, Hense.

6. Cf. *De tu. san.* 123 B : ὅπως ἐν τῷ νοσεῖν μὴ ... ἀσχάλλωμεν ἁπλοῦν τι καὶ ἄνοψον καὶ ἄκνισον λαμβάνοντες.

7. Cf. *Quaest. nat.* 912 B.

8. Littéralement : « la plus inodore ».

9. La première de ces constatations se trouve illustrée dans un passage de Platon, *Rsp.* 429 DE, à travers une comparaison appliquée à la notion de l'influence de l'éducation ; la seconde sert de comparaison à une idée voisine dans le *Timée* du même Platon,

50 E (cf. encore Théophraste, frg. IV (*Od.*), 4, 16, Wimmer). — Dans la fabrication des parfums, on utilisait à peu près toutes les variétés d'huiles comme support pour des arômes généralement importés à grands frais, ou comme produit de base pour des macérations d'essences de fleurs. Sur les techniques de la teinture et de la parfumerie, voir R. J. Forbes, *Stud. in Anc. Technol.*, Leyde, 1955-6, III, p. 28 sqq. ; IV, p. 98-142 ; M. Wylock, « La fabric. des parf. à l'ép. myc. », *Studi Mic. ed egeo-anatol.* XI, 1970, p. 116-8 ; P. Faure, *La vie quot. en Crète au temps de Minos*, Paris, 1973, p. 218-22.

10. Tel était l'enseignement d'Hippocrate : *Vent.* 7 (VI, p. 98, Littré) : πονηρὴ δ' ἐστὶν ἡ δίαιτα ... ὅταν ποικίλας καὶ ἀνομοίους ἀλλήλῃσιν ἐσπέμπῃ τροφάς · τὰ γὰρ ἀνόμοια στασιάζει καὶ τὰ μὲν θᾶσσον, τὰ δὲ σχολαίτερον πέσσεται... Cf. Aristote, **Probl.* 861 A 4-6 : αἱ τροφαὶ ἕτεραι οὖσαι ἀλλήλας φθείρουσιν · αἱ μὲν γὰρ ἄρτι, αἱ δ' οὔπω προσπεφύκασιν... · ἡ ποικίλη τροφὴ νοσώδης, Anonymus Londinensis V, 40-4, *passim* (H. Diels, *Suppl. Aristot.* III, pars 1).

P. 18.

1. C'est un peu ce qui sera répété *infra* 663 B, dans un esprit tout à fait différent : ἀπαθὲς γὰρ ὑπὸ τοῦ ὁμοίου τὸ ὅμοιον.

2. Cette affirmation peut se concilier avec celle qui est énoncée en 648 D : [αἱ δυνάμεις] τῶν ἐναντίων (et non τῶν ἀλλοφύλων ou τῶν διαφόρων !) ὀρέγονται καὶ φιλόθερμόν ἐστι τὸ ψυχρὸν καὶ φιλόψυχρον τὸ θερμόν. Quant à l'idée générale de tout le passage, elle se retrouve, dans un contexte différent, mais avec une comparaison semblable, en 725 C : ποιεῖ γὰρ ἡ μῖξις μάχην... · διὸ τάς τε μίξεις τῶν χρωμάτων οἱ ζωγράφοι φθορὰς ὀνομάζουσιν καὶ τὸ βάψαι « μιῆναι » κέκληκεν ὁ ποιητής.

4. Je ne vois pas que l'on puisse, comme le veut J. Casabona, p. 166, n. 28, conserver le texte des manuscrits (voir l'app. crit.), en reliant ἐκστατικόν et ἀνώμαλον : le premier de ces adjectifs a une valeur factitive, le second exprime un état. Au reste, cette remarque générale qui substitue à l'idée de l'antagonisme interne celle du changement représente une déviation du raisonnement fort mal venue.

5. Cette phrase a été diversement remaniée ; toutes les interprétations qui en ont été données, d'ailleurs peu claires ou forcées, constituent pour l'essentiel une répétition pure et simple de l'argument de la lutte des qualités opposées développé en 661 C. La disparition, sous la plume du copiste, des mots κα ἰτοῦτο, que je propose de réintroduire, peut s'expliquer par la similitude de la formule de présentation πολλάκις γὰρ ἀκούομεν αὐτοῦ λέγοντος ὡς et de la formule de 661 A καὶ ταῦτα σοῦ πολλάκις ἀκηκοότες ὅτι.

P. 19.

1. Εἰς τὸν λειμῶνα καθίσας, dit pourtant *De amic. mult.* 93 D, où ces vers sont cités à propos des personnes qui se lient d'amitié avec le premier venu. Il s'agit d'un fragment lyrique de l'*Hypsipylè* d'Euripide (Nauck, *Trag. Gr. Fr.* 754 ; *Eurip. Hyps.*, G. W. Bond, Oxford, 1963, p. 34-5 et 91-2). Hypsipylè est la fille du roi Thoas de Lemnos ; réduite en esclavage, elle devint la nourrice d'Opheltès, fils du roi Lycurgue de Némée ; lorsque les Sept, marchant contre Thèbes, passèrent par cette ville, Hypsipylè leur indiqua une source ; elle abandonna ainsi un instant Opheltès dans la prairie, où l'enfant se mit à cueillir des fleurs ; il fut mordu par un serpent et en mourut.

2. « Et des boissons telles qu'elles excitent à boire quand on n'a pas soif », est-il ajouté en *De tu. san.* 124 DE, *De garrul.* 513 CD, *De curios.* 521 F, où la même recommandation de Socrate est mentionnée — l'on devine en quel sens dans les deux derniers cas —, d'après Xénophon, *Mem.* I, 3, 6. La recommandation n'a cependant rien d'original, et, selon Diodore de Sicile I, 82, « les Égyptiens » pensaient la même chose.

3. Toutes ces idées sont également exprimées en *De tu. san.* 125 F - 126 A.

5. De ce qui est moralement beau : cette imprécation était rapportée par Cléanthe (τὸν Σωκράτην φησὶ... τῷ πρώτῳ διελόντι τὸ δίκαιον ἀπὸ τοῦ συμφέροντος καταρᾶσθαι, ὡς ἀσεβές τι πρᾶγμα δεδρακότι), selon Clément d'Alexandrie, *Strom.* II, 22, 131 (= H. v. Arnim, *St. V. F.* I, p. 127, n° 558). Cf. encore Cicéron, *De off.* III, 3, 11 : ... cui (*i.e.* Socrati) quidem ita sunt Stoici assensi, ut et quidquid honestum esset, id utile esse censerent nec utile quicquam, quod non honestum ; *De leg.* I, 33 : recte Socrates exsecrari eum solebat, qui primus utilitatem a iure seiunxisset ».

P. 20.

2. Littéralement : « en hissant les deux voiles » (ou plus exactement : « les deux voilures », chaque voile étant faite de plusieurs panneaux, ce qui explique le pluriel ἱστία), c'est-à-dire les grandes voiles (μεγάλα ἱστία, sur le grand mât) et les voiles secondaires (ἀκάτ(ε)ια ἱστία, probablement sur le beaupré d'avant, plutôt que sur un mât de misaine), mentionnées ensemble pour la première fois par Xénophon, *Hell.* VI, 2, 27 ; on hissait les unes et les autres quand on voulait donner au navire toute la vitesse possible (voir A. Köster, *Das antike Seewesen*, Berlin, 1923, p. 120-2 et p. 172, illustr. 40). L'image, d'un genre particulièrement courant en grec et notamment chez Plutarque (cf. F. Fuhrmann, *Les images de Plut.*, p. 49-50, 107), concernait donc les vaisseaux de guerre et devait être quasi stéréotypée à cette époque. On disait d'ailleurs plus souvent τὰ ἀκάτια ἐπαίρεσθαι, dans le sens de « prendre la fuite » : cf. *De aud. poet.* 15 D, *Non posse suav.*

vivi sec. Epic. 1094 D, ainsi que *De virt. mor.* 446 B; Philostrate, *V. soph.* I, 25, 5; Pollux I, 103, etc.

3. C'est-à-dire : ce qui donne du plaisir.

4. Cette doctrine de la concordance, en matière de nourriture, de l'utile et de l'agréable se retrouve en *De tu. san.* 124 E.

5. Il s'agit toujours de la beauté morale. Allusion, évidemment, aux Épicuriens : cf. *Non posse suav. vivi sec. Epic.* 1087 C.

P. 21.

1. Tétramètres de la parabase des *Chèvres* d'Eupolis : Kock, *Com. Att. Fr.* I, p. 261, 14 ; J. M. Edmonds, *Fr. of Att. Com.*, Leyde, 1957, I, p. 318-21. Outre que plusieurs restitutions proposées demeurent douteuses (voir l'app. crit.), l'identité même de certaines de ces plantes est malaisée à définir. Le πρῖνος doit être le chêne-kermès, Quercus coccifera, sur lequel vivent en parasites les insectes, genre cochenilles, appelés kermès (voir H. O. Lenz, *Botan. d. Alt. Gr. u. Rom.*, Wiesbaden, 1859, p. 400 et 403). Sur l'arbousier, Arbutus unedo, de la famille des éricacées, à fruits rouges, voir *id.*, p. 553-4. Le κύτισος est soit le Medicago arborea, fréquemment mentionné (cf. Liddell-Scott, s.v.; H. O. Lenz, *op. c.*, p. 718), soit plutôt le Lonicera periclymenum, dont justement, selon Columelle VII, 6, 1 ; IX, 4, 2, les chèvres sont friandes (voir H. O. Lenz, *op. c.*, p. 498). Si le σμῖλαξ, fréquemment mentionné, lui aussi, dans la comédie et la tragédie, n'est pas le liseron, comme on l'admet généralement (voir *id.*, p. 307-8), ce doit être alors le chêne-vert, mais non, en tout cas, l'if — comme en 647 F —, lequel est un conifère toxique dont le feuillage passe pour particulièrement nocif au bétail (cf. Pline, *H.N.* XVI, 50 sqq.; Virgile, *Georg.* II, 257; cf. Liddell-Scott, s.v.). Le lentisque est une espèce de pistachier, Pistacia lentiscus, à feuilles persistantes, qui porte de petites baies noirâtres et globuleuses (voir H. O. Lenz, *op. c.*, p. 660-1). Le πρόμαλος fait penser, d'après les caractères qu'on lui reconnaît, à une espèce de saule (cf. Athénée 673 BC, Apollonios de Rhodes III, 201). Le nerprun, Rhamnus, est un arbre ou un arbrisseau — avec une soixantaine de variétés — dont l'écorce et le fruit sont employés en médecine et en teinture (voir H. O. Lenz, *op. c.*, p. 650-3). La molène, Verbascum sinuatum, est une plante à fleurs délicates, fugaces et cotonneuses, généralement jaunes ou fauves — avec une centaine de variétés —, qui croît le long des chemins et des haies (voir *id.*, p. 543-4). L'asphodèle est une liliacée à belles fleurs jaunes, dont il existe également plusieurs variétés (voir *id.*, p. 302-3). Le ciste, Kistus, a de belles fleurs; l'hélianthème représente sa principale variété (voir *id.*, p. 630-1). La sarriette, enfin, Satureia, est une labiacée qui, elle aussi, possède plusieurs variétés (voir *id.*, p. 523-4). On trouvera de nombreuses autres précisions dans l'index des plantes (chez Théophraste), à la fin du tome II de l'éd. A. Hort (Theophrastus, *Enquiry into plants*, Loeb Cl. Libr., 1916).

2. *Il.* I, 8-52 : c'est l'épisode de la peste, que les flèches d'Apollon communiquent d'abord aux mulets et aux chiens des Grecs, avant d'atteindre les hommes.

3. Selon Aristote, *De long. et br. vit.* 466 AB, les gros animaux vivent en général plus longtemps que l'homme ; la longévité serait fonction de la quantité et de la qualité de l'humidité qui est dans le corps, le résidu jouant un rôle destructeur important. Il est exact, en tout cas, que le corbeau et la corneille peuvent atteindre jusqu'à quatre-vingts ans et qu'ils sont παμφάγα, absorbant, selon les circonstances, insectes, grains, plantules, œufs, poussins, voire chairs en décomposition.

6. Le texte et l'interprétation de cette phrase restent douteux. Καλῶς ἐποίεις doit être conservé, et non transformé, comme certains l'ont voulu, en κακῶς ἐποίεις, car le groupe s'oppose à ἀλόγως ἐδεδίεις de la phrase suivante. D'autre part, il ne semble pas possible de comprendre, en maintenant le texte des manuscrits : « l'effort, l'exercice, et le recours à des aliments variés favorisent la digestion », car ce serait donner comme admis ce qu'il s'agit précisément de prouver ici, et rendre, de plus, l'énumération tout à fait hétéroclite. L'idée sous-jacente — et primordiale —, en revanche, me paraît claire (à condition qu'on ne fasse pas bon marché de l'adverbe comparatif καὶ qui introduit la seconde proposition) : « de même que l'exercice physique, bénéfique en soi, est cependant nuisible aux malades, de même la variété de la nourriture, pour être nuisible aux malades, est bénéfique en soi ». En se référant au régime des malades, Philinos a donc prouvé précisément le contraire de ce qu'il voulait prouver ; d'où la valeur aimablement ironique, me semble-t-il, de καλῶς ἐποίεις.

P. 22.

2. Le mélange de la nourriture, s'entend. — Sur le rôle joué par la chaleur du souffle vital dans le métabolisme, voir 642 C, avec la note 1 pour la p. 93 du vol. I ; *infra* 689 D.

3. En d'autres termes : les éléments venus de l'extérieur rejoignent les éléments intérieurs selon leurs affinités réciproques ; avec négligence ou maladresse, Plutarque emploie ici pour les éléments d'apport extérieur qualifiés ci-dessus (663 A 3) de ὅμοια le terme οἰκεῖα qu'il avait utilisé au même endroit pour les propriétés de la nature.

4. Cette fois, c'est à un illogisme dans la pensée que nous avons affaire : cette phrase devait conclure le développement, non le justifier. — L'idée a été exprimée par Aristote, *Sens.* 445 A 18-9 : ... τὴν τροφὴν δεῖ εἶναι σύνθετον · καὶ γὰρ τὰ τρεφόμενα οὐχ ἁπλᾶ ἐστιν.

5. Cf. Aristote, **Probl.* 907 A 18 (où il ne s'agit cependant pas spécialement de la digestion) : ἡ ... πέψις ἀλλοίωσίς ἐστι τοῦ πεττομένου.

6. Cf. *supra* 661 C.

7. Des idées semblables sont exprimées en 725 C à propos de la putréfaction.

8. Érasistrate est le célèbre médecin de Kéos, qui vécut au IIIe siècle. La métaphore — attribuée d'ailleurs à Hérophile par le médecin romain du Ier s. p.C.n. Scribonius Largus au début de la lettre-préface de ses *Compositiones* — désigne, semble-t-il, les effets du pouvoir divin que représentent les remèdes — δυνάμεις (sur cette notion, voir D. Goltz, *Stud. z. Altorient. u. Gr. Heilkunde*, Wiesbaden, 1974, p. 299) — (cf. Proclos, *Comment. in Plat. Crat.*, p. 101, Pasquali : αἱ δημιουργικαὶ δυνάμεις ἃς θεουργῶν παῖδες χεῖρας ἀποκαλοῦσιν), non des médicaments déterminés, même si un Oribase ou un Alexandre de Tralles nomment χείρ une sorte d'onguent composé de cinq ingrédients et si Galien XII, p. 966, Kühn, déclare : οἱόνπερ θεῶν χεῖρας εἶναι τὰ φάρμακα.

P. 23.

1. On faisait bouillir l'orge, mondé et broyé (πτισάνην ἕψειν, Aristote, frg. 159, Rose), pour obtenir la πτισάνη, qui, filtrée, produisait le χυλός ou πτισάνης χυλός, « eau d'orge » (cf. Hippocrate, *M. ac.* 6).

2. Ce produit est fréquemment mentionné dans les traités de médecine (cf. Dioscoride II, 85 ; C. Ideler, *Phys. et med. gr. min.* (Soronos) I, 76 ; Galien XI, 534, etc.). Bien qu'en pratique l'eau ne se mélange pas avec l'huile, comme Plutarque lui-même le fait remarquer à diverses reprises (cf. 640 D, *infra* 696 AB ; 702 B), on obtient cependant, en les battant ensemble, une émulsion apparemment homogène, mais tout à fait éphémère, et qui ne peut servir qu'immédiatement ; il est peu probable, en effet, que l'on ait employé des émulsifiants naturels, tel le jaune d'œuf.

3. Κρίμνον (ou κρῖμνον : voir P. Chantraine, *Diction. Étym.*, s.v.) désigne normalement une farine grossière d'orge ou d'autre céréale ; πόλτος, une bouillie de farine apparemment fort appréciée.

4. L'asperge était donc fort prisée en Grèce, comme à Rome au temps de Pline, de Martial et de Juvénal (cf. J. André, *L'alim. et la cuis. à Rome*, Paris, 1961, p. 23). Γήτειον désigne une variété d'oignon de printemps ; le terme, toutefois, serait, selon Moeris 115, l'équivalent attique de ἀμπελόπρασον, « poireau des vignes », p.ê. aussi « ciboulette » (cf. J. André, *Lex. des termes de bot. en Lat.*, Paris, 1956, s.v. « gèthyum »). Le σκόλυμος est le réceptacle comestible d'un chardon sauvage, ἐσθιόμενος βολβός, selon Hésychius (cf. J. André, *L'alim. et la cuis. à R.*, p. 20-1 ; R. Strömberg, *Theophrastea, Stud. z. botan. Begriffsbildung*, Göteborg, 1937, p. 84 ; H. O. Lenz, *op. c.*, p. 483).

5. L'expression ἀπὸ τοῦ πίθου sert *infra* 692 B pour le vin brut et non filtré.

6. Cf. *De com. not.* 1073 A : χαίρουσι γὰρ [οἱ κώνωπες] λάμπῃ καὶ ὄξει, τὸν δὲ πότιμον καὶ χρηστὸν οἶνον ἀποπετόμενοι φεύγουσιν. Mais il se pourrait, comme le suggère C. Hubert,

p. 126, appar., que nous ayons affaire ici à une citation d'un poète.

7. La « modération » de Philinos n'est en fait qu'un étranglement total des plaisirs. La même image maritime se retrouve dans un développement comparable du *De virt. mor.* 425 B, consacré précisément à la « métriopathie ».

8. On songe, comme le suggère C. Hubert, p. 127, à la métaphore de Théognis 1, 605-6 : πολλῷ τοι πλέονας λιμοῦ κόρος ὤλεσεν ἤδη ἄνδρας. — Ce passage, sans autre précision, à la défense d'une satiété d'un ordre différent n'est pas des plus adroit. — En *Sept. sap. conv.* 160 B, la réplétion et le vide sont présentés comme des maux égaux.

9. De même, la boulimie est contraire à la nature : *infra* 694 B.

P. 24.

2. Littéralement : « la vue lui ouvrant la voie ». L'image du marcheur ou du voyageur, annoncée par δεχομένῳ et qui sera poursuivie dans la phrase suivante par πλανώμενον καὶ ῥεμβόμενον et peut-être par ἐξέβαλεν, est ici passablement artificielle.

3. L'ἀβυρτάκη, fréquemment mentionnée par les comiques, était faite surtout de poireaux, de cresson, accompagnés de grains de moutarde ou de grenade ; c'était un plat d'origine étrangère (ὑπότριμμα βαρβαρικόν : la Souda, s.v.). Le κάνδυλος ou κάνδαυλος est un plat lydien dont il existe diverses descriptions et qui passait pour aphrodisiaque. La καρύκη, sorte de sauce au sang, épicée, vient également de Lydie, selon Athénée 516 C ; mais le mot semble avoir désigné très tôt tout plat oriental compliqué et relevé (cf. 644 B).

4. Le σπερμολόγος, comme un oiseau picorant des semences (cf. Aristophane, *Av.* 232), glane à droite et à gauche des bribes de science, qu'il sert ensuite dans ses bavardages vides (cf. Démosthène, *Cor.* 127). L'adjectif a, ici, un sens dérivé.

5. *Resp.* 372 C, où l'énumération des mets principaux, donnée d'ailleurs dans un ordre différent, débute par le sel, que Plutarque oublie. Les « desserts » mentionnés par Platon sont relativement abondants : figues, pois chiches et fèves, baies de myrte et glands. Néanmoins la variante sur ἑψήματα (οἷα δὴ ἐν ἀγροῖς ἑψήματα ἑψήσονται) confirme l'impression que la diversité de cette alimentation n'est pas aussi remarquable que Plutarque veut bien le dire. Platon le comprenait du reste ainsi, puisqu'il met dans la bouche de Glaucon cette remarque à l'adresse de Socrate : « Si tu organisais un état de pourceaux, tu ne leur donnerais pas d'autre pâture que celle-là ! » (trad. Chambry). Cette référence à Platon constitue donc une piètre conclusion pour le discours de Marcion.

P. 25.

1. Théophraste, *frg.* 167, Wimmer, par exemple, à propos d'une sorte de truffes qui se rencontre en Thrace (cf. Aristote, *frg.*

272, Rose : τὰ ὕδνα βροντῶν συνεχῶν γιγνομένων σκληρότερα γίγνεται, καθάπερ Θεόφραστος ἐν τοῖς Περὶ φυτῶν εἴρηκεν), repris par Pline, *N.H.* XIX, 37, ainsi que Juvénal V, 116-7.

2. Théophraste, *frg.* 174, 1, Wimmer, explique précisément cette apparition des escargots : οὐ γὰρ ὕονται, ὥς τινες οἴονται, ἀλλὰ προφαίνονται μόνον κατὰ γῆς ὄντα πρότερον, διὰ τὸ εἰσρεῖν τὸ ὕδωρ εἰς τὰς θαλάμας αὐτῶν.

3. Littéralement : « des signes de Zeus », terme à prendre ici, comme le note H. B. Hoffleit, p. 318, au sens le plus large, incluant la météorologie proprement dite, l'astrologie, voire la sismologie (cf. Aristote, *Meteor.* 338 A 20 - 339 A 10, *passim*).

4. La même formule, à très peu près, est appliquée en 641 C au mystère qui entoure certains phénomènes étranges. Mais l'attitude intellectuelle attribuée ici à Agémachos correspond surtout aux déclarations philosophiques de Mestrius Florus, *infra* 680 CD (voir aussi la note *ad. l.*). Cf. encore 626 F et *Sept. sap. conv.* 163 D.

5. Athénée 64 B prétend que les βολβοί ont une vertu aphrodisiaque et cite à ce propos le proverbe « Οὐδέν σ' ὀνήσει βολβός, ἂν μὴ νεῦρ' ἔχῃς ».

6. Cette force d'opposition, précisément, ne s'explique pas ; elle sera évoquée de même, à propos du figuier et des peaux du phoque et de l'hyène, *infra* 684 C. On connaît au moins, de ce point de vue, le figuier sacré du Forum romain (Pline, *H. N.* XV, 20) ; d'ailleurs l'Antiquité latine en particulier, ainsi que beaucoup d'autres civilisations, ont étendu la croyance — ou la croyance opposée — à d'autres plantes ; J. Casabona, p. 179, n. 72, en donne de nombreux exemples. La force d'opposition du figuier se manifeste encore par un phénomène tout différent, cité parmi d'autres du même genre en 641 BC. Parmi les animaux possédant cette propriété, Pline *H. N.* II, 146, cite également l'aigle. Sur ces « antipathies » naturelles et sur la littérature paradoxographique, voir les notes 5 et 10 pour la p. 90, la n. 2 pour la p. 42, les p. XXII, XXIV-V du vol. I.

7. *Quaest. nat.* 912 F-913 A donne du fait trois raisons possibles, parmi lesquelles, la chaleur : c'est celle que Plutarque va retenir ici (voir le développement du chapitre suivant). Les médecins anciens pensaient d'ailleurs que l'eau des orages était plus saine à boire que l'eau de pluie ordinaire (Hippocrate, *Epid.* VI, 4). Au reste, la science moderne reconnaît une part de vérité dans ces observations : les eaux d'orage contiennent de l'acide nitrique, formé par le passage de courants électriques à travers l'air, et qui est un facteur d'alimentation des plantes.

8. Paradoxes apparents (cf. Sénèque, *Q. N.* II, 25), dont les explications « scientifiques » ne manquent pas, la majorité des philosophes-physiciens, à commencer par les Ioniens et en passant, bien sûr, par Aristote, ayant apporté la leur.

9. La participation à la discussion est une contribution aux frais du repas ; l'image est utilisée plusieurs fois dans les

Συμποσιακά pour des passages de transition : *infra* 668 D, 682 A, 694 B, et aussi 614 F.

10. Pour cette image, voir F. Fuhrmann, *Les images de Plut.*, Paris, 1964, p. 133.

P. 26.

1. Il ne s'agit pas d'absorption de l'humidité par le feu, ce que signifierait la leçon συνεκπίνει des manuscrits, mais d'élaboration, de transformation de cette humidité. La conjecture de Wyttenbach, que j'ai adoptée, se fonde sur *Quaest. nat.* 913 A ἡ ... θερμότης πέπτουσα τὸ ὑγρὸν προσφιλὲς ποιεῖ τοῖς βλαστάνουσι καὶ ὠφέλιμον (voir *supra*, n. 7), ainsi que sur *De facie* 938 F (où toutefois le contexte est différent).

3. Croyance surprenante, mentionnée également, avec des variantes et des explications plus ou moins détaillées, par Aristote, **Probl.* 906 A 37 sqq., Théophraste, *C. P.* VI, 17, 6-7 (lequel signale le même fait, sans trop y croire, pour les terrains), Pline, *H. N.* XI, 37 ; XII, 110 ; XVII, 39. Faut-il penser à l'odeur d'ozone qui est parfois perceptible en cas d'orage ?

4. Un essai fort intéressant d'explication de l'arc-en-ciel se trouve en *Amat.* 765 EF. Cf. encore *De facie* 921 A (avec le commentaire de P. Raingeard, éd., Paris, 1934, p. 56), 937 B. Pline, *H. N.* XII, 110 et Aristote, **Probl.* 906 A 37 sqq. parlent à ce sujet d'un arbuste particulier qui s'appellerait — remarquons l'homonymie — érusiskèptron, ou selon Dioscoride 1, 19, ériskèptron.

5. « Il cst exact que la truffe prend naissance après les pluies orageuses d'été qui détrempent le sol et que la formation des tubercules est d'autant plus fréquente que les pluies sont plus nombreuses » : J. André, Pline l'Ancien, *H. N.* XIX, éd., Paris, 1964, p. 110.

6. Αὐτόματον (ταῦτα αὐτόματα) dit Athénée 62 A ; cf. Théophraste, *H. P.* I, 1, 11 ; Pline, *H. N.* XIX, 33. Cependant, il existait une autre théorie, selon laquelle la truffe serait une racine privée de parties aériennes (cf. Dioscoride II, 145).

7. On sait depuis le siècle dernier seulement que la truffe — dont il existe environ soixante-dix espèces — est un ascomycète souterrain à « gleba » charnue, creuse ou lacuneuse, effectivement dépourvue de racines. Dans la Grèce ancienne, elle venait en diverses régions, en particulier dans le Péloponnèse ; mais sa consommation devait disparaître, en Grèce comme ailleurs, et demeurer ignorée durant tout le Moyen-Age. Cf. R. Heim, *Les champignons d'Europe*, Paris, 1957, t. I.

P. 27.

1. Le fait est signalé comme fréquent par Pline, *H. N.* II, 137 ; cf. encore Stobée, p. 237, Wachsmuth, citant le physicien Arrien ; Lucrèce VI, 229-36, lequel précise que la chaleur de la foudre dilate les parois des vases et les rend poreuses.

2. La même aventure, aux détails près, serait arrivée deux fois dans sa vie à Mithridate, selon 624 AB.

3. En sous-entendant un αὐτόν, comme l'a déjà fait Amyot, nous obtenons une syntaxe relâchée, mais dont la négligence s'explique par la longueur de la phrase, compliquée encore par des propositions incises; J. Casabona, p. 30, cite des exemples analogues. Il n'est donc nullement nécessaire de supposer que le texte des manuscrits recouvre une lacune.

4. Pourquoi vouloir, avec l'éd. de Bâle, corriger la leçon des manuscrits (voir l'app. crit.) ? Les lampes et supports de lampes d'argent, ou d'or, étaient sans doute rares, mais nullement inexistants dans l'Antiquité : voir *RE*, s.v. *Lucerna*, col. 1569, Hug.

5. Tous les « spécialistes » antiques en mentionnent de similaires : Aristote, *Meteor.* 371 A 25-8; Arrien (voir *supra*, n. 1); Lucrèce VI, 219-30, 348-53; Pline (voir *supra*, n. 1); Sénèque, *Quaest. nat.* II, 31.

6. Le fait est répété, avec la même interprétation, *infra* 685 C, ainsi que dans le frg. *Quaest. nat.* XL (Psellus, *De omnif. doctr.*), p. 226, Sandbach. Sénèque, *Quaest. nat.* II, 31 affirme pourtant le contraire : fulmine icta intra paucos dies uerminant. D'autres détails, chez J. Casabona, p. 183-4, n. 85.

7. Pline, *H. N.* II, 145 affirme qu'il est défendu — à Rome ? — d'incinérer ces cadavres, mais qu'on doit les enterrer (cf. Lucain I, 607). Il semble que Plutarque confonde ici avec ce qu'on appelait à Rome le bidental, c'est-à-dire une place frappée de la foudre et qui, devenue taboue, était entourée d'un muret (cf. aussi *Pyrrh.* 29). En fait, les usages, à cet égard, en Grèce comme à Rome, ont dû varier beaucoup.

8. Nauck, *Trag. Gr. Fr.*, n° 786. Phaéthon, fils d'Hèlios et de Clymène, avait été foudroyé par Zeus, pour avoir failli embraser le monde en conduisant présomptueusement le char que lui avait prêté son père. Sur ce passage, et la place qu'il occupait dans la pièce d'Euripide, voir H. Volmer, *De Eurip. fab. quae Ph. inscrib. restit.*, Munster, 1930, p. 15 et 50.

9. Τὸ θεῖον, c'est-à-dire : « la substance divine », par référence à l'aura surnaturelle qui entoure, comme il vient d'être expliqué, les puissances apparentées que sont le tonnerre et la foudre (cf. Aristote, **Probl.* 937 B 28 : τῶν ἱερωτάτων ... θείου καὶ κεραυνοῦ). Il existe d'ailleurs deux verbes homonymes, θειόω (« purifier avec du soufre » et « consacrer aux dieux »). L'étymologie véritable du terme est incertaine (cf. P. Chantraine, *Dict. étymol.*, s.v. : il résulterait par hyphérèse de l'épique θέειον et reposerait finalement sur un neutre *θϜέσος (« fumée »), cf. lit. *dves-iù* (« rendre le souffle, l'âme »)).

P. 28.

2. « Les chiens et les oiseaux autour des cadavres sont un thème traditionnel (Homère, *Il.* I, 4-5, etc.). Mais la légende mentionnée ici repose sur un préjugé religieux » : J. Casabona, p. 184, n. 88.

3. Plaisanterie — si toutefois la correction de Reiske (voir l'app. crit.), que j'ai adoptée, est exacte —. Pour trouver l'inspiration, la Pythie mâchait des feuilles de laurier, selon un usage qui n'était probablement pas particulier à Delphes ni aux oracles apolliniens : P. Amandry, *La mant. apol. à Delphes*, Paris, 1950, p. 128-9. Mais il faut dire que le laurier passait, lui aussi, pour être à l'abri de la foudre (cf. Pline *H.N.* II, 146 ; XV, 134).

4. C'est donc Plutarque lui-même qui est ainsi désigné, dont l'intervention a occupé le précédent chapitre.

5. Plus précisément : « il était friand de poisson », ὄψον désignant par excellence — mais non exclusivement, toutefois — ce mets à manger avec le pain, et dont les Grecs étaient grands amateurs. — Androcyde est un peintre de Cyzique, contemporain et rival de Zeuxis et de Parrhasios, qui exécuta notamment, en 379, une commande officielle de la ville de Thèbes (*Pel.* 25). Cette histoire concernant ses poissons de Skylla est également rapportée, plus brièvement, *infra* 668 C, et, d'une manière moins précise, semble-t-il (mais avec φίλιχθυς pour φίλοψος), par Athénée 341 A (= C. Muller, *F.H.G.* III, 134), qui en attribue le récit au périégète Polémon.

6. Traduction conjecturale pour un texte mutilé et sans doute passablement altéré ; on trouvera divers essais de restitution dans les apparats de C. Hubert et de H. B. Hoffleit. Remarquons que la construction de φημί avec une proposition conjonctive n'est pas sans autre exemple chez Plutarque (cf. *infra* 665 E), et qu'en tout cas la deuxième partie de la phrase ne peut, comme le croit J. Casabona, évoquer la poursuite de la discussion sur le thème des truffes, mais bien — tout le contexte le prouve — sur celui de la puissance mystérieuse de la foudre.

7. Les machines à imiter, au théâtre, le tonnerre, la grêle et les éclairs sont le βροντεῖον et le κεραυνοσκοπεῖον (cf. Pollux IV, 127 ; 130 ; Aristophane, *Nub.* 292, schol.).

8. Diverses interprétations ont été proposées pour cette phrase et surtout pour l'expression κοινὸν ἐχούσης τὸν λόγον. Celle de J. Casabona, qui serait la plus simple (« cette question, dont l'explication est un lieu commun »), est en contradiction avec la curiosité manifestée par les interlocuteurs de Plutarque. Je crois, avec Amyot, que Plutarque fait allusion à la parenté de tous les phénomènes plus ou moins mystérieux qui accompagnent la chute de la foudre.

P. 29.

1. Sens conjectural (voir l'app. crit. de C. Hubert) : Diels-Kranz, *Vorsokr.* II, p. 172, n° 152.

2. La ténuité et la rapidité de la foudre ont déjà été relevées par les philosophes de l'ancienne école ionienne et notamment par Anaximandre (cf. Sénèque, *Quaest. nat.* II, 18). Cependant, la substance de ce développement sur les caractères et l'efficacité du « feu du ciel » (cf. également Sénèque, *id.* II, 52 ; 18 ; Arrien,

voir p. 136, n. 1 pour la p. 27) provient en grande partie d'Aristote, *Meteor.* 371 A 21-29.

4. Cf. 625 BC, sur l'affaiblissement du souffle vital, facteur d'insensibilité chez les vieillards ; et aussi 642 C. Le pneuma, principe de vie, est une théorie péripatéticienne ; on trouvera une bibliographie importante sur sa nature et son rôle chez H. Bolkestein, *Advers. crit. et exeg. ad Plut. Quaest. Conv. libr. prim. et sec.*, Amsterdam, 1946, p. 134 et chez Z. Abramowiczówna, *Kom. Kryt. i. egzeg. do Plut. Quaest. Conv.* KS I i II, Toruń, 1960, p. 202-5. Elle reçut diverses applications dans l'enseignement d'Érasistrate (voir *RE*, s.v. Erasistratos, col. 341, Wellmann), puis dans celui des médecins de l'école dite « pneumaticienne ».

P. 30.

1. La foudre peut en effet — exceptionnellement —, sans qu'il y ait brûlure, causer des paralysies qui amènent la mort par asphyxie, faute d'intervention rapide. On connaît aussi des phénomènes de « choc en retour » provoqués par le contrecoup d'une décharge qui n'a pas atteint directement l'individu. Enfin, la peur peut avoir des effets physiologiques sérieux (voir *infra*, n. 4). En tout cas, les récits abondaient, dans l'Antiquité, de morts ou de troubles collectifs provoqués par la foudre : cf. Hérodote VII, 42 ; Xénophon, *Hell.* IV, 7, 7 ; Pausanias III, 5, 4 ; Sénèque, *Quaest. nat.* II, 27, etc.

2. Vers cité également par Théon de Smyrne, *Exposit. rer. math.* 48, 3, Hiller : Nauck, *Trag. Gr. Fr.*, *Incert. fab.* 982. Wilamowitz, *Hermes* XVIII, 1883, p. 407, pense qu'il appartient aussi (voir *supra*, 665 C et la n. 8 pour la p. 27) au *Phaéthon*. Je ne crois pas, pour ma part, qu'il faille donner un sens très technique à l'expression βροντῆς πνεῦμα du poète.

3. C'est ce qu'affirme Théophraste, selon *De aud.* 38 A (= frg. 91, Wimmer), où se trouve un développement analogue à celui que nous lisons ici. Pour Aristote, *Sens.* 437 A, la vue et l'ouïe sont des sens supérieurs.

4. Aristote, *Resp.* 419 B 19, affirme que la peur constitue un πάθος excessif, qui provoque un trouble anormal. Le choc émotif agit en effet sur le système cardio-vasculaire, sur le rein et sur la digestion : voir P. Chauchard, *La médecine psycho-somatique*, Paris, 1960, p. 62 sqq.

5. Autoboulos, à qui est dédié, en même temps qu'à un autre de ses frères, le traité *De an. procr. in Tim.*, était probablement le fils aîné de Plutarque, qui avait reçu, selon l'usage, le nom de son grand-père : R. Flacelière, éd. des *Vies* I, p. XIV-XV ; cf. encore, *REG*, LXIII, 1950, p. 302. Ses interventions en VIII, 2 et VIII, 10 confirment que c'était le digne fils de son père, platonicien avant tout (cf. également *I.G.* 7, 3423 = *Syll.*[3] 844 A), mais aussi versé dans la philosophie aristotélicienne et épicurienne, ainsi que dans la littérature poétique.

P. 31.

1. Le repas était la grande affaire des mariages grecs ; d'une façon générale, c'était le père de la fille qui l'offrait (C. Vatin, *Rech. sur le mar. et la cond. de la fem. mar. à l'ép. hellén.*, Paris, 1970, p. 210), le plus souvent avant le rite principal, la « deductio in domum mariti ». Il arrivait dans ce cas que le marié ou son père, s'il était vivant, offrait le lendemain un second festin (W. Erdmann, *Die Ehe im alt. Griechenl.*, Munich, 1934, p. 255-6 ; 261). Mais l'ordonnance des cérémonies et des fêtes a dû varier avec les temps et les lieux. De fait, il ne paraît être question ici que d'un seul repas nuptial, postérieur, d'après le deuxième paragraphe ci-dessous, au cortège. Et, en l'occurrence, le repas qui aurait été l'occasion de la présente discussion ne peut donc être situé qu'à Chéronée, et avoir été offert par Autoboulos lui-même, ou, plus vraisemblablement, par Plutarque. Aussi la correction du texte sur le complément de lieu (voir l'app. crit.) apparaît-elle comme inévitable. A moins que Plutarque n'ait en réalité désigné la ville grecque où son ami Sosius Sénécion pouvait séjourner à l'époque, et d'où celui-ci aurait rallié Chéronée pour la circonstance ; il faudrait alors imaginer un ἐκ Πατρῶν, par exemple, et mettre ensuite la substitution toponymique au compte du zèle trop hâtif d'un copiste étourdi.

3. L'historien romanesque de la 1re moitié du IIIe s. : Jacoby, *Fr. Gr. Hist.* III A, n° 264, p. 18 = Diels-Kranz, *Vorsokr.* II, p. 240, 73, 5. La présente référence se rapporte peut-être à ses Αἰγυπτιακά, cette « utopie ethnographique » où l'auteur alliait l'histoire, la légende et la fantaisie pour exprimer certaines idées sur l'État et la société.

4. Athénée 185 B dit plus énigmatiquement : νενόμισται ἄγειν συμπόσια περὶ τοὺς γάμους ... τῆς οἱονεὶ μαρτυρίας [ἕνεκα].

5. Mais il s'agit là d'autre chose !

6. « ...Que l'on entourât le mariage du rempart des plats » : le grand nombre de ces derniers, en contribuant à fortifier l'amour de l'épouse, garantirait la solidité du lien contracté. La conjecture de Post (voir l'app. crit.), qui paraît la meilleure, est paléographiquement suspecte. Serait-il impossible de lire τὴν ἄνθρωπον ?

7. Fragment non identifié : Kock, *Com. Att. Fr.* III, p. 230, n° 865 = Koerte-Thierfelder, *Men. Rel.* II, 1953, frg. 747. Je n'ai pu davantage me résoudre à adopter le texte, ingénieux, mais trop hasardeux, proposé, d'après la conjecture de Paton, par J. Casabona et par H. B. Hoffleit (voir l'app. crit.), et dont le sens serait : « Le rempart que tu dis convient à une femme perdue de dépravation, non à une jeune épousée ».

P. 32.

1. Allusion au cortège rituel (voir *supra*, n. 1 pour la p. 31) de parents et d'amis qui conduit la mariée dans la maison de son époux. Cette ἀγωγή se faisait généralement au milieu de la nuit,

avec un chariot attelé de mulets ou de bœufs, à la lueur des torches, au son de la flûte — ou de la cithare — et aux accents du « chant nuptial », repris par l'ensemble des participants : voir W. Erdmann, *op. c.*, p. 256-7.

2. *Il.* XVIII, 495-6 (avec ἐπὶ προθύροισιν pour ἐπὶ ταῖς θύραις), en conclusion de la description des cortèges nuptiaux figurés par Hèphaïstos sur le bouclier d'Achille. Il s'agit donc d'une coutume particulièrement ancienne.

3. Tournure fréquente chez Platon : cf. *Theaet.* 183 A, 208 D ; *Prot.* 341 E, 342 A, etc.

4. La leçon restituée δυεῖν (voir l'app. crit.) paraît préférable à δυοῖν ; J. Casabona, p. 191, n. 117, a raison d'attribuer la faute à un ancêtre écrit en onciales (cf. ἐχῖνον pour σχῖνον, 662 E, etc.). D'ailleurs les manuscrits de Plutarque présentent parfois la forme δυεῖν (cf. *De Pyth. orac.* 402 B).

5. Sur la notion d'οἶκος et sur l'importance sociale de l'οἶκος, voir W. K. Lacey, *The family in class. Gr.*, Londres, 1968, p. 118.

6. Sur ces pratiques, voir W. Erdmann, *op. c.*, p. 250-66, et V. Magnien, « Le mariage chez les Gr. anc. », *A.C.*, 1936, p. 120-1.

7. Τὰ θερμά serait un nom propre selon Pohlenz, suivi par C. Hubert et H. B. Hoffleit (« Hot Springs », d'après ce dernier). Aïdepsos, dans le nord de l'Eubée, était en effet célèbre pour ses sources sulfureuses chaudes (20-70°), situées au bord de la mer à trois quarts d'heure au sud de la ville, et consacrées à Hèraklès. Aujourd'hui encore, c'est une station fréquentée par les curistes.

P. 33.

2. La richesse et la libéralité du fils de Miltiade, champion à Athènes du parti démocratique, étaient proverbiales : Aristote, *Ath.* XXVII, 3, dit entre autres : ἐξῆν γὰρ τῷ βουλομένῳ ... καθ' ἑκάστην τὴν ἡμέραν ἐλθόντι παρ' αὐτὸν ἔχειν τὰ μέτρια. Le thème est développé en *Cim.* 10, où il est précisé (cf. encore *Cim. et Luc.* 1 ; *Per.* 9 ; Cicéron, *De off.* II, 64) que le repas quotidien était préparé spécialement pour les pauvres ; Athénée 533 AC en attribue la source à Théopompe (= Jacoby, *Fr. Gr. Hist.* II, B, 115, p. 555, frg. 89).

3. Céléos est un roi légendaire d'Éleusis, connu principalement par l'*Hymne Homérique à Dèmèter*, 96 sqq., et mentionné par Pausanias I, 38, 3 ; 39, 1 ; IX, 31, 9, lequel suit une tradition légèrement différente ; le personnage qu'il représente devait en effet subir de nombreuses transformations à basse époque (voir *RE*, s.v., Keleos, Stoll). Sans doute son prytanée ne désignait-il pas seulement le repas et la réunion institutionnalisés par lui, mais aussi le bâtiment que possédèrent par la suite toutes les cités grecques et dont on sait quel rôle social et politique il devait y jouer. Selon *Thes.* 24, tous les prytanées locaux de l'Attique auraient été abattus par Thésée, lors du synoecisme, et remplacés par l'édifice commun d'Athènes. Il est curieux que, dans le chap. de *Cim.* mentionné dans la note précédente, la maison du fils de

Miltiade soit précisément appelée le prytanée commun des citoyens (τὴν ... οἰκίαν τοῖς πολίταις πρυτανεῖον ἀποδείξας κοινόν).

4. Tout comme dans les Συμποσιακά mêmes : voir mon introduction à la présente édition, vol. I, p. xvi-xvii.

5. Fondée par Octave en 30, pour commémorer la victoire d'Actium ; elle est située en face de cette ville, sur l'étroite presqu'île qui sépare le golfe d'Ambracie de la mer ionienne et d'où l'on a vue sur les deux mers. Auguste y transféra les jeux qui étaient autrefois célébrés à Actium et les éleva au rang de fête olympique. La ville — où professa Épictète — fut admise dans l'amphictyonie delphique et envoya régulièrement six hiéromnèmons (cf. τὴν ἱερὰν ... Νικόπολιν).

6. Remarquons le jeu de mots sur Σύμμαχος. — 738 A présente un mouvement de phrase tout à fait semblable : « Οὐδέν, ἔφη, σὺ τῷ Κάδμῳ βοηθεῖς ὁ Βοιώτιος, ὅν... ;

7. Polycrate était de Sicyone : voir *supra*, p. 6.

P. 34.

1. Homère, évidemment ; cf. 624 D, 645 A, 655 A, F, 659 C, etc.

2. Voir *supra*, la note 5 pour la p. 28.

3. Euripide : Nauck, *Trag. Fr. Gr.*, *Incert. fab.*, frag. 907.

4. Le fondateur de la « Moyenne » Académie, mort en 241.

5. Tout ce développement sur le poisson se retrouve à peu près dans les mêmes termes (mais avec une variante formelle pour la citation d'Euripide) chez Athénée 276 EF. Au lieu du participe ἀναδιδόντας, celui-ci écrit toutefois ἀναστρεφομένους, beaucoup moins expressif, et il attribue, d'autre part, les deux renseignements concernant Platon et Arcésilas à un certain Phanocrite, « ἐν τῷ Περὶ Εὐδόξου ». Voir également Eustathe, *Ad Il.* 867, 63 - 868, 2.

6. On annonçait à Athènes (or nous sommes en Eubée, et ce sont des non-Athéniens qui s'entretiennent...) par une cloche l'arrivée du poisson au marché ; Strabon XIV, 2, 21 raconte à ce propos une histoire fort amusante. — Athénée, *ibid.*, ne comporte pas ce trait.

7. *Leg.* 229. — Philocrate fit partie, avec Démosthène lui-même, Eschine, Ctésiphon et quelques autres, de l'ambassade qui se rendit auprès de Philippe de Macédoine et obtint le traité de 346. On sait que Démosthène cria ensuite à la trahison en s'en prenant à certains de ses collègues, et que Philocrate en particulier, accusé par Hypéride, dut s'exiler. Le trait mentionné ici est répété en *De fort.* 97 D, *De garrul.* 510 B, et par Athénée 343 E.

8. De colère, bien sûr !

9. Ceux que le personnage avait dû engloutir et qui seraient éjectés, ῥαγήσεσθαι étant pris, par plaisanterie, au sens propre. Sur ἰχθυοβρώτους, voir J. et L. Robert, « Bull. Épigr. », *REG* LXVIII, 1955, p. 197, n° 34. — Avec Ctésiphon, il s'agit vraisem-

blablement de celui de l'ambassade (voir *supra*, la note 7), qui proposa par la suite la couronne d'or en faveur de Démosthène.

10. Philémon (Kock, *Com. Att. Fr.* II, p. 509, frg. 98) en parle également comme d'un régime de famine.

11. Ou « perches de mer »; il s'agit vraisemblablement ici de l'espèce qui a la chair la plus délicate, le « barbier » méditerranéen (Anthias sacer), de couleur rose et jaune d'or, atteignant 18 cm de long : voir A. C. Andrews, Index zoologique à l'éd. du *De soll. an.* (Loeb Cl. Libr.) XII, 1968, p. 484. — Le vers est inconnu par ailleurs : Kock, *Com. Att. Fr.* III, *Adesp.*, n° 459.

12. Expression proverbiale sans doute (cf. Hésychius, s.v. ἀκτή), pour dire : « Faisons une partie de plaisir, prenons du bon temps ».

13. Cf. 706B. A Athènes, l'ὀψονόμος contrôlait le prix des comestibles, en particulier du poisson. Il n'est évidemment pas question ici du sel, qui était au contraire bon marché (cf. *infra* 684 EF).

P. 35.

1. Littéralement : dont la première victime, c'est-à-dire celle qui marche en tête, est un bœuf (c'est donc une hécatombe de quatre-vingt-dix-neuf brebis, ou de cent brebis plus un bœuf) ; cf. Th. Homolle, *Bull. Cor. Hell.* XIX, p. 59, n. 2 ; XXX, p. 314 et 316 ; F. Dürrbach, *id.* XXVIII, p. 187 (δωδεκήιδα βούπρωιρον ταῦρον) ; P. Stengel, *Die Griech. Kultusaltert.*, Munich, 1898, p. 106. Il se pourrait bien, d'ailleurs, comme le pense Cobet, que l'expression ἑκατόμβη βούπρῳρος ἄλφοι constituât une réminiscence poétique.

2. Ce mot outrancier du censeur romain est répété en *Reg. et imp. apopht.* 198 D, et, plus brièvement, en *Cat. Ma.* 8. Cf. Polybe XXXI, 25, 5 (Tel était le dérèglement de la jeunesse que plus d'un n'hésitait pas à payer... trois cents drachmes pour un baril de salaisons du Pont. Caton s'en indignait et disait publiquement : « Rien ne montre d'une façon plus éclatante la décadence de la République que de voir... un baril de salaisons coûter plus cher qu'une paire de bœufs » : trad. Flacelière-Chambry, en note dans leur éd. de la Vie de *Cat. Ma.*, Paris, 1969, p. 81), repris par Athénée 274 F ; Pline, *H.N.* IX, 67.

3. Un mouvement de phrase semblable se trouve en 620 C : souvenir, probablement, de la dialectique aristotélicienne (cf., par ex., *Top.* 105 A 10, sur le raisonnement inductif : εἰ ἔστι κυβερνήτης ὁ ἐπιστάμενος κράτιστος, καὶ ἡνίοχος, καὶ ὅλως ἐστὶν ὁ ἐπιστάμενος περὶ ἕκαστον ἄριστος).

4. On sait que les abstinences alimentaires étaient nombreuses chez les Pythagoriciens, et que certains d'entre eux étaient végétariens. Leur refus du poisson, en tout cas, était radical (la *Question* 8 du *Livre* VIII est tout entière consacrée aux raisons de ce refus). Quant à Xénocrate, le second successeur de Platon à la tête de l'Académie (339-314), il était très imbu des doctrines pythagoriciennes et écrivit une vie de Pythagore, ainsi qu'un ouvrage intitulé Πυθαγόρεια ; c'est par référence au philosophe

de Crotone qu'il déclara néfaste la nourriture carnée, selon Clément d'Alexandrie, *Strom.* VII, 6, 32 (cf. R. Heinze, *Xenokrates*, Leipzig, 1892, p. 139, 149, 152-4). Il composa également des traités sur la tempérance (Περὶ σωφροσύνης) et sur la maitrise de soi (Περὶ ἐγκρατείας), vertus qu'il possédait en effet au plus haut point.

5. Poète épique du IIIe siècle, né à Rhodes, qui fréquenta la cour du roi de Macédoine, Antigone Gonatas, et fut en rapport avec les philosophes de l'Académie : cf. *RE*, s.v. n° 4, Knaak.

6. L'Athénien Philoxène, « fils d'Éryxis », quoique donné comme disciple d'Anaxagore par Eschine le Socratique (Athénée 220 B), est souvent mentionné pour sa goinfrerie et son immoralité ; selon Athénée 6 B, il regrettait de ne pas avoir un gosier de grue, et en *De lat. viv.* 1128 B il est qualifié d'ἐπτοημένος περὶ τὰ ὄψα, se mouchant dans les plats pour détourner les autres d'y toucher ! (cf. *RE* s.v., n° 5, Fiehn). De pareils traits semblent bien forts dans le présent contexte. Aussi, je me demande s'il n'y a pas ici une confusion avec Philoxène « le poète » — vraisemblablement l'auteur de dithyrambes, né à Cythère, qui vécut un temps auprès de Denys l'Ancien — présenté simplement en *De aud. poet.* 14 D comme un connaisseur en viandes et en poisson.

7. Cf. *supra* 665 D, avec la note 5 pour la p. 28.

8. Cette question d'Antigone montre qu'Antagoras ne se consacrait pas seulement à l'épopée mythologique (il était l'auteur, notamment, d'une *Thébaïde* et d'un *Hymne à Éros* dont quelques vers nous ont été conservés par Diogène Laërce IV, 26), mais qu'il chantait de même, comme c'était la mode chez les dynastes hellénistiques, les hauts-faits de son protecteur. — Homère n'emploie jamais, pour la nourriture carnée, ἕψειν, mais toujours ὀπτᾶν (« rôtir »), « car il est plus aisé, comme le dit Platon, *Resp.* 404 C, de se servir simplement du feu que de porter des ustensiles avec soi ».

9. L'anecdote se retrouve, avec une légère, mais remarquable variante, en *Reg. et imp. apopht.* 182 F et chez Athénée 340 F, lequel en attribue la source à l'historien Hègèsandros, auteur d'un recueil d'Ὑπομνήματα.

10. Sur cette image de transition, voir *supra*, la note 9 pour la p. 25.

11. Voir *supra*, la note 5 pour la p. 28.

P. 36.

1. Le thème de l'importance psychologique et morale de l'espérance a été traité, avec de nombreuses variations, par les écrivains et philosophes grecs de tous les temps. A titre d'exemple, je ne citerai que cet apophtegme de Thalès (Stobée IV, 46, 24 = t.V, p. 1001, Wachsmuth-Hense) : Θαλῆς ἐρωτηθεὶς τί κοινότατον, ἀπεκρίνατο · « ἐλπίς » · καὶ γὰρ οἷς ἄλλο μηδέν, αὕτη πάρεστιν. Voir encore *Theolog. Wörterb. z. Neuen Testam.*, s.v. ἐλπίς, ἐλπίζω, p. 515-8, T. Bultmann. Nulle part, cependant, il

n'est question d'une secte qui aurait fait de cette notion la base de sa philosophie et en aurait reçu le nom. Dans ces conditions, la mention qu'en fait ici Plutarque constitue une anomalie difficilement concevable.

2. Δυσπρόσφορος : terme non attesté, mais fort naturellement conjecturé sur le modèle de εὐπρόσφορος. L'idée se retrouve, semblablement exprimée, *infra* 685 B.

3. Pourtant le sel gemme était connu et utilisé depuis les Sumériens, et il y a des chances pour que son extraction ait été le plus ancien procédé employé pour se procurer du sel. Hérodote IV, 185 parle des mines et des blocs de sel du nord de l'Afrique, et Pline *H.N.* XXXI, 73 sqq. traite longuement des diverses espèces de sel, en distinguant trois sources de production : les mines, les eaux saumâtres et la mer ; cf. R. J. Forbes, *Stud. in anc. technol.*, Leyde, III, 1955, p. 157-174 ; *RE*, s.v. Salz, col. 2075-87, Blümner. Il faut croire qu'à l'époque de Plutarque la production maritime était de loin la plus importante en Grèce.

4. Ces deux divinités étaient mises en rapport en Arcadie, où l'on racontait le mythe de leur rencontre : Dèmèter s'était changée en jument et Poseidon s'était uni à elle sous l'aspect d'un étalon : cf. M. P. Nilsson, *Gesch. d. Gr. Rel.* I², p. 448 et 479. Selon une autre légende arcadienne, Poseidon γαιήοχος passait pour l'époux de Dèmèter-Gè. Mais c'est évidemment en qualité de dieu de la végétation — φυτάλμιος — que Poseidon était associé à Dèmèter et qu'on l'honorait, par exemple, aux Halôa, cette vieille fête de la déesse de la moisson (cf. *id.*, p. 451-2). Je ne sache pas, cependant, que les deux divinités aient été véritablement σύνναοι ; de toutes façons, la raison que donne ici Plutarque de leur relation est parfaitement fantaisiste (cf. encore L. Séchan - P. Lévêque, *Les Gr. Divinités de la Grèce*, Paris, 1966, p. 104).

5. C'est-à-dire les autres aliments qui accompagnent le pain : le vocable a ici son sens primitif (voir *supra*, la note 5 pour la p. 28).

6. La même idée est exprimée *infra* 685 A. Le sel — οἱ ἅλες — était d'ailleurs appelé également ἡδυντῆρες : Pollux VI, 71 ; Hésychius, s.v. ; Photius, s.v. (cf. encore Athénée 9 D).

7. Ainsi, c'est par un souci délibéré de frugalité que les héros d'Homère se seraient abstenus de poisson ; la même opinion est exprimée, encore plus nettement, en 730 C et en *De Is. et Osir.* 353 E. En fait, le poisson n'était pas encore pour eux cet aliment recherché qu'il sera plus tard (cf. P. Faure, *La vie quot. en Grèce au temps de la guerre de Troie*, Paris, 1975, p. 213).

8. R. Weber voit dans le Περὶ τῶν παρ' Ὁμήρῳ νόμων d'un certain Dioscoride la source de ce passage (cf. mon introd. à la présente éd., vol. I, p. XXII, XXIII). Je me demande si nous n'avons pas plutôt affaire ici à une réminiscence altérée de Platon, *Rsp.* 404 BC, où le philosophe enseigne que les gardiens-athlètes de sa cité doivent s'abstenir, en matière de nourriture, de toute superfluité, y compris les assaisonnements ; les héros homériques

se privant de poisson, au bord de l'Hellespont, y sont en tout cas donnés comme modèles.

9. Pour Aristote, *Sens.* 438 B sqq., le « diaphane » est la puissance intermédiaire qui permet à l'organe sensoriel de s'actualiser : « la lumière est l'acte du diaphane indéterminé, et les couleurs sont les diaphanes déterminés qui résident dans le corps » (R. Mugnier, Aristote, *Petits traités d'hist. nat.*, éd., Paris, 1965, p. 24-5, en note).

10. La même citation se trouve chez Strabon XVI, 4, 26 (784) : Diels-Kranz, *Vorsokr.* 1, p. 172, frg. 96.

11. C'est ce que disent les végétariens : *De esu carn.* 995 B.

12. *Infra* 685 BC, dans un développement tout à fait semblable, il n'est pas question d'« attrait » et d'« agrément », mais du maintien de l'être et de la vie ; Plutarque ignorait que, la viande étant riche en sodium, c'est justement en régime carné que l'organisme peut le plus aisément se passer de sel. La comparaison du sel avec l'âme — ou, plus exactement, de l'âme avec le sel — est d'origine stoïcienne : Clément d'Alexandrie, *Strom.* VII, 33, 3 ; H. V. Arnim, *St. V. F.* I, p. 116, n° 516 (Cléanthe) ; II, p. 206, n° 722-3 ; p. 333, n° 1154 ; Porphyre, *De abstin.* 3, 18 (= Plutarque, frg. 193, 64-65, Sandbach) (Chrysippe).

13. Certains ont voulu voir dans νεαλής un jeu de mots fondé sur le double sens de l'adjectif (« jeune, qui a de la vigueur » et « nouvellement salé ») : ce serait une trivialité dont Plutarque n'offre guère d'exemple. — Pour l'idée, voir *infra* 687 D, avec la note 1 pour la p. 101.

P. 37.

1. *Il.* XI, 630 : fragment du passage décrivant le repas de Nestor dans sa baraque, cité également en 710 C, par simple plaisanterie, et devenu quasi proverbial. L'oignon, par ailleurs nourriture du pauvre, passait pour exciter la soif (cf. *De Is. et Osir.* 353 F ; Athénée 10 B ; Eustathe, *Ad Il.* 867, 33-5).

2. Si on donnait volontiers de l'oignon et de l'ail aux rameurs, c'était peut-être parce qu'ils étaient également considérés comme très nourrissants : J. André, *L'alim. et la cuis. à Rome*, p. 20, n. 67 ; cf. Plaute, *Poen.* 1314.

3. Je conserve la leçon des manuscrits, avec le sens proposé par C. B. Gulick, *Am. Journ. Phil.* LX, 1939, p. 493-4. — Les mêmes expressions se retrouvent, à propos de l'action du sel, *infra* 687 D, ainsi qu'en 697 D.

4. A Rome — et sans doute en Grèce à l'époque de Plutarque — les raffinés le dédaignaient surtout à cause de son odeur : J. André, *op. c.*, p. 19.

5. Retour aux aliments solides : même dans une discussion orale, on attendrait davantage de rigueur. Le processus, quant à lui, est décrit d'une façon plus circonstanciée, *infra* 688 B.

6. S'il est vrai que le sel est indispensable à la vie, les aliments en renferment normalement suffisamment pour les besoins

physiologiques : P. Louyot, *Le sel en biologie*, Paris, 1947, *passim*, et « Le sel dans l'organ. humain », *Bull. Soc. Scient. d'hyg. alim.* XXXIX, 1951, nos 10, 11, 12, p. 228-37.

7. La leçon mc paraît douteuse : il se pourrait que l'analogie de *Lyc.* 14 τὰ σώματα διαπεπονημένα δρόμοις καὶ πάλαις, alléguée par certains, loin d'identifier notre participe, explique au contraire son introduction fautive dans le texte. Plutarque avait peut-être écrit : νὴ Δία πεποιημένα.

8. Cette remarque sur la qualité de l'air pourrait relever d'une influence de la vieille physique ionienne, selon J. Casabona, p. 201, n. 157 ; on connaît en tout cas l'importance qu'Anaximène attribuait à l'air (cf. les considérations sur l'air de Delphes en *De Pyth. orac.* 396 A).

9. Parce que la plus appréciée en général : il s'agit évidemment du porc. Philon — juif lui-même — déclare, *De spec. leg.* IV, *De concupisc.* IV : χερσαίων μὲν οὖν τὸ συῶν γένος ἥδιστον ἀνωμολόγηται παρὰ τοῖς χρωμένοις, et Cicéron, *De nat. deor.* II, 160 : sus uero quid habet praeter escam ? ... qua pecude quod erat ad uescendum hominibus apta... Aussi cette moquerie était-elle fréquente à l'égard des Juifs : cf. Juvénal VI, 58 ; XIV, 96 ; Tacite, *Hist.* V, 5 ; Josèphe, *C. Ap.* II, 137.

P. 38.

1. La même idée est exprimée en 730 A, avec le négatif des remarques faites ici à propos des animaux terrestres (τὸ δὲ τῶν θαλαττίων γένος οὔτ' ἀέρα τὸν αὐτὸν οὔθ' ὕδωρ ἀναλίσκον ἡμῖν οὔτε καρποῖς προσιόν, ἀλλ' ὥσπερ ἑτέρῳ κόσμῳ περιεχόμενον...). Cette raison est alléguée en 729 AB pour expliquer, au contraire, l'aversion des prêtres égyptiens pour tout ce qui vient de la mer, allégation aussitôt réfutée — en 729 D — à propos des Pythagoriciens, imitateurs, sur ce point, des Égyptiens. On retrouve chez Chrysippe une opposition semblable entre animaux terrestres et animaux marins (cf. H. V. Arnim, *St. V. F.* II, p. 206, n° 721 = Clément d'Alexandrie, *Strom.* VII, 6).

2. Il me semble impossible de donner ici, avec les plus récents traducteurs, à προσφορά — qui, d'ailleurs, représente une restitution — le sens de « ce qu'on porte à la bouche » (« ...aucun service rendu ne les dispensent d'être notre nourriture », J. Casabona) ; le mot a simplement, à mon avis, le sens primitif de : « action de porter un coup » (cf. χεῖράς τινι προσφέρειν, Xénophon, *Mem.* II, 6, 31 ; Polybe III, 79, 4).

3. La même remarque se trouve en 730 A.

4. Voir *supra* 669 C.

5. Plutarque ignorait assurément les textes bibliques, et d'ailleurs la Bible ne donne nulle part de raison profonde aux interdictions alimentaires qu'elle contient : un Juif orthodoxe — en fait, il y avait des exceptions : cf. S. Krauss, *Rev. Bibl.* 1908, p. 549, n. 1 — obéissait simplement parce que tel était l'ordre divin. Mais les Juifs hellénisés d'Alexandrie — où Plutarque a

séjourné pendant un temps — tentaient de donner des explications tantôt fondées sur l'équilibre et l'hygiène physique ou morale (cf. Philon, *De spec. leg.* IV, *De concup.* IV), tantôt sur des symboles (cf. *Lettre d'Arist.* 150 ; Philon, *De Ios.* 28) ; le totémisme avant la lettre et l'« hygiénisme » qui vont être ici développés sont de ce genre, et n'ont donc pas l'air de « fables » : la première partie de la remarque de Plutarque pourrait bien n'être qu'une figure de style.

6. Une épigramme attribuée à Pétrone (F. Bücheler, *Petr. Rel.*, 1862, frg. 47) parle même d'adoration.

7. La conjecture de Wyttenbach, que j'ai adoptée, pourrait encore être soutenue par l'association quasi machinale κάνθαροι καὶ γῦπες de *Non posse suav. vivi sec. Epic.* 1096 A. Turnèbe avait proposé γρύλλου, γρύλλος désignant également le congre ; mais cette proposition est dénuée, semble-t-il, de toute justification historique.

P. 39.

1. Depuis l'édition de Bâle, personne n'a mis en doute la conjecture <αἰλο>ύρου, et il est vrai que le chat est l'un des animaux les plus importants de la religion égyptienne ; cependant, ce dernier n'est ni d'un aspect particulièrement étrange, ni d'un naturel spécialement grossier, surtout comparé au bousier, au vautour et au crocodile. Le poisson-chat, ou silure, par contre, mentionné par Pline *H.N.* IX, 46 ; XXXII, 125, convient parfaitement dans cette énumération.

2. Or, beaucoup de Juifs résidaient précisément à Alexandrie. — On connaît l'importance du culte des animaux — des animaux les plus divers — dans la religion égyptienne. Le bousier — scarabéidé coprophage de grande taille (jusqu'à 3,50 cm), alors que le scarabée proprement dit, ou escarbot, est beaucoup plus petit — est une forme du dieu solaire, représentant notamment, sous le nom de Khépri, le soleil du matin (A. Erman, *Die Rel. der Aegypter*, Berlin-Leipzig, 1934, p. 17, 126, 278 et la fig. 107, p. 279) ; le vautour représente les déesses Nekhbet, protectrice de la Haute-Égypte, et Mout, souveraine du ciel et des combats, épouse d'Amon à Thèbes, souvent confondue, d'ailleurs, avec la précédente ; le crocodile, cité également dans le même sens en 703 A, est honoré sous le nom de Sebek, et entre dans le « composé » animal de la déesse Thouèris (*id.*, p. 44-5, et les fig. 34-35) ; le poisson-chat, emblème du nome de Mendès, est consacré à la déesse de Mendès Hat-méhit, souvent représentée avec cet animal sur la tête (Th. Hopfner, « Der Tierkult der alt. Aegypter », *Denkschr. d. K. Akad. Wiss.*, Wien, LVII, 1913, 2, p. 157). Sur le culte des trois premiers de ces animaux, cf. surtout J. Hani, *La religion égypt. dans la pensée de Plut.*, Paris, 1976, p. 407-409, 422-423, 430-434. En *De Is. et Osir.* 381 B sqq., Plutarque parle plus longuement du culte des animaux en Égypte, et en particulier du symbolisme du crocodile et de l'ibis (voir *infra* 670 C).

3. Plutarque aurait dû dire : « a pris, en grec, son nom du

porc ». Étymologie exacte, bien que le détail de la formation ne soit pas clair : cf. H. Frisk, *Gr. Etym. Wörterb.*, s.v. ὄνις.

4. Plutarque sous-entend l'ensemencement préalable, dont parle Hérodote II, 14, source probable du passage. Il s'agit, d'après l'historien, des Égyptiens qui habitent « au-dessous de Memphis », donc, plus particulièrement, la région du Delta. Élien, *N.A.* X, 16 (qui insiste d'ailleurs surtout, et au contraire, sur l'aversion des Égyptiens pour le porc) attribue l'information, avec de légères variantes, à Eudoxe (de Cnide ?) ; cf. encore Pline, *H.N.* XVIII, 168, ainsi que Diodore de Sicile I, 36, 4. Ph.-E. Legrand note à propos d'Hérodote II, 14 que ce rôle des porcs est attesté par des monuments figurés — Plutarque en a-t-il aperçu en Égypte ? —, et que d'autres monuments montrent des brebis rendant le même service (cf. W. Spiegelberg, *Die Glaubwürdigkeit von Herod. Bericht über Aegypt. im Lichte der ägypt. Denkm.*, Heidelberg, 1926, p. 34). Cependant, cette façon d'utiliser les porcs était disparue depuis longtemps à l'époque de Plutarque, la charrue et le hoyau ayant d'ailleurs été en usage en Égypte depuis les temps les plus primitifs.

5. C'est-à-dire : de l'utilité du porc en général pour l'agriculture. Mais il faut remarquer que ce service rendu par les porcs vaut pour l'Égypte, aucunement pour la Palestine ; cette contamination reflète, selon J. Casabona, p. 44-5, la propagande des milieux juifs alexandrins, selon laquelle toute la civilisation ancienne de l'Égypte serait l'œuvre des Hébreux.

6. Selon la mythologie égyptienne, le dieu solaire Rê s'était emparé de la souveraineté, aux origines du monde, alors que n'existaient que les ténèbres et l'océan primitif de Noun. On peut comparer les cosmologies sémitiques, et en particulier le récit de la *Genèse* I, 2 sqq.

7. Il s'agit des disparitions du croissant, qui ont lieu chaque mois, à la nouvelle lune (cf. *De Is. et Osir.* 353 F, où l'expression est τῆς σελήνης φθινούσης).

8. Parce que la vénération des Égyptiens pour la musaraigne est bien connue (cet animal était surtout consacré à Outo et au dieu Hor-sans-yeux d'Athribis, une des hypostases d'Horus : cf. Th. Hopfner, *op. c.*, p. 32-4 ; J. Hani, *op. c.*, p. 389-390), il ne peut s'agir d'une confusion avec la taupe, à laquelle les Égyptiens attribuaient cependant un pouvoir prophétique qui la rendait utile aux devins. Cette curieuse croyance à la cécité de la musaraigne est confirmée par Nicandre, *Ther.* 816 : τυφλήν τε σμερδνήν τε βροτοῖς ἐπὶ λοιγὸν ἄγουσαν μυγαλέην (cf. Jamblique, *Myst.* V, 8). D'ailleurs, les précisions fournies ici par Plutarque restent, à ma connaissance, sans autre attestation.

9. Aristote, *Somn.* 454 B, parle bien d'animaux ne dormant que fort peu : ceux qui ont les yeux « durs » — τὰ σκληρόφθαλμα —, et d'ailleurs sans paupières (*id.*, *Sens.* 444 B). Mais l'ensemble de ces remarques, du reste plus ou moins erronées, à l'exception, bien sûr, de l'association lion-soleil, se retrouve, avec des variantes,

chez Élien, *N.A.* 39, qui attribue à Démocrite celle qui concerne les lionceaux (cf. encore Eustathe, *Ad Il.*, 862, 29). Horapollon, *Hierogl.* I, 17, 19, voit au contraire l'origine de l'association dans la crinière flamboyante (ἀκτινοειδής) du lion, et affirme que, parce que ce dernier a les yeux ouverts quand il dort — et fermés quand il est réveillé —, les Égyptiens en font le symbole du gardien.

10. Selon *De Is. et Osir.* 366 A, ces gueules de lion ornaient, pour la même raison que celle qui est indiquée ici, les portes des temples égyptiens. S'il y avait aussi en Égypte des fontaines de ce genre, ce ne pouvaient être que des fontaines d'époque alexandrine, qui avaient dû subir l'influence grecque : τὰς χολέδρας καὶ τοὺς εἰσαγωγεῖς τῶν ἱερῶν κρηνῶν λεοντομόρφους κατεσκεύασαν οἱ ἀρχαῖοι τῶν ἱερατικῶν ἔργων ἐπιστάται, dit d'une façon assez impropre Horapollon, *op. c.* I, 21. Les variantes χολέδρας et εἰσαγωγεῖς paraissent garantir l'authenticité de ces monuments et rendre inutile, malgré la précision τῶν ἱερῶν κρηνῶν, la suggestion de J. Vandier, citée par J. Casabona, p. 206, selon laquelle κρῆναι pourrait désigner des gargouilles, attestées de la Ve dynastie à l'époque romaine, ou des tables d'offrandes d'époque gréco-romaine, ornées de cette manière, qui servaient surtout aux libations et dont on peut voir des exemplaires aux musées du Caire et du Louvre.

11. Entre le 23 août et le 23 septembre; la crue du Nil atteignait effectivement — et cela jusqu'à la récente contruction du barrage d'Assouan — son maximum dans la dernière décade de septembre (cf. Hérodote II, 19 ; Horapollon, *op. c.* I, 21). — Dans la mythologie égyptienne, le lion est généralement la représentation d'Atoum, le dieu créateur, de Chou, le dieu de l'Air, de Nefertoum, le dieu-lotus ; à Xoïs, il est l'animal sacré du soleil. Cf. J. Hani, *op. c.*, p. 404-406.

12. La source de cette affirmation me demeure inconnue. A l'époque de Plutarque, la drachme valait environ 3 à 4 grammes.

P. 40.

3. Élien, *V.H.* IV, 17, l'affirme également, de même que Diogène Laërce, VIII, 34, qui en donne comme raison (?) le fait que le coq était l'animal préféré du dieu lunaire de l'Anatolie, Mèn. D'après A. Delatte, *Ét. sur la litt. pythag.*, Paris, 1915, p. 289-90, « il semble que le coq, et spécialement le coq blanc, a été considéré comme l'animal particulièrement consacré aux métempsychoses humaines ».

4. Ou rouget-barbet, fréquemment confondu avec le muge et avec le grondin ; c'est de loin l'espèce la plus estimée de la Méditerranée.

5. L'ortie de mer, ou anémone, est une actinie dont il existe plusieurs espèces désignées collectivement par ἀκαλήφη : H. Harant-D. Jarry, *Guide du Naturaliste ds. le Midi de la Fr.*, Neuchâtel-Paris, 1961, I, p. 94-5. Elle est citée, parmi quelques autres tabous alimentaires des Pythagoriciens, dans un fragment des Ὁμηρικαὶ μελέται (n° 122, Sandbach), reproduisant un

passage d'Aristote (frg. 194, Rose), et repris par Aulu-Gelle IV, 11, 13. Si Porphyre, *Pythag.* 45, la mentionne, avec le mulet, dans le même sens que Plutarque ici, — et il s'agirait encore, selon A. Delatte, *op. c.*, p. 291, d'une application de la doctrine de la métempsychose —, ce dernier affirme dans la huitième *Question* du huitième *Livre*, entièrement consacrée à ce thème, que les Pythagoriciens s'abstiennent de tous les poissons.

6. Pour Plutarque, Zoroastre est un mage dont la naissance se placerait cinq mille ans (!) avant la guerre de Troie (*De Is. et Osir.* 369 E). Le zoroastrisme fut la religion d'État dans l'empire sassanide et les mages s'y étaient ralliés. Mais, « malgré un syncrétisme qui est allé croissant et tout en confessant Zarathustra comme promoteur de la foi, les mages ne se confondaient pas avec les Zoroastriens proprement dits » (E. Benveniste, *Les mages ds. l'Ancien Iran*, Paris, 1938, p. 25). Cf. encore J. Varenne, *Zarathustra et la trad. mazdéenne*, Paris, 1966, p. 54-5.

7. Parce que, selon *De Is. et Osir.* 369 EF, le hérisson terrestre — comme le chien et les oiseaux — appartient au dieu du Bien, et le rat d'eau, au dieu du Mal. Le hérisson, en effet, fait la guerre aux fourmis. La mention du « rat d'eau », par contre, fait difficulté : les livres mazdéens ne le nomment pas parmi les animaux mauvais. On a supposé qu'il s'agissait en fait du *mus marinus* de Pline, *H.N.* IX, 71, c'est-à-dire d'une espèce de tortue, laquelle apparaît, quant à elle, dans la liste des animaux à tuer (Vendidad, XIV, 5, 9 ; cf. J. Bidez-F. Cumont, *Les Mages hellénisés*, Paris, 1938, II, p. 75), ou du redoutable poisson-boule ou hérisson de mer (diodon ou tétrodon) (cf. H. B. Hoffleit, p. 355), voire de la loutre, auquel cas, nous serions en présence d'une erreur de Plutarque, comme le montre Vendidad XIII, 8 ; cf. Th. Hopfner, *Plut., Über Is. u. Osir.*, Prague, 1941, et Darmstadt, 1967, II, p. 206-7 ; *De inv. et od.* 537 AB.

8. En fait, ce qui est interdit, c'est le contact même de l'animal impur.

9. Le sanctuaire des Juifs aurait même renfermé une tête d'âne ; c'était une opinion fort répandue dans l'Antiquité : cf. Fl. Josèphe, *C. Ap.* 79-80 (= Jacoby, *Fr. Gr. Hist.* II, A, p. 263, 69) ; J. Bergmann, *Jüdische Apologetik im neutestam. Zeitalter*, Berlin, 1908, p. 152. Elle est sous-jacente également à *De Is. et Osir.* 363 CD. Tacite, *Hist.* V, 2-3, en donne la même explication que Plutarque. Sur l'origine réelle de cette fable, bien des hypothèses ont été formulées, qui sont analysées par J. Casabona, p. 45-8 ; cf. encore B. Latzarus, *Les idées relig. de Plut.*, Paris, 1920, p. 164.

10. C'est bien ce que déclare Spt., *Lev.* XI, 7-8. Quant au porc il était en tout cas un objet de vénération, destiné aux sacrifices et consommé comme tel, chez certains peuples voisins d'Israël : c'est sans doute aussi pour éviter tout contact avec de tels cultes, de telles « vaines croyances », que les Juifs s'en interdisaient l'usage. — Sur l'argumentation de ce chapitre, voir *supra*, la n. 5 pour la p. 38.

P. 41.

1. On connaît l'importance de cette caractérisation des êtres dans la mythologie égyptienne : cf. *De Is. et Osir.* 355 B-D, sur la vigilance du chien et la scélératesse d'Ochos.

2. L'hiéroglyphe du lièvre servait en fait à transcrire le mot *oun* (« être »), avec lequel il assonne (cf. la déesse - hase Ounout). C'est l'oreille de vache qui était devenue le signe pour « entendre » : J. Hani, *op. c.*, p. 404.

3. Il est vrai que dans la Bible le porc est toujours nommé dans un contexte péjoratif : cf. *Prov.* XI, 22 ; *Esai.* LXV, 4 ; LXVI, 3, 17 ; *Ps.* LXXX, 14 ; dans l'évangile de Luc, XV, le fils prodigue, au comble de la déchéance, va garder les porcs pour un étranger.

4. Au sens large du terme : toute infection purulente de la peau.

5. On connaît en tout cas les sévères prescriptions bibliques au sujet de la « lèpre » (*Lev.* XIII-XIV), et l'exclusion dont était frappé le lépreux : II *Reg.* VII, 3 ; NT., *Marc* I, 40-4, etc.

6. Ainsi peut s'interpréter, je pense, le verbe δοκεῖ. Il me paraît impossible, en effet, d'affaiblir le sens d'ἐπιτρέχειν, en donnant une valeur causale à la proposition participiale mise au génitif absolu (cf. J. Casabona : ... lesquelles « semblent justement s'étendre à la surface des corps, lorsqu'apparaît en eux un mauvais état général qui les consume »).

7. Tacite, *Hist.* V, 4 précise que les Juifs s'abstiennent de la viande de porc en mémoire de l'épidémie de lèpre, — « maladie à laquelle cet animal est sujet » — qui les avait infectés en Égypte ; selon *De Is. et Osir.* 353 F et Élien, *N.A.* X, qui déclare tenir le renseignement de Manéthon, les prêtres égyptiens considèrent le porc comme impur, parce que, entre autres, ceux qui boivent du lait de truie voient leur corps se couvrir de lèpre et de croûtes galeuses. Avec cette prétendue maladie du porc, il semble qu'il doive s'agir, compte tenu de conditions d'hygiène et d'alimentation défectueuses, de ce que les spécialistes appellent la « crasse parasitaire », qui constitue une véritable carapace grisâtre et crevassée, plus ou moins compliquée d'ailleurs, probablement, de telle ou telle affection à manifestation cutanée (rouget, peste porcine, parakaratose, pityriasis, etc.).

8. Préjugé encore courant aujourd'hui.

9. Cf. 636 D, sur la naissance, dans les arbres et le bois, de larves et de tarets ; cette croyance à la « génération spontanée » dura également jusque dans les temps modernes. — L'ensemble du développement correspond à la notion d'impureté appliquée par la Bible au porc (*Lev.* XI, 8-9).

10. Cf. Ps. Alexandre d'Aphrodise I, 140 (C. Ideler, *Phys. et med. gr. min.* I), avec une variante : les yeux du porc seraient normalement attirés vers le bas non en raison d'une conformation particulière, mais parce que l'animal fouille perpétuellement la fange. — Sur l'argumentation de toute cette partie du chapitre voir *supra*, la n. 5 pour la p. 38.

P. 42.

2. Et Dionysos ne serait autre que le dieu des Juifs, comme le démontre la *Question* suivante. Au reste, la légende d'Adonis proprement dite est d'origine sémitique (cf. *Amat.* 756 C ἔπηλυς ἔκ τινος βαρβαρικῆς δεισιδαιμονίας), et le nom même du dieu remonte au mot hébreu signifiant « seigneur ». Or, Adonis se trouva un jour « au nombre des faux dieux contre lesquels, en Israël, ont lutté les prophètes... ; il y a eu, en Palestine, un culte d'Adonis, qui reparaissait certainement à chaque époque de syncrétisme, et surtout de bouleversements, comme c'est le cas aux environs de l'ère chrétienne » (J. Casabona, p. 75).

3. Bien qu'aucune plante ne lui soit spécialement consacrée, Adonis apparaît cependant, lui aussi, comme une divinité de la végétation ; de plus, son culte, aux formes extatiques, était réservé à des femmes superstitieuses ; enfin, le rite du mariage de la « reine » avec Dionysos, aux Anthestéries athéniennes, n'est pas sans rappeler les relations du couple Adonis-Aphrodite.

4. Selon Platon le Comique, d'après Athénée 456 B.

5. Poète élégiaque (du IIIe siècle ?), autour d'un Ἔρωτες ἢ καλοί, où il évoquait d'antiques légendes d'amour. Stobée nous en a transmis un fragment de 28 vers consacré à l'histoire d'Orphée et de Calaïs, et qui débute, comme le présent fragment, par les mots ἢ ὡς, selon un procédé de composition par simple énumération, à la manière d'Hésiode.

6. Diehl, *Anth. Lyr. Gr.* II, p. 226. — Sur cette *Question*, voir également *RE*, s.v. Antisemitismus, Heinemann.

7. Selon la tradition la plus courante, Dionysos est né de Sémélè, princesse de Thèbes en Béotie.

8. Fragment lyrique d'origine inconnue (Bergk, *Poet. Lyr. Gr.* III, Frg. Adesp. 131), cité également, avec une transposition de termes, en *De E ap. Delph.* 389 B et en *De exil.* 607 C.

9. C'est-à-dire : à Adonis, considéré comme le dieu des Juifs — ou plus simplement : au dieu même des Juifs.

10. Des dionysies triennales (c'est-à-dire : revenant tous les deux ans ; sur la signification de cette périodicité, voir *RE* VII, A[1], s.v. Trieteris, Krister Hanell) étaient célébrées partout en Grèce, après avoir pris leur origine, vraisemblablement, à Delphes. Il s'agit ici des mystères célébrés à Éleusis, soit que le terme παντέλεια désigne simplement les grands mystères, comme il est soutenu en *RE*, s.v., Müller-Graupe, soit qu'il exprime, comme le suggère l'étymologie, l'accomplissement, le degré suprême de ces mystères, selon l'interprétation de H. B. Hoffleit, p. 361.

11. On sait que Plutarque lui-même était initié à certains mystères de Dionysos (cf. *Cons. ad ux.* 611 D). L'initiation triétérique, dont il est ici question, comportait, semble-t-il, la pratique du végétarisme, et l'abstention des sacrifices sanglants ; or quelque chose d'analogue figure en Spt., *Lev.* XVII, 22-9. De plus, Dionysos triétérique était spécialement qualifié de « dieu à tête de taureau » et de « porte-cornes » ; or la corne, dans

l'Ancien Testament, symbolise la force, la puissance, parfois la sagesse : Spt., *Ps.* XCII, 11 ; CXII, 9, etc. (cf. B. Latzarus, *op. c.*, p. 166).

P. 43.

1. Le terme biblique est σκηνοπηγία (Spt., *Deut.* XVI, 16 ; XXXI, 10 ; II *Macc.* I, 9 ; NT, *Joh.* VII, 2, etc.), le terme hébreu, Sukkōth. C'est bien la principale fête juive (Josèphe, *A.J.* VIII, 4, I), qui se place fin septembre, ou plus souvent, fin septembre-début octobre, mais qui dure sept jours. L'erreur consistant à croire que seul le premier jour de la fête s'appelait σκηνῶν provient sans doute d'une confusion : les fruits étaient en effet disposés le premier jour, selon Spt., *Lev.* XXIII, 40. C'était une fête agricole, au cours de laquelle les Israélites, même les enfants, étaient tenus d'habiter sous des cabanes de branchages ; il s'agissait, à l'origine, de surveiller la récolte ; ensuite, devenue un rite, cette coutume s'est doublée d'un sens ethnico-religieux (cf. Philon, *De Spt.*, 24). La fête était l'occasion, depuis le IIe siècle a.C.n., « de démonstrations populaires bruyantes et turbulentes, parfois politiques... Les intermèdes nocturnes surtout... revêtaient un éclat exceptionnel. Dans la cour des femmes, à Jérusalem, les manifestations de joie s'accompagnaient de musique, de jongleries » (J. Casabona, p. 50-1). Lorsqu'on songe que le culte de Dionysos était très populaire en Syrie, on comprend que le rapprochement ait pu être opéré. Pour ce qui est du jeûne dont parle Plutarque, il ne peut s'agir que du « jour des expiations » (Yōm hakkipurīm), qui est, aujourd'hui encore, une des grandes fêtes du judaïsme, et qui se célébrait cinq jours seulement avant le début des Sukkōth (Spt., *Lev.* XXIII, 27-32 ; *Num.* XXIX, 7-11) ; il comportait non seulement jeûne et pénitence, mais une assemblée solennelle au Temple, avec des sacrifices expiatoires (cf. Spt., *Lev.* XVI): Plutarque fait-il à tort de ce « jeûne » le début de la fête même, ou sa remarque sert-elle seulement à dater la fête ? (cf. J. Casabona, p. 52, et, sur l'origine lointaine de la fête, R. de Vaux, *Les Instit. de L'Anc. Testam.* II, Paris, 1960, p. 404-7). J'ajoute que σκηνή évoque également le théâtre, c'est-à-dire, encore, Dionysos.

2. La supposition d'un glossateur dans le manuscrit T, selon laquelle il s'agirait de la Pâque, n'a évidemment pas de sens. R. del Re, « Plut. e gli Ebrei », *Rass. mens. di Israel*, Citta di Castello, XIX, fasc. 11, 1953, p. 15, pense à la clôture de l'octave des Sukkōth, l'« Assemblée du Huitième Jour », durant laquelle, au premier siècle en tout cas, la communauté dansait sur le parvis du Temple, en brandissant des torches : mais y a-t-il là de quoi justifier la dénomination de la fête ? Une véritable fête de Dionysos, en rapport avec la persécution d'Antiochus Épiphane, avait dû être instituée à Jérusalem, d'après Spt., II *Macc.* VI, 7 (cf. M. Abel, *Hist. de la Palestine depuis la conq. d'Alex. jusqu'à l'invasion arabe*, Paris, 1952, I, p. 124) ; il est possible que cette

fête, favorisée d'ailleurs plus tard par le renouveau dionysiaque, ait subsisté longtemps, comme d'autres cultes syncrétiques, en marge de l'orthodoxie, et surtout après la catastrophe de 70 p. C. n., avec l'arrivée massive de païens. C'est peut-être cette fête-là que Plutarque évoque ici (cf. J. Casabona, p. 69-71).

4. C'est depuis le temps de Néhémie que les chantres avaient été promus à cette dignité. Sur les Lévites, voir *RE*, s.v. Levi, Hölscher.

5. Lysios : le Libérateur (cf. la note 4 pour la p. 16 du vol. 1) ; Évios : le dieu de l'Évohé ; ce sont deux des principales épiclèses de Dionysos. Le ridicule de ces étymologies est souligné par une glose du manuscrit T. — Il semble qu'il s'agisse ici de la fête de la Ḥ[a]nukkah, qui avait d'ailleurs de grandes analogies avec les Sukkōth, qu'elle suivait de deux mois à peu près (elle se célébrait en décembre). Fête de la joie avant la destruction de 70 (cf. Spt., I *Macc.* IV, 59), elle durait huit jours ; on entrait solennellement au Temple pour y offrir des sacrifices, en portant des thyrses, des rameaux verts et des palmes, en chantant des hymnes (cf. Spt., *Ps.* XXX ; II *Macc.* X, 7), et en s'accompagnant de tous les instruments de musique habituels (Spt., I *Macc.* IV, 54) ; la cithare, ici mentionnée, est en fait le kinnōr (cf. H. Gressmann, *Musik u. Musikinstr. im A.T.*, Giessen, 1903, p. 24), ou plutôt le nébel, décrit par Josèphe, *A.J.* VII, 12, 3, et la trompette était l'instrument le plus utilisé en Israël (cf. Spt., *Num.* X, 10, I *Chron.* XV, 28 ; I *Macc.* IV, 40, précisément à propos de l'institution de la Ḥ[a]nukkah, etc. ; il n'y a donc pas lieu de supposer, avec R. del Re, *op. c.*, p. 17, une confusion avec la fête du Nouvel-An, sous prétexte que celle-ci était appelée « fête des trompettes ») ; la description qu'en donne Josèphe, *A.J.* III, 11, 6, est confirmée par l'archéologie.

6. Le mot se trouve tantôt au singulier, tantôt au pluriel (cf. NT, *Luc.* 13, 14 ; *Matth.* 28, 1) ; il est possible que Plutarque se représente une fête complexe.

7. Dionysos avait en effet reçu le nom du dieu thraco-phrygien Sabos, ou Sabazios (cf. Aristophane, *Vesp.* 9 ; *Av.* 875 ; Théophraste, *Char.* 16 ; Orphée, *H.* 48, 2, etc.). Si l'identification du dieu des Juifs avec Dionysos-Sabazios est ici fondée sur la similitude entre le nom de la divinité et celui du Sabbat, et non entre le nom de la divinité et le mot Sabaoth (Iahweh-Sabaoth = le dieu des armées), c'est que le sabbat était beaucoup plus connu des païens que le terme culturel et que Plutarque, en tout cas, devait ignorer ce dernier. Cette identification était d'ailleurs ancienne : selon Valère Maxime I, 3, 3, les Juifs furent expulsés de Rome en 139 a.C. n., « qui Sabazi Iouis cultu Romanos inficere mores conati sunt ».

8. Démosthène, *Cor.* 260 ; le passage de Ménandre est perdu (cf. Men. II, frg. 905, Körte). Le cri est εὐοῖ σαβοῖ, cité également par Strabon X, 3, 18.

P. 44.

1. Rapprochements étymologiques évidemment fantaisistes : Šabbāth provient sans doute d'une racine Šbt (« cesser »), et paraît signifier « cessation » (cf. R. Noth, « The deriv. of Sabbath », *Biblica* XXXVI, 1955, p. 182-201) ; Sabos est un vocable phrygien ; la racine de σόϐησις, dénominatif de σοϐῶ, lui-même factitif de σέϐομαι, est peu claire.

2. Il suffirait d'un texte comme Spt., *Lev.* X, 9 pour infirmer cette surprenante affirmation; cependant H. B. Hoffleit, p. 365, n. e, cite Spt., *Jud.* IX, 13 ; XIX, 19 ; *Ps. civ.* 15, « which give very weak support to Plutarch ». En réalité, si le repos du sabbat, d'une rigueur extrême, interdit de cuisiner, il était prescrit cependant de se réjouir, et ces réjouissances comportaient en principe trois véritables repas de fête, préparés la veille, auxquels tous étaient tenus d'assister ; aussi certains Grecs durent-ils considérer le sabbat comme une fête où l'on banquetait, parfois jusqu'à l'ivresse (J. Casabona, p. 57-8).

3. J. Casabona, p. 58-9, ne voit que le rite du repas pascal — où, selon la Mischna, *Pesaḥim* X, il est obligatoire de donner quatre coupes de vin, entre lesquelles, d'ailleurs, on est autorisé à boire, et qui, de plus, s'achève par une sorte de συμπόσιον — pour pouvoir expliquer cette affirmation : la supposition me paraît douteuse.

4. Tacite, *Hist.* V, 5, par exemple, qui, après avoir mentionné quelques similitudes du même ordre, ajoute brutalement : « Liberum patrem coli... quidam arbitrati sunt, nequaquam congruentibus institutis ; quippe Liber festos laetosque ritus posuit, Iudaeorum mos absurdus sordidusque ».

5. Sur l'emploi de ce terme (les Septante disent ὁ ἱερεὺς ὁ μέγας) voir R. de Vaux, *op. c.* II, p. 266-8.

6. Description relativement exacte : voir Spt., *Ex.* XXVIII, XXXIX ; *Lev.* VIII, 6-9 ; Josèphe, *A.J.* III, 7. A noter, cependant, que le χιτὼν ποδήρης était en réalité un manteau très long, qui cachait la tunique proprement dite ; que l'éphod, porté par-dessus, n'était pas une peau de faon, mais une sorte de tablier de laine et de lin de plusieurs couleurs, tissé, en effet, de fils d'or ; que les clochettes d'or, au bas du manteau (360 (!), selon Clément d'Alexandrie, *Strom.* V, 37 ; 72, selon les rabbins ; sens symbolique expliqué par Josèphe, *B.J.* V, 5, 7), alternaient avec des pièces d'orfèvrerie en forme de grenades pourpres ; que les cothurnes, enfin, ne sont mentionnés nulle part ailleurs (J. Casabona, p. 63).

7. Il ne me paraît pas possible de maintenir le texte des manuscrits. D'abord, la fin de la phrase précédente ὡς καὶ παρ' ἡμῖν serait étonnamment imprécise ; d'autre part, le vocable νυκτέλια ne désigne jamais que les fêtes nocturnes de Dionysos proprement dites ; enfin et surtout, on ne pourrait — et toute l'ingéniosité de J. Casabona, p. 65-8, n'y parvient pas — identifier ces « nourrices du dieu » (des Hébreux), alors que tout le monde connaît celles de Dionysos, auxquelles il est fait allusion également

en 657 E (voir le vol. I, p. 140, n. 3) et que certaines des femmes célébrant les mystères du dieu étaient censées représenter (χαλκοκρότους, qui résulte d'ailleurs d'une restitution (voir l'app. crit.), correspond à une épithète de Dèmèter associée précisément à Dionysos dans une ode de Pindare, *I.* VII, 3-5). Au reste, une comparaison de ce genre est tout à fait dans la manière de Plutarque.

8. Remarquons une fois de plus que le Temple de Jérusalem (νεώς, par opposition au sanctuaire dans son ensemble, ἱερόν, 671 E) avait été détruit en 70 p.C.n. — Ce thyrse fait songer aux grappes d'or qui se trouvaient, selon Josèphe, *B.J.* V, 5, 4 et *A.J.* XV, 11, 3, au-dessus du portail, et à la vigne d'or trouvée à l'intérieur par les soldats de Titus, selon Tacite, *Hist.* V, 5, qui d'ailleurs cite également les tambourins parmi les instruments des prêtres juifs (ces tambourins étaient montés en bois ou en métal d'une manière analogue à celle de l'instrument arabe : cf. H. Gressmann, *op. c.*, p. 24). Mais on connaît le caractère symbolique de la vigne, en Israël (cf. Spt., *Esai.* V, 1 sqq. ; *Jer.* II, 21 ; *Ezech.* XV, 1, sqq. ; XVII, 6 ; XIX, 10 sqq. ; *Ps.* LXXX, 9 sqq. ; NT, *Matth.* XX, 1 sqq., etc.).

9. Sans parler du cothurne — emblème de la tragédie —, de la tunique (cf. Euripide, *Bacch.* 833 πέπλοι ποδήρεις), des sonnailles — pour lesquelles Plutarque lui-même commente le rapprochement (cf. encore Euripide, *Cycl.* 205 κρόταλα χαλκοῦ), et du thyrse, remarquons que le bandeau frontal était, plus qu'à tout autre dieu, réservé à Dionysos (cf. Alcman, *frg.* 23, 67 : μίτρα Λυδία νεανίδων ... ἄγαλμα ; Euripide, *Bacch.* ἐπὶ κάρᾳ δ' ἔσται μίτρα ; Ch. Picard, *Man. d'archéol. gr.* IV, Paris, 1963, p. 1015 ; 1025, n° 4 ; 1026-7), que celui-ci était parfois représenté par un cerf ou un chevreau, comme le montre son épithète ἐρίφιος ainsi, peut-être, que celle de κεμήλιον qu'il reçoit chez Alcée (M. P. Nilsson, *Gesch. der gr. Rel.* I, p. 571 ; cf. encore Euripide, *id.* 835 νεβροῦ στικτὸν δέρας), et que le tambourin, dont Dionysos passait, avec Cybèle, pour l'inventeur (Euripide, *Bacch.* 58-9) était employé dans toutes ses fêtes (*id.* 155-6 ; *Cycl.* 205).

10. Le fait est en partie exact — d'après Spt., *Lev.* II, 11-2, il était permis d'offrir des prémices de miel, non d'en brûler sur l'autel en sacrifice —, mais non la raison alléguée. Il semble, en réalité, que le miel était considéré comme impur à cause des pattes des abeilles (cf. M. Schechter, *Fragm. of a Zadokite Work*, Cambridge, 1910, doc. A, p. 12), et aussi que, sur ce point encore, Israël, au moins à une époque ancienne, ait été tenu de se distinguer de ses proches voisins sémites (cf. Spt., *Ezech.* XVI, 9 ; J. Casabona, p. 59-60).

11. Sur la fabrication de l'hydromel, cf. 653 A et la note 5 pour la p. 128 du vol. I. Ce qu'en dit ici Plutarque est sans doute exact en gros : l'adjonction de diverses feuilles ou racines, voire d'huiles, devait varier le goût de cette boisson primitive : cf. R. J. Forbes, *op. c.*, p. 60-3, avec la bibliographie, p. 78-9.

12. Ces libations, faites d'eau, de lait et de miel, voire d'huile, étaient offertes aux Euménides (cf. Eschyle, *Eum.* 107 ; Sophocle, *O.C.* 100, 481), aux dieux infernaux en général, et à certaines autres divinités, sans que nous puissions saisir les raisons de ce choix.

13. C'est pourquoi, sans doute, certains médecins recommandaient à ceux qui avaient trop bu de manger du pain trempé dans du miel (656 A).

14. En dehors de cas particuliers, où l'usage du vin était rituel, et des excès qui pouvaient parfois s'y produire, l'abstinence des boissons fermentées était considérée comme saine par les Hébreux (cf. Spt., *Lev.* X, 8 ; 9 ; etc. ; ainsi que J. Laurentius le Lydien, *De mens.* IV, 53, p. 111 Wuensch) et constituait le plus souvent — car la doctrine contraire avait ses adeptes — un des vœux du naziréat, fort répandu au Ier siècle (NT, *Ap.* XVIII, 18 ; XXI, 23, etc.). Il ne saurait donc être question d'une espèce de culte du vin, comme le suggère ici Plutarque. Peut-être s'agit-il de quelque confusion avec la possibilité qu'avaient les rabbins, semble-t-il, de délier le nazir de ses vœux (J. Casabona, p. 60-1).

15. La suite du *Livre* IV est perdue ; les titres des *Questions* 7-10 proviennent de l'index qui se trouve en tête des manuscrits.

P. 45.

2. La manière de porter les anneaux est traitée par Pline, *H.N.* XXXIII, 22-8. — A l'aide de Macrobe VII, 13, 7-16 et d'Aulu-Gelle X, 10, nous pouvons imaginer ce qu'était le contenu de cette *Question* ; tous deux précisent qu'il s'agit du quatrième doigt de la main gauche et affirment que ce doigt était ainsi distingué parce que de lui part un nerf qui atteint le cœur, comme l'avaient constaté les anatomistes égyptiens. Macrobe, quant à lui, donne une seconde explication : la main gauche étant moins active que la droite, et le quatrième doigt étant le plus protégé de cette main, les pierres de l'anneau risquent moins, ainsi, d'être brisées. En fait, les véritables raisons de la coutume paraissent d'ordre magique.

3. Pour ce qui est des dieux, Pythagore l'interdisait (Diogène Laërce VIII, 17 ; Jamblique, *Pyth.* 84 ; 256 ; Porphyre, *Pyth.* 42 ; Clément d'Alexandrie, *Strom.* V, 28, 4), et le jurisconsulte romain, contemporain d'Auguste, Ateïus Capito, le considérait comme impie (Macrobe VII, 13, 11) (or, selon Pline, *H.N.* XXXIII, 41, certains Romains portaient ainsi l'image de divinités égyptiennes, et, sous Claude, certains courtisans avaient le droit de porter ainsi celle de l'empereur).

P. 58.

1. Homère, *Il.* I, 156-7 (trad. P. Mazon). — Sur la portée de la phrase du point de vue de la chronologie des relations entre Plutarque et Sosius Sénécion, voir le vol. I, p. 4.

2. La théorie évoquée est celle des Épicuriens : cf. *Non posse suav. vivi sec. Epic.* 1087 B, 1088 E, 1089 DE, 1092 D, 1096 CD, ces deux derniers passages présentant des similitudes particulièrement nettes : οἷον ἐπιμειδιάσεις καὶ συνεπιθρύψεις τῆς ψυχῆς. — Τὴν ψυχὴν τοῖς τοῦ σώματος πάθεσιν ἐπιμειδιῶσαν καὶ συνηδομένην (Usener, *Epicurea*, frgs. 433, 429, 431, 410; avec, en plus, le frg. 430).

P. 59.

2. Au-delà des correspondances élémentaires fondées sur la valeur numérique des lettres (voir, par exemple, les mots ou les phrases ἰσόψηφοι), il existait tout un symbolisme compliqué des nombres et des lettres, auquel divers jeux de société faisaient appel (cf. *RE*, s.v. Rätsel, W. Schutz).

3. Les spectacles dramatiques ou chorégraphiques offerts par l'hôte et présentés par des gens de métier, ou de simples lectures de poètes dramatiques tenaient une place importante parmi les divertissements variés auxquels on se livrait à la fin des banquets. En ce qui concerne le répertoire, la huitième *Question* du septième *Livre*, consacrée précisément à ces divertissements de table, rejette les auteurs tragiques et ceux de la Comédie Ancienne, mais recommande, en effet, les auteurs de la Comédie Nouvelle et en particulier Ménandre (711 E - 712 D). La vogue de ce dernier est confirmée par *Arist. et Men.* 854 AB.

4. Deux citations libres d'Épicure : cf. 635 A ποιοῦνται τὴν τοῦ ἀλγοῦντος ὑπεξαίρεσιν ὅρον ἡδονῆς καὶ πέρας (sur cette conception épicurienne, voir la note 2 pour la p. 76 du vol. 1, et G. Arrighetti, *Epicuro, Opere*, Turin, 1960, p. 121, 499-500) ; *Adv. Col.* 1122 E λεῖα καὶ προσηνῆ κινήματα τῆς σαρκός, ὡς αὐτοί φασιν οὗτοι (Usener, frg. 411) ; *An seni resp.* 786 C ; *Non posse suav. vivi sec. Epic.* 1087 E.

P. 60.

1. Celui dont traite le prologue.

2. Sur les séjours de Sosius Sénécion en Grèce, voir le vol. 1, p. 3-4.

3. Peut-être celui du dème de Cholleïdaï, spécialiste des comédies de Ménandre et à la mémoire duquel ses collègues érigèrent un monument (cf. W. Dörpfeld, « Der ältere Parthenon », *Ath. Mitt.* XVII, 1892, p. 172 ; J. B. O'Connor, *Chapters*, App., p. 133 sqq., nos 446-446 A). Mais on peut songer aussi au personnage ainsi nommé sur une inscription attique, laquelle daterait, par conséquent, de la première moitié du IIe siècle, *I.G.* II² 2153, l. 5 (cf. L. Robert, *Bull. Corr. Hell.* LX, 1936, p. 235-54).

4. C'est-à-dire : me mêler de ce pour quoi je n'avais aucune compétence. L'expression est proverbiale et désigne un comportement indiscret et ridicule, selon *De laude ips.* 540 B (cf. Leutsch, *Paroem. Gr.* II, p. 160).

P. 61.

1. Le malheureux chef grec, abandonné à Lemnos pendant la guerrc de Troie avcc une blessure nauséabonde et purulente due à la piqûre d'un serpent, était fréquemment représenté — sans parler de la tragédie de Sophocle — sur des vases, des gemmes, des miroirs, des coupes et des tableaux — dont *De aud. poet.* 18 C attribuc un exemplaire à Aristophon, le frère de Polygnote —, ainsi que par de petits bronzes dont certains nous sont conservés (cf. G. Lippold, « Antike Gemäldekopien », *Abh.*, Munich, N.F. XXXIII, 1950, p. 15 sqq.; L. A. Milani, *Il Mito di Filottete*, Florencc, 1879, p. 89 sqq.).

2. Il paraît évident que cette sculpture représentait la malheureusc reine de Thèbes se transperçant de l'épée sur le cadavre de ses fils, Étéocle et Polynice, conformément à la légende euripidéenne (*Ph.*), et non pas se pendant de désespoir à cause de l'inceste qu'elle avait involontairement commis avec Œdipe, selon la tradition illustrée par *O.R.* de Sophocle. *De aud. poet.* 18 C nous donne le nom de l'artistc : Silanion, qui vécut, selon certains témoignages, à Athènes dans la deuxième moitié du ɪvᵉ s., et dont d'assez nombrcuses œuvrcs nous sont connues. — Sur la technique consistant à ajouter dc l'argent au bronze, cf. H. A. Thompson, « A golden Nikè from the Agora », *Harv. Stud. in Class. Phil.*, suppl. I, 1940, p. 183 sqq.

3. Diogène Laërce II, 90 (= Usener, *Epicurea*, frg. 452) confirme cette opinion des Cyrénaïques (Λέγουσι δὲ [οἱ Κυρηναϊκοί] μηδὲ κατὰ ψιλὴν τὴν ὅρασιν ἢ τὴν ἀκοὴν γίνεσθαι ἡδονάς. Τῶν γοῦν μιμουμένων θρήνους ἡδέως ἀκούομεν, τῶν δὲ κατ' ἀλήθειαν ἀηδῶς), en la replaçant effectivement dans le cadre d'une controverse entrc ces philosophes (et plutôt ceux de l'époque postérieurc, notamment les Annicériens, à en croire E. Mannebach, *Aristippi et Cyren. fragm.*, Leiden-Cologne, 1961, p. 95) et les Épicuricns. Elle est à mettre en rapport avec la théorie subjectivistc de la connaissance professée par l'école de Cyrènc, selon laquelle le phénomène, l'apparencc seuls sont incontestables, par opposition avec la réalité extérieure, qui est contestable. C'est une observation psychologique non dénuéc de finesse, mais qui constitue, dans la mesurc où elle fait intervenir l'intellect, une contradiction avec le caractèrc fondamentalement anti-intellectualiste de la doctrine (cf. G. Giannantoni, *I Cirenaici*, Florence 1958, p. 110, 120). Cf. encore 706 A, où Plutarque distingue des plaisirs purement physiques le plaisir plus puissant que procure la musique, parce qu'il agit sur notre jugement et notre raison.

P. 62.

I. Il s'agit vraisemblablement de l'acteur comiquc qui remporta la victoire aux Lénéennes de 353 (*I.G.* II 977 x (p')), et que mentionne Eschine vers 345 (*c. Tim.* 157, avec une scholie). Aristote, **Probl.* 948 A3, évoque la manière qu'il avait de jouer

un homme assoiffé (cf. encore J. B. O'Connor, *op. c.*, n° 393, p. 125). Le dicton est cité par Leutsch-Schneidewin, *Paroem. Gr.* I, p. 412, 87, mais le parοémiographe fait curieusement de Parménon un peintre qui aurait représenté un porc de façon particulièrement réaliste. — L'histoire est brièvement évoquée en *De aud. poet.* 18 C, dont la parenté avec tout le présent passage (voir *supra*, les n. 1 et 2 pour la p. 61) est évidente.

2. Cette signification de l'historiette diffère sensiblement de celle que Plutarque prétend, sans trop y regarder, lui donner.

3. En fait, il n'y eut primitivement à Delphes qu'un seul concours musical, le fameux nome citharédique en l'honneur d'Apollon. Ce n'est que lors de la première restauration des jeux par les Amphictyons, en 590, que furent ajoutés, en même temps que des concours gymniques et hippiques, deux concours musicaux nouveaux : le solo de flûte (aulètique), qui devint célèbre sous le nom de « nome pythique », et un autre de chant avec accompagnement de flûte (aulodie), lequel n'eut qu'une existence éphémère (cf. Pausanias X, 7, 4-5 ; Strabon IX, p. 421 ; Schol. Pindare, *Argum. Pyth.*, p. 298, Boeckh). Le solo de cithare compléta le programme musical en 558. Quant au concours dramatique, dont parle également Philostrate, *V. Soph.* II, 27 ; *V. Ap.* VI, 10, il est impossible de préciser la date de son introduction, mais il existait en tout cas au IIe s. a.C.n., puisqu'il faisait partie, à cette époque, des jeux adventices célébrés à Delphes par la Pythaïde athénienne. Sur les nombreuses « auditions » évoquées par Plutarque, nous ne pouvons faire, en dehors du concours poétique dont il va être question plus bas, que des suppositions : sans doute faut-il penser à des chœurs et à différentes combinaisons orchestrales, tels que les organisait la même Pythaïde.

4. Il s'agit à nouveau, bien entendu, des participants à la discussion.

5. Cf. *Sept. Sap. conv.* 153 F, à propos d'un concours de poésie aux funérailles d'Amphidamas (voir *infra* 675 A) : τὰ παρεσκευασμένα τοῖς ποιηταῖς ἔπη χαλεπὴν καὶ δύσκολον ἐποίει τὴν κρίσιν διὰ τὸ ἐφάμιλλον, ἥ τε δόξα τῶν ἀγωνιστῶν πολλὴν ἀπορίαν μετ' αἰδοῦς τοῖς κρίνουσι παρεῖχεν. La date de l'apparition aux jeux pythiques du concours poétique — ou littéraire — est aussi problématique que celle de l'apparition du concours dramatique. Son importance, en tout cas, devait, au même titre que celle des concours musicaux, faire des jeux de Delphes l'une des manifestations les plus éclatantes de la vie intellectuelle et artistique de la Grèce.

P. 63.

1. Le conseil amphictyonique, auquel revenait la direction des jeux pythiques. Plutarque fut en effet épimélète des Amphictyons (cf. *Syll.*[3] 829 A ; sur cette fonction, voir le vol. I, p. 83, n. 2) ; il siégea peut-être même en qualité de proèdre (*An seni resp.* 785 C).

2. Lucius Cassius Petraeus d'Hypata fut deux fois agonothète des jeux pythiques (*Syll.*[4] 825 C), vraisemblablement en 103 et en 107 (Dittenberger, *ibid.*) — si ce n'est en 99 et 103 (West, *Class. Phil.* XXIII, p. 163) — ; il dut donc exercer les fonctions d'épimélète des Amphictyons de 103 à 107 (cf. *Syll.*[4], 825 A), et de 107 à 111. Il avait probablement acquis le droit de cité à Delphes, où il fut également σύνδικος τοῦ Πυθίου (*id.* 825 C), et il dédia une statue à Trajan au cours des années 114-116 (*id.* 825 A). En *De Pyth. orac.* 409 C, il est cité comme ayant contribué à la renaissance de la splendeur du sanctuaire. Sur ses ancêtres, voir C. P. Jones, *Plut. and Rome*, p. 40-1.

3. Il ne s'agit plus spécialement des couronnes pythiques, comme le montrent les exemples qui vont suivre.

4. « Témoignages défraîchis » : comment, dans ces conditions, peut-il se faire que ce héros nous demeure inconnu ? Faut-il songer à une surprenante erreur dans la transcription de l'adjectif qui exprime son origine, et considérer qu'il s'agit en fait de l'ancêtre de la famille cadméenne des Égides installée à Sparte, où il possédait un sanctuaire, selon Pausanias III, 15, 8 ; IV, 7, 8 ?

5. La tradition de cet agôn (nous avons conservé un opuscule traitant le thème : Περὶ Ὁμήρου καὶ Ἡσιόδου καὶ τοῦ γένους καὶ ἀγῶνος αὐτῶν, édité par H. G. Evelyn-White, *Hesiod. The Hom. Hymns. Homerica*, Loeb Cl. Libr., 1920, p. 565-97), à laquelle Plutarque n'accorde, semble-t-il, guère de crédit, et qu'il rejette en tout cas formellement en *Comment. ad Hes.*, frg. 84, Sandbach, a été forgée sur une fausse interprétation d'Hésiode, *O.* 654-9 (cf. P. Mazon, *Hés., Les Trav. et les Jours, comment.*, p. 137), sous l'influence, peut-être, d'une remarque du poète selon laquelle il aurait, avec Homère, chanté Apollon à Délos en vers nouveaux (frg. 357, Merkelbach-West). Dans ce passage, Hésiode évoque le concours, ainsi que sa victoire avec un hymne, mais ne mentionne nullement Homère. Aussi bien Plutarque substitue-t-il à ce dernier, peut-être par souci de la chronologie, le poète cyclique Leschès, en *Sept. Sap. Conv.* 153 E-154 A, où il parle du même concours, en ajoutant qu'Amphidamas était « un homme de guerre chalcidien qui, après avoir causé beaucoup d'ennuis aux Érétriens, tomba dans les combats pour Lélantos » (cf. également le frg. 84, Sandbach). De fait, la guerre lélantine entre Chalcis et Érétrie eut lieu au VIII[e] s., ce qui rend vraisemblable la présence d'Hésiode aux funérailles d'Amphidamas. Cf. J. Defradas, *Plut., Le Banquet des Sept Sages*, Paris, 1954, p. 102-3, n. 106 et 107.

6. En fait : ῥ' ἥμονας, adopté, notamment d'après le commentaire d'Eustathe, par la plupart des éditeurs modernes (Homère, *Il.* XXIII, 886, où le mot est au nominatif).

7. Pélias, fils de Poseidon, roi de Iolcos en Thessalie, envoya Jason à la conquête de la toison d'or. Médée se vengea en faisant tuer Pélias par ses filles, au moyen d'un prétendu bain de jouvence. Son fils Acaste (frère d'Alceste) participa à l'expédition des

Argonautes ; à son retour, il chassa la meurtrière ainsi que Jason, et organisa en l'honneur de son père des jeux funèbres grandioses, qui devaient inspirer de nombreux poètes et artistes de l'Antiquité : un des hymnes de Stésichore, en particulier, était intitulé Ἆθλα ἐπὶ Πελίᾳ. Mais il est peu probable, en effet, que ces jeux funèbres primitifs aient pu comporter un concours de poésie ; ceux que décrit Homère, en tout cas, qui sont plus récents et en dérivent même peut-être (cf. P. Friedländer, *Herakles*, Berlin, 1907, p. 64 sqq., 178), ne consistent qu'en épreuves purement physiques. Cependant il est sans doute exagéré de considérer l'assertion comme « absurde », puisque les jeux d'Amphidamas dont Plutarque vient de parler, qui remontent à la période épique, comportèrent un concours musical et poétique. La Sibylle qui aurait remporté la victoire à ce concours est apparemment une des nombreuses prophétesses qui portèrent ce nom, peut-être, d'après la localisation des jeux, la Thessalienne Manto, que nous connaissons par la Souda et par Diodore de Sicile IV, 66, 6, ou, d'après la source de Plutarque, la Libyenne que mentionnent Varron (Lactance, *Div. inst.* I, 6, 8), Pausanias X, 12, 1, et peut-être Plutarque lui-même, *De Pyth. orac.* 398 C (avec, dans ce cas, une allusion possible à Akésandros : E. Maass, *De Sib. indicib.*, Berlin, 1879, p. 10).

8. Cet historien, qui vécut entre le IVe et le IIe siècle, écrivit également un Περὶ Κυρήνης, qui nous est mieux connu : cf. Jacoby, *Fr. Gr. Hist.* III, B, 469, 7.

9. Parce que l'entretien se passe précisément à Delphes, et que la plupart des interlocuteurs sont delphiens.

10. Polémon est le plus illustre des périégètes, après Pausanias. Il vécut de 220 à 160 environ et était en fait originaire d'Ilion ; mais il reçut la proxénie ou le droit de cité dans un certain nombre de villes, notamment à Athènes, dont il avait décrit les merveilles. Ce que nous savons de lui confirme largement l'appréciation flatteuse que porte ici sur lui Plutarque : cf. C. Müller, *F.H.G.* III, p. 123.

11. Après la proposition précédente, le « verbe » χρή me paraît tout à fait anomal : plusieurs mots ont dû se perdre.

12. Ou, selon Preller, *Polem. Perieg. Fragm.*, nº 27, un livre écrit en lettres d'or : offrande extraordinaire dans sa présentation, non dans sa nature. Le trésor des Sicyoniens était situé tout près de l'entrée de l'enceinte sacrée, au-delà de quelques offrandes ou ex-votos.

P. 64.

1. C'est au IIIe siècle seulement que les épreuves « musicales », notamment la poésie, firent leur apparition aux jeux isthmiques (*Lex. Alt. Welt.* s.v. Isthmien, O. Gigon). Au reste, nous ne savons rien, par ailleurs, de cette Aristomachè, dont l'origine même reste douteuse : s'agit-il d'Érythrées en Béotie, comme le suppose Preller, *ibid.*, ou d'Érythrées en Ionie, si l'on admet que cette

poétesse était, peut-être, elle aussi, plutôt une Sibylle ? Mais le nom habituel de la sibylle d'Érythrées est Hérophilè...

3. Voir *supra*, la note 3 pour la p. 62. Les concours gymniques furent en effet introduits en bloc à l'imitation de ce qui se pratiquait à Olympie, mais avec l'adjonction de deux épreuves pour enfants (Pausanias X, 7, 5). Seules deux autres épreuves furent encore ajoutées dans la suite, la course armée en 498 (*id.*, X, 7, 7) et le pancrace des enfants en 346 (*id.* X, 7, 8).

4. Affirmation confirmée par Pausanias IV, 4, 5 ; V, 8, 6 ; VIII, 26, 4 ; Philostrate, *Gym.* 12 ; Africanus-Eusèbe, *Chron.*, p. 193, Schöne, et par Plutarque lui-même, en 639 A. Elle paraît, quoi qu'on en ait dit, exacte (cf. *RE*, s.v. Olympia, col. 2529-31, Ziehen). Le vainqueur du premier *stade* fut Coroïbos, et la course garda toujours, à Olympie, un prestige particulier.

5. Course de chevaux montés dans laquelle le cavalier devait sauter de son cheval à une certaine distance du but et suivre l'allure de l'animal en le tenant par la bride ; elle fut inaugurée en 492 et dura jusqu'en 448 (cf. Pausanias V, 9, 1).

6. Cette épreuve fut instituée en 496, dura également jusqu'en 443, après quoi elle disparut faute de concurrents (cf. Pausanias, *ibid.*). Les cinquième et sixième *Olympiques* de Pindare en célèbrent des vainqueurs.

7. Selon la liste des Olympioniques, les garçons — jusqu'à dix-huit ans, semble-t-il — ne furent admis à ce concours qu'une seule fois, lors de la 38e Olympiade (= 628).

8. Nous aimerions, quant à nous, connaître la source de cette affirmation. Pisa est la contrée du bas Alphée où est situé Olympie et qui appartint à Élis à partir de 570 environ ; auparavant, les Pisates n'avaient cessé de disputer aux Éléens, nouveaux arrivés dans le pays, la direction des jeux et ils l'avaient effectivement exercée à diverses périodes. Cependant il s'agit ici d'une époque bien plus archaïque, pré-olympique, et les monomachies dont parle Plutarque sont très probablement à mettre en rapport avec les figurines de guerriers primitives trouvées dans les parages. Ces monomachies rituelles ont contribué, selon R. Vallois, « Les orig. des jeux olympiques, Mythes et Réalités », *REA*, 1929, p. 130, à susciter, ou tout au moins à localiser, la légende d'Oïnomaos. Elles étaient certainement liées à la coutume des sacrifices humains, dont on peut admettre, en principe, l'existence encore à l'époque achéenne d'après le témoignage de l'épopée — le sanglant combat singulier des jeux funéraires en l'honneur de Patrocle (Homère, *Il.* XXIII, 798 sqq.) est évidemment une forme mitigée du sacrifice humain, partie intégrante, primitivement, du culte des morts — et d'après la tradition légendaire religieuse, et qui a même pu subsister en pleine époque classique, au temps de la bataille de Salamine (*Them.* 13) : cf. Ch. Picard, *Les rel. préhellén.*, Paris, 1948, p. 288 ; R. Vallois, *op. c.*, p. 120.

9. Plante dicotylédone de la famille des ombellifères (Apium), dont une variété cultivée est notre céleri. Dans la langue technique

des Grecs, le terme σέλινον désignait d'ailleurs plus spécialement cette variété cultivée, mais non blanchie, qui ressemblait fort à la plante sauvage, et dont nous ne faisons plus guère d'usage culinaire : A. C. Andrews, « Celery a. Parsley... », *Class. Phil.* XLIV, 1949, p. 91-9. L'ache sert en Europe, depuis le moyen âge, de modèle de décoration artistique, notamment pour les chapiteaux gothiques et les couronnes de ducs et de marquis.

P. 65.

1. Mélicerte est le fils cadet d'Ino, que celle-ci entraîna dans la mer en s'y précipitant elle-même. Tandis qu'Ino, prise en pitié par les divinités marines, devenait la déesse Leucothée, Mélicerte devenait le petit dieu Palémon. Selon la tradition la plus courante, c'est un dauphin qui aurait rapporté le corps de Mélicerte sur son dos et qui l'aurait déposé sous un pin ; le cadavre de l'enfant fut trouvé et enterré par Sisyphe, qui régnait alors sur Corinthe. Ce dernier fit rendre un culte à Mélicerte-Palémon et fonda précisément en son honneur les jeux isthmiques (cf. Pausanias II, I, 3 ; Aristophane, *Eq.* 609, schol. ; Euripide, *Med.* 1284, schol. ; Apollonius de Rhodes III, I240, schol.). Et c'est en effet à la tragique destinée de Mélicerte qu'était fréquemment relié l'usage des couronnes de pin aux jeux isthmiques (cf. Pausanias, VIII, 48, 2).

2. C'est du haut de la roche Moluris, située entre Mégare et Corinthe, qu'Ino, frappée d'égarement par la colère d'Hèra, se précipita dans les flots du golfe saronique avec Mélicerte (Pausanias I, 44, 7) ; cependant, il n'existe à ma connaissance nulle autre attestation de la dénomination « Parcours de la Belle », mentionnée par Plutarque.

3. Selon certaines traditions moins courantes, les jeux isthmiques auraient été fondés par Poseidon et Hèlios en signe de l'accord conclu entre eux pour le partage du pays (cf. Pausanias II, I, 6 ; Dion de Pruse, *Orat. Corinth.* 37) ; ils auraient coexisté primitivement avec les jeux consacrés à Mélicerte (Apollonius de Rhodes, III, I240, schol. ; Philostrate, *Im.* II, I6) ou auraient précédé ces derniers (Apollonius de Rh., *ibid.*). Selon une variante importante, reprise par Plutarque lui-même en *Thes.* 25, 5, ces jeux auraient été institués par Thésée en l'honneur de Poseidon, et ils auraient dès lors remplacé les anciennes fêtes de Mélicerte. C'est en tout cas à Poseidon en premier que les jeux isthmiques étaient consacrés depuis le début de l'époque historique. Or le pin, dont une immense forêt couvrait toute la région de l'Isthme au temps de Strabon (VII, 4, 22) et de Pausanias (II, 1, 3 ; 6), était précisément, comme il va être exposé ci-dessous, l'arbre sacré de Poseidon.

4. Ino avait persuadé son époux, le roi béotien Atamas, d'accueillir le petit Dionysos et de l'élever avec leurs enfants Léarchos et Mélicerte : ce dernier est donc en quelque sorte le frère adoptif de Dionysos. Et c'est pour punir le couple d'avoir

accueilli l'enfant, issu des amours adultères de Zeus, qu'Hèra le frappa de folie et provoqua ainsi la mort de Mélicerte.

5. Et par là, de la végétation. Sur ce caractère fondamental de Dionysos (la souveraineté du dieu sur la viticulture et l'usage du vin n'en constituant qu'une spécialisation), voir L. Séchan-P. Lévêque, *Les grandes divinités de la Grèce*, Paris, 1966, p. 289 ; M. P. Nilsson, *Gesch. d. gr. Rel.* I, p. 582-5. Le même caractère n'est évidemment pas le plus traditionnel chez Poseidon, mais il n'en est pas moins important : cf. L. R. Farnell, *Cults of the gr. States*, IV, p. 6 ; M. P. Nilsson, *id.*, p. 450-2 ; L. Séchan-P. Lévêque, *id.*, p. 103-4.

6. Nous en avons des témoignages pour Trézène (Pausanias II, 32, 8), Mégare (Polyen VI, 24), Érythrées (*SIG*^{3} 1014), Rhodes (*IG* XII, 1, 905 = *SIG*^{3} 1030), Athènes (*I.G.* III^2, 5051), où on voit Poseidon Phutalmios associé à Dionysos, lors des Protrygaia, la fête de la vendange ; cf. encore 730 D, *Sept. sap. conv.* 158 E, *De virt. mor.* 451 C, *Adv. Cot.* 1119 D.

7. Cf. Maxime de Tyr VIII, 1. Au lieu de Δενδρίτης, on disait Ἔνδενδρος en Béotie (Hésychius, s.v.). Cf. F. Studemund, *Anecdota varia* I, p. 268 ; L. R. Farnell, *op. c.* V, p. 118 ; U. T. Bezerra de Meneses, « Une représentation probable de Dion. Dendr. », *Bull. Corr. Hell.*, 1963, p. 309 sqq.

8. Apollodore d'Athènes écrivit entre autres, au IIe s. a.C.n., un immense et savant répertoire intitulé Περὶ θεῶν, auquel Plutarque doit se référer ici : cf. Jacoby, *Fr. Gr. Hist.* II, B, 244 F, 123 (p. 1077).

9. Cf. Pindare, *I.*, *Argum.* B, schol. : πίτυι... ἐστεφάνουν διὰ τὴν πρὸς τὴν θάλασσαν ὁμοείδειαν τοῦ φυτοῦ.

10. Πίτυς, πεύκη : l'identification exacte des deux arbres reste malaisée.

11. Alors que d'autres essences pouvaient être utilisées notamment pour la charpente et les parties intérieures, le pin servait généralement à construire la coque des vaisseaux marchands, le sapin, celle des vaisseaux de guerre : cf. Théophraste, *H.P.* V, 7, 1 ; Platon, *Leg.* 705 C, Végèce V, 4. La poix (obtenue principalement par le traitement de la résine) servait à fixer les joints préalablement calfatés au moyen de filasse ou de quelque autre matière d'emballage, puis à recouvrir la surface extérieure entière d'une couche imperméable ; à cet effet, on se servait aussi de cire : cf Pline, *H.N.* XVI, 52 ; 56 ; 158 ; Valérius Flaccus I, 479-80.

P. 66.

2. Cf. Pline, *H.N.* XIV, 121, 127 : pix ...ad uasa uino condendo... ; 134. A vrai dire, la poix servait également à imperméabiliser les futailles : cf. R. Billiard, *L'agric. dans l'Ant.*, Paris, 1928, p. 243.

3. Les vignobles de l'Eubée sont mentionnés par Homère, *Il.* II, 537 ; ses vins, par Alexis, frg. 299, Kock (= Athénée 30 F) et par Pline XIV, 76 (vin d'Oréos) ; cf. C. Seltman, *Wine in the anc. world*, Londres, 1957, p. 132. Au reste, on connaît le fameux

retsina des Grecs d'aujourd'hui. — Les moûts des environs du Pô sont mentionnés par Pline *H.N.* XIV, 124 —. Mais en quoi ces deux crus se distinguaient-ils du point de vue de leur conservation et de leur apprêt ?

4. Il s'agit du produit de la Vitis Allobrogica à raisin noir (Pline, *H.N.* XIV, 26) dont trois crus étaient devenus fameux, le Taburnum, le Sotanum et l'Ellincum (du canton d'Illins) (*id.* XIV, 18 ; XXIII, 47 ; Martial, XIII, 107) ; son goût de poix, que Pline prétend naturel, le rendait très cher (*H.N.* XIV, 57). Cf. J. André, Pline l'Ancien, *H.N.* XIV, éd. Paris, 1958, p. 80, note I pour le § 18 ; J. André-C. Lavadoux, « La vigne et le vin des Allobroges », *Journ. des Sav.*, 1964, p. 169-81.

5. Le terme est employé par Théophraste, *C.P.* VI, 16, 5-6.

6. Sur divers usages de la résine pour l'apprêt des vins, cf. Pline, *H.N.* XIV, 120, 124-5 ; XVI, 54 ; XXIII, 46-7 ; R. Billiard, *op. c.*, p. 243 ; J. André, *L'alim. et la cuis. à Rome*, p. 166. Il faut dire que Pline insiste surtout sur les vertus médicinales du vin résiné — qu'il ne faut pas confondre, comme paraît d'ailleurs le faire ici Plutarque, avec le vin traité par la résine en vue de sa conservation.

7. Kock, *Com. Att. Fr.* III, p. 438, *Adesp.* 153 (Meinecke, *Quaest. Men.*, p. 52, attribuait ces vers à Ménandre).

8. L'*Histoire de la Sicile* de Timée de Tauroménion, composée dans la Ire moitié du IIIe siècle, est la source principale de la *Vie de Timoléon* de Plutarque : cf. Jacoby, *Fr. Gr. Hist.* III, B, p. 634.

9. Des mulets, selon *Tim.* 26, où l'histoire est racontée avec davantage de détails. Voir aussi Diodore de Sicile XVI, 79, 3-4, qui précise : ὑποζυγίων σέλινα κομιζόντων εἰς τὰς στιβάδας ; Polyen, *Strat.* V, 12, 1. Cet épisode se place avant la bataille décisive du Crimisos (un fleuve des environs de Ségeste), laquelle mit fin, en 341 (K. J. Beloch, *Griech. Gesch.*[2], III, 2, p. 385), ou en 339 (M. Sordi, *Timoleonte*, Palerme, 1961, p. 109-112), à la guerre que le Corinthien Timoléon livrait depuis 346 pour délivrer les villes siciliennes, et d'abord Syracuse, de l'oppression de leurs tyrans et surtout de la lourde menace carthaginoise.

10. Cf. Pline, *H.N.* XX, 113 : (apium) defunctorum epulis feralibus dicatum ; la Souda, s.v. σελίνου στέφανος · τὸ γὰρ σέλινον πένθεσι προσήκει, ὡς ἔφη καὶ Δοῦρις ἐν τῷ Περὶ ἀγώνων (cf. Jacoby, *Fr. Gr. Hist.* II, A, 76, F 33) ; Leutsch, *Paroem. Gr.* II, p. 639 (Apostolios).

P. 67.

2. Le célèbre vaisseau amiral d'Antigone Gonatas avait été construit à Corinthe, principale base navale d'Antigone, et portait vraisemblablement le nom de cette ville : cf. W. W. Tarn, *Antig. Gon.*, Oxford, 1913, p. 345. Pour un tel vaisseau, le phénomène extraordinaire rapporté ici ne pouvait être qu'un présage de victoire ; et c'est sans doute après la bataille d'Andros que se créa cette légende — à laquelle Plutarque paraît ajouter foi — et que

fut changé le nom du vaisseau : *id.*, p. 379. Voir encore W. W. Tarn, « The dedic. Schip of Antig. Gon. », *Journ. Hell. Stud.* XXX, 1910, p. 218-21.

3. Inconnue par ailleurs.

4. Le promontoire ainsi nommé se trouvait à l'extrémité orientale de la rade de Phalère (*RE*, s.v., col. 1077, Honigmann) ; ses environs étaient connus comme fournissant de l'excellente terre à potier : Athénée 428 B ; la Souda, s.v. Κωλιάδος Κεραμῆες ; cf. A. Milchhöfer, « Zur Attisch. Localverfassung », *Athen. Mitt.* XVIII, 1893, p. 302.

5. Attestations pour la couronne d'ache aux jeux isthmiques : Pindare, *N.* IV, 141-2 ; *O.* XIII, 45-6 ; *I.* II, 22-3 ; VIII, 136-8 ; Athénée 228 B (Diphilos) ; voir aussi *infra*, la n. 7.

6. D'après la tradition la plus courante, les vainqueurs des jeux néméens étaient en effet couronnés d'ache (cf. Pindare, *N.*, *Argum. D*, schol. ; *Tim.* 26 ; Pline *H.N.* XIX, 158, etc.), peut-être parce que cette plante passait pour être née du sang du petit Opheltès-Archémoros (Pindare, *N.* VI, 71a, schol. ; Pausanias VIII, 48, 2) dont la mort avait été l'occasion de l'institution de ces jeux. En renouvelant ces derniers et en les consacrant à Zeus (Pindare, *N.*, *Argum.* D et E, schol.), Hèraklès en devint comme le véritable fondateur. L'expression δι' Ἡρακλέα de Plutarque signifie, je pense, que les organisateurs des jeux isthmiques, oubliant ou négligeant le sens véritable de la couronne d'ache dont on récompensait les vainqueurs à Némée, voulurent en fait rendre hommage — comme à Némée — à Hèraklès, l'athlète par excellence, qui avait été le premier à orner son front d'une telle couronne, s'il faut en croire certains témoignages, tardifs il est vrai (Isidore de Séville, *Orig.* XVII, 11, 1 ; Macer Floridus, *De virib. herb.* 334 sqq. ; cf. J. Murr, *Die Pflanzenwelt in der gr. Mythol.*, Innsbruck, 1890, p. 173) ; la fin de la phrase — ὡς ἱερὸν ἐπιτήδειον — confirme parfaitement cette interprétation. Il subsistait néanmoins une différence entre les jeux de Némée et ceux de l'Isthme : ici, l'ache était séchée, tandis que là elle était verte : Pindare, *O.* III, 27, schol. ; Apollonius de Rhodes III, 1240, schol. Je rappellerai toutefois la scholie à Pindare, *O.* XIII, 45 c, déjà mentionnée, sur cette imitation des jeux néméens par les jeux isthmiques : ἀμφότεροι γὰρ ἐπιτάφιοι, ἱερὸν δὲ τὸ σέλινον τῶν καταχθονίων, ainsi que l'existence d'un Σελινοῦς, roi d'Aigialos-Achaïe et père d'Hélikè, héroïne éponyme de la cité achéenne d'Hélikè, fils de Poseidon (Pausanias VII, 1, 3 ; 4 ; Stéphane de Byzance, s.v. Ἑλίκη).

7. La succession pin-ache-pin, aux jeux isthmiques, est confirmée par de nombreux témoignages : Pindare, *O.* XIII, 45 c, schol. ; *I.*, *Argum.* B ; Apollonius de Rhodes III, 1240, schol. ; Nicandre, *Alexiph.* 605, schol. ; Lucien, *Anach.* IX, 16 ; Dion de Pruse IX, 10 ; Pausanias VIII, 48, 2 ; Pline, *H.N.* XV, 36.

P. 68.

2. Ceux qui relevèrent et portèrent à Sisyphe le cadavre de Mélicerte s'appelaient Donakinos et Amphimachos : Pindare, *I.*, *Argum.* C, schol. ; Tzétzès, Lycophron 107, 229, schol.

4. Fleuve côtier qui prend sa source non loin de Némée, et qui baigne les secteurs de Phlionte et de Sicyone ; Némée est une de ses nombreuses filles : Pausanias II, 15, 3 ; V, 22, 6. D'autres traditions, cependant, font de Némée la fille de Zeus et de la Lune.

5. Ce fragment est longuement commenté par Meineke, *Anal. Alex.*, Berlin, 1843, p. 80-7 ; cf. encore I. V. Powell, *Collect. Alex.*, p. 45 ; F. Scheidweiler, *Euphor. fragm.*, Bonn, 1908, n° 98.

6. *Aitia* III, frg. 59, Pfeiffer, l. 5-9 ; cf. Callimaque, éd. Cahen, Paris, 1953, p. 49.

7. Les Corinthiens : cf. Pindare, *O.* XIII, 14 (παῖδες Ἀλάτα), avec la scholie, *I.* II, 19 d, schol. (Ἀλητίδαι οἱ Κορίνθιοι). Alètès était un héros corinthien, descendant d'Hèraklès et conquérant dorien de la cité : *RE*, s.v. (5), Toepffer.

8. Poseidon ; l'épiclèse se retrouve chez Philostrate, *V. Ap.* IV, 6 ; Lycophron 135, schol. ; Hésychius, s.v. Les explications anciennes mettent le nom en rapport soit avec la mer Égée, soit avec la ville d'Aïgaï, citée par Homère, *Il.* VIII, 203 ; XIII, 21; *Od.* V, 381, comme lieu consacré au dieu. Cf. *RE*, s.v. Aigaios 2, Wentzel.

9. Les jeux néméens, institués par Hèraklès.

10. De Corinthe. Éphyra était l'héroïne éponyme de la ville, fille, d'après les principales traditions, d'Okéanos et de Téthys (*RE*, s.v., Tümpel). Elle fut la première occupante de la région ; il semble donc bien, malgré les objections de Lenschau, *RE*, s.v. Korinthos, suppl. IV, col. 1009, 3, que l'Éphyra évoquée par Homère, *Il.* VI, 155, désignait déjà la cité de l'Isthme.

11. Xénocrate dirigea l'Académie de 339 à 314. Son disciple Proclès nous est inconnu ; à moins que son nom ne soit ici déformé, et qu'il ne s'agisse en fait de ce Proclos (ou Patroclos : voir l'app. crit.) cité par Alexandre d'Aphrodise dans son *Comment. des réful. sophist.* d'Aristote (p. 9, Wallies) comme l'auteur d'un ouvrage sur les jeux (Πρόκλος ἐν τῇ τῶν ἑορτῶν ἀπαριθμήσει...) ; cf. C. Müller, *F.H.G.* II, p. 342. — Remarquons la composition directe — c'est-à-dire l'oubli par Plutarque de la fiction dramatique — dans ce dernier paragraphe.

P. 69.

1. Homère, *Il.* IX, 203 : seul exemple, chez le poète, du terme ζωρότερον. Les explications qu'en donne Plutarque dans cette *Question* se retrouvent toutes plus ou moins exactement chez les scholiastes (cf. *Il.* III, p. 385, Dindorf), chez Eustathe, *ad loc.*, et surtout Athénée 423 EF. Voir encore : M. R. Arundel, « Emped., frg. 35, 12-15 » *Class. Rev.* XII, 1962, p. 109-11 ; M. L. West,

« ζωρός in Emped. », *id.* XVI, 1966, p. 135-6 ; F. Solmsen, « ΖΩΡΟΣ in Emped. », *id.* XVII, 1967, p. 245-6 ; J. Bollack, *Emped.* III, *Les origines*, *Com.* I, Paris, 1969, p. 202-9.

2. Ainsi présentée, la citation du passage homérique est déformée. Il s'agit en fait de trois vers dont la traduction est la suivante : « Dispose un plus grand cratère, fils de Ménoetios, et mêle un vin plus pur ; prépare ensuite des coupes pour chacun : ce sont des amis... »

3. En vérité, tel est bien le sens, ici comme ailleurs, de l'adjectif ζωρός, le suffixe -*tero lui donnant normalement une valeur oppositive : relativement pur, en face du mélange ordinaire (voir *infra*, la note 8) ; ainsi, entre οἶνος ἄκρατος et οἶνος ζωρότερος il n'y a qu'une nuance : une différence de degré dans la force. Cf. J. Bollack, *op. c.*, p. 205-6.

5. C'est-à-dire, précisément, un mélange plus chaud, lequel ne peut être obtenu que par un apport d'eau plus chaude. L'usage de boire chaud paraît avoir été assez répandu en Grèce, à en juger par les expressions *thermopolium*, *thermopotare* de Plaute, *Trin.* 1013 sqq., ainsi que par un passage du *Curc.* (293), où le même Plaute se moque des « grécaillons » *(Graeculi)* qui s'enivrent de cette manière (cf. encore Athénée 352 B). D'ailleurs les Romains le faisaient également : Pétrone, *Satir.* 65.

6. Diels-Kranz, *Vorsokr.* I, p. 326-8, frg. 35, l. 15.

7. A « pur » (ἄκρητα) s'oppose en fait : « mélangé », et non : « bien mélangé » (εὔκρατον). J. Bollack a montré, *op. c.*, p. 204-8, la genèse, chez Empédocle, puis l'exploitation par les glossateurs, ainsi qu'à leur suite par Théophraste et ses utilisateurs directs ou indirects (Athénée, Eustathe) (voir *supra*, la n. 1), de ce sens aberrant : « mélangé », de l'adjectif ζωρός. La dérivation sémantique adoptée ici par Plutarque *(bien mélangé*, c'est-à-dire *chambré)* remonte, elle aussi, à certains grammairiens alexandrins (*id.*, p. 207). On a prétendu trouver une citation du vers d'Empédocle chez Aristote, *Poet.* 1461 A 23 ζῷά τε πρὶν κέκρητο, que l'on a donc corrigé en conséquence : J. Bollack a également montré (*id.* p. 208-9) que la citation d'Aristote se rapporte à un autre passage d'Empédocle, sans doute du Περὶ φύσεως, et que son texte doit par conséquent être conservé.

8. Il s'agit en fait de formes contenant le suffixe d'opposition -*tero, non de véritables « comparatifs », δεξίτερον s'opposant à ἀριστερόν et θηλύτερον à ἄρρην : cf. P. Chantraine, *Gram. hom.* II, p. 150. Pour ζωρότερον, il y a au moins ici une interférence sémantique (voir *supra*, la n. 3) ; l'adjectif semble en tout cas s'être figé sous cette forme oppositive dès Homère, et jusqu'à l'époque alexandrine ; cf. J. Bollack, *op. c.*, p. 205.

9. Littéralement : « ...que les années se disaient autrefois *hôrous* ». La forme ὦρος est donnée au contraire comme hellénistique et tardive — analogique d'ἐνιαυτός ? — par H. Frisk, *Gr. Etym. Wörterb.*, s.v. ὥρα ; il est possible toutefois que nous en ayons un exemple ancien dans le frg. 49 (= 42 A, Diehl[3]) d'Hipponax (éd. Masson).

P. 70.

2. Voir *supra*, la n. 4, p. 69.
3. Interprétation donnée, dans un contexte différent (cf. Athénée 10 C), par Aristote, *Poet.* 1461 A, 14 sqq.; sur son origine, voir J. Bollack, *op. c.*, p. 206.
4. Le rhéteur et sophiste du IVe s., adversaire d'Isocrate, qui se rendit célèbre par sa critique d'Homère malveillante et obtuse, méritant ainsi son surnom de « fléau d'Homère » (Ὁμηρομάστιξ) ; il s'amuse précisément à relever toutes les prétendues absurdités que le poète attribue aux dieux et aux héros.
5. Les ambassadeurs étaient en fait au nombre de cinq (*Il.* IX, 168-70) ; mais Phénix et Ulysse sont les plus âgés ; ce sont eux qui tiendront à Achille les principaux discours, et c'est à eux que s'adresse le salut du héros (*id.* 198).
6. L'explication du phénomène constitue le sujet de la septième *Question* du premier *Livre* ; un passage de la troisième *Question* du troisième *Livre* (650 C-E) apporte quelques considérations supplémentaires ; voir aussi les notes correspondantes dans le vol. I.
7. Chiron, le sage centaure de Magnésie, auquel Pélée confia l'éducation de son fils, était en effet un médecin célèbre, et c'est à l'enseignement de la médecine qu'Homère, pour sa part, borne, dans l'*Iliade*, XI, 832, le rôle de Chiron auprès d'Achille. Voir aussi la n. 1 pour la p. 115 du vol. I.
8. C'était le cas d'Achille et celui de Patrocle. En 621 A, Plutarque professe une opinion sensiblement différente : ceux qui s'agitent s'enivrent plus vite que ceux qui restent calmes.
9. Voir *supra*, la n. 9 pour la p. 64.
10. Il doit s'agir d'une sorte d'ankylose. L'ache était en tout cas abondamment utilisée en médecine, dans l'Antiquité.
11. Cette curieuse mention de l'ache, nourriture des chevaux d'Achille, a sans doute été suggérée à Plutarque par le thème de la *Question* précédente. Mais on se demande quelle réminiscence d'ordre médical ou « scientifique » est venue altérer à ce point le souvenir qu'il avait du passage de l'*Il.*, II, 773-8, où l'on voit simplement les chevaux des hommes d'Achille paître le lotus ou l'ache des marais, tandis que leurs maîtres se prélassent.
12. Le combat — et la défaite — des Achéens, décrits dans le chant VIII, avaient été interrompus par l'arrivée de la nuit.

P. 71.

1. *Il.* XX, 467-8.
2. *Il.* IX, 325 : citation adaptée.
3. *Il.* I, 225.
4. Voir *supra*, p. 51-2.

P. 72.

1. *Rsp.* 423 B : οὗτος ἂν εἴη καὶ κάλλιστος ὅρος τοῖς ἡμετέροις ἄρχουσιν, ὅσην δεῖ τὸ μέγεθος τὴν πόλιν ποιεῖσθαι καὶ ἡλίκῃ

οὔσῃ ὅσην χώραν ἀφορισαμένους... Μέχρι οὗ ἂν ἐθέλῃ αὐξομένη εἶναι μία, μέχρι τούτου αὔξειν, πέρα δὲ μή... Ὅπως μήτε σμικρὰ ἡ πόλις ἔσται μήτε μεγάλη δοκοῦσα, ἀλλά τις ἱκανή. Cependant, le texte de Plutarque, tel que le présentent les manuscrits, est corrompu ; aucune des corrections proposées (voir les app. crit. de C. Hubert et de H. B. Hoffleit) ne m'a paru acceptable ; celle de C. Hubert, séduisante à première vue, se fonde à tort sur une ligne du contexte platonicien (422 E ἑκάστη γὰρ αὐτῶν (scil. τῶν ἄλλων πόλεων) πόλεις εἰσὶ πάμπολλαι, ἀλλ' οὐ πόλις), dont le sens est tout à fait différent.

2. Littéralement : « à des officiers chargés de rythmer la nage ».

3. Le banquet est fréquemment comparé à un théâtre par Plutarque : cf. *infra* 678 E, 679 B ; F. Fuhrmann, *Les images de Plut.*, Paris, 1964, p. 228-9.

4. Mais qui sont amenés par certains invités : ce sont les fameuses « ombres », dont il est longuement question en VII, 6 : Περὶ τῶν λεγομένων σκιῶν, καὶ εἰ δεῖ βαδίζειν καλούμενον πρὸς ἑτέρους ὑφ' ἑτέρων ἐπὶ δεῖπνον, καὶ πότε καὶ παρὰ τίνας.

5. Cette interprétation de ce vers (*Th.* 116) se retrouve, moins assurée cependant, en *De Is. et Osir.* 374 C ; divers scholiastes en donnent plusieurs autres (cf., également, A. West, éd. de la *Théog.*, Oxford, 1966, p. 192-3).

6. Expression du Περὶ φύσεως, citée également en 644 C : voir la n. 6 pour la p. 109, du vol. I. — Ce fils du grand-père Lamprias, qui aurait offert — la veille ! — le repas en question, serait donc le père de Plutarque. Mais on peut se demander si Plutarque ne songe pas, en fait, au repas prétendument offert par son frère Timon, et au cours duquel leur père morigéna ce dernier de n'avoir pas réservé les places pour ses invités (I, 2). La confusion nous ferait saisir sur le vif un de ces détails par lesquels Plutarque s'efforce, par intermittence, de masquer le caractère littéraire des Συμποσιακά.

P. 73.

1. Sur cette idée, voir *supra*, la n. 1, p. 15.

2. Frg. 76, Wimmer. Citation répétée en 716 A.

3. Homère, *Il.* XI, 7-8 ; citation gratuite, après l'amusante image de l'hippodrome.

4. Ce gigantisme caractérisa effectivement, à l'époque impériale, les maisons riches ; on trouvera encore une référence à l'οἶκος τριακοντάκλινος dans la description des banquets de St. Philarète, de Nicétas (I. Cazzaniga, « Un τριακοντάκλινος in Niceta d'Amnia (vita di S. Filareto) e P. Mil. Vogl. 24 », *SCO* XVII, 1968, p. 30-4.

5. Plutarque déteste les réunions tumultueuses : cf. 621 B, avec la n. 1, pour la p. 34 du vol. I ; *supra*, 678 C ; en *De amic. mult.* 94 AB, il se moque des riches qui s'entourent d'une grande quantité de prétendus amis.

6. *De cup. div.* 527 F - 528 B développe cette idée sur la richesse, avec notamment l'image du théâtre et l'emploi de l'adjectif τυφλός (cf. encore *Lyc.* X, 4). Plutarque modifie d'ailleurs le sens, proverbial depuis Hipponax (cf. frg. 36, Masson), de cette épithète appliquée à la richesse ; en français, seuls les poètes se permettent de parler de « ténèbres aveugles », par exemple. Quant à l'expression πλοῦτος ἄπλουτος, elle provient de Théophraste, selon *De cup. div.* 527 B et *Lyc.* X, 2.

7. Pour signifier : rarement. Strabon IX, 2, 11 et, à sa suite, Eustathe, *Ad Il.* II, 499, expliquent cette expression proverbiale : l'Harme est une hauteur de la chaîne du Parnès, près de Phylè (il y avait aussi une localité de ce nom en Béotie, près de Mykalessos), en direction de laquelle certains membres de la théorie pythaïde (« τῶν λεγομένων Πυθαϊστῶν ») observaient, à partir d'Athènes, des éclairs qui devaient leur être un signe pour l'envoi de leur offrande sacrificielle à Delphes ; ces observations avaient lieu durant trois mois par an, à raison de trois jours et trois nuits par mois. L'expression complète était d'ailleurs : Ὁπόταν δι' Ἅρματος ἀστράψῃ (ἤγουν ὀψέ ποτε καὶ διὰ χρόνου ἀδήλου : Eustathe).

8. En n'acceptant qu'un petit nombre de passagers. L'image du bateau appliquée aux banquets est fréquente dans les *Propos de Table* : voir *supra* 678 D ; F. Fuhrmann, *op. c.*, p. 229.

P. 74.

1. Le proconsul romain, par exemple.

2. Zeus Protecteur de la Parenté ; nous n'avons que des attestations littéraires de l'épiclèse correspondant à ce culte : Euripide, *Andr.* 921 ; Aristophane, *Ran.* 750 ; Platon, *Leg.* 881 D ; Ps.-Aristote, *De mundo* 401 A 21 ; Julien, *Ep.*, frg. 89 B, 291 D, etc. Un passage de Proclus, où l'on a voulu voir un frg. de l'ouvrage de Plutarque sur Hésiode (cf. VII, p. 62, 16 sqq., Bernardakis), en fournit une explication. Cf. encore L. R. Farnell, *op. c.* I, p. 53.

3. Des idées semblables sont exprimées en 709 A.

4. La prière précédait l'acte sacrificiel proprement dit. — Le même terme de comparaison sert, mutatis mutandis, dans un contexte semblable en 708 C.

5. Le texte des manuscrits rattache — encore faut-il admettre pour cela la substitution de particule que je signale dans l'app. crit. — la triple libation à l'accomplissement des sacrifices. Il est vrai que ceux-ci, qu'ils fussent sanglants ou non, s'accompagnaient normalement de libations, celles-ci pouvant d'ailleurs en d'autres cas se suffire à elles-mêmes en tant qu'offrande ; que la nature des libations, d'autre part, variait selon les circonstances. Mais de quel genre de sacrifice pourrait-il s'agir ici ? Nulle part un tel usage n'est attesté. De plus, est-il concevable que des sacrificateurs aient distingué trois groupes de divinités pour leurs libations, alors que pour la prière ils confondaient au contraire dans une invocation unique la divinité titulaire du temple, les σύνναοι et

les σύμβωμοι, comme l'indique précisément le passage cité dans la note précédente ? Je pense donc que Plutarque a introduit en réalité un second terme de comparaison, en se référant à l'usage bien connu des trois cratères à libation que l'on remplissait dans les banquets, le premier en l'honneur de Zeus Olympien et des autres dieux de l'Olympe, le second en l'honneur des héros, le troisième en l'honneur de Zeus Sauveur (cf. Pindare, *I.* VI, 10, schol. ; Platon, *Phil.* 66 D, schol. ; *Charm.* 167 A ; *Ep.* VII, 340 A, 334 D ; Sophocle, frg. 425, Pearson ; Eschyle, *Eum.* 759 ; *Suppl.* 27 ; Pollux VI, 15 ; Plutarque lui-même, *Quaest. Rom.* 270 A) ; le pluriel τοῖς δ' ἀπὸ τοῦ τελευταίου ne peut guère nous surprendre, surtout si nous considérons que Zeus Sauveur pouvait également être invoqué comme le représentant suprême de toutes les divinités salvatrices ; au reste, les règles n'étaient pas absolument fixes, et d'autres divinités pouvaient être invoquées, tels Dionysos, Hygie ou Zeus Philios (cf. M. P. Nilsson, *Symbol. philol. O. A. Danielsson octog. dic.*, 1932, p. 218 sqq.). Par conséquent, une ou deux lignes, environ, du texte primitif ont dû se perdre ; nous pouvons les rétablir ainsi en substance : « et quand nous faisons nos libations dans les banquets, nous ne le faisons pas sous forme d'une offrande unique à l'ensemble des dieux et des héros... ».

6. Citation platonicienne : *Phaedr.* 247 A.

P. 75.

3. Le terme συμπόσιον est donc pris ici au sens large, englobant d'une part le repas, et d'autre part la réunion à boire proprement dite.

4. La légende a fait de Dionysos un conquérant qui accomplit ses exploits en Égypte, en Éthiopie, en Libye, en Asie Mineure, et qui soumet, avec une armée de Pans, de Satyres et de Ménades, tout le continent asiatique. De tous les récits de ce cycle, le plus fameux, en vertu duquel Dionysos mena ses troupes jusqu'en Inde, se forma à la suite des expéditions d'Alexandre (cf. Diodore de Sicile III, 63-6 ; H. Jeanmaire, *Dionysos*, Paris, 1970, p. 351-72 ; *RE*, s.v. Dionysos, col. 1039-41, Kern).

5. Cet épisode est rapporté également en *An seni resp.* 797 AB (cf. aussi *Pel.* 28-9), par Pausanias IX, 15, 1-2 ; Polyen II, 3, 13 ; Cornélius Népos, *Epam.* VII, 1. Il semble évident qu'il s'identifie avec celui qui est longuement narré par Diodore de Sicile XV, 71, 2-7, malgré une différence notable : l'affaire, chez ce dernier, se passe non pas dans un « endroit périlleux » (Népos dit même : un défilé), mais dans une plaine (διὰ χώρας πεδιάδος), et sans qu'il soit vraiment question de « confusion », ni, de la part d'Épaminondas, de rétablissement des rangs, mais plutôt de manœuvre tactique. On peut penser que Diodore se servit pour son récit d'une source divergente. L'événement eut lieu au retour de l'expédition infructueuse que les Thébains firent en 368 contre Alexandre de Phères, sous la conduite de Cléomène et d'Hypatas, pour délivrer Pélopidas et Isménias, retenus prisonniers par le

tyran. Épaminondas, qui n'avait pas été réélu béotarque, y participait comme simple hoplite, et c'est sur les instances des soldats affolés qu'il prit le commandement et parvint ensuite à ramener l'armée saine et sauve.

6. Sur Διόνυσος Λυαῖος, voir la n. 4 pour la p. 16 du vol. I ; l'épithète est prise ici dans le sens plus restreint et plus familier de : le dieu qui délivre de l'égarement dû à la faim. Χορεῖος ne se retrouve qu'en *De coh. ira* 462 B, associé d'ailleurs à λυαῖος, pour qualifier le vin pur.

7. Ps.-Alexandre d'Aphrodise 1, 82 (C. Ideler, *Phys. et med. gr. min.*) traite également, avec une argumentation similaire, le grave (!) problème agité dans cette *Question*.

P. 76.

1. Sur cette croyance populaire universelle, fort répandue également dans l'Antiquité, et concernant l'ensemble des êtres vivants, voir W. Déonna, *Le symbol. de l'œil*, Paris, 1965, p. 153-8, avec une très abondante bibliographie.

2. Conception de la philosophie professée par Platon, *Theaet.* 155 D, puis par Aristote, *Met.* 982 B 12-8 ; cf. J. Tricot, *Aristote, La Métaph.*, Paris, 1970, t. 1, p. 17. — Sur la portée philosophique et religieuse de toutes ces déclarations, voir D. Babut, *Plut. et le Stoïc.*, Paris, 1969, p. 283 et 514.

3. La fascination des enfants est traitée, d'après une autre source, semble-t-il, par Ps.-Alexandre d'Aphrodise II, 53 (C. Ideler, *Phys. et med. gr. min.* 1, p. 67).

4. L'historien de la seconde moitié du IIIe s., en qui Plutarque avait peu de confiance à cause de la dramatisation à laquelle il se livre d'habitude (*Them.* 32). Cf. Jacoby, *Fr. Gr. Hist.* (81) II, A., p. 187, 79.

5. Le terme μιγάδες est surprenant, mais sans doute authentique. Il peut s'expliquer par les rapports qui étaient censés exister entre certains Grecs et les habitants du pays en question. L'interprétation « mi-Grecs » suggérée par Wilamowitz (= 'Ελληνόσκυθαι) et adoptée par H. B. Hoffleit, quoique attestée par Dion de Pruse LIII, 6, me paraît, en l'occurrence, artificielle. La correction μιγάδας, enfin (voir l'app. crit.) n'est guère plus satisfaisante. Quant à l'histoire du funeste pouvoir de cette peuplade mythique, elle est confirmée par Stéphane de Byzance, s.v. Θιβαίς, avec l'indication d'une autre source, les Συμποσιακά de Didyme, lequel parle d'ailleurs d'une influence mortelle des Thibiens et ajoute : τὰ σώματα αὐτῶν εἰς θάλασσαν ῥιφέντα οὐ καταδύουσιν (sur les rapports entre les Συμποσιακά de Plutarque et l'ouvrage de Didyme, voir le vol. I, p. XIII-XVI). C'est sans doute à Phylarque que Didyme est lui-même redevable. Pline, *H.N.* VII, 17, apporte d'autre part, en se référant également à Phylarque, une précision supplémentaire : ces êtres extraordinaires auraient eu dans un œil une pupille double.

P. 77.

1. Le même phénomène est mentionné par Pline, *H.N.* X, 15 et par Élien, *N.A.* IX, 2. Aristote, *Probl. ined.* III, 46 l'explique par la puanteur de l'aigle.

2. Littéralement : à dépister. La revitalisation de l'image, dans la phrase suivante, tient du jeu de mots.

3. Même des corps inanimés, des métaux et des minéraux : c'est la théorie d'Empédocle, transmise par Platon, *Men.* 76 C sqq., exposée en *Quaest. nat.* 916 CD, avec la citation γνοὺς ὅτι πάντων εἰσὶν ἀπόρροιαι, ὅσσ' ἐγένοντο, évoquée également en *Plat. Quaest.* 1005 B-D, à propos de l'attraction de l'aimant et de l'ambre (cf. A. E. Taylor, *A com. on Plat. Tim.*, Oxford, 1928, p. 579).

4. Identification, ici, de ces émanations avec les simulacres de Démocrite : cf. 735 A : τὰ εἴδωλα ... ἀπιόντα ... μάλιστα ... ζῴων ὑπὸ σάλου πολλοῦ καὶ θερμότητος ... ὡς 'Επίκουρος οἴεται μεχρὶ τούτου Δημοκρίτῳ συνεπόμενος (= Diels-Kranz, *Vorsokr.* II, p. 103, n° 77 ; Usener, *Epicurea*, 326).

5. Le πνεῦμα, quant à lui, est une conception biologique péripatéticienne ; sur sa nature, son rôle et ses rapports avec la chaleur interne, voir la n. 1 pour la p. 93 du vol. I.

6. Exposant en 626 C la théorie platonicienne de la synaugie, Plutarque parle au contraire d'« un souffle brillant qui jaillit des yeux (πνεῦμα τῶν ὀμμάτων αὐγοειδὲς ἐκπῖπτον) ». Ici, c'est en fait le souffle lui-même qui doit être considéré comme brûlant, conformément d'ailleurs à la variante αὐτὴν (voir l'app. crit.) ἀφιέντων πυρώδους que présente Aristote *Probl. ined.* III, 52, où cette phrase se retrouve intégralement à titre d'explication pour le phénomène de la fascination, suivie aussitôt de la conclusion : τὸ γὰρ διὰ τῶν ὀμμάτων ἐκπῖπτον, εἶτ' ... ἀπολλύει que Plutarque reproduit pour sa part à quelques lignes d'intervalle (voir 681 B).

7. Certes, la fascination ne peut se produire que d'œil à œil. Cependant, les ἀπόρροιαι par lesquelles le phénomène est expliqué sont des éléments actifs ; toute la suite de l'argumentation de ce chapitre souffre d'une confusion entre l'influence subie et l'influence exercée à travers les yeux.

8. Sur la violence exceptionnelle de la passion amoureuse, voir 623 C, *Amat.* 759 AB.

P. 78.

1. Le terme est poétique : cf. Lobel-Page, *Poet. Lesb. Fr.* p. 92, n° 130 = J. M. Edmonds, *Lyr. Gr.* I, p. 238 (Sappho) (cf. Bergk, *P.L.G.* III, frg. 125) ; Anthol. Pal. V, 134 ; XII, 109 (cf. Theognis, 1353 ; Platon, *Phaedr.* 251 D, schol. ; Kern, *Orphica*, frg. 361 ; Catulle LXVIII, 18 ; Plaute, *Pseud.* 63).

2. L'ambiguïté signalée *supra* dans la note 7, pour la p. 77, est ici à son comble, au point que l'on peut se demander si καὶ προσβλέ-

πουσι n'a pas été introduit par erreur dans le texte à partir l'une glose maladroite. Quant à l'idée de l'influence primordiale de la vue, elle est exprimée également en 654 DE.

3. Une longue digression sur ce phénomène se trouve en *Alex.* 35, à propos du gouffre d'Ecbatane. Le naphte dont il est question n'est autre que notre pétrole brut, relativement liquide et volatile ; ce sont les vapeurs qu'il dégage qui s'enflamment si facilement, non le liquide lui-même. Des « sources » de naphte étaient connues un peu partout dans l'Antiquité, mais surtout (déjà !) en Asie, et notamment en Mésopotamie, près de Babylone (Dion Cassius LXVIII, 27 ; Strabon XVI, 743 ; Spt. *Gen.* 11, 2-3), ainsi qu'à l'est du Tigre, aux environs de Suse (Strabon, *ibid.*), et dans tout le sud de la Médie.

4. La même idée est exprimée dans un fragment du Περὶ ἔρωτος (nº 138, p. 85, Sandbach), avec citation de Xénophon, *Cyr.* V, 1, 16.

5. Le Charadrius oedicnemus des zoologues, ou oiseau des ravins.

6. Le fait est brièvement cité par la Souda, s.v. Χαραδριός, et par une scholie à Platon, *Gorg.* 494 B ; un peu plus longuement, mais avec certaines variantes, par Élien, *H.A.* XVII, 13 ; d'une manière proche du texte de Plutarque (notamment avec l'hypothèse χαραδριὸς ... ὥσπερ πρὸς ὑγιείας μετάδοσιν ἐπίφθονον ἔχων τὸ φρόνημα), par Théophylactos, *Coll.* 15 (C. Ideler, *Phys. et med. gr. min.* I, p. 180). Pline, *H.N.* XXX, 94, le rapporte au loriot (icterus-ἴκτερος, « a colore »), ce qui serait, somme toute, assez naturel.

7. Par ophtalmie, Plutarque entend le trachome ou conjonctivite granuleuse, maladie contagieuse déjà soignée en Chine au troisième millénaire, fréquemment mentionnée ou décrite par les auteurs de l'Antiquité, et qui reste encore aujourd'hui la principale cause de cécité dans les pays où l'hygiène laisse gravement à désirer.

8. Ce second chapitre a été largement repris par Psellus, *Omnif. doctr.* 82, Westerink.

P. 79.

1. Une explication tout à fait semblable de la fascination se trouve chez Ps.-Alexandre d'Aphrodise II, 53 (C. Ideler, *Phys. et med. gr. min.* I, p. 67).

2. Trompant, par conséquent, et endormant, pour ainsi dire, la malveillance qui règne dans l'âme du fascinateur. Sur les amulettes et autres moyens utilisés contre le mauvais œil, voir W. Déonna, *op. c.*, p. 179-96.

3. Sur cette image, voir *supra*, la n. 9 pour la p. 25.

4. *Amal.* 764 A présente une image semblable : οὐ δικαίως χρεοκοπῶν τὸν λόγον. Elle se trouve chez Platon, *Pol.* 267 A, *Rsp.* 506 E - 507 A ; 612 C-E.

P. 81.

1. Il faudrait pouvoir traduire : réagir.

2. Une image tout à fait semblable se trouve en *De Pyth. orac.* 404 F.

3. *Aph.* I, 3 ; la « citation » se retrouve dans un contexte semblable en *Non posse suav. vivi. sec. Epic.* 1090 B. Cette curieuse théorie — qui devait connaître de nos jours des prolongements comiques — fut reprise par Celse, *De medic.* II, 2.

4. Quel que soit le sens à donner au terme ῥευμάτων (on a songé aussi au rayon visuel), ces lignes se relient fort mal au contexte, tout en interrompant, d'autre part, la suite des idées. La transposition voulue par Graf (voir l'app. crit.) n'est pas satisfaisante. Je les considère comme une interpolation due à la similitude des thèmes (l'eau jouant le rôle de miroir et l'autofascination), à partir d'une glose provenant peut-être de quelque recueil d'*hypomnèmata*, selon la suggestion de Hartman et de C. Hubert.

P. 82.

1. Expression proverbiale pour désigner ce qui ne vaut rien. Elle provient d'un oracle rendu à Aegion (petite cité d'Achaïe sur le golfe de Corinthe) ou, selon une autre tradition, à Mégare, en réponse à la question posée pour savoir qui avait la primauté parmi les Grecs. La réponse de la Pythie avait été : Ὑμεῖς δ' Αἰγιέες (Μεγαρέες) οὔτε τρίτοι, οὔτε τέταρτοι, οὔτε δυωδεκαταῖοι, οὔτ' ἐν λόγῳ, οὔτ' ἐν ἀριθμῷ. D'où le proverbe Αἰγιέες (Μεγαρέες) οὔτε τρίτοι, οὔτε τέταρτοι, fréquemment cité (on trouvera toutes les références chez Leutsch-Schneidewin, *Paroem. gr.* I, p. 19 ; C. Müller, *F.H.G.* II, p. 51 ; Parke-Wormell, *The Delph. or.*, Oxford, 1956, II, p. 1-2). En 730 D, Plutarque se réfère au même proverbe, d'une manière tout à fait identique, mais en nommant les seuls Mégariens.

2. Diels-Kranz, *Vorsokr.* II, p. 103-4, n° 77. Cette théorie de Démocrite concernant ses fameux simulacres est également rapportée en 735 AB (Diels-Kranz, *ibid.*). C'est une opinion répandue, de toutes façons, que l'action néfaste du mauvais œil provient d'une âme et d'un cœur méchants, dont il transmet les sentiments (cf. W. Déonna, *op. c.*, p. 155).

3. Τὸ ἔμψυχον : le terme est précisément attribué à Démocrite en 735 B.

4. Des bribes de toute la partie centrale de cette *Question* ont été plus ou moins exactement reproduites par le compilateur sicilien (du XIIe s. ?) Michel Glycas (*Annales* I, 58 A, p. 110, l. 11 sqq., Bekker) : voir le vol. I, p. XXXII.

5. Formule qui revient quasiment identique en 697 F, et qui pourrait s'ajouter à la liste des procédés de composition mis en œuvre par Plutarque dans les Συμποσιακά : voir le vol. I, p. XVI-XVII.

6. Adaptation, en fait, de deux vers d'Homère, *Od.* VII, 115-6, ainsi formulés :

ὄγχναι καὶ ῥοιαὶ καὶ μηλέαι ἀγλαόκαρποι
συκέαι τε γλυκεραὶ καὶ ἐλαῖαι τηλεθόωσαι.

P. 83.

1. Cette remarque peut paraître surprenante ; mais s'il est vrai que le pommier est volontiers plus chétif en Grèce que dans nos pays plus humides et plus tempérés, les progrès de l'arboriculture, notamment grâce à la greffe, avaient permis dès l'époque hellénistique d'obtenir de très beaux fruits.

2. Diels-Kranz, *Vorsokr.* I, p. 340, frg. 80.

3. Traduction vaille que vaille, pour les besoins de la cause, de cet adjectif-hapax.

4. La fin de l'automne ne concorde guère avec la première diminution des chaleurs. L'expression est d'autant plus étrange que les grenades sont mûres, en fait, dès la deuxième moitié de septembre.

5. La référence ne se rapporte à aucun des ouvrages subsistants de Théophraste, et a échappé aux éditeurs de ses fragments.

6. C'est un hapax.

7. Diels-Kranz, *Vorsokr.* I, p. 370, 148-50. En fait, seule la dernière de ces épithètes illustre vraiment la remarque de Plutarque. Ce caractère expressif de la langue d'Empédocle, qui n'apparaît d'ailleurs pas spécialement dans les fragments subsistants, devait correspondre à son souci bien connu de précision et de clarté.

8. Élien, *V.H.* III, 41, dit sans doute moins exactement : τὸ πολυκαρπεῖν οἱ ἀρχαῖοι ὠνόμαζον φλύειν · ὅθεν τὸν Διόνυσον Φλεῶνα ἐκάλουν.

P. 84.

1. Fragment de la *Thébaïde* (Thèbes fut fondée par Cadmos), dont on peut rapprocher 735 D φλοίουσαν, ὡς 'Αντίμαχος ἔφη, τὴν ὀπώραν : Kinkel, *Epic. Gr. Fr.* I, p. 287, n° 36 = n° 40, Wyss. Antimaque de Colophon, qui connut son apogée autour des années 400, joignit, dans un cadre surtout épique, le travail du savant à celui de l'artiste.

2. L'étoile du Chien, personnification de la canicule.

3. *Phaenom.* 335, où il est d'ailleurs question des plantes (φυταλιαί), et non des fruits.

4. Sur les rapports étymologiques et sémantiques des termes φλύειν, φλοίειν (φλοίουσαν), φλόος, Διόνυσος Φλοῖος, ὑπέρφλοιος, voir H. Frisk, *Gr. Etym. Wörterb.*, s.v. φλέω et φλοιός. L'épithète Φλοῖος du Dionysos de la végétation se présentait sous diverses formes : Φλεύς à Érythrées et Chios, Φλέως à Éphèse, Φλεών (voir *supra*, la n. 8 pour la p. 83), Φλέος à Priène (Wilamowitz, *Der Gl. d. Hel.*, Bâle, 1956, II, p. 367, n. 2 ; H. Frisk, *id.*, p. 1026 ; M. P.

Nilsson, *Gesch. d. gr. Rel.*[2] I, p. 576, n. 3) ; ce culte devait se concentrer surtout en Ionie.

5. Ce sont effectivement diverses nuances du même sens fondamental : cf., d'une part, ὑπερφίαλος, ὑπέραυχος, etc., d'autre part, ὑπέργειος, ὑπερπόντιος, ὑπερβαίνω, etc.

6. Le second élément du terme, -ὤιον, est peu clair : H. Frisk, *op. c.*, s.v. ὑπερῷα.

7. *Od.* III, 65 ; 470.

8. *Il.* XI, 176 ; *Od.* IX, 293.

P. 85.

2. Toutes ces affirmations sur l'acerbité du figuier et ses manifestations se retrouvent *infra* 696 F-697 A ; à l'exception d'un ...détail : arbre et fruit n'y sont nullement distingués (ὥστε καὶ... τὸ σῦκον αὐτὸ καὶ τὸ ξύλον καὶ τὸ θρῖον ἀναπεπλῆσθαι [δριμέος ὀποῦ]) ! Cf. Aristote, *Probl. 925 A1 [τῆς συκῆς] ὁ ὀπὸς πάντων δριμύτατος ... καὶ ὁ πολὺς καπνός. — Sur la vertu détersive des substances caustiques et le mécanisme de cette action, voir 627 C, à propos de l'eau de mer.

3. En fait, les fleurs du figuier se trouvent réunies à l'intérieur du réceptacle improprement appelé fruit, et qui, après sa fécondation, se renfle pour devenir la « figue » ; il n'est pas étonnant qu'elles aient échappé à l'attention des Anciens. Aristote, *Plant.* 828 B 35-40, cite également, comme dépourvus de fleurs, le palmier et « les arbres semblables », en donnant d'ailleurs pour cela diverses explications, parmi lesquelles l'âpreté (τραχύτης), mais non l'acerbité. Théophraste, *H.P.* III, 3, 7-8, mentionne de même, mais sous réserve, le chêne, le noisetier, le châtaignier et le pin ; Pline *H.N.* XVI, 95, tout en mentionnant, lui aussi, le figuier et le caprifiguier, adopte le point de vue de ceux qui tenaient les chatons des résineux pour des fruits avortés et non pour des fleurs.

4. C'est du bois mou, en tout cas.

5. En 664 C, cette propriété du figuier, de la peau du phoque et de l'hyène est simplement présentée comme un cas d'antipathie naturelle : voir *supra*, la n. 6 pour la p. 25.

6. Aristote, *P.A.* 677 A 19-24, enseigne que le foie des animaux qui n'ont pas de bile est généralement de saveur douce, parce que le sang sain secrété pour pénétrer dans cet organe est d'une nature douce.

7. « La rue fétide ou rue officinale (Ruta graveolens) croît à l'état spontané dans les terrains arides et les rochers, mais elle est naturalisée dans tout le midi de l'Europe depuis que l'Antiquité l'a utilisée... On l'utilisait aussi bien pour ses propriétés médicinales aujourd'hui bien négligées... que comme condiment » (J. André, éd. de Pline l'Ancien, XIX, p. 157, n. 1 pour le § 156).

8. C'est ce que confirment Dioscoride III, 45, 1 (qui ajoute que la plante sauvage est inutilisable à cause, précisément, de son acerbité) et Palladius IV, 9, 14 (alors que *Quaest. Nat.* XLI

(Psellus, *Omnif. Doctr.*), Loeb Cl. Libr. XI, p. 226, Sandbach, professe l'opinion inverse : δριμύτερον ἑαυτοῦ γίνεται · μετατίθεται γὰρ εἰς τὸ φυτὸν τὸ ἐν τῇ συκῇ βαρύοσμον). Pline, *H.N.* XIX, 156 affirme que nulle part elle ne vient mieux que sous le figuier. Il existait même une technique consistant à greffer la rue sur l'arbre lui-même, afin de la faire profiter de la chaleur de ce dernier (Aristote, **Probl.* 924 B, 35-8 ; Theophraste, *C.P.* V, 6, 10).

9. Et, par conséquent, n'en préserve la rue. Après l'argument précédent, nous avons un retour peu logique à la notion de δριμύτης. — Mon interprétation, qui maintient le texte des manuscrits (voir l'app. crit.), se fonde sur l'analogie de *De cap. ex inim. util.* 92 B : l'ail et l'oignon plantés près des roses et des violettes en affinent le parfum, ἀποκρίνεται γὰρ εἰς ἐκεῖνα πᾶν ὅσον ἔνεστι τῇ τροφῇ δριμὺ καὶ δυσῶδες.

P. 86.

1. Voir *supra* 663 F, où ce proverbe apparaît dans la conversation. Il est mentionné sous la forme Ἅλα καὶ κύαμον par les paroemiographes : Leutsch-Schneidewin, *Paroem. gr.* I, p. 8 (Zénobios), p. 188 (Diogénianos) ; Leutsch, *id.* II, p. 275 (Apostolios).

2. C'est-à-dire : du mets le plus indispensable et du plus ordinaire (le sel étant, lui aussi, d'ailleurs, de bas prix (cf. H. B. Hoffleit, *éd.*, p. 442)), donc : à la fortune du pot. L'explication du proverbe est différente chez les paroemiographes : il désignerait les personnes qui feignent de savoir, mais ne savent rien, par référence à ceux qui consultent les oracles et auxquels les prêtres offraient du sel et des fèves.

3. *Il.* IX, 214 ; cf. 697 D τὸν ἅλα θεῖον Ὅμηρος [καλεῖ]. Eustathe commente l'épithète fort différemment, tout en se référant à Plutarque : le sel aurait une influence apaisante sur ceux qui sont dans le chagrin, ou bien serait agent et symbole d'amitié (cf. schol. ad Hom. *Il.* III, p. 386, Dindorf).

4. *Tim.* 60 E τὸ δ' ἁλῶν κατὰ λόγον νόμου θεοφιλὲς σῶμα ἐγένετο : la citation de Plutarque est approximative, mais authentifie, à mon sens, le texte de Platon, dont on a parfois retranché le mot νόμου. Le philosophe se réfère évidemment à l'usage très important que l'on faisait du sel dans les sacrifices.

5. Le fait est réaffirmé, avec davantage de précision (au lieu de ἁγνεύοντας : ἐν ταῖς ἁγνείαις ; il s'agit donc de périodes privilégiées), en *De Is. et Osir.* 352 F et, avec une variante importante, semble-t-il, en 729 A et en *De Is. et Osir.* 363 F : l'abstinence ne concernerait que le sel marin, en raison de la répulsion mystique que la mer inspire à ces prêtres.

6. Sur la chaleur du sel, voir *infra* 697 B. Sur la stimulation, par la chaleur, du désir sexuel et de la fécondité, et sur les causes du phénomène, voir 652 D, à propos de la nature froide du vin. Sur le rôle, enfin, joué dans la sexualité par la chaleur physique,

notamment pour la précocité des filles, voir 651 B, et cf. Aristote, *G.A.* 736 B 34 ; 737 A 3-5.

7. Telle est aussi l'explication donnée en *De Is. et Osir.* 352 F. — Les mêmes qualités sont attribuées au sel, en partie dans les mêmes termes, *supra* 668 EF, ainsi qu'en 697 D, où le vocable χάριτας est plus précisément fondé sur l'étymologie : [ὁ ἅλς] τὰ πλεῖστα μιγνύμενος ... προσφιλῆ ποιεῖ καὶ κεχαρισμένα.

P. 87.

1. Certaines de ces expressions se retrouvent en 668 EF et 697 D. D'autres, et notamment le terme θρίγκωμα, ont paru suspectes ; et il est vrai qu'un passage similaire de *Quaest. nat.*, 912 E, présente au moins une étrange paronymie : [τὰ ταριχευτὰ καὶ ὑφαλμυρίζοντα] ὧν ἡ λεπτότης, ὥσπερ ἐντρίχωμα γενομένη, τὰ σιτία τοῖς σώμασι διὰ τῶν πόρων προστίθησιν.

2. Cette action est due au dessèchement, d'après *Quaest. nat.* 911 D. Cf. Eustathe, *Ad Il.* IX, 214 ; schol. ad Hom. *Il.* III, p. 386, Dindorf ; Macrobe VII, 12, 5.

3. Le porc est en effet particulièrement stupide et, partant, ne sert que pour les sacrifices et la nourriture des humains, selon le frg. 193, 63-6, Sandbach, où le mot est attribué à Chrysippe, comme il l'est aussi chez Cicéron, *De nat. deor.* II, 64, 160 (H. v. Arnim, *St. V. F.* II, 1154) et Varron II, 4, 10. Clément d'Alexandrie, *Strom.* VII, 6, 33 (H. v. Arnim, *id.* I, 516) l'attribue à Cléanthe. Cf. encore Cicéron, *De fin.* V, 38 ; Clément d'Alexandrie, *id.* II, 20, 105 (H. v. Arnim, *id.* II, 723) ; Pline, *H.N.* VIII, 207. La même chose se disait d'ailleurs des poissons : H. v. Arnim, *id.* II, 722. Au reste, aucun des passages mentionnés ci-dessus ne contient la première partie de la « citation » de Plutarque ; peut-être l'a-t-il ajoutée de son propre chef. Aussi bien, le texte n'est-il pas établi avec certitude (voir l'app. crit.) ; la correction νεκρὰν d'Amyot me paraît convenable, parce qu'elle se fonde sur l'analogie partielle de 669 A κρέας δὲ πᾶν — ἡδονὴν προστίθησι.

4. Le fait est donné comme universellement admis *supra* 665 C ; voir la n. 6 pour la p. 27.

5. Sur le « monothéisme » de Plutarque voir K. Ziegler, *Plut. v. Chair.*, col. 302 ; B. Latzarus, *Les idées rel. de Plut.*, Paris, 1920, p. 89-94 ; R. Flacelière, éd. des *Dial. pyth.*, Paris, 1974, p. 9-10.

P. 88.

1. Sur la stimulation au coït des chiennes par le sel, et la prolifération des rats sur les bateaux chargés de sel, cf. *Quaest. nat.* 912 EF.

3. Poseidon, dont l'épouse est Amphitrite, doit à des mortelles une descendance plus nombreuse que celle de tout autre dieu, Zeus excepté : quantité d'éponymes de villes et d'îles passent pour ses fils, comme aussi nombre de héros célèbres, Néleus et Pélias, Thésée, Bélos et Agénor, Polyphème, Nauplios, les

Aloades, les Lestrygons... Cette paternité reflète l'énorme importance que Poseidon eut pour son peuple, notamment pour les Ioniens, même si le souci de la généalogie a par la suite élargi le cercle. Parmi les autres dieux marins auxquels se réfère Plutarque, on citera Nérée, avec ses cinquante filles (les Néréides), et surtout Océan, qui eut de Téthys les trois mille Fleuves et les trois mille Océanides.

4. Diels-Kranz, *Vorsokr.* I, p. 338, n° 74, où ἄγουσα est supposé se rapporter à Aphrodite.

P. 98.

3. Ion de Chios, le poète tragique et élégiaque du ve s. : Diehl, *Anth. Lyr. Gr.* I, p. 86.

4. L'anecdote est citée, d'une manière toute semblable, en *De tu. san.* 127 AB, par Élien, *V.H.* II, 18, et par Athénée 419 C, où elle est suivie d'une variante, rapportée également par Cicéron, *Tusc.* V, 100, dont la source serait les Ὑπομνήματα d'Hègèsandros de Delphes ; la version présente a donc vraisemblablement une autre origine. En face de la remarque de Timothée, on peut citer celle d'un des interlocuteurs du *Banquet* de Platon, 176 A : τῷ ὄντι χαλεπῶς ἔχω ὑπὸ τοῦ χθὲς πότου καὶ δέομαι ἀναψυχῆς τινος.

5. Littéralement : sans que nous ayons à redouter la fatigue et à nous chercher des excuses ; la leçon des manuscrits paraît sûre.

P. 99.

1. Il s'agit évidemment des *Banquets* des deux philosophes.

2. Ce trait des dialogues de Platon et de Xénophon correspond à une idée fréquemment exprimée par Plutarque : 614 A, 620 D, 713 BC, *Sept. Sap. conv.* 156 D. Platon lui-même qualifie d'ailleurs parfois l'argumentation qu'il développe de « jeu » (παιδιά : *Phaedr.* 256 C, *Tim.* 59 C), et Xénophon recommande implicitement, *Conv.* VIII, 41, d'éviter à table les discours trop sérieux, comme le note H. B. Hoffleit, p. 454-5. Toutefois, selon A. Hug, *RE*, s.v. Symposion-Literatur, col. 1276, cet aspect σπουδογέλοιον caractérise surtout l'école cynique.

3. *Question* reprise en grande partie par Macrobe VII, 13, 1-5, et, selon un plan bouleversé, par Psellus, *Omnif. doctr.* 118, Westerink. Les idées exprimées, d'autre part, se retrouvent en termes quasi-identiques chez Aristote, **Probl. ined.* III, 50, tandis que deux autres **Problèmes* du corpus aristotélicien (949 B 26-36) apportent à la même question des réponses toutes différentes.

4. Cf. 635 E : ... τὸ οἰκεῖον καὶ σύμφυτον θερμὸν ἡμῶν ᾧ τρέφεσθαι πεφύκαμεν.

P. 100.

2. Aussi l'ardeur de l'été contribue-t-elle à nous altérer davantage : 635 CD. — Ce passage a été diversement amendé (voir l'app. crit.) et interprété. J. H. Hoffleit, en dernier lieu, suivant C. Hubert et Pohlenz, place une virgule après μάλιστα et traduit : « Moisture, probably the most primary substance in nature, in my opinion, is the element that provides nourishment for heat », en supposant unc allusion à la théorie de Thalès qui fait de l'eau le principe de toutes choses, théorie exposée et commentée par Aristote, *Met.* 983 B 23 sqq. Cependant, le commentaire d'Aristote, selon lequel toutcs choses — même le chaud ! — se nourrissent de l'humide, ne sert que d'explication personnelle pour la dite théorie ; encore faut-il ajouter qu'Aristote ne parle pas expressément de nourriture, pour le chaud : αὐτὸ τὸ θερμὸν ἐκ τούτου (scil. τοῦ ὑγροῦ) γιγνόμενον καὶ τούτῳ ζῶν (τὸ δ' ἐξ οὗ γίγνεται, τοῦτ' ἔστιν ἀρχὴ πάντων). On voit que chez Plutarque la hiérarchie des idées serait, dans l'interprétation de H. B. Hoffleit, inversée. Et d'ailleurs la remarque sur la primauté de l'élément liquide serait passablement gratuite. Au surplus, Plutarque n'aurait pas manqué d'en indiquer l'auteur, comme il le fait habituellement en pareil cas. Pour ma part, je considère que la phrase doit être comprise comme apportant une précision par rapport à ce qui précède, et où il est question de la nourriture de la chaleur en général, voire de nourriture solide dans certains cas particuliers. La suite explique assez bien l'adverbe πρῶτον, puisque le besoin de nourriture liquide, pour la chaleur, n'est donné que comme prioritaire. J'ajoute que la « traduction » de Macrobe paraît confirmer mon interprétation. — La théorie selon laquelle le chaud se nourrit de l'humide paraît attribuée par Aristote, *Meteor.* 355 C 4-5, à « certains anciens philosophes » ; d'ailleurs, elle avait déjà été exprimée par Hippon (cf. J. Tricot, *Arist.*, *La Métaph.*, Paris, 1970, I, p. 29) ; elle se retrouve en **Probl.* 949 B 29.

3. Il s'agit donc de la chaleur sous toutes ses formes, comme le montrent aussi 696 BC, *infra* et *De pr. frig.* 954 EF, où la théorie est exposée plus rigoureusement ; dans le premier de ces passages se retrouve le double exemple de l'huile et dc la cendre résiduelle, dans le second, seulement celui de la cendre. Cf. encore 649 B.

4. En *Comment. ad Hes.* 496-7 (frg. 69, Sandbach), est décrit, également à propos du manque de nourriture, un processus semblable, sans distinction, toutefois — car lc contexte est différent — de solide et de liquide.

P. 101.

1. Les olives salées servaient d'ailleurs de mets apéritif, selon Athénée 132 F - 133 A. En 635 BC, la stimulation de l'appétit par les aliments de saveur forte et âpre est eurieusement dévolue,

en priorité, aux fruits, et *supra* 669 A, la même vertu est attribuée, mais dans un contexte différent, au sel proprement dit.

2. « Mais elle n'en excite pas moins la faim », telle est l'opposition nécessairement attendue, avec, à sa suite, le premier terme de la comparaison, que l'on pourrait ainsi rétablir, comme le suggère C. Hubert dans son apparat critique, par référence à la dernière phrase de la *Question* : « en effet, de même qu'un tissu accepte la teinture plus facilement s'il a été trempé dans un liquide astringent... »

3. Cf. encore *Quaest. nat.* 912 D : τήν τε γὰρ ὄρεξιν ἡ δριμύτης ἐκκαλεῖται.

4. Opinion exprimée par Platon, *Phil.* 31 sqq.

P. 102.

1. La leçon ὄχημα peut notamment se justifier par référence à la citation d'Érasistrate, *infra* 690 A, ainsi que 698 D.

2. C. Hubert signale un mouvement de pensée semblable en *Praec. ger. reip.* 824 CD, où la fertilité du sol et l'heureuse succession des saisons sont également confiées à la bienveillance divine.

3. Est-il nécessaire de signaler le caractère fantaisiste de cette étymologie ?

4. Diels-Kranz, *Vorsokr.* frg. A 70. En 649 D, à propos de la chute ou de la persistance des feuilles des arbres, Plutarque se réfère plus en détail à cet enseignement d'Empédocle : voir la n. 1 pour la p. 121 du vol. I.

P. 103.

1. C'est ainsi que les amandes amères attaquent la chair, selon 624 D.

2. Donc, le sel favorise la digestion : voir *supra* 669 B.

3. La même explication du phénomène se trouve chez Clément d'Alexandrie, *Paed.* III, 46, 3.

4. Par opposition à la surface. La fièvre est en effet une sorte de paroxysme de la chaleur naturelle, concentrée à l'intérieur du corps : cf. *De tu. san.* 123 A : ... ἡ τῶν ἄκρων περίψυξις εἰς τὰ μέσα συνελαύνουσα τὸ θερμὸν ὥσπερ τινὰ συνήθειαν ἢ μελέτην ἐμποιεῖ πυρετοῦ.

P. 104

1. Tel me paraît être le sens de ce verbe ; la métaphore est en tout cas plutarquéenne ; d'ailleurs les corrections imaginées à partir du verbe βλύζω (voir l'app. crit.) ne sont guère satisfaisantes.

2. Sur la soif des fiévreux, Ps. Alexandre d'Aphrodise (C. Ideler, *Phys. et med. gr. min.* II, 29) exprime des idées semblables à celles que nous trouvons exprimées dans cette *Question*.

3. Si le mode de concentration du liquide dans le corps était le même chez ceux qui sont couchés, la nuit, que chez les fiévreux,

nous aurions ἐκ βάθους au lieu d'ἐκ μέσων. Mais s'il n'en est pas ainsi, l'emploi d'un terme identique (τὰ μέσα) pour désigner deux régions du corps différentes est particulièrement mal venu.

4. Ni, par conséquent, donner la sensation de la soif et de la faim.

5. Il y a ici plus qu'un reflet de l'enseignement d'Érasistrate, cité par Aulu-Gelle XVI, 3, 3 : « esuritionem faciunt inanes patentesque intestinorum fibrae et caua intus uentris ac stomachi uacua et hiantia ; quae ubi aut cibo complentur aut inanitate diutina contrahuntur et coniuent, tunc loco, in quem cibus capitur, uel stipato uel adducto uoluntas capiendi eius desiderandique restinguitur ».

6. On trouvera d'intéressantes précisions sur la fixation des teintures et les divers agents mordants chez P. Faure, *La vie quot. en Crète au temps de Minos*, Paris, 1973, p. 219.

P. 105.

1. *Question* sommairement, et fort librement, reprise par Macrobe VII, 12, 18-19. La fin, depuis 689 E Ἡ μὲν γὰρ δίψα τοῖς φαγοῦσιν ἐπιτείνεται, se retrouve quasi littéralement — quoiqu'avec des mutilations — chez Aristote, *Probl. ined.* III, 51.

2. Cette proposition interrogative, indispensable au sens, manque dans les manuscrits : je l'ai suppléée d'après la conjecture de Madvig (voir l'app. crit. de C. Hubert).

3. Expression bien vague, qui a paru suspecte à certains.

P. 106.

1. Ce mélange est considéré comme un fait évident en 698 B et D.

2. Sur ce rôle du πνεῦμα et de la chaleur interne, voir 642 C avec la n. 1 pour la p. 93 du vol. I.

P. 107.

1. Citation répétée, mais dans un sens différent (à propos de l'absorption simultanée des aliments liquides et solides) en 698 D. Au reste, l'expression vient d'Hippocrate, *Diaet.* 55, et a été utilisée, par ailleurs, pour expliciter un passage d'Empédocle (Diels-Kranz, *Vorsokr.* I, p. 289, 33, l. 31 sqq.). — Sur Érasistrate voir *supra*, la n. 8 pour la p. 22.

2. Le même problème est brièvement traité, avec une solution identique (*infra* 690 E), par Ps.-Alexandre d'Aphrodise (C. Ideler, *Phys. et med. gr. min.* I, 58).

P. 108.

1. Frg. 216, Rose.

2. Un bain tiède évidemment.

3. Ce relâchement est également admis en 725 A.

4. Malgré l'hiatus sur ὑπὸ, j'ai conservé, pour l'essentiel, le texte des manuscrits, que l'on a toujours plus ou moins bouleversé en se fondant sur l'analogie de *De pr. frig.* 949 C. Notre passage a, certes, des rapports évidents avec *De pr. frig.* 949 C-F, mais le contexte immédiat de l'expression τὰ ... ἀποσπασθέντα τῆς πηγῆς ὕδατα est en 949 C tout à fait différent. D'autre part, la phrase me paraît conclure l'argumentation qui la précède immédiatement : à l'ἄνεσις des corps, qui permet précisément l'intrusion de l'air froid, correspond la rupture infinitésimale de la masse aqueuse (cf. Ps. Alexandre d'Aphrodise, *loc. c.*, ... τὸ θερμαινόμενον ὕδωρ καὶ εἰς φρέαρ χαλώμενον ...). D'ailleurs, en 949 E, Plutarque poursuit, après le même développement sur le refroidissement des corps consécutif à un bain (ou à des sudations) : τὸ δ' αὐτὸ τοῦτο καὶ τὸ ὕδωρ πάσχει· ψύχεται γάρ, ἂν προθερμανθῇ, μᾶλλον, εὐπαθέστερον τῷ ἀέρι γενόμενον.

5. Mais le refroidissement viendrait de l'air extérieur, et non de l'air qui se trouve à l'intérieur du puits ! Aussi bien la théorie du réchauffement préalable ne vient-elle pas d'Aristote, mais résulte-t-elle d'une confusion de réminiscences : toute la *Question* n'est en effet qu'une reprise inexacte de *De pr. frig.* 949 EF (voir la note précédente ; le *De pr. frig.* date, selon K. Ziegler, *Plut. v. Chair.*, p. 76, des années 105-7), ou du moins — ce qui revient au même — du texte qui constitue la source première. Dans ce chapitre du *De pr. frig.*, ainsi que dans les chapitres précédents, il s'agit uniquement de montrer que, comme le croient les Stoïciens, la cause du froid, c'est l'air. Il y est d'abord constaté que l'air refroidit plus une petite quantité d'eau qu'une grande (τὰ ... ἀποσπασθέντα τῆς πηγῆς ὕδατα μᾶλλον πήγνυται), et l'exemple donné est précisément celui du seau d'eau suspendu dans l'air d'un puits (voir *infra*, la dernière phrase de la *Question*, à comparer avec *De pr. frig.* μᾶλλον γὰρ ὁ ἀὴρ ἐπικρατεῖ τοῦ ἐλάττονος) ; puis vient l'exemple, assez longuement développé, des fleuves profonds qui ne gèlent qu'en surface ; enfin, une dernière et double preuve assortie de la même explication que dans le présent passage, à savoir le refroidissement du corps consécutif aux bains chauds et aux sudations, et celui de l'eau préalablement chauffée, avec un exemple particulièrement remarquable : οἵ τε τὰ ζέοντα τῶν ὑδάτων ἀναρύτοντες καὶ μετεωρίζοντες οὐδὲν ἄλλο ποιοῦσιν ἢ πρὸς ἀέρα πολὺν ἀνακεραννύουσιν. On voit que dans ce chapitre du *De pr. frig.* les considérations sur l'eau du puits sont absolument indépendantes de celles qui concernent l'eau précédemment chauffée, et l'on comprend comment Plutarque a, probablement trahi par sa mémoire, mêlé tous ces éléments — en ajoutant encore l'exemple de l'eau froide préparée pour les rois — en un thème unique, dont il dénonce lui-même l'incohérence.

7. Sans doute l'ἀγγεῖον utilisé pour cela était-il en fait une sorte de récipient de terre poreuse, semblable à ceux dont on se sert encore communément aujourd'hui au Proche-Orient pour rafraîchir l'eau, note W. C. Helmbold, dans son éd. du *De pr. frig.*, Loeb. Cl. Libr., 1958, p. 251.

P. 109.

5. Voir *supra*, la n. 5 pour la p. 108.

6. Il faut, pour cela, qu'il s'agisse d'un bronze de qualité médiocre, contenant une quantité relativement importante d'impuretés ; cf. *infra* 695 B, ainsi que 721 B.

7. Sur le gel des fleuves, voir *supra*, la n. 5 pour la p. 108.

P. 110.

1. Le procédé de fabrication de la céruse est décrit — avec certaines variantes — par Théophraste, *Lap.* 56; Dioscoride V, 103; Vitruve, *De archit.* VII, 12; Pline, *H.N.* XXXIV, 175-6 ; il est bien question, en général, de mouture et d'écrasement, mais l'allusion de Plutarque, dans ce passage, est imprécise au point que l'on peut douter du sens exact de l'expression τριβόμενος ὄξει. La céruse servait surtout de médicament, de fard et de colorant ; son usage comme poison n'est brièvement mentionné que par Pline et Dioscoride, ainsi que par Celse V, 27, 12, qui indique en même temps les contrepoisons. Sur les données chimiques de l'opération, sur les découvertes archéologiques se rapportant à la céruse, voir E. R. Caley-J. F. C. Richards, *Theoph., On stones*, Ohio St. Univ., 1956, p. 187-91.

2. La théorie de la pétrification par le froid dans les entrailles de la terre est développée en *De pr. frig.* 953 E ; elle était également enseignée par Anaxagore (Diels-Kranz, *Vorsokr.* II, p. 40). Empédocle croyait au contraire que les pierres et les rochers se formaient sous l'effet de la chaleur terrestre (*De pr. frig.* 953 E ; cf. Aristote, **Probl.* 937 A 11). Théophraste, *Lap.* 3, mentionne les deux doctrines sans prendre parti.

3. *Question* abrégée par Michel Psellus, *Omnif. doctr.* 191, Westerink. Le problème est également traité — avec référence à la paille seulement, et avec une solution totalement différente de celle que nous lisons dans la présente *Question* (seule s'y retrouve l'idée du contre-refroidissement : *infra* 691 F) — par Ps.-Alexandre d'Aphrodise (C. Ideler, *Phys. et med. gr. min.* I, 1, 115), ainsi que dans un fragment quasiment identique classé par Bernardakis parmi les *Incerta* (VII, p. 179).

P. 111.

2. Il n'y a pas lieu de supposer pour cette phrase une réminiscence livresque précise : les peuples mentionnés étaient fort bien connus des Grecs, au temps de Plutarque, les Germains, au moins depuis l'invasion des Cimbres et des Teutons, les « Éthiopiens » — c'est-à-dire les habitants du pays de Méroé sur le haut Nil : Hérodote II, 29-30 —, pour des raisons commerciales et militaires (voir P. Lévêque, *L'aventure grecque*, Paris, 1964, p. 506-9).

3. Le développement sur la froideur naturelle des vêtements — avec la même illustration exprimée dans des termes tout à fait

semblables — et sur le rôle qu'ils jouent sert d'introduction au *De virt. et vit.* 100 BC.

4. Cf. Ps.-Alexandre d'Aphrodise (C. Ideler, *Phys. et med. gr. min.*, I, 1, 113), à propos d'un phénomène identique concernant l'air chaud de l'été.

P. 112.

1. L'air (πνεῦμα), ajouté à certains mélanges, les blanchit, ὥσπερ ἐν τῷ ἀφρῷ καὶ τῇ χιόνι · καὶ γὰρ ἡ χιών ἐστιν ἀφρός : Aristote, *G.A.* 735 B 19-21 ; cf. Théophraste, *C.P.* V, 13, 7 : [ἡ χιὼν] ἐκ νέφους καὶ οἷον ἀφρός τις ἐμπεριειληφυῖα πνεῦμα — ; Stobée I, p. 247, Wachsmuth (rapportant la doctrine du physicien Arrien) : [ἡ χιὼν] οὐ σμικρὰν μοῖραν πνεύματος φωτοειδοῦς ὄντος ξυνεπιλαμβάνουσα · ἔνθεν τε ἀφρῷ ἐς τὰ μάλιστα τὴν χρόαν ἔοικεν, ὅτι καὶ ἐν ἀφρῷ πολύ τι ἔνι πνεύματος (cf. W. Capelle, « Der Physiker Arrian und Poseidonios », *Hermes* XL, 1905, p. 618).

2. Le fait est réaffirmé, à une nuance près, en *De pr. frig.* 949 C : [αἱ χιόνες] ἀέρα ... μεθεῖσαι καὶ προαναπνεύσασαι (il s'agit donc ici d'une émission préliminaire et non simultanée) λεπτὸν καὶ ψυχρὸν οὕτω ῥέουσιν. Mais ni le rôle, ni la nature du souffle en question ne semblent clairement établis. Car ce souffle paraît bien aussi se dégager normalement de la neige (cf. αὐτῆς ἀφιείσης πνεῦμα λεπτόν, 691 F), indépendamment de la fonte, d'après 695 B, *infra*, où nous lisons d'autres variations sur le même thème. Dans ce dernier passage, le souffle est décrit comme une sorte d'atmosphère et de poussière ultra-légère, tandis qu'en *De facie* 938 E il devient un véritable vent (τῶν πνευμάτων τὰ ἥδιστα θέρους ἀκμάζοντος ἐκ τῆς ἀοικήτου καὶ κατεψυγμένης αἱ χιόνες ἀτρέμα διατηκόμεναι χαλῶσι καὶ διασπείρουσιν) ; on reconnaîtra que *De pr. frig.* 949 C n'est guère plus explicite ; cf. encore Théophraste, *Vent.* II, 11 ἡ μὲν πνοὴ γίνεται διὰ τὴν τῆς χιόνος τῆξιν ; Aristote, *Meteor.* 364 A 5-13, où il est précisé que c'est à cause de l'évaporation par réchauffement de la neige que se produisent les vents. Il est évident, en tout cas, que cette conception météorologique n'a rien de commun avec la conception physique d'un souffle intérieur et quasi-organique.

P. 113.

1. Référence non identifiée. Il paraît peu probable qu'elle concerne, comme on l'a supposé, *O.* 368 : Ἀρχομένου δὲ πίθου καὶ λήγοντος κορέσασθαι, cité littéralement en 701 D.

2. Cf. Théophraste, *C.P.* II, 18, 14 ; Horace, *Sat.* II, 4, 53-4. J'adopte avec réserves la correction de Wyttenbach (voir l'app. crit.) : le participe ainsi forgé surprend dans son emploi, ainsi que la présence de l'adverbe πολλάκις ; de plus, l'affadissement du vin explique-t-il la perte du nerf et de la chaleur de ce dernier, ou ne représente-t-il pas plutôt en soi un phénomène différent ? Peut-

être le texte des manuscrits cache-t-il, au lieu d'une simple altération, une mutilation relativement considérable.

4. Même critique du filtrage chez Pline, *H.N.* XIV, 138 : « ut plus capiamus, sacco frangimus uires ».

5. Littéralement : « sa trempe »; mais, s'agissant de vin, le terme serait ambigu : cf. *infra* 693 A.

6. Ce fait est expliqué plus en détails par Macrobe VII, 12, 6-7.

7. Τρύξ désignait en fait seulement le vin bourru, non encore fermenté, ou la piquette de marc ; mais le terme est effectivement attesté, depuis le VIIe siècle, avec le double sens indiqué ici et peut-être dû, comme le dit Plutarque, à une synecdoque.

8. Le verbe sert en fait pour n'importe quelle récolte, et l'étymologie de la famille est obscure.

9. *Od.* XXIV, 341-2 :

... ὄρχους δέ μοι ὧδ' ὀνόμηνας
δώσειν πεντήκοντα · διατρύγιος δὲ ἕκαστος

(« voici cinquante rangs de ceps, dont tu me fis le don ou la promesse ; chacun d'eux a son temps pour être vendangé », trad. V. Bérard).

10. *Il.* IV, 259 ; *Od.* IX, 346, 360, etc.

P. 114.

1. *Od.* IX, 163.

2. Les deux adjectifs ont chacun un double sens : μειλίχιος évoque en même temps la suavité et la couleur blonde du miel, ἡμερίδης (cf. *supra* 663 D), la douceur de ce qui a été apprivoisé (ἥμερος) et la clarté du jour (ἡμέρα) ; le second représente plus qu'un jeu de mots : une plaisanterie. Au reste, les deux adjectifs qualifient Dionysos en *De esu carn.* 994 A, ἡμερίδης, seul, le qualifie en *De virt. mor.* 451 C.

3. Littéralement : muni d'une noire égide ; c'est une épithète de Dionysos à Athènes (Pausanias II, 35, 1 ; Aristophane, *Ach.* 146, schol.).

4. Athénée 26 B affirme exactement le contraire, en donnant, il est vrai, à αἶθοψ le sens d'« ardent », c'est-à-dire de « puissant d'effet » ; Aulu-Gelle XVII, 8, 10, semblablement, déclare que le terme signifie « chaud » et qu'il ne désigne nullement une couleur. De fait, son sens est douteux : cf. Eustathe, ad *Il.* 135, 34 : αἶθοψ δ' οἶνος ὁ οἷον ἐπικεκαυμένος τὴν ὄψιν ἤτοι μέλας ἢ ἐρυθρός — ; 862, 10 : τοὔνομα τοῦτο οἴνῳ μέλανι ἐπιτίθεται πρὸς ἔπαινον · δυναμικώτατος γάρ, φασι, ὁ μέλας οἶνός ἐστι — ; H. Frisk, *Gr. Etym. Wörterb.*, s.v. αἴθω : « funkelnd, dunkelfarbig » ; F. Sommer, *Nominalkomposita*, p. 119).

5. J'ai adopté la correction de C. Hubert, qui élimine le segment φλέγων (voir l'app. crit.), comme résultant d'une glose destinée à expliquer le terme νώροπα. Sur ce dernier et sur εὐήνορα, cités également en 659 C, voir la note 8 pour la p. 144 du vol. I.

6. Le célèbre dynaste scythe du début du VIe siècle, qui, selon la tradition, aurait voyagé en Grèce, et qui devint, à la suite du

récit d'Hérodote IV, 76 sqq., le modèle du barbare sage se livrant à une critique éclairée des mœurs helléniques ; c'est grâce à Lucien, principalement, qu'il fut connu des XVIIe et XVIIIe siècles modernes.

7. Diogène Laërce I, 104, rapporte la remarque un peu différemment : ... τὸν μὲν καπνὸν ἐν τοῖς ὄρεσι καταλείπουσι, τὰ δὲ ξύλα εἰς τὴν πόλιν κομίζουσι.

8. Voir *supra*, la n. 5 pour la p. 113.

9. Sur l'ellébore, plante médicinale employée pour guérir, entre autres, les maladies mentales, voir la n. 4 pour la p. 48 du vol. I.

P. 115.

1. Le « rouge » se mettait spécialement sur les joues ; il était fait d'extrait d'algue (φῦκος), de vermillon, d'orcanette ou d'autres ingrédients végétaux ; pour la confection du parfum, on se servait de diverses essences : H. Blümner, *The Home Life of the anc. Greeks* (trad. Zimmern), New York, 1966, p. 162-6. De tels apprêts étaient habituels surtout chez les courtisanes.

3. A Syracuse, une loi même interdisait cette recherche aux femmes honnêtes : Athénée 521 B (Phylarque = Jacoby, *Fr. Gr. Hist.* II, A, p. 176).

4. *Il.* XIV, 170-1, avec ἱμερόεντος à la place d'ἀθανάτοιο. Sur l'usage de l'ambroisie comme onguent, voir P. Mazon, éd. de l'*Il.*, Paris, 1938, p. 46.

5. Plutarque emploie le terme plus commun περόνη, précisément d'après *Il.* XIV, 180 χρυσείῃς δ' ἐνετῇσι κατὰ στῆθος περονᾶτο, vers qui montre cependant qu'il existait une sorte particulière d'attache, appelée ἐνετή. Que ces agrafes, accessoire indispensable à l'ajustage du vêtement grec, soient en or n'a rien de surprenant. Quant aux boucles d'oreille, elles constituèrent dans toute l'Antiquité un bijou des plus courant, et souvent admirable (cf. *id* 182-3 ἕρματα ... τρίγληνα μορόεντα ; E. Bielefeld, *Arch. Hom.*, *Schmuck*, Göttingen, 1968, p. c 3-4), galvaudé même à l'époque impériale : *RE*, s.v. Inaures, col. 1239-41, Netoliczka.

6. Le ruban inspirateur d'amour que lui prête Aphrodite.

7. Encore Plutarque ne mentionne-t-il pas la « robe divine » aux nombreux ornements, ni la ceinture à franges, ni le voile resplendissant, ni les belles sandales de la déesse (*id.* XIV, 178-223) : en fait cette parure permettra à Hèra de séduire son divin époux et convient donc, parfaitement, à la circonstance.

8. L'aloès — Aloe vera — est une liliacée surtout africaine, mais qui se trouve aussi en Inde, dans l'Asie occidentale et même, à l'état sauvage, dans l'île d'Andros ; elle a été cultivée en Grèce, mais son suc, très amer et par ailleurs diversement utilisé en médecine, dut être principalement importé. Pour le vin, l'aloès n'était pas uniquement employé comme colorant, mais aussi comme un moyen de lui donner davantage de goût (cf. Palladius, *Oct.* XIV, 8, 13 ; *Geopon.* VII, 24, 4 ; J. André, *L'alim. et la cuis. à Rome*, p. 166). Pline, *H.N.* XIV, 68 considère cet ingrédient

comme nocif et s'indigne du procédé, qu'il attribue aux négociants gaulois.

9. Cf. Pline, *H.N.* XIV, 107; J. André, *op. c.*, p. 170. Le cinname, avec sa principale variété, le cannelier, est un genre de lauracée des régions chaudes de l'Asie ; c'était donc également, contrairement au safran — encore faut-il dire que le safran de Cilicie était célèbre : Pline, *H.N.* XXI, 31 —, surtout un produit d'importation. On les mêlait tous deux au vin sous forme de boulettes.

10. L'enduit pariétal dont on se scrvait habituellement pour dissimuler le mauvais aspect de certains matériaux et les appareils grossiers de moellons, en particulier dans les constructions domestiques, était fait de poudre et en particulier de chaux, — κονία, la chaux vive obtenue par cuisson des calcaires et des marbres —, à laquelle étaient mélangés, lorsqu'elle se trouvait éteinte par l'eau, d'autres produits, tels que sable fin, poussière de marbre, voire pierre ponce. Fréquemment, d'ailleurs, une couche de badigeon — sans parler des peintures — venait encore recouvrir l'enduit, par souci de finition ou de décoration ; voir R. Martin, *Man. d'archit. gr.*, Paris, 1965, I, p. 422-5.

11. La forme à iota élidé περιόντος est très fréquemment attestée, notamment chez les comiques (voir Liddell-Scott, *Lex.*, s.v. περίειμι).

P. 116.

1. Le filtrage du vin dut être introduit en Grèce à partir de Rome, où il sc pratiquait à l'aide d'une chausse de lin imbibée d'huile de myrte qui retenait la lie et parfumait le vin : cf. J. André, *Pline l'Ancien*, éd., XIV, p. 150, n. 1 pour le § 138; le silence de Plutarque sur ce dernier raffinement signifie-t-il que les Grecs n'y recouraicnt pas ?

2. *Question* abrégée par Michel Psellus, *Omnif. doctr.* 192, Westerink.

3. Bergk, *Poet. Lyr. Gr.* III, p. 681 *(Carm. popul.)* rétablit le vers dans la forme suivante : ἔξω τὰν βούλιμον, ἔσω τὰν πλουθυγίειαν — ; de même, avec des variantes de détail, Cobet et Haupt, *Hermes* VI, 1872, p. 259 : l'analyse de Plutarque (*infra* 694 B) s'oppose à cette modification. — Il s'agit ici d'un exemple de flagellation rituelle (sur le gattilier, analogue à l'osier, voir le vol. I, p. 91) ; celle-ci « s'adressait dans certains rites agraires aux esprits qui nuisaient à la fécondité des terres » (G. Soury, *La démonol. de Plut.*, Paris, 1942, p. 53). Et il est fort possible, en effet, que dans l'imprécation qui accompagnait la flagellation, βούλιμος ait désigné la famine, comme la définition de Plutarque lui-même (*infra* 694 A) permet de le penser. Il faut dire cependant que dans la mesure où le terme peut également désigner une maladie (voir *infra* 694 B), l'emploi des verges de gattilier est peut-être à mettre en rapport avec la consécration de l'arbrisseau, doté de vertus curatives, à Asklèpios. Le rite, qui n'est évoqué nulle part ailleurs, correspond à l'usage des pays slaves et germa-

niques illustré par W. Mannhardt, *Antike Wald u. Feldkulte aus Nord-Europ. Überlieferung*, Berlin, 1905, I, p. 251 sqq.

P. 117.

1. Smyrne avait en effet fait partie de la dodécapole éolienne, sur la côte d'Asie Mineure, avant d'être annexée par les Ioniens : Hérodote I, 149-50.

2. Jacoby, *Fr. Gr. Hist.* I A, p. 266 (43, frg. 3). De Métrodore, nous connaissons également une histoire de Troie ; en fait, c'était surtout un philosophe — si l'identification est exacte — qui vécut à Chios au ɪvᵉ s., disciple de Démocrite et auteur d'un Περὶ φύσεως (cf. *RE*, s.v., n° 14, Nestle). — Pour ce qui est du préfixe βου-, il s'est effectivement développé avec une valeur augmentative (cf., en français : une faim de loup, une fièvre de cheval, etc.) à partir des comiques (cf. L. J. D. Richardson, *Hermathena* VC, 1961, p. 53-63) ; à côté de βούλιμος et de ses dérivés, on trouvera la liste des termes de ce genre chez P. Chantraine, *Dict. Étym.* I, p. 187-8, s.v. βου-. Il est possible que le préfixe se trouve également dans βούϐρωστις (cf. Homère, *Il.* XXIV, 532 ; Callimaque, *Dem.* 102, etc.) ; étant formé sur le radical de βιϐρώσκω, le terme est apparemment un nom d'agent féminin signifiant littéralement : « qui dévore les bœufs », comme il apparaît d'ailleurs de l'indication de Métrodore rapportée ici par Plutarque ; le sens de « faim dévorante » serait donc secondaire (cf. P. Chantraine, *ibid.*). Certains ont compris que Plutarque appliquait à ce terme la même explication extravagante qu'à son curieux πούλιμος (ce dernier n'a qu'un rapport sémantique avec βούλιμος, mais il s'en distingue du point de vue morphologique et étymologique : le préfixe, dont la labiale sourde provient de la labio-vélaire indo-européenne du pronom-adjectif interrogatif, correspond au préfixe péjoratif du vieil-indien *ku-* : cf. ku-puruṣa- « homme mauvais »). Il est certain, en effet, que la pensée de Plutarque ne nous est pas claire ; car la remarque κατακόψαντες αὐτόδορον ὁλοκαυτοῦσιν ne veut-elle pas signifier que la divinité en question était particulièrement insatiable (« πολύϐρωστις »), et la notation de l'origine des Smyrnéens — τὸ παλαιὸν Αἰολεῖς ὄντες —, que ces derniers prononçaient primitivement Πούϐρωστις, si bien que ce serait à la suite d'un contre-sens que la divinité, devenue βούϐρωστις, aurait reçu un taureau en sacrifice expiatoire ?

3. L'absence de nourriture est, en effet, contraire à la nature : *supra* 663 EF.

4. C'est-à-dire : jusqu'au sens de « se trouver dans le dénuement » et « être malade ».

5. Sur cette image, voir *supra* la n. 9 pour la p. 25.

6. De ceux qui se trouvent dans la froidure (... διὰ τί ἐν τοῖς ψύχεσιν μᾶλλον τὸ σύμπτωμα τοῦτο γίνεται ἢ ἐν ταῖς εὐδίαις), disait simplement Érasistrate, lequel avouait d'ailleurs sa perplexité au sujet du phénomène (Aulu-Gelle XVI, 3, 9-10). Aristote, **Probl.* 887 B 38 sqq., mentionne la même circonstance, et

développe une explication proche, par certains de ses éléments, de celle de Plutarque.

7. Les deux principaux ports de la côte illyrienne. Dyrrachium est le nom donné par les Romains à l'ancienne Épidamne.

8. Cf. *Brut.* 25-6 : Brutus voulait devancer Caïus, le frère d'Antoine, qui marchait contre les troupes que Vatinius avait à Dyrrachium et à Apollonie (cf. encore Appien, *Civ.* III, 79, 321-3 ; IV, 75, 317 ; Dion Cassius XLVII, 21, 4-7 ; Cicéron, *Phil.* X, 13 ; XI, 26 ; Velléius Paterculus II, 69, 3-4). Cependant, si nous en croyons Plutarque ici, Brutus aurait connu sa mésaventure après la prise de Dyrrachium, devant Apollonie, alors que d'après *Brut.*, 25 ç'aurait été plutôt devant Dyrrachium (ἐγγὺς οὖν 'Επιδάμνου γενόμενος) ; les deux garnisons se sont rendues sans résistance, selon Velléius Paterculus ; selon Cicéron, qui confirmerait ainsi la version de *Brut.* 25, seule celle de Dyrrachium s'est rendue de cette manière. — D'après Xénophon, *An.* IV, 5, 7-9, le même mal étrange s'était abattu sur les soldats de l'armée de Cyrus, lesquels furent guéris de la même façon.

P. 118.

1. La remarque se trouve également, exprimée d'une façon un peu moins précise, en *Brut.* 25.

2. **Probl.* 888 A 1-18.

3. Cf. également **Probl.* 889 A 36 ; ainsi que 635 C, avec la n. 7 pour la p. 76 du vol. I.

4. La citation de Ps.-Aristote est fort approximative : le problème en question ne mentionne nullement cette action modérée des humeurs sur les membres — mais bien plutôt la possibilité d'une action favorable de ces mêmes humeurs —, ni « le principe du mouvement » ; il distingue, d'autre part, la perte de la voix (ἀφωνία) de la perte des forces (ἀδυναμία). D'ailleurs, une doctrine semblable était déjà professée par Hippocrate (Galien, *Hippocr. aphor.* II, 21 : αἱ κυνώδεις ὀρέξεις ἤτοι διὰ δυσκρασίαν μόνην τὴν ἐπὶ τὸ ψυχρότερον ἢ διά τινας χυμοὺς ὀξεῖς γίνεσθαι πεφύκασιν ἐναποθέντας εἰς αὐτὸ τὸ στόμα τῆς γαστρός).

5. C'est une des deux explications du phénomène présentées en *Brut.* 25 (voir *supra* la n. 8 pour la p. 117) ; elle constitue, à peu de chose près, le début d'Aristote, **Probl.* 888 a 1-18 (voir *supra* la n. 2).

6. La même image se trouve dans un contexte semblable en *De facie* 940 C.

P. 119.

1. La théorie de la boulimie exposée dans ce chapitre se rapproche fort de celle d'Hippocrate lui-même (Galien, *Hippocr. aphor.* II, 21 : κατάπτωσις γάρ ἐστι δυνάμεως ὑπὸ τῆς ἔξωθεν ψύξεως ὁ βούλιμος ἀρξάμενος μὲν ὑπὸ πείνης, οὐκέτι δ' ἔχων αὐτὴν συνοῦσαν). Pourtant la Souda remet le mot καρδιώττειν (s.v.) en rapport avec la faim : τὴν καρδίαν ἀλγεῖν. Σικελιῶται, ὁ

ἡμεῖς βουλιμιᾶν· Ἀπολλόδωρος (le mythographe athénien du IIe s. a.C.n.) ... τοὺς Σικελιώτας φησὶν τὸ τὸν στόμαχον ἐπιδάκνεσθαι ὑπὸ λιμοῦ καρδιώττειν λέγειν, ὅπερ βουλιμιᾶν λέγει Ξενοφῶν. Le fait est d'autant plus significatif que le passage de Galien distingue également le terme simple et le terme composé : ὅσοι δ' ἡγοῦνται τὸν καλούμενον βούλιμον εἰρῆσθαι λιμὸν νῦν ὑφ' Ἱπποκράτους ἀλογώτερόν μοι δοκοῦσιν ἀκούειν τοῦ λόγου ... ἀντὶ γενικοῦ τε καὶ καθόλου ποιοῦντες εἰδικόν τε καὶ κατὰ μέρος ...

2. Sur la porosité du bronze, voir *supra* 691 A. En fait, l'humidité en question ne provient évidemment que de la condensation de celle qui se trouve dans l'air ambiant.

3. Sur le souffle que dégage la neige, voir *supra* 691 F, (avec la n. 2 pour la p. 112).

4. Le verbe παρελθεῖν des manuscrits me paraît inadmissible ; mais toutes les conjectures qui ont été proposées restent arbitraires.

P. 120.

3. Justification cavalière de l'inconséquence évidente de la phrase précédente ; car comment admettre que l'émanation provoque ici directement l'atténuation de la chaleur interne, alors que dans la théorie fondamentale elle provoque la fission des tissus, l'atténuation de cette chaleur étant un effet de la fatigue et du mouvement ?

P. 122.

2. Quand on la chauffe.

3. En 702 B (voir *supra*, la n. 1), la non-admission de l'air est présentée simplement comme un cas particulier du phénomène général qui vient d'être décrit. De fait, la mention, ici, du bouillonnement écumeux de l'huile chauffée paraît inattendue, et contraire, en tout cas, semble-t-il, à l'affirmation de 734 E, selon laquelle l'huile fraîche grésille dans les lampes parce que la chaleur qui la fait bouillonner expulse l'air qu'elle contient (ἀποκυματιζούσης τὸ πνεῦμα τῆς θερμότητος), cet air par la présence duquel Plutarque explique d'ailleurs, en *De pr. frig.* 950 B, la transparence et la légèreté de l'huile, d'après Aristote, *Meteor.* 383 B 24 et 37-8 ; 384 A 16-7.

4. Sur cette théorie et son illustration, voir *supra* 687 A, avec la n. 2 pour la p. 100.

P. 123.

1. Aristote, *Sens.* 441 A 23-5, affirme pourtant que l'eau est le plus léger (λεπτότατον) de tous les liquides, et qu'elle est même plus légère que l'huile. Mais il poursuit d'autre part : ἀλλ' ἐκτείνεται ἐπὶ πλεῖον τοῦ ὕδατος τὸ ἔλαιον διὰ τὴν γλισχρότητα.

3. **Probl.* 874 A 28-30. L'eau doit donc être considérée malgré

tout comme plus « légère » que le vin, comme étant, par conséquent, d'une consistance intermédiaire entre celle de l'huile et celle du vin pur.

4. *Question* brièvement reprise, avec addition, cependant, d'éléments personnels, par Michel Psellus, *Omnif. doctr.* 193, Westerink.

5. Le coq n'était pas un animal fréquemment sacrifié à Hèraklès, dont les victimes préférées étaient le bœuf, le bélier et le porc ; il n'est encore mentionné à ce titre qu'en *I.G.* III, 77. Ce devait être généralement — mais non, apparemment, dans le cas présent —, une offrande de pauvre, ou d'avare.

6. A condition de l'avoir bien subtil ! Ce souffle du figuier serait, d'après G. Soury, « Les Quest. de T. de Plut. », *REG* LXII, 1949, p. 322-6, une manifestation concrète du πνεῦμα qui, selon les Stoïciens, unifie toutes choses et provoque la « sympathie » universelle. Mais sans doute faut-il songer plutôt à la théorie empédocléenne des ἀποφοραί ou ἀπόρροιαι déjà évoquée *supra* 680 F (voir la n. 3 pour la p. 77).

7. Le fait — mentionné également par Isidore, *Etymol.* XVII, 7, 17, et, avec une variante, par Pline, *H.N.* XXIII, 130 — est cité comme une étrangeté inexplicable, un exemple d'« antipathie » naturelle, en 641 C.

P. 124.

3. Telle est bien la théorie exposée par Aristote, *G.A.* 772 A 23-5 (cf. encore *id.* 771 B 25-7 et **Probl.* 924 B 39-40, où la chaleur du figuier est donnée comme la cause de l'amertume de son suc et de l'abondance de la fumée qu'il émet). Cependant, en *Meteor.* 384 A 20-2, le même Aristote parle d'une certaine ébullition — « semblable à celle que provoquent les médecins quand ils traitent le lait avec du suc de figuier, et qui est d'ailleurs celle qu'on emploie d'ordinaire pour séparer le lait et le fromage » — nécessaire à l'opération. Il y aurait donc une action de la chaleur sous une double forme.

4. Démocrite affirme pourtant selon Théophraste, *Sens.* 65 (Diels-Kranz, *Vorsokr.* II, p. 118), que le suc doux (γλυκύν) est précisément composé d'atomes arrondis (ἐκ περιφερῶν... σχημάτων) (d'atomes « lisses », dira de son côté Lucrèce, IV, 625-6 et 661-3).

5. Raisonnement étrange, où le fait à prouver (la chaleur du suc du figuier) devient lui-même la preuve d'un autre fait (la mauvaise qualité du petit lait).

6. Cf. *supra* 685 A.

7. On songerait plutôt, cette fois, au πνεῦμα qui, selon la conception aristotélicienne, imprègne tout être vivant et que caractérise précisément sa chaleur : voir 642 C, avec la n. 1 pour la p. 93 du vol. I.

8. Le carbonate de soude a bien été employé parfois en guise de sel (J. André, *L'alim. et la cuis. à Rome*, p. 195) — ce sel qui passait précisément pour chaud, comme il vient d'être dit — ; mais peut-on par là admettre que l'on ait utilisé les sels alcalins (sur cette signification du vocable νίτρον, voir la n. 4 pour la p. 47 du vol. I) pour le traitement de la viande ? Le texte paraît mal transmis, et l'hésitation des manuscrits sur le participe du groupe (voir l'app. crit.) pourrait en être une preuve. Au reste, l'autre procédé mentionné — l'enfouissement du coq dans un tas de blé — ne semble guère moins surprenant.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos VII

Propos de table

Livre IV

Notice 3
Prologue 14
Question I : Si la nourriture variée est plus digestible que la nourriture simple......... 15
Question II : Pourquoi les truffes semblent être produites par le tonnerre, et pourquoi on pense que les personnes endormies ne sont pas frappées par la foudre.................... 24
Question III : Pourquoi l'on invite aux noces tant de personnes pour le repas........... 30
Question IV : Si la mer fournit de meilleurs aliments que la terre.................... 32
Question V : Si c'est par vénération pour le porc, ou par aversion, que les Juifs s'abstiennent de cette viande.............................. 38
Question VI : Quel est le dieu des Juifs....... 42
Questions VII-X (titres).................... 45

Livre V

Notice 49
Prologue 58
Question I : Pourquoi nous écoutons avec plaisir ceux qui contrefont la colère et le chagrin, mais avec déplaisir ceux qui se trouvent véritablement sous le coup de ces émotions..... 59

Question II : Que le concours poétique était ancien.............................. 62
Question III : Pour quel motif le pin fut-il considéré comme l'arbre sacré de Poseidon et de Dionysos? Et aussi : que l'on couronnait primitivement de pin les vainqueurs des jeux isthmiques, plus tard d'ache, et aujourd'hui à nouveau de pin...................... 64
Question IV : Sur l'expression : « Mêle un vin fort ».............................. 69
Question V : Au sujet de ceux qui invitent à dîner un grand nombre de personnes....... 71
Question VI : Pour quelle raison est-on dans les repas à l'étroit au début, et plus tard au large?.............................. 74
Question VII : Sur ceux dont on dit qu'ils jettent un sort.............................. 76
Question VIII : Pourquoi le poète appela le pommier « arbre aux fruits splendides », et pourquoi Empédocle appela les pommes *hyperphloïa*.............................. 82
Question IX : Pour quelle raison le figuier, qui est un arbre si acerbe, produit-il un fruit particulièrement sucré?................. 84
Question X : Qui sont les gens « du sel et de la fève »? Et en même temps, pourquoi le poète qualifie le sel de « divin »................. 86

Livre VI

Notice.............................. 91
Prologue.............................. 98
Question I : Quelle est la raison pour laquelle ceux qui jeûnent ont plus soif que faim..... 99
Question II : Si la faim et la soif proviennent d'une déficience ou de la transformation des pores.............................. 100

Question III : Pourquoi la faim disparaît quand on boit, tandis que la soif augmente si l'on mange.................................. 105
Question IV : Pour quelle raison l'eau tirée d'un puits, si on la laisse la nuit dans l'air même du puits, devient-elle plus fraîche?... 107
Question V : Pour quelle raison les cailloux et les balles de plomb, jetés dans l'eau, rendent-ils celle-ci plus froide?............... 109
Question VI : Pour quelle raison réussit-on à conserver la neige au moyen de paille ou d'étoffes?................................ 110
Question VII : S'il faut filtrer le vin.......... 112
Question VIII : Quelle est la cause de la boulimie....................................... 116
Question IX : Pourquoi le poète emploie, en parlant des autres liquides, des épithètes spécifiques, mais appelle l'huile simplement « liquide »................................ 121
Question X : Quelle est la raison pour laquelle la chair des victimes devient rapidement molle, lorsqu'on la suspend à un figuier..... 123

Notes complémentaires........................ 125

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN MARS 1978
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE A. BONTEMPS
A LIMOGES (FRANCE)

DÉPOT LÉGAL : 1er TRIMESTRE 1978
IMPR. N. 6.015, ÉDIT. N. 2.032